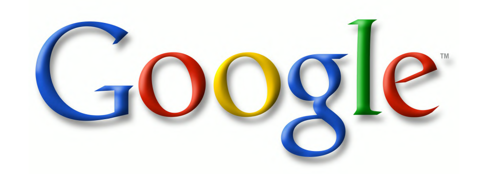
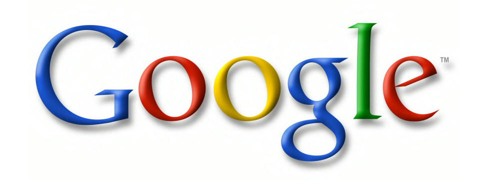
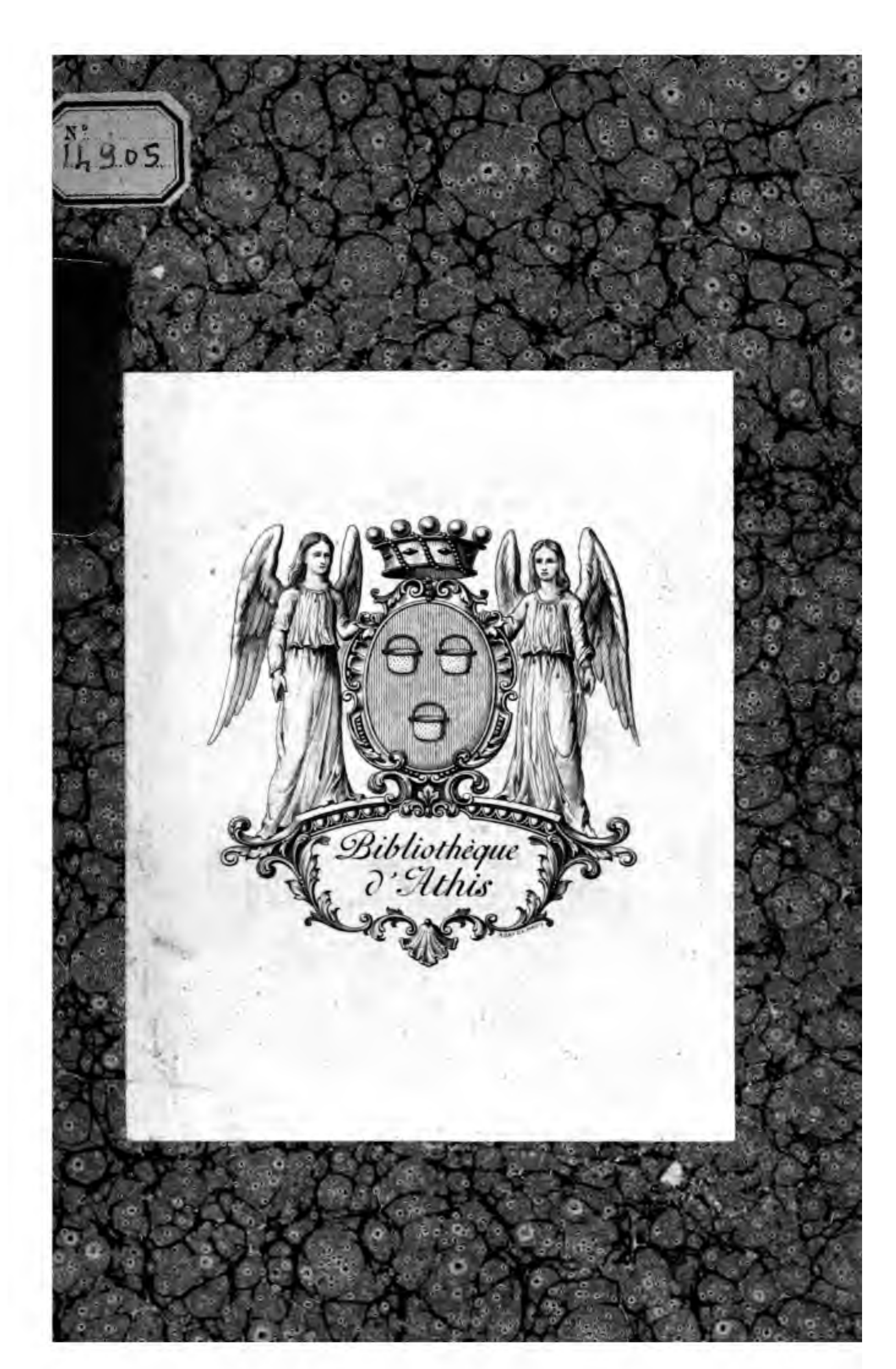
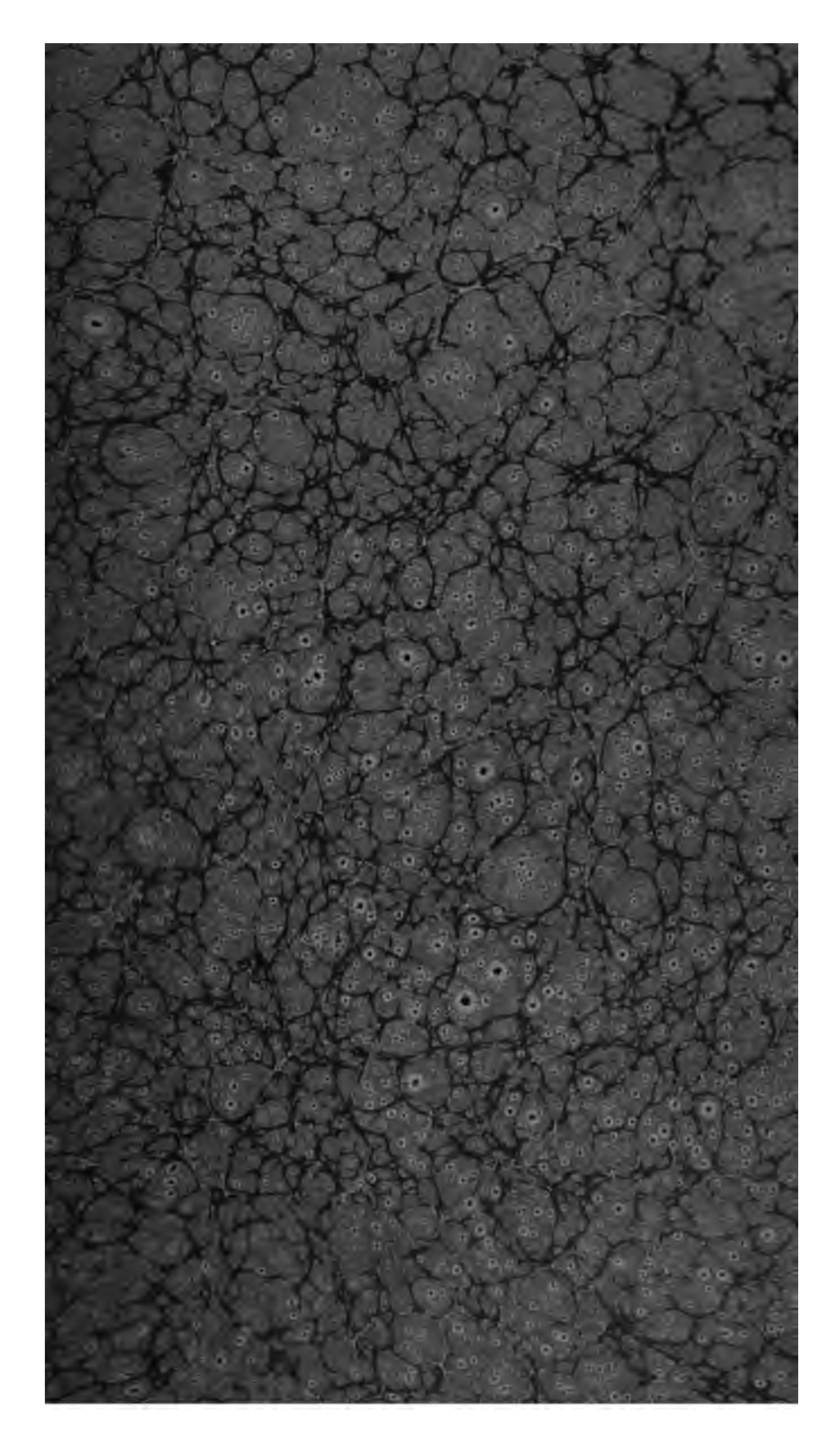
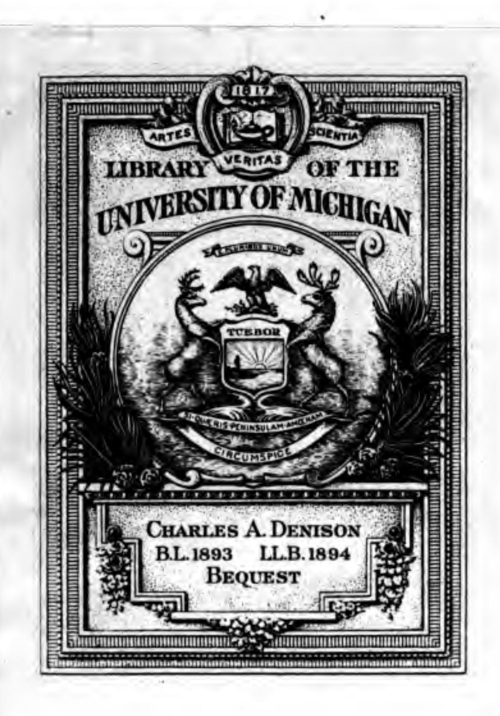





N° 14905
Bibliothèque d'Athis




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

MADAME DU DEFFAND

TYPOGRAPHIE DE A. WITTERSHEIM,
RUE MONTMORENCY, 8.

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

MME DU DEFFAND

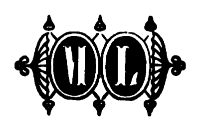
Marie Anne (de Vichy Chamrond) marquise

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

LE MARQUIS DE SAINTE-AULAIRE

TOME SECOND



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1859

CORRESPONDANCE

DE

MADAME DU DEFFAND

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 4 janvier 1772.

Vous avez traité le grand-papa comme une Vénus en lui envoyant la pomme. Vous me traitez comme un chat en m'envoyant les marrons à retirer du feu. Votre pomme et la belle bourse qui la renfermait, vos marrons et tous les jolis petits bouchons d'or qu'ils renfermaient et qui feront un parfilage charmant [1], la char-

[1] Le parfilage continuait à faire fureur. Cette mode dura très-longtemps, et il en est souvent question dans cette correspondance. C'est à cette époque qu'il faut placer la chanson suivante, trouvée dans les papiers de madame du Deffand, et dictée par elle à Wiart.

Sur l'air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Vive le parfilage !
Plus de plaisir sans lui !

mante et odorante corbeille qui renfermait tout cela, forment l'ensemble du plus joli présent du monde. Mais, chère petite-fille, pourquoi nous donner des étrennes? Je suis devenue si provinciale, que je ne sais plus comment on les reçoit, et vous m'avez réellement affligée et embarrassée.

Je suis au désespoir de voir l'abbé perdre sa place, après m'être flattée qu'il la conserverait. Je vous recommande de ne pas le laisser partir que son affaire ne soit terminée. Je crains toujours qu'il ne se nuise par trop de générosité ou de précipitation. Pourquoi faut-il que j'attende son retour pour avoir cette chanson que

Cet important ouvrage
Chasse partout l'ennui.
Tandis que l'on déchire
Et galons et rubans,
L'on peut encor médire
Et déchirer les gens.

Autrefois dans la vie
L'on n'avait qu'un amant;
Maintenant la folie
Est d'en changer souvent.
On défile et partage
L'amour comme un ruban;
Et, même au parfilage,
On met le sentiment.

Tel qui lit une page
Peut paraître un savant,
S'il a du parfilage
Le secret imposant.
La plus petite idée
Qu'on attrape en passant,
Étant bien parfilée
Tiendra lieu de talent !

vous chantez si bien ? Je suis inquiète de la petite sainte et de madame d'Enville qui est aussi malade. Les maux et les malheurs de mes amis font mon tourment.

Le grand-papa vous embrasse et a été enchanté de sa bourse.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 22 janvier 1772.

Je soupai pour la dernière fois avec l'abbé chez madame de La Vallière. Il m'a promis de me voir un moment aujourd'hui ; je lui donne cette lettre. Il vous la portera, et je voudrais bien qu'il m'emportât avec elle.

Je reçus hier votre lettre fort tard. Je n'ai point vu le prince. Je l'attendais pour le questionner. Je crus que ce prince était M. de Beauvau. Comme je vis celui-là, je l'interrogeai ; mais c'était de l'incomparable dont vous vouliez parler. Je compte le voir aujourd'hui. Notre liaison ne se resserre point ; tout au contraire. Il ne voit presque plus aussi madame de La Vallière. Ce n'est pas qu'il aime mieux sa dame ; mais c'est qu'il est tout d'habitude. Son âme est immobile ; il est étonnant qu'il soit d'aussi bonne société avec aussi peu de sentiment. Aussi on le trouve et on le perd sans s'en apercevoir.

Je voudrais bien pouvoir rendre service aux gens dont vous vous défaites. Je vous plains de ces retran-

chements. Votre plus grand malheur est pour ainsi dire le bien que vous ne pouvez plus faire. Cette pauvre demoiselle de Caumont! que deviendra-t-elle? et le petit de l'Indre? et tant et tant d'autres? Je ne puis m'empêcher de regretter vos diamants, quoique je sois bien persuadée que c'est le moindre de vos sacrifices. La seule chose dont je suis satisfaite, c'est que vous ne quitterez point votre maison. Tout mon désir, c'est de vivre encore assez de temps pour me retrouver dans ce petit appartement. Je ne puis me rappeler le moment où je vous y ai embrassée pour la dernière fois sans être prête à pleurer. Quand on est vieille on aime bien peu de choses; mais on est bien fortement attaché à ce que l'on aime.

Vous possédez le comte de Jarnac[1]; vous aurez le 4 du mois prochain le comte de Chabot[2]. Vous ne passerez pas l'année sans voir madame de Luxembourg. M. et madame de Beauvau vous iront trouver immédiatement après la Chandeleur. Et moi, où serais-je,

[1] Le comte de Jarnac, frère du comte puis duc de Chabot, et de la princesse de Beauvau, mort en Angleterre, en 1812. Il avait épousé mademoiselle de Pons, dont la mère (mademoiselle de Retz) était sœur de la comtesse de Choiseul, la petite sainte. M. de Jarnac eut de sa première femme une fille qui devint madame de Castellane, mère du maréchal de Castellane, aujourd'hui vivant; et de sa seconde femme (mademoiselle Smith), le vicomte de Chabot.

[2] Le comte de Chabot prit, en 1775, le titre de duc de Chabot, et hérita de celui de duc de Rohan en 1791, par la mort de son cousin-germain, Louis-Marie-Bretagne-Dominique, duc de Rohan, dernier de sa branche. C'est le grand-père du duc de Rohan d'aujourd'hui.

tandis que tout ce monde-là sera avec vous? Comme le sort arrange les choses!...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 27 janvier 1772.

Je me trouve cent fois plus éloignée de vous, chère grand'maman, depuis le départ de l'abbé. Il me semblait qu'il n'y avait que lui entre vous et moi; qu'il vous tenait d'une main et me tenait de l'autre. Il m'a échappé, s'est tourné vers vous, et me voilà toute seule!...

Je vous écris par madame de Poix, qui vous dira tout ce qu'elle sait. Elle en sait certainement plus que moi. Je reçus hier un billet de la maréchale pour me dire d'avertir son frère d'aller à Versailles pour une troisième indigestion. Je ne sais pas quelle suite elle aura eue, et c'est ce que madame de Poix vous dira [1].

J'ai encore passé cette nuit-ci sans dormir, et parmi toutes les idées qui m'ont traversé la tête, j'ai entrevu qu'il ne serait peut-être pas impossible que je me retrouvasse dans le petit appartement. Mon système est que l'estomac est le siége de l'âme; que c'est de lui que partent tous les ordres du destin; que c'est lui qui régit l'univers. Pourquoi ne pas espérer en lui?...

était malade.

Je ne m'accoutume pas à voir partir tout le monde pour aller vous trouver, tandis que je reste dans mon tonneau. Je fais l'application de deux vers des prophéties d'Athalie. Vous êtes la Jérusalem nouvelle, et je dis :

> D'où lui viennent de tous côtés
> Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?...

Oh! que j'ai d'envie que vous vous retrouviez au milieu de vos enfants légitimes!...

La pauvre marquise de Crussol est morte cette nuit. C'était une femme sans défauts et qui était de cette classe, si peu nombreuse, de gens qui n'ont jamais fait de mal à personne. Il y avait cinquante-cinq ans que je la connaissais. J'avais toujours été bien avec elle. Je la voyais souvent. Je pouvais dire : Elle est mon amie! Elle avait deux ans plus que moi; je l'estimais. Enfin, c'est une perte. Mais je suis dans la crainte d'en faire une plus grande : le pauvre Pont de Veyle a la fièvre depuis six jours. Son médecin, M. Pomme, est malade de son côté. Il n'a de confiance qu'en lui. Ce serait un très-véritable malheur pour moi si je perdais cet ancien ami. L'inquiétude est un grand mal, et je ne sais pas la supporter.

J'espère recevoir aujourd'hui ou demain une lettre de l'abbé, et qu'il me dira clairement à quel prix on pourra laisser votre bureau. J'attends cette réponse pour écrire. C'est jeudi jour de poste, et si je n'écris pas ce jour-là, cela renvoie au lundi. J'ai déjà mandé,

selon vos ordres, que vous ne vouliez pas que M. Walpole l'achetât pour lui. S'il peut le vendre, ce sera vraisemblablement à quelque millionnaire de leur Compagnie des Indes. Je crains que ce meuble ne soit pas de leur goût, et que, même dans cette bagatelle, je ne puisse vous être bonne à rien.

Vous m'aviez renvoyée, pour être au fait de vos arrangements, c'est-à-dire de vos retranchements, au prince. Je n'ai su de quel prince vous vouliez parler, si c'était le Beauvau ou l'incomparable? Vous n'avez écrit ni à l'un ni à l'autre. Je compte que l'abbé m'informera de tout, et qu'il m'adoucira l'absence autant qu'il sera possible. Il a passé un mois qui doit lui avoir fait juger combien elle est difficile à supporter. Il vous aura dit la vie que je mène. De tout ce que je fais, ce qui me plaît le plus, c'est de souper chez madame de La Vallière. C'est une très-bonne femme; je passai l'autre jour une soirée chez elle avec M. de Gontaut [1]. Nous fûmes le mieux du monde ensemble. Il doit souper chez moi un de ces jours avec la maréchale de Luxembourg. Dans tout ce que je fais, je n'y trouve de plaisir qu'autant que cela a quelque rapport à vous, soit *peu ou prou.*

De demain en huit vous aurez les Beauvau. Je serai privée du prince; je le trouverai fort à dire. Je le vois souvent et je l'aime. J'aime fort la princesse aussi; mais je la vois si rarement que je m'apercevrai peu de son absence.

[1] Le duc de Gontaut, père du duc de Lauzun.

J'attends que vous ou l'abbé me mandiez ce que je dois faire de votre lettre à M. Barthélemy. M. de Creutz n'a point d'occasion prochaine. Faut-il l'attendre, ou bien mettre la lettre à la poste?

Lisez-vous beaucoup? Pour moi, ce qui me désespère, c'est de ne trouver aucune lecture qui m'amuse et me divertisse. J'ai quatre ou cinq sortes de livres sur ma table: je les prends, je les rejette. Si ce sont des voyages, si ce sont des mémoires, je m'étonne que les auteurs aient pu se persuader que les détails dans lesquels ils entrent pourraient intéresser la postérité. Je n'aime que les lettres. L'abbé pourra vous avoir dit que je lis avec assez de plaisir celles de Bussy. Je passe celles au roi. J'aime son style sans aimer sa personne.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 30 janvier 1772.

Je ne puis pas souffrir, chère grand'maman, que vous me disiez de me calmer, de ne me pas tant tourmenter pour votre bureau. Je vois que vous me croyez une tâtillonne, qui me remue, qui me tracasse; que je pense avoir l'affaire la plus importante du monde à traiter, qu'il s'agit de l'échange d'une province, etc.

Ah ! vous vous trompez ! Il fallait que je répondisse aux questions que l'on me faisait. J'ai la mémoire infidèle, et j'ai transcrit les réponses que vous m'avez faites. Je doute que le marché puisse se conclure. Les Anglais *en général* sont comme la mère de madame d'Amblemont : *ils ne jettent pas les gigots par la fenêtre !*... Ils perdent tout leur bien au jeu, et se détournent de quelques lieues pour éviter de payer cinq sols. Tous les hommes sont fous. Rien n'est si rare que de trouver un sage !... Gardez bien celui que vous avez ; cela ne vous coûtera guère. Un seul de vos cheveux sera une assez forte chaîne. Il s'entend à aimer ; mais il n'y a pas grand mérite. Sans vous il n'aurait pas acquis cette science ! Oh ! cela est vrai, aujourd'hui tout le monde se hait ; personne n'est aimable ; ceux en qui l'indifférence domine sont les plus recherchables. Je ne m'afflige point d'être vieille. Je serais fâchée d'avoir à repasser par le même chemin que j'ai suivi. Celui qui me reste à faire ne saurait être bien long, et tant mieux ! Si vous reveniez ici, je ne penserais pas de même. Mais vivre séparée de vous, c'est un grand ennui. Ah ! oui, je me persuade le plus qu'il m'est possible que j'irai vous voir. Mais je fais plus ; je me persuade que vous viendrez me retrouver. Et pourquoi pas ? L'estomac, les entrailles, c'est d'où partent les oracles qui décident du sort des humains. Ils commencent à vouloir parler. Je suis fort attentive à ce qu'ils diront [1]. Ils peuvent s'expli-

[1] Allusion à l'indigestion du roi.

quer de plus d'une manière. En attendant, voici des vers pour mettre au bas du portrait de la dame :

En écrivant ici : « *portrait de la plus belle*, »
Je vois que l'amour a souri.
Ces mots, jadis source d'une querelle,
En vont produire une nouvelle :
L'un dira c'est Vénus, l'autre c'est du Barry !...

Ne croyez pas que je sois contente de la louange que l'abbé me donne, en disant que je chante ma chanson aussi bien que pourrait faire Gelliote[1]. Mille fois mieux, monsieur l'abbé ! et je suis au désespoir que la grand'maman ne me l'entende pas chanter. Elle parviendrait peut-être à m'imiter, et, avec sa jolie voix, ce serait une merveille. Puisque je viens d'apostropher l'abbé, souffrez que je continue à lui parler.

J'ai vu hier madame Ménage. Je l'ai déjà proposée à plusieurs personnes, à M. le prince de Conty. J'ai cru qu'il l'allait prendre, et puis il a dit que non. A M. le maréchal de Richelieu, qui en a eu aussi beaucoup envie ; mais comme c'était en présence de madame d'Aiguillon, et qu'il aurait renvoyé une ménagère qu'elle lui avait donnée, elle s'y est opposée. A l'évêque de Saint-Omer, qui voudrait l'avoir pour lui, ou pour un de ses chanoines. C'est sur quoi l'on pourrait compter ; mais elle ne voudrait pas s'éloigner de son mari. Si on peut placer ce mari dans la même ville, cette affaire sera bientôt conclue. Comme vous

[1] La chanson du parfilage.

me dites que je suis tout le monde pour vous, je tâcherai de bien remplir ce rôle.

Votre style de prophète m'a extrêmement plu. Vous êtes un vrai Prothée, je ne sais de quelle forme je vous aime le mieux ; parlez-moi comme lui ou comme Isaïe, et dites-moi si cette année je reverrai la grand'-maman. En voilà assez pour vous l'abbé, je reviens à elle.

Vous montrez donc mes lettres au grand-papa, et vous m'exposez à sa moquerie et à rougir d'avoir une si sotte petite-fille? J'ai toute honte bu avec vous; il n'en est pas de même avec lui. Il sait bien ce que j'ai dit :

Dès qu'on cesse d'être gentille,
On est rayé de la famille
Du grand papa !

Puisque vous me faites entendre qu'il se soucie de moi, dites-lui que je l'aime et l'aimerai toute ma vie à la folie.

Je ne sais ni quand, ni par qui cette lettre partira. J'écris toujours en attendant; peut-être sera-ce les Beauvau qui vous la porteront, et j'y ajouterai tous les jours quelque chose. Je suis résolue d'écrire tout ce qui me passera par la tête, fût-ce les plus grandes bêtises.

Ce lundi 3 février.

Que pourrais-je ajouter? des nouvelles que les Beauvau sauront mieux que moi, et qui peut-être

changeront d'ici à demain. Il n'y a point eu de nomination [1], par l'opposition, dit-on, du tyran breton. Il ne voulait point le Monteynard ni le marquis de Chauvelin. Le roi voulait l'un et l'autre. On prétend que la dame fut fort surprise en apprenant, hier matin, qu'il n'y aurait point de nomination. J'espère que vous apprendrez, mercredi au soir, qu'il n'y a plus de La Vauguyon [2]. Je lui donne la place de maréchal des logis dans l'autre monde!

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 4 février 1772.

Demain, c'est madame de Beauvau. Il faudra n'être occupée que d'elle, et l'être tout le jour. Jeudi, M. de Liancourt part de grand matin. Il aura fait trois ou quatre postes avant que je ne sois éveillée. Point de temps donc pour écrire à ma chère petite-fille, si je ne m'y prends dès aujourd'hui.

Oui, madame de Poix nous a tout dit, et ne nous a pas dit grand'chose. Le roi était malade; il ne l'est plus. Madame Dubarry, à ce qu'on dit, est malade

1 De chevaliers de l'ordre.

2 Le duc de La Vauguyon avait été gouverneur du dauphin, depuis Louis XVI, et de ses deux frères les comtes de Provence et d'Artois.

aussi; on craint la rougeole. Peut-être n'est-ce rien; mais qu'elle meure ou qu'elle vive, le sort en est jeté, nous ne sortirons pas d'ici à moins de grands événements, et ce n'est pas dans le petit appartement qu'il faut attendre votre grand'maman. C'est ici qu'il faut la venir chercher, et où vous la verrez plus heureuse que partout ailleurs.

Enfin le prince incomparable a reçu ma lettre. J'ai sa réponse; il vous l'aura communiquée, et je vous remercie d'avance de vos bontés pour mes pauvres réformés. Je ne sais par quel hasard ma lettre à M. Barthélemy vous est tombée. Il n'y a autre chose à faire que de la mettre à la poste; c'est une réponse, un compliment de bonne année.

Je suis charmée de vos nouvelles amours avec M. de Gontaut[1]. Je vous en suis obligée à tous deux. Il me semble que vous vous aimez en moi. Il s'était déjà vanté du souper que vous devez lui donner.

Vous me demandez si je lis? — Guère, parce que je n'en ai pas le temps. J'en suis à présent à Levasseur. Il m'amuse quelquefois par son humeur. Vous aimez la prévention, et moi j'aime l'humeur, pourvu que je n'en souffre pas. Il m'intéresse de temps en temps; mais le plus souvent il m'ennuie, et quand il m'ennuie, c'est à mourir. Je ne lirai point les lettres de Bussy. Je n'aime plus les rois, et je n'ai jamais aimé les courtisans.

Vous voyez que je réponds à tous les articles de

[1] Beau-frère de la duchesse de Choiseul.

votre causerie; c'est que je m'y plais; c'est qu'elle m'est agréable en elle-même; c'est que rien ne m'est plus cher que son auteur.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Mardi 11 février 1772.

Il faut, ma grand'maman, que je vous raconte tous mes triomphes. Le fier, l'inaccessible, l'invincible Gontaut, que je voulais depuis si longtemps conquérir, qui avait résisté à toutes mes entreprises, s'est enfin rendu! Il est venu hier chez moi, avec toute sa gaieté et ses grâces naturelles! Il a fait plus; il s'est engagé à souper lundi 17. Je suis actuellement occupée du choix de la compagnie. La maréchale et sa belle-fille, cela va sans dire. Je vous rendrai compte de tout; mais savez-vous ce qui m'a plus charmée de sa visite? C'est la lettre que vous lui avez écrite. Il faisait semblant de ne pas vouloir la montrer; mais il aurait été bien attrapé si je n'avais pas insisté. Et pour sauver son indiscrétion, il a dit qu'il vous devait cette vengeance; que vous lisiez ses lettres en plein salon. Si ses lettres sont de la tournure de la vôtre, il a bien raison d'être en colère.

Vous êtes charmante, et je vois avec un plaisir infini que vous êtes parfaitement gaie et heureuse. Je dis comme le confesseur de l'épigramme, quand on me

raconte ce que vous dites et ce que vous faites : « Quelle chienne de vie !... » Vous croyez bien que je n'omets pas la fin de l'épigramme [1].

Tandis que vous vous amusez si bien, nous pleurons ici la perte, il faut croire irréparable, du grand-duc de La Vauguyon. Il ne faut jamais perdre son billet d'enterrement, pour que l'on ne puisse point ignorer dans l'avenir qu'il a existé un aussi puissant seigneur, qui, dédaignant comme de raison le titre de très-haut, a eu assez de modestie pour ne pas prendre celui de plus que très-haut ! Je vois un certain goguenard d'abbé qui pouffe de rire et qui dit : Voilà le second tome du testament de Robert Walpole ! Elle s'étonnait qu'il n'eût pas dit l'âge où il était mort, et elle croit que celui-ci a fait son billet d'enterrement. Oui, monsieur l'abbé, on dit qu'il l'a fait, et il me plaît de le croire [2].

[1] Elle finit ainsi : « Je parle de la mienne !... »

[2] Ce billet commence ainsi : « Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de monseigneur de Quélen, chef des noms et armes des anciens seigneurs de la châtellenie de Quélen, en Haute-Bretagne, juveigneur des comtes de Porhoët ; substitué aux noms et armes de Stuer de Caussade, duc de La Vauguyon ; pair de France, duc de Carency, comte de Quélen et du Brontay; marquis de Saint-Mesgrin, de Callongerit d'Archiac ; vicomte de Calvignac, baron des anciennes et hautes baronnies de Tonneins, Gratteloup, Villeton, La Gruère et Picornet ; seigneur de Farnagol et Falcoimur : vidame, chevalier et avoué de Sarlat; haut baron de Guyenne ; grand baron de Quercy; lieutenant général, etc., etc. » On prétendit, dans le temps, que ce singulier billet donnait des droits à son auteur pour la première place vacante des inscriptions et belles-lettres.

Pont de Veyle se porte beaucoup mieux. Il n'a plus de fièvre; il sort, il vient tous les jours chez moi; il est pénétré de reconnaissance de ce que je lui ai dit de votre part.

Ne montrez point mes lettres, je vous supplie. J'ai toute honte bue avec vous et avec l'abbé. Cela ne s'étend pas plus loin.

Dites mille choses, je vous prie, au grand-papa, à la princesse et au prince. Il m'avait promis de m'écrire. Dites à M. de Lille que j'ai vu madame de Luxembourg, et que je n'ai rien vu de plus joli. Je suis tout émerveillée de vos vastes génies. C'est à qui aura le plus d'esprit! Vous devriez mourir de honte d'avoir une si sotte petite-fille. Je m'en prends à mes insomnies. Je crois que ce sont elles qui me rendent si bête. Mais vous ne m'en aimerez pas moins, n'est-ce pas?

DU CHEVALIER DE BOUFFLERS A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Nancy, ce 13 février 1772.

Je n'ai pas eu d'autre désir en arrivant en France, madame la duchesse, que d'aller tout de suite à Chanteloup. Les plus sages de mes amis m'ont arrêté en m'apprenant qu'il fallait passer par Paris et demander une permission qu'on ne donne ni ne refuse. Ce sera toujours avec regret que je me soumettrai, dans ce

cas-là, à toutes les formalités qui pourraient me retarder. Il me semble que la reconnaissance, le respect et l'amitié devraient jouir de toutes les immunités possibles dans un état bien policé, et que, en général, il n'y aurait aucun inconvénient à accorder le libre exercice de tous les sentiments honnêtes.

Je compte partir dans huit ou dix jours pour Paris, après avoir réglé (comme je règle) quelques petites affaires que j'ai trouvées à mon arrivée, et qui ont exigé quelques petits voyages dans mes possessions ecclésiastiques. De Paris, je me mettrai bien vite en marche pour ce pays nouvellement découvert où on dit que tout le monde est aimable, et que même tout le monde est heureux! Ce sont deux choses dont je ne serai pas fâché de prendre ma part.

J'ai fini par supposer que madame la duchesse n'avait pas reçu une lettre où je lui faisais part du souvenir de l'impératrice. J'avais même eu l'honneur de vous envoyer deux mots d'écrit de sa main, à propos d'une de vos lettres que je lui avais fait parvenir, et ces deux mots allemands signifiaient que vous êtes charmante. Cela ne m'a pas donné meilleure opinion de vous, madame la duchesse, mais bien de l'impératrice.

Recevez, madame la duchesse, mes tendres et respectueux hommages et offrez-les à celui que vous aimez tant, sans que personne vous en ait jamais blâmée. Je me souviens que madame de Grammont a bien voulu se souvenir de moi, et je me réjouis bien de l'en remercier dans peu.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 22 février 1772.

L'abbé vous a envoyé la chanson sur madame de Poix, ma chère petite-fille. Il est toujours si pressé qu'il n'y a plus rien à faire après lui. Il se dépêche d'avoir tous les mérites, afin que ceux qui viennent après lui ne trouvent seulement pas à vivre en glanant. C'est en voyant cette chanson, que vous auriez bien dit que nous sommes des gens de génie! Oui, avec notre teinturier de Lille! Il invente l'étoffe et la couleur. Vous avez été contente de sa chanson à madame la maréchale de Luxembourg, mais vous ne me dites pas si elle l'a été.

Le grand Gontaut[1], le fier Gontaut que vous avez conquis, est un de vos sujets les plus soumis. Il se vante de sa défaite encore bien plus que vous ne vous vantez de votre conquête. Ses chaînes lui paraissent des trophées. J'ai su par lui le succès du souper que vous lui avez donné. Mais pourquoi a-t-il été vous montrer ma lettre? Cela n'a pas le sens commun, et si j'avais de la vanité comme vous, j'en serais fâchée. Non, non, je ne montre pas les vôtres, et elles mériteraient bien cependant que je vous jouasse ce tour. M. de Choiseul n'en a vu qu'une, parce qu'il me l'a

[1] Le duc de Gontaut, père du duc de Lauzun et frère du maréchal duc de Biron. Il avait épousé la sœur de la duchesse de Choiseul.

arrachée pendant que je la lisais. C'était assez pour se plaindre de n'y être pas nommé. Il est beaucoup plus content de ce que je lui ai dit des dernières, et comme sa petite-fille est toujours gentille, elle est toujours aussi de sa famille, et il lui dit mille tendresses.

Le prince, dont vous vous plaignez, prétend avoir seul à se plaindre ; il dit qu'il vous écrit et que vous ne lui répondez pas. La princesse vous rend compliment pour compliment, et le tout de fort bonne grâce. Comme je serais facilement éclipsée par toutes ces grâces-là, je ne puis mieux faire que de me taire.

À LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 25 février 1772.

Tout s'embellit en passant par vos mains, chère grand'maman ; mais, dans cette occasion-ci, je pourrai vous dire :

> Vous remportez des victoires nouvelles
> Quand je fais des amants nouveaux.
> Si mes conquêtes semblent belles,
> Vos triomphes en sont plus beaux !...

l'attaque, la victoire, tout a été en votre nom. C'est vous qui avez fait cette nouvelle liaison ; mais votre pré-

sence serait bien nécessaire pour y donner de la consistance. Le souper se répétera le mercredi des cendres. Il y aura de plus une seconde maréchale [1], qui, dans ce moment-ci, a la tête bien troublée. Madame de Mazarin a obtenu, après plus de dix-huit mois de persévérance, la grâce, la faveur, l'honneur d'être admise aux voyages. Elle est, depuis hier, à Bellevue, ce qui déplaît excessivement à celle dont elle devient la compagne; et c'est au point qu'elle prend le parti de bouder. J'ai pris la liberté de la désapprouver, et je lui ai dit qu'elle ne pouvait sauver et soutenir sa conduite qu'en montrant une grande indifférence pour tout ce qui l'environnait; que son unique objet était le maître; qu'elle devait n'y être que pour lui, et bien afficher qu'elle ne prenait pas garde au reste. C'est bien dommage que tant d'esprit et tant d'agréments soient si mal employés; mais il n'y a plus de remède. Elle a perdu la cadence; elle ne peut plus retrouver la mesure. Sa situation me semblerait effroyable si je ne voyais pas que son caractère en diminue beaucoup le malheur; le jeu, la dissipation, la dépense, la distraient et la consolent. Ceux qui la haïssent doivent être contents. Pour moi j'avoue qu'elle me fait grande pitié, mais je le lui cache. Il y aurait de la cruauté à l'humilier. Elle n'est point allée à Bellevue, il en résultera une brouillerie et un rapatriage, ce qui sera une honte de plus.

L'autre maréchale triomphe, et surtout de sa cor-

[1] De Mirepoix.

respondance avec le grand-papa. Elle me lut hier les vers qu'il a dû recevoir. Les derniers sont assez jolis. Les trois temples sont bien trouvés. Vous verrez combien elle a été charmée des vers de M. de Lille. Le monde est bien comique, en vérité!... Le meilleur rôle est d'être spectateur.

Je soupai hier chez madame de La Vallière. Il y eut un homme qui nous conta que milord Sandwich, soupant avec un comédien nommé Foote, le regarda très-fixement. Foote lui dit : « Pourquoi me fixez-vous ainsi? — C'est que je cherche quelle sera ta fin; si tu mourras de la v....., ou si tu seras pendu? — Cela dépend, milord, si j'embrasserai votre maîtresse ou vos principes!... »

On dit que tout est ici en grande fermentation. On ne sait que désirer; mais les choses sont au point que le remède, tel qu'il puisse être, ne sera jamais pire que le mal. D'un autre côté, je ne sais si je me trompe, mais je m'imagine que vous et même le grand-papa n'avez jamais été aussi heureux que vous l'êtes à présent. Si vous avez perdu le pouvoir sur la fortune, vous l'avez acquis sur les esprits. Il n'y a point d'alliage d'intérêt dans tous les soins qu'on vous rend. C'est le cœur qui fait agir les uns et la vénération les autres. Enfin, il y a deux choses dans ce siècle-ci dont il n'y a point d'exemple dans tous les précédents : la disgrâce du grand-papa et ses suites, et la fortune du cardinal de la Roche-Aymon, en considérant d'où il est parti. De sacristain des Minimes au degré le plus haut, sans mérite, sans appui, et, pour ainsi dire, sans intrigue!

Il est le triomphe de la médiocrité. On dit : il a rampé ! Mais qui sont ceux qui, par cette voie, se soient élevés aussi haut? La fable du lièvre et de la tortue semble avoir été faite pour lui [1].

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 29 février 1772.

Les Suisses, les provinciaux et les sots sont exacts, parce qu'ils ont la tête vide; ils suivent le plan, la marche que l'on leur indique; ils ne s'en écartent jamais. Cette manière d'être, qui a sa commodité pour eux, a quelquefois aussi son agrément pour les autres, quoiqu'elle manque habituellement de trait et de piquant. Or, j'ai été femme d'un colonel-général des

[1] Un recueil du temps confirme ce portrait du cardinal de la Roche-Aymon. « C'était un de ces hommes auxquels tout avait le plus réussi ; il est vrai qu'il ne s'y était pas épargné. Quand l'ambition est tenace, la médiocrité n'y nuit pas, parce qu'elle admet moins les distractions. Il sacra le roi Louis XVI, qu'il avait baptisé et marié. Dans le mandement qu'il publia à l'occasion du sacre, et où il rappela cette circonstance, il parut dire son *Nunc dimittis*... Mais il désirait cependant encore une chose, et il l'obtint; c'était que son neveu fût un des quatre otages à la cérémonie du sacre. Pour y parvenir, il imagina de mettre en avant une promesse du feu roi, dont il avait eu, assurait-il, la parole positive, ce qui était plus plaisant que probable, et surtout difficile à vérifier. » (*L'Espion Anglais*, tome 1er.)

Suisses; je suis aujourd'hui provinciale; et dans aucun temps je ne me suis écartée des vertus des sots. Voilà, ma chère enfant, bien des droits à l'exactitude. J'ai à répondre à deux de vos lettres, et je commencerai par la première: Chacun a son tour, dirait Sancho. Cela est juste. Vous demandez pourquoi l'abbé n'est pas si exact que moi? C'est qu'il n'est pas si sot. Ce qu'il fait dans le salon? Il coupe du papier, se roule sur le tapis avec Lindor, fait des niches à tout le monde, ou se tient dans un coin sans rien dire, à écouter ce qu'on dit pour s'en moquer. Voilà à quoi l'heureux abbé passe sa vie et ce qui l'empêche de vous écrire.

Vous avez raison de juger que ma contenance est dans mon fauteuil. Je ne sors guère, avant le soir, de celui où je m'établis le matin, et vous avez grande raison de croire que votre place serait auprès de ce fauteuil. Mon Dieu! je voudrais bien la voir occupée.

Je vous fais mon compliment sur le rétablissement de votre ami Pont de Veyle. Je suis toujours inquiète de la pauvre petite sainte, quoiqu'on la dise mieux. Je voudrais qu'elle allât à Barèges. J'ai eu aussi une lettre du chevalier de Boufflers, qui était fort jolie, que je voulais vous envoyer; mais je la cherche et ne la trouve pas[1].

Vous voilà donc au Gontaut pour toute nourriture! Je vous en fais mon compliment à tous deux. Je suis bien aise de m'être trouvée de votre avis sur les vers que madame la maréchale de Luxembourg a envoyés

[1] *Voy.* ci-dessus, page 16.

à M. de Choiseul. Les trois temples en sont certainement le trait ; mais ce trait est bien choisi, piquant et rendu avec beaucoup de grâce. Je suis enchantée que cette maréchale soit contente de M. de Choiseul. Vous avez raison : « Le monde, chère Agnès, est une étrange chose; » il n'y a d'autre parti à prendre avec lui que de le laisser aller comme il va, et d'en rire, sans prétendre le réformer; de livrer l'autre maréchale à sa légèreté, à sa hauteur, à sa bassesse, à son inconséquence, sans s'en embarrasser !...

Vous comparez les deux choses les plus opposées, le cardinal de la Roche-Aymon et M. de Choiseul, et cette opposition rend votre comparaison d'autant plus piquante qu'elle est juste dans ses rapports. Je l'ai dit au grand-papa qui en a ri. Il vous embrasse.

Adieu, ma chère enfant. Je vous aime de tout mon cœur. Vous voyez bien qu'il me reste encore le sentiment quand vous ne fournissez plus aux idées.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

3 mars 1772.

La grand'maman m'a dit de votre part de vous écrire des balivernes. J'en conclus que c'est le nom que vous donnez à mes lettres et que vous avez toujours le mot propre. Si je n'avais pas cette ressource, que pour-

rais-je vous écrire d'un lieu où règne l'uniformité, quoique sans ennui. Si quelqu'un était chargé de faire l'histoire du bonheur du ciel, il serait, je crois, bien embarrassé, tandis que l'histoire de l'enfer serait pleine de passions et de mouvements, et voilà ce qui fait que nous n'avons jamais rien à vous dire et vous toujours à nous raconter. La grand'maman rend ses lettres intéressantes, parce qu'elle a une grande facilité à exprimer ses pensées et ses sentiments. Pour moi, je ne pense point, et quand je vous ai dit que je vous aime infiniment, je ne sais plus que vous dire. Je pourrais bien le répéter une fois, deux fois, autant de fois que je me le redis à moi-même, sans en être plus avancé. De plus, *les Pélopides* que je viens de finir, m'ont glacé. J'imagine que l'auteur a fait cette pièce tout en rêvant et qu'il s'est trouvé là, par hasard, un secrétaire qui a copié ce qu'il a entendu et qui a supposé le reste. Les chansons de M. de Lille valent bien mieux que ces *Pélopides*... Il est aussi excellent pour les proverbes que pour les contes. Mais quelqu'un qui vous étonnerait pour le premier de ces genres, c'est M. de Lauzun. Il est impossible de voir plus de variété, de chaleur, de vérité et de bonne plaisanterie.

Vous demandez à la grand'maman ce que je fais dans le salon. Rien du tout. J'effile, parfile et défile, je ne sais lequel des trois; j'écoute sans attention et ne dis pas un mot. Je me place comme un bloc dans un coin, et je vois ceux qui vont, viennent et agissent, comme un rocher qui voit à ses côtés bondir des chevreuils. Quand il a passé quelques heures dans cette situation,

le bloc revient dans sa chambre, et quand il en trouve l'occasion, il vous renouvelle ses sentiments, qui sont aussi stables que son essence.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce jeudi 12 mars 1772.

Si nous étions du temps des apôtres, et que notre justice fût semblable à la leur, vous seriez mort subitement en me racontant l'histoire des couplets : vous en avez supprimé, avec la plus mauvaise foi, la meilleure partie, qui sont les deux vôtres. Je n'ai vu qu'un instant M. de Lille ; mais il a eu le temps de me tout dire. Chanteloup fournit plus de matière à lettres en une semaine que Paris ne pourrait faire en un an pour une personne qui, ne pouvant être d'aucune utilité dans la politique, a pris le parti de ne s'en point occuper; et quand on ne s'occupe point de politique, il ne reste, pour la conversation, que les spectacles où je ne vais point ; que les livres nouveaux que je ne lis point ; ou la chronique scandaleuse, qui ne m'amuse guère, qui souvent me cause des vapeurs, par la connaissance qu'elle me donne des vices, des ridicules des uns, de la malignité, de la méchanceté des autres, et par le plaisir que ces autres prennent à déchirer et avilir les gens avec qui ils vivent et qu'ils comblent de caresses.

Ah! vous avez raison, ce séjour-ci est l'enfer; mais comme la punition que j'y endure est l'ennui, il ne me fournit rien à vous dire.

Ce sera M. de Gontaut qui vous portera cette lettre. S'il exécute son projet, elle ne sera ouverte que quelques heures après que vous l'aurez reçue. Il vous faudra pour le moins une heure pour les éclats de rire que vous fera faire sa figure. Jamais imagination ne peut être aussi fertile que la sienne en inventions burlesques. Je le trouve réellement très-aimable, sa gaieté est d'un genre particulier, et qui lui est naturel. C'est une obligation que j'ai à la grand'maman d'avoir dissipé le nuage qui était entre lui et moi; il a cru lui plaire en ne m'évitant plus. Ainsi j'ai à cette grand'-maman toutes sortes de genres d'obligations, et il n'y a point d'occasions de me faire du bien dont elle ne fasse usage. Aussi, l'abbé, je l'aime plus que jamais; elle fait tout à la fois le bonheur et le tourment de ma vie. Il n'est pas besoin de vous expliquer comment s'accordent ces deux contraires : « amitié et séparation. » Mais cette dernière durera-t-elle éternellement? Voilà ce que j'ignore et voilà ce que je crains.

Je reviens à vos couplets. Ils sont charmants, charmants! et la plaisanterie du baron est très-jolie. J'aurais eu bien du plaisir à vous voir sa dupe. Vous êtes très-heureux, l'abbé, et votre plus grand bonheur est de contribuer infiniment à celui de la grand'maman. Je me figure que je n'y nuirais pas si j'étais entre elle et vous. C'est tout ce que je me permets de penser; car pour y rien ajouter, c'est de quoi je ne me flatte

pas. Il est bien doux de passer sa vie avec ce que l'on aime et bien insipide, bien triste, d'être seul dans l'univers. Voltaire le dit en apostrophant l'amitié :

Sans toi, tout homme est seul !

Je n'en dirai pas davantage, tous les malheurs que j'éprouve sont sans remèdes; s'il en est un, c'est de s'en distraire.

Ce dimanche.

Je ne pourrais que vous répéter ce que j'ai écrit à la grand'maman. Je la prie de me prêter un piano-forte, si elle en a laissé un à Paris. Pour peu que cela lui déplaise, je ne serai nullement fâchée qu'elle le refuse. Ainsi mettez-la bien à son aise sur cette demande. Je vous dis en confidence que c'est pour faire plaisir à mademoiselle Sanadon. Peut-être m'en amuserai-je; mais je n'en suis pas bien sûre.

Ah ! qu'il paraît un beau livre ! *Essai sur le caractère et les mœurs des femmes des différents siècles.* Lisez cela, et vous conviendrez que vous n'êtes qu'une bête, et que M. Thomas mérite à juste titre le surnom de grand. Ah ! oui, c'est un grand Thomas; il est parmi les beaux esprits ce qu'était l'autre grand Thomas au milieu du Pont-Neuf, l'objet de l'admiration du peuple bel esprit.

Lisez-vous dans *le Mercure* les articles de La Harpe? n'en êtes-vous pas content? On ne parle que des

druides; vous en saurez autant que moi qui ne l'ai point entendu. Adieu, l'abbé, je n'ai plus rien à dire.

Comme on cachetait cette lettre, on m'en apporte une du 13, qui me prouve combien je me répète, car vous répondez à toutes les questions que je fais aujourd'hui à vous et à la grand'maman. Votre correction du second couplet de de Lille est très-bonne : *Cherchant ce qui peut l'empêcher*. Mais ce qui le précède et le suit en ôte la platitude; madame de Mirepoix, à qui j'ai chanté les couplets, a été charmée de la rime *poule* et *boule*. Elle m'a fait aussi un grand plaisir.

L'apparition et la disparition sera suivie d'une réapparition[1]. Soyez persuadé qu'il n'y a point de tripot où il se passe des choses aussi ridicules qu'où vous savez. Elles sont toutes ensemble comme chiens et chats. C'est à qui se surpassera en dédain et en mépris l'une pour l'autre, et à qui s'en rendra le plus digne. Je suis réellement affligée de ce que mon ancienne amie joue un pareil personnage, elle qui était faite pour être une des plus aimables et estimables personnes du monde! Heureusement pour elle, elle est peu sensible.

Ah! mon abbé, que je tiendrais mal ma parole si je m'engageais à ne vous point écrire; je ne puis me passer de votre amitié et de votre souvenir. C'est ce qui me soutient, c'est ce qui me fait sentir que je ne suis pas encore morte.

[1] De madame de Mazarin à la cour.

L'abbé, soyez persuadé de ce que je vais vous dire, c'est que vos lettres valent mieux que celles de qui que ce soit. Je suis fort loin d'en excepter celles du chevalier de Boufflers. Vous êtes plaisant sans y tâcher; nulle recherche; on n'est point embarrassé de vous répondre; nulle affectation. Elles sont comme il plaît à Dieu, comme elles vous viennent. Si vous avez de l'esprit, ce n'est pas votre faute. Vous n'y prétendez pas, vous ne vous imposez pas la fatigue d'en montrer. Lisez, lisez M. Thomas, et faites le parallèle de vous à lui. Malgré vos six pieds de haut, vous verrez comme vous êtes petit! Adieu, l'abbé.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 13 mars 1772.

Cette lettre ne partira que lundi ou mardi; elle vous sera portée par M. de Gontaut. Ne tardez pas un moment, chère grand'maman, à me faire le récit de ce que sa figure aura produit. S'il ne paraît pas avec l'éclat qu'il se propose, c'est que vous aurez chez vous des intrus qui l'en empêcheront; ce serait grand dommage. Je ne puis m'empêcher d'éclater de rire de l'idée qu'il a eue. S'il ne la réalise pas, au moins il vous la contera. On peut lui dire que la superbe lui a monté à la tête. Sa gaieté est très-naturelle, très-vraie,

et d'un genre qui lui est particulier. Je n'oserais encore dire que je l'aime beaucoup. On me croirait trop de présomption, et que je donne à des manières honnêtes un prix qu'elles n'ont point pour objet. Cette phrase n'est-elle pas un peu précieuse, un peu tournée? J'ai cherché à m'expliquer plus simplement et plus clairement, je n'y ai pas réussi. Il n'y a pas grand mal, vous ne me trouverez point ridicule, et si vous me le trouvez, vous ne le direz qu'à moi.

On parle d'une nouvelle dame qui a soupé avec madame du Barry en maison particulière. On ne sait si c'est une introduction pour être admise ailleurs. C'est ce que je pourrais bien savoir avant de fermer cette lettre, et puis M. de Gontaut ne vous dira-t-il pas tout?

La princesse de Beauvau a eu deux jours une grande migraine. Je compte souper chez elle lundi. Elle ira sur la fin de la semaine au Raincy passer cinq à six jours, et puis le quartier sera bien près.

Je n'ai presque pas vu M. de Lille. Il est venu pourtant deux fois chez moi; mais on ne cause qu'en soupant ensemble. Je souperai ce soir chez madame de La Vallière, avec l'incomparable et le pauvre Creutz, qui est pénétré de douleur de tout ce qui se passe en Suède. Je ne sais si ce qui se passe en Danemarck sera favorable ou contraire à notre pauvre baron. Il me le mandera; il doit venir ici avant la fin de l'année, à ce qu'il me promet.

Ce dimanche 15.

Je serai au désespoir si M. de Gontaut supprime sa

plaisanterie. Aussi, pourquoi avoir toujours M. et madame de Voyer? On a si peu occasion de rire de bon cœur, que je serai réellement très-fâchée si M. de Gontaut a perdu ses frais. Il n'y a que lui qui pouvait faire valoir le parfilage. Sans lui, ce serait la plus sotte imagination qu'il y ait jamais eue, un moyen bien froid de faire parade de sa magnificence et de sa libéralité. Quelle différence d'effiler! On est presque créateur; de rien on fait quelque chose; avec de petits haillons on habille de grands seigneurs. Demandez à M. de Gontaut si mon tricot n'est pas joli? Mais quelque plaisir, quelque vanité que je tire de cet ouvrage, j'ai pourtant une honte à laquelle je suis bien sensible. Je n'ai pu obtenir un seul cordon du grand-papa. Mais laissons l'effilage, le parfilage, et apprenez-moi le défilage des gens de votre voisinage.

A propos, j'ai encore une grâce à vous demander; c'est par le conseil du prince de Beauvau. Je voudrais obtenir que vous me fassiez voir des lettres de M. de Gontaut. Il dit qu'elles sont incomparables. Je vous les renverrai très-exactement et très-promptement. Procurez-moi ce plaisir; j'en suis si dépourvue, si dénuée! Vous ne pouvez faire une meilleure œuvre. Dieu vous en récompensera en vous envoyant à la fin de cette semaine, devinez qui?... le chevalier de Boufflers!... Il arriva hier. Je puis vous répondre de l'empressement qu'il a de vous aller trouver.

Vous ne m'avez pas mandé si vous aviez chanté mon air : « *Sans dépit, sans légèreté,* » et si le grand-papa l'aura accompagné de sa flûte? Ce grand abbé me dit

toujours qu'il ne me dit rien, parce qu'il n'a rien à me dire. Pourquoi ne me rend-il pas compte de tout? Quand on écoute sa paresse, on n'est plus bon à rien; on devient pour soi et pour les autres comme si l'on était mort. C'est un parti qu'il me conviendrait fort de prendre, mais non pas à ce grand abbé qui nage dans la joie et dans le bonheur, et, pour tout dire en un mot, qui est avec ma chère grand'maman.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 20 mars 1772.

« Ne tardez pas un moment à me faire le récit de l'effet qu'aura produit la figure de M. de Gontaut... » Cela est bien aisé à dire, ma chère petite-fille, *ne tardez pas un moment!* mais il n'est pas si facile de vous obéir. Avez-vous oublié que je ne confie à la poste ni mes sentiments, ni mon indifférence; ni mes affaires, ni mon désœuvrement; ni mon esprit, ni ma bêtise; ni mes amusements, ni mon ennui. Je n'ai que faire que madame du Barry qui voit tout, aille gloser sur tout cela. J'attends les occasions. Elles se présentent comme elles peuvent, ce qui fait que j'arrive presque toujours à contre-temps. Cependant, vous saurez par moi, si vous ne le savez pas déjà par d'autres, que la perruque de M. de Gontaut a produit l'effet que vous vous en

promettiez : des éclats de rire immodérés. Elle a été ensuite déposée sur ma toilette pour mon usage. Le moment d'après, on a apporté une grande machine longue, mince, qui avait une grosse tête, et qui ressemblait dans son étui à un fusil. Développée, cette machine s'est trouvée être un balai pour le service de la chambre de madame de Grammont. Chacun a eu ainsi sa part de la surprise, de la magnificence et de l'admiration, de la fécondité du génie de M. de Gontaut[1]. M. de Beauvau a raison : ses lettres sont aussi curieuses que ses présents; mais je ne puis vous en donner le plaisir, parce que, comme elles n'ont guère que le mérite de cet à-propos que je manque toujours, je ne les garde pas; mais quand il m'en viendra dignes de vous, je vous les enverrai. Je lui ai dit tout ce que vous me mandez de lui, et pour lui, à l'exception des lettres, qu'il ne me pardonnerait pas de montrer, et je vous assure que vos cajoleries ont le plus grand succès. Il se vante d'être du plus grand bien avec vous; il pré-

[1] La mode du parfilage était alors une vraie fureur. Grimm parle d'objets en or, tels que fauteuils, cabriolets, cabarets garnis de tasses, basses-cours complètes avec poules et dindons, qu'on dépeçait et parfilait impitoyablement. L'or qu'on en tirait n'équivalait pas à la valeur du quart du prix d'achat. Aussi était-ce un plaisir fort cher, et qui n'avait, en dernière analyse, que la destruction pour objet !... Les femmes les plus considérables poussaient souvent l'indiscrétion jusqu'à couper, pour les parfiler, les galons et brandebourgs en or que les hommes portaient à leurs habits ; et on raconte qu'à Villers-Coterets, M. le duc d'Orléans fit un jour la plaisanterie d'en porter de faux or, pour déjouer les dames de la société.

tend y être encore mieux. Il veut qu'on en parle; il vous ménage un petit souper fin chez lui.

Vous me désespérez, ma chère petite-fille, de désirer mon piano-forte. Hélas! il est ici; mais si vous dites un mot, je vous l'enverrai. Je renonce à l'idée de vendre mon bureau en Angleterre, et cela ne me fait rien du tout. Ainsi, on peut m'en renvoyer le tiroir quand on voudra.

Vous me comblez d'humiliation en me rappelant que je n'ai pu vous obtenir un seul des cordons bleus de M. de Choiseul; mais, en revanche, je vous garde toute la soie du parfilage de M. de Gontaut. C'est tout ce qui est en mon pouvoir.

Je joins souvent à ma bêtise le malheur d'être horriblement pressée. C'est ce que j'étais quand je vous ai écrit par M. de Lille; c'est ce que je suis encore aujourd'hui.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 25 mars 1772.

Voilà un nouvel ambassadeur qui vous portera mes dépêches, chère grand'maman. Leur importance ne répondra pas à la dignité du ministre. Pas la plus petite nouvelle, pas la moindre bagatelle à vous mander, excepté les morts et les mariages desquels je pourrais

me fier à la gazette. Cependant, il y a un mariage auquel je prends une sorte de part, qui se fit hier à huit heures du matin, par l'archevêque de Toulouse, de madame de Valbelle et de M. d'Adhemar. Il n'y avait de spectateurs que les quatre témoins, MM. de Périgord, de Ségur, de Vaudreuil et de Brancas. La mariée est folle de joie. Le mari est, dit-on, fort de sang-froid. Dieu les bénisse! Mais ce n'est pas là où j'irais chercher le bonheur. Je le crois tout entier où vous êtes, et s'il en reste quelques petites portions, c'est dans la famille des Brienne. Ils vivent tous ensemble dans la plus grande paix, dans la plus parfaite union et dans l'abondance. Ils s'en vont tous, à mon grand regret, passer huit ou dix mois à Brienne. Ils y bâtissent un beau château, font des jardins magnifiques ; ils ont un haras, un équipage de chasse, un théâtre[1]; enfin tout ce que de grandes richesses et beaucoup de bon sens peuvent procurer de bonheur et d'amusement. Rien ne leur manque. Ce sont des gens heureux, ou je suis bien trompée. Vous direz peut-être : La petite-fille voudrait être là. Non. Ce n'est pas là où elle désirerait être.

Vous êtes la bonté même, m'offrir de m'envoyer votre piano-forte! Me croiriez-vous capable de l'accepter? Je vous en croyais deux, un d'Angleterre, un de Stras-

[1] L'archevêque de Toulouse, décidé à faire de Brienne un lieu considérable, en outre des divers établissements dont parle ici madame du Deffand, y avait fondé un collége de Minimes. Sous le ministère de M. de Saint-Germain, il lui persuada de transformer ce collége en une école militaire, que l'éducation de Napoléon a depuis rendue célèbre.

bourg. Mais, à propos, vous n'avez donc point chanté mon air favori, auquel j'ai fait faire un accompagnement de flûte pour le grand-papa. Il n'y a point d'air plus charmant! C'est vilain à l'abbé de vous l'avoir si peu vanté. Je l'ai cependant vu se pâmer en me l'entendant chanter.

Savez-vous que Duclos se meurt? Ce sera une seconde place à l'Académie. La Harpe ne vous paraît-il pas tout fait pour le remplacer? On parle d'une tragédie de Lemière dont le sujet est le supplice de Barnevelt, le grand pensionnaire. En voici un trait qui vous plaira. Son fils le va trouver dans sa prison, après que sa sentence lui a été prononcée. Il lui porte un poignard. Son père le rejette, le fils le presse; le père résiste, sur ce qu'il n'est pas permis de se donner la mort. « Caton se la donna! » dit le fils. « Socrate l'attendit! » répond le père. Avouez que ce trait est beau!

Il paraît un livre nouveau qui fait grand bruit, et dont on arrête le débit. Il a six volumes in-8° et pour titre : *Histoire philosophique de l'établissement des Européens dans l'Inde.* On m'en a lu trois articles : un sur le roi de Prusse, qui est un peu oratoire, mais cependant beau ; un autre sur le gouvernement de Suède, qui m'a fort plu ; le troisième sur la Hollande, qui ne m'a fait nul plaisir, parce qu'il est poétique, emphatique, et qu'il n'en reste rien. On fait mystère de l'auteur. Mais, cependant, il est avéré que c'est l'abbé Raynal, qui, jusqu'à ce moment, semblait fait pour être le pendant de M. Thomas. Voilà les nouvelles littéraires. Les politiques sont au-dessus de ma science

et de mon génie. J'aurai ce soir à souper des gens mieux instruits que moi, les Beauvau, et d'autres qui ne sont pas de la même catégorie que la leur et la mienne. Mais le proverbe est faux, « qui s'assemble se ressemble. »

Je suis ravie du succès de la perruque, et enchantée de tout ce que vous m'apprenez des bonnes dispositions où le nouvel et brillant Apollon est pour moi. La maréchale est toujours très-enrhumée. Madame de Lauzun, qui ne la quitte pas, ne me laisse pas ignorer ses nouvelles.

Adieu. Voilà une lettre éternelle; l'abbé sera compris dans cette éternité. Je loue ses lettres sans doute, mais de premier mouvement, par le plaisir qu'elles me font; mais sans art, sans finesse, point à la manière de la fable, pour lui faire tomber son fromage. S'il m'en écrit davantage, tant mieux! Mais je ne veux rien devoir à l'industrie, ni à l'astuce. Je lui souhaite le bonjour à ce grand abbé. Je ferai demain un petit souper fin, en commémoration des soupers du petit appartement. Deux grands évêques et un président. Ah! pour le coup, c'est trop bavarder!...

Je viens de relire ma lettre. Il y a une grande abondance de *mais;* mais c'est que je ne sais pas écrire, mais que cela ne vous fait rien, mais que par conséquent je ne m'en soucie pas.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 30 mars 1772.

Le chevalier[1], ma chère petite-fille, est arrivé en même temps que votre ambassadeur. Celui-ci par dignité, dans une énorme et maussade berline, fort ressemblante à un coche; l'autre sur un mauvais petit cheval, à travers champs, comme un chevalier errant. Cet autre n'a point été prendre vos ordres, parce qu'il est parti de Versailles. L'ambassadeur m'a apporté votre lettre, et c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Il est vrai qu'il me l'a fait attendre longtemps, et c'est ce qu'il pouvait faire de plus mal. J'ai cru qu'il voulait me la garder pour mes œufs de Pâques.

J'aime beaucoup vos nouvelles littéraires; le trait de la tragédie de Barnevelt me paraît sublime. J'avais déjà entendu parler de l'*Histoire philosophique de l'établissement des Européens dans les Indes*. J'ai envie de l'avoir, il faut que je dise à l'abbé de tâcher de me la procurer. Je n'ai pas pu me résoudre à rien lire de l'*Éloge des femmes*, par M. Thomas. Je n'aime pas plus que vous l'emphatique, le poétique! Tout cela me paraît de l'amphigourique. Je crois qu'il n'y a que les sots qui entendent les amphigouris. Si, par malheur, je croyais en entendre une, ce serait par prétention que je ne l'avouerais pas.

[1] De Boufflers.

Bon Dieu ! que vous fait le mariage de M. d'Adhémar et de madame de Valbelle ? Dieu bénisse l'archevêque qui les a bénis. Je parie qu'il ne s'en soucie guère non plus. Je suis bien aise de tout ce que vous me dites du bonheur des Brienne, parce que j'espère que l'archevêque en a sa bonne part, et que j'aime l'archevêque. J'espère qu'il ne sera pas impossible que nous le voyions un jour ici. Peut-être s'y trouvera-t-il avec vous, et alors le proverbe que vous dites être faux, « qui se ressemble s'assemble, » se vérifiera en changeant « qui se ressemble en qui s'aime. » Je ne pense pas de sang-froid au bonheur de vous voir ici. C'est alors que vous verrez si nous sommes heureux !

J'ai ri de tous vos *mais*, je crois que c'est un tic que vous tenez de votre grand'maman. J'en dis quelquefois vingt de suite. Je ne sais si j'en écris autant.

Savez-vous que vous verrez peut-être bientôt l'abbé ? Il veut aller voir son nouveau bibliothécaire. Ce voyage ne m'accommode pas trop ; mais il vous accommodera. En attendant, je le désespère tous les soirs, en le faisant jouer à un jeu qui l'ennuie à mort, et qui s'appelle le domino. C'est le jeu des hussards, des laquais et des filles. On dit que je le joue supérieurement. Je voudrais bien savoir d'où me vient cette analogie avec ces trois ordres.

Votre Apollon est trop flatté du nouveau titre qu'il doit à sa perruque et à votre poétique. Le grand-papa vous embrasse, et moi, ma chère petite, je vous aime toujours à la folie.

Ce 1er avril 1772.

Je vous envoie du nouveau, du très-nouveau ! Cette production ne paraît que de ce matin. C'est un portrait du chevalier de Boufflers fait par l'abbé. Un de ses mérites est un mécanisme qu'il faut que vous deviniez. Cela produira. Le chevalier a été enfermé toute la journée pour y répondre ; nous vous enverrons tous les fruits de cette première semence. Adieu ; je vous livre à l'abbé. Examinez-le, commentez-le ; il vaut mieux que moi à approfondir, quoique vous ne découvriez cependant en lui que la plus petite chose du monde ; mais moi je ne vaux rien que par ma tendresse pour vous.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 5 avril 1772.

Vous m'annoncez une nouvelle bien agréable, un voyage de l'abbé. La première chose que je lui dirai, ce sera pour lui demander l'explication de la fin de votre dernière lettre, qui me paraît ineffable, inintelligible, et qui, certainement, signifie quelque chose qu'il m'est absolument impossible de deviner. C'est à l'occasion du portrait du chevalier de Boufflers, dont je suis contente. Je ne sais pourtant pas ce que veut

dire ce sixième sens. J'ai fort envie de voir la riposte du chevalier. Il y a quelque chose à tout cela que je n'entends pas. Je ne veux point faire de commentaire sur ce portrait avant que d'être plus au fait.

Hélas! le tiroir m'est revenu. Je le garde pour le remettre à l'abbé. Le pauvre Horace est désolé de n'avoir pu vous rendre ce médiocre service. Je suis bien la caution de son attachement, et du désir qu'il aurait de vous le prouver.

On ne s'entretient que de l'aventure de madame de Tavanes. Sans doute qu'on vous l'aura racontée. La séparation est faite; on lui donne vingt-deux mille francs; elle ne sera pas chargée de ses enfants. Elle restera à madame la dauphine, ce qui déplaît fort à son mari. Tout ceci m'a bien étonnée, je la croyais une dame *honesta*, et elle n'est rien moins.

On parle beaucoup ici, mais encore tout bas, de la réconciliation des princes. Il y a toute apparence qu'ils ne se rendront pas difficiles. Pour moi, j'imagine qu'on leur fera un sacrifice qui aura beaucoup d'éclat, qui ne coûtera guère et n'apportera pas un grand changement en bien au fond des affaires; pour m'expliquer plus clairement, je crois qu'on ôtera les sceaux au chancelier pour les donner au Boynes; qu'on rappellera quelques anciens membres du Parlement; qu'on en expulsera quelques-uns du nouveau, et que, sans rétablir l'ancien ordre, les princes seront contents. Tout ceci part de mon imagination, et vous semblera peut-être n'avoir pas le sens commun.

Voici une petite chanson[1] que vous ne montrerez, s'il vous plaît, qu'à l'abbé, et qui a été faite avant le projet de réconciliation :

Sur l'air : *Vive le vin ! vive l'amour !*

Du chancelier, du d'Aiguillon,
Lequel est le plus grand fripon?
Lequel perdra plus tôt sa place ?
D'Aiguillon a pour lui la garce ;
Et demi-douzaine de sots !
Le chancelier a pour lui les dévots,
La sœur Louison[2] et son audace !...

Tout est pitoyable ici. Amis, ennemis, personne n'a le sens commun. Ah ! que je causerais bien avec l'abbé ! on ne peut pas écrire tout ce qu'on pense. Que j'aurais de plaisir de me trouver entre vous et lui ! J'y admettrais volontiers le marquis de Castellane, quoiqu'il soit un peu dur et mal léché ; vous l'aurez après Pâques, et l'incomparable à la fin de la semaine prochaine. Et moi, quand m'aurez-vous ? Hélas ! je n'en sais rien. Je suis comme les fiacres, je m'emporte dans la descente. Je fais de si grands pas vers la décrépitude, que je serai bientôt hors d'état d'en faire un seul pour quitter mon tonneau. Je vous dirai pourtant *confidentiellement* que s'il n'y avait que vous et les vôtres, je risquerais tout ce qu'il en pourrait arriver. Votre amitié me rassurerait sur les inconvénients. Mais, ma grand'-

[1] Elle est de madame du Deffand.
[2] Madame la princesse Louise, la carmélite.

maman, je me représente souvent la contenance que j'aurais à travers la compagnie qui vous environne! tout ce que la politesse engagerait à me dire, toute la bêtise de mes réponses! quel serait mon embarras, combien je me trouverais déplacée, tous les soins que vous prendriez pour me rassurer, la contrainte des autres à ne pas vous désobliger en ayant pour moi des attentions forcées!.. Je n'en pourrais juger, il est vrai, par le regard, mais le ton de la voix y suppléerait, et sans être trop méfiante, je serais dans un malaise continuel. Je vous causerais mille embarras. Tout cela est vrai. Je sais ce que votre amitié, vos bontés vous feront me répondre. Mais, dans le fond, vous et l'abbé trouverez que j'ai raison. Cependant je n'abandonne point totalement le projet de vous aller trouver. Peut-être quelques circonstances pourront m'y déterminer. Rien n'est si vrai que ma situation présente m'est insupportable, et malgré mon âge, je ne commence pas une journée que je ne désire l'avoir finie; rien ne m'intéresse, ne m'occupe ni ne m'amuse; enfin, je suis dégoûtée de la vie presque autant que tous ceux qui se tuent ou se noient. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert. Aussi je vous demande en grâce que, excepté l'abbé, personne ne voie cette lettre. C'est une sûreté qu'il faut établir sans aucune modification entre nous. Ma confiance doit vous prouver combien je vous aime, et combien je me flatte d'être aimée de vous.

J'écrirai à l'abbé quand il m'aura écrit.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Lundi 6 avril 1772.

Il n'y a pas sur terre une plus grande étourdie que moi. J'écris hier à la grand'maman; je récapitulais depuis cinq ou six jours ce que j'avais à lui mander. Je crois n'avoir rien oublié; je ferme ma lettre, je la donne à quelqu'un qui vient de la part de M. Ribaud me dire qu'il y a une occasion pour demain. Hier au soir, par bonheur, on me parle de Voltaire; tout à coup je me souviens que j'ai une lettre de lui que je voulais envoyer à la grand'maman. La voilà, mon grand abbé, et j'y joins ce que je lui ai répondu. Il faut que la grand'maman me dicte exactement ce qu'elle veut que je lui écrive. Je ne veux rien dire de moi-même. Ce n'est point lui qui a fait les vers au chancelier, qu'on a parodiés.

Autre oubli; je ne sais s'il est de votre faute ou de la mienne: vous ai-je mandé que M. Blacquer avait trouvé la caisse pleine de livres dont vous lui avez parlé, et qu'il désirait savoir ce que vous vouliez qu'il en fît? Vous ne m'avez sûrement pas répondu; mais peut-être ne vous l'ai-je pas mandé?

L'évêque d'Arras n'est plus ici. Il reviendra immédiatement après Pâques. Je goûte fort sa sorte d'esprit, et j'ai bonne opinion de son caractère; mais c'est sur quoi on précipite trop souvent son jugement.

La séparaticn de M. et de madame de Tavanes n'est pas encore faite; mais on croit qu'elle se fera. Ceux qui se mêlent de cette affaire se conduisent fort bien.

On a répandu la plus grande fausseté en disant qu'une demoiselle de Lévis, qui n'a point de biens, et qui est en Languedoc, allait épouser un certain vicomte [1]. Il n'en est rien. Ce bruit s'est répandu sans qu'on y ait donné le moindre lieu. C'est un petit trait de malignité qui augmente l'aigreur et qui, assurément, n'est utile ni pour les uns ni pour les autres.

En vérité, mon cher abbé, quand on n'est ni auteur ni acteur, et qu'on est spectateur et observateur, on ne saurait s'affliger d'avoir peu de temps à vivre dans un monde si pervers et si corrompu.

Avez-vous lu le livre de M. Clément? Que dites-vous de ce faquin qui voudrait placer Quinault à côté du cocher de M. Verthamont [2]? Il croit, en débitant les principes de Despréaux, avoir son goût et son génie. Tout ce que je lis me met en colère; ne saurait-on se taire quand on n'a point d'idée? Mais non, on saisit celles des autres; on les rend tout de travers; on est fort content de soi, en faisant périr d'ennui ses lecteurs!...

[1] Du Barry.

[2] C'était le coryphée des poëtes et des chanteurs des rues, pour lesquels il composait des chansons. Voltaire en a parlé dans la fête de Belesbat.

> Le cocher si fameux à la cour, à la ville,
> Amour des beaux esprits, père du vaudeville,
> Dont vous auriez été le très-digne aumônier,
> Près Saint-Eustache encore est pleuré du quartier.

Que dites-vous du choix de l'historiographe[1] ? Les encyclopédistes ont acquis un nouveau et puissant protecteur ; d'Alembert s'en trouvera bien, à moins que l'oncle ne contrecarre le neveu ; c'est ce qu'on saura jeudi. C'est le jour que se doit faire l'élection du secrétaire. Pour celle des deux académiciens[2], il n'en est pas encore question. Que ne venez-vous chasser tous ces vendeurs du temple ?...

Adieu, l'abbé, mon intention n'était pas de vous écrire ; je voulais attendre une de vos lettres.

Le portrait du chevalier de Boufflers est fort bien. J'attends celui qu'il aura fait de vous.

La grand'maman vous annonce. Dites quand vous viendrez. J'ai, je vous assure, bien de l'impatience de vous voir.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 14 avril 1772.

Je vais commencer ma lettre par tout ce que j'ai d'ennuyeux à vous dire, ma chère petite-fille, afin d'en être débarrassée. D'abord la lettre de Voltaire que

[1] Marmontel succéda à Duclos qui avait succédé à Voltaire. Moncrif, qui avait écrit l'histoire des chats, avait eu précédemment des prétentions à cette charge. Quand il parla au maréchal de Richelieu de son désir d'être *historiographe :* « Tu veux dire *historiogriphe,* » lui répondit le maréchal.

[2] Deux places étaient vacantes par la mort de MM. Bignon et Duclos.

vous avez envoyée à l'abbé, et à laquelle il faut que je vous fournisse une réponse. Mandez-lui que comme la disgrâce n'ôte pas le goût, nous avons conservé la même admiration pour lui; mais que la circonspection que notre position exige ne nous permet pas d'être en commerce avec un homme aussi célèbre, et qu'elle nous fait désirer qu'il ne parle pas de nous ni en bien, ni en mal, dans aucun de ses écrits publics, ou qui peuvent le devenir; que son silence est le plus grand égard qu'il puisse témoigner pour notre situation, et la marque d'amitié à laquelle nous serons le plus sensibles.

La réconciliation des princes est très-certainement manquée, et on assure qu'elle n'aura plus lieu. Malgré ce qu'on en dit, je ne répondrais pas que par la suite ils ne réalisent vos spéculations.

Une bonne fois pour toutes, je vous demande en grâce de ne jamais me dire: « Vous savez, » parce que je ne sais jamais rien. Il faut au contraire me dire: « Je vous apprends, » et m'apprendre. Tout le monde s'est donné le mot pour nous écrire: « Vous savez l'histoire de madame de Tavanes! » comme si chacun était convenu de ne point nous la dire. De sorte que sans le baron de Talleyrand, qui vient d'arriver et à qui nous l'avons demandé, nous ne la saurions pas encore; car on avait beau nous mander que nous la savions, cela ne nous l'apprenait pas. A propos de madame de Tavanes, il est pourtant très-vrai que le vicomte Adolphe[1] épouse mademoiselle de

[1] Du Barry, neveu de la favorite. Il épousa mademoiselle de

Lévis, et qu'il est premier écuyer. Quelle infamie !...

Je n'ai pas pu me tenir de chanter votre chanson au grand-papa, et le grand-papa de la chanter en plein salon, où elle a reçu un applaudissement universel. Mais j'ai défendu qu'on en prît des copies, et personne ne sait qui me l'a envoyée. Nous nous sommes seulement permis une petite correction. Vous faites Louison de deux syllabes ; il est de trois. De sorte que nous retranchons l'article pour retrouver la mesure, et cette suppression fait très-bien, parce qu'elle ajoute au dénigrement. Ainsi chantez donc : « *Sœur Louison et son audace.* »

Savez-vous que le grand-papa et madame de Grammont se demandaient l'autre jour pourquoi vous ne veniez pas, et que le grand-papa, sans avoir lu votre lettre que je n'ai montrée qu'à l'abbé, répondait tout ce qu'elle contient ? Je parie, disait-il, que c'est par timidité, par enfantillage, parce qu'elle se fait des fantômes de tout, qu'elle croit qu'elle ennuierait, qu'elle importunerait !... Et madame de Grammont de combattre victorieusement tous ces fantômes ; et tout le monde de convenir qu'il n'y a personne qui ne vous désire, qui ne fût charmé de vous voir, qui ne s'occupe de vous pour son plus grand plaisir ; et, pour conclusion, que vous aviez très-grand tort de n'y être pas, parce que vous y seriez fort bien pour vous, et encore

Tournon. Devenue veuve, elle quitta les armes et livrées de ce honteux mari, et un procès curieux lui fut intenté par la famille pour les lui faire reprendre.

mieux pour nous ! L'abbé vous contera tout cela : mais ce qu'il ne vous dira jamais assez, c'est combien nous vous aimons.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 18 avril 1772.

Oh ! l'indiscrète grand'maman, qui a montré la chanson ! Et comment l'abbé n'en a-t-il pas fait la critique ? Comment n'a-t-il pas vu que place et garce ne riment point ? Je l'ai reconnu, moi qui ne suis qu'une ignorante. Je l'ai corrigé.

Du d'A... du Ch...
Lequel pendra-t-on le premier ?
Comment finira cette farce, etc....

Je vous envoie un écrit théologique qui vous fera plaisir ; vous en reconnaîtrez bien l'auteur.

J'ai reçu une seconde lettre de Voltaire, fort semblable à des articles de son *Encyclopédie*. Il répète encore qu'il parle sans cesse de son attachement po ur vous et le grand-papa ; et cette personne considérable à qui il en a fait la déclaration, c'est M. de Richelieu. Je lui envoie la copie de ce que vous m'avez écrit.

J'ai lieu de croire que l'on fera quelque chose pour

M. de Beauvau. J'espérais que cela allait être tout à l'heure. Le retardement me déplaît; mais on assure qu'on ne changera pas d'intention, et qu'elle est actuellement telle qu'on peut la désirer. Je vous promets de vous dire tout ce que je saurai, et de ne plus écouter la crainte de vous redire ce que vous pourriez déjà savoir. Pour aujourd'hui, je ne sais rien, sinon que je n'ai pas plus dormi cette nuit que les autres, et que je suis un peu plus stupide qu'à l'ordinaire.

Au nom de Dieu, le plus grand secret pour cette misérable chanson ! Voyant assez souvent la mère, je serais cent fois plus coupable. Adieu. J'aime beaucoup le grand-papa. J'achèterais bien cher le plaisir de me trouver entre vous et lui.

Le marquis de Boufflers soupa hier chez moi. Je le questionnai beaucoup ; il n'est pas tout à fait aussi abondant que son frère le théologien [1].

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 18 avril 1772, à 5 heures heures du soir.

Les espérances que je vous ai données dans ma lettre de ce matin, n'ont pas tardé à être remplies. Je viens d'apprendre par le prince que le roi lui accorde

[1] Le chevalier de Boufflers avait porté le petit collet.

vingt-cinq mille francs de gratification annuelle, en attendant un grand gouvernement. Ce fut hier au soir, au travail de M. de Monteynard. La maréchale m'avait dit mardi dernier que cette grâce serait accordée; mais elle m'en avait demandé le secret. Je suis persuadée qu'elle a rendu de très-bons offices.

On s'attendait à plusieurs distributions de grâces, c'est-à-dire de places auprès de M. le comte d'Artois; il n'en est pas question dans ce moment.

Je ne me porte pas bien; je ne puis écrire plus longtemps.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 26 avril 1772.

L'abbé m'arriva vendredi à trois heures. J'en fus surprise; je ne l'attendais plus que dans le courant de cette semaine. Mon petit doigt m'avait dit que vous étiez enrhumée; sa présence, avant qu'il m'eût parlé, m'apprit que vous vous portiez bien. Il me l'a confirmé. Il soupa hier chez moi avec mesdames de Luxembourg, de Lauzun et M. de Gontaut.

Mais vous ne m'avez point confié tous vos bonheurs. Vous aurez, mercredi au soir, madame de Luxembourg. Rien n'est si plaisant! Je prévois qu'elle deviendra aussi fort amie de madame d'Enville; elle va de conquête en conquête. Vous la garderez trois

semaines ou un mois. Je vous demande en grâce qu'il ne soit pas question du couplet. L'auteur serait inconsolable s'il courait.

L'abbé me paraît avoir bien des affaires, et je ne prévois pas le voir autant que je le voudrais. Il soupera jeudi chez moi, avec madame de Beauvau, et le lendemain vendredi peut-être tête à tête.

Ce sera M. de Larochefoucauld qui vous rendra cette lettre. Il est le plus assidu courtisan de mademoiselle de l'Espinasse[1]. Je ne sais pas si c'est cette liaison qui a nui à ma connaissance avec lui et avec madame d'Enville; mais je les vois plus rarement qu'autrefois. L'abbé, à qui je confierai tout, vous rendra compte de tout; peut-être vous écrirai-je encore demain. Je suis pressée aujourd'hui.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 28 avril 1772.

M. de Boufflers m'a raconté votre embarras à l'apparition de madame de Valentinois, et la séparation

[1] Il est curieux de remarquer combien le souvenir de son ancienne compagne était désagréable à madame du Deffand, et avec quel soin elle évite de le rappeler. Voilà la première fois que le nom de mademoiselle de Lespinasse se trouve prononcé dans la correspondance avec la duchesse de Choiseul. Il ne l'est pas une seule fois avec Voltaire, et rarement avec Walpole.

qui s'était faite dans la chambre. Vos vues ont été remplies, car votre embarras vous a fait beaucoup plus d'honneur que sa visite ne vous aurait fait tort[1].

Comme j'avais montré la chanson au grand-papa, je lui ai aussi montré les variantes. Mais nous préférons toujours la faute aux corrections. N'ayez pas peur; cette chanson ne fera pas plus de chemin que celui que je vous ai avoué. Je n'ai pas montré l'autre chanson au grand-papa, parce que je suis discrète; mais j'ai ri et de ce que vous l'aviez faite, et de ce que vous ne voulez pas la donner à celle pour qui vous l'avez faite. Vous avez eu peur qu'elle ne se reconnût qu'aux épines[2]. On dit qu'elle va venir ici, cette rose, ou cette chatte. Elle n'a point eu d'épines l'année passée; je souhaite qu'elle fasse patte de velours cette année-ci. Oui, nous allons avoir assez de monde, et dans tout cela, comme vous dites, je ne vous trouve pas. J'espère que l'abbé vous dira bien, d'après lui et pour moi, que tout ce que vous dites sur votre voyage n'a pas le sens commun!...

[1] On a vu que madame de Valentinois était de la petite cour de madame du Barry.

[2] COUPLET A MADAME DE LUXEMBOURG.

J'ai préféré dans ce bouquet
La marjolaine et le muguet,
A la fleur dont on craint l'épine.
L'emblème aisément se devine :
On ne veut pas craindre en aimant;
On veut qu'amour devienne un bon enfant
Qui sans blesser toujours badine.

A propos de voyage, je sais pourquoi vous ne voulez pas croire à celui de madame de Grammont à la Ferté. C'est qu'on dit, dans le tripot de la cour, qu'elle et moi sommes brouillées; que madame de Mirepoix vous aura rapporté cette belle nouvelle, et que vous aurez cru que le voyage de la Ferté en était une preuve et une suite. Mais madame de Mirepoix ne sait ce qu'elle dit. Madame de Grammont et moi ne sommes pas brouillées. Elle ira à la Ferté, et alors il vous paraîtra tout simple qu'elle y aille.

Je finis parce qu'on m'appelle; puis, vous avez l'abbé. Avec lui, vous n'avez besoin de rien; il ne faut pas vous en détourner. Renvoyez-le-moi pourtant le plus tôt que vous pourrez. Adieu; ni lui ni moi ne pourrons jamais assez vous dire combien je vous aime.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 3 mai 1772.

Savez-vous, chère grand'maman, que depuis que l'abbé est ici je ne puis plus vous écrire! Je n'aime pas que mes lettres arrivent avec les siennes; vous recevez par lui la fleur de toutes choses, et moi je ne vous donne que le marc et la lie; mais laissons cela!..

Ce n'est pas madame de Mirepoix qui a imaginé votre brouillerie. Elle a été répandue dans Paris je

ne sais par qui. Les gens sensés, du nombre desquels je suis, n'en ont rien cru, et moi, je vous assure, moins que personne. Votre union avec madame de Grammont n'est point de celles qui peuvent jamais se rompre par des caprices et des fantaisies; la convenance l'a établie et la soutiendra. Les événements l'ont formée. Il n'y a que des événements contraires qui puissent y nuire. Alors comme alors! Mais tant que la situation présente subsistera, je suis bien sûre qu'il n'y aura pas le moindre changement. Le voyage de la Ferté m'a surprise sans que j'en inférasse rien qui pût autoriser les bruits qui avaient couru. L'abbé vous dira comme je pense. Je lui parle à cœur ouvert. Je me figure que vous entendez tout ce que je lui dis, et c'est ce qui m'ôte le besoin d'écrire.

Ah! je ne doute pas que la chaste rose n'emploie tous ses charmes! Comment s'accordent-ils avec ceux de madame d'Enville? Il doit y avoir de grandes dissonances; mais, ainsi que dans le duo du *Déserteur*, l'accompagnement produit l'accord. A propos de ce duo, j'ai changé ma chanson. Elle n'est plus sur l'air de *Vive le Vin!* etc., etc. J'en ai choisi un plus court; j'ai pris celui du *Prévôt des marchands* :

J'ai préféré dans ce bouquet
La marjolaine et le muguet
A la fleur dont on craint l'épine.
Ce choix n'a rien de surprenant.
L'emblème aisément se devine,
On ne veut point craindre en aimant.

C'est là tout ce que je voulais dire. Le premier air,

qui a un vers de plus, m'avait forcée à y ficher l'amour qui n'avait que faire là.

L'abbé vous dira des couplets où l'on en peut ajouter mille. En voici sur *O filii et filiæ !*

> Lequel est le plus grand fripon
> Du Ch... du d'A...
> C'est celui ci, c'est celui-là. Alleluia !

En conservant le refrain, on peut passer en revue les sept péchés mortels, etc., etc.

L'abbé soupa hier chez moi avec douze ou treize personnes. La dominante des dominations[1], sa belle-fille[2], son petit frère, sa belle-sœur, la fille de cette belle-sœur, MM. de Ligne, de Caraccioli, etc. Ce dernier est un drôle de personnage. C'est toute la comédie italienne; bonhomme, franc, gai, naturel; assez d'esprit pour en paraître beaucoup à ceux qui n'en ont guère, et le plus grand admirateur de la dominante, qui est extrêmement flattée de cette nouvelle conquête. Le monde est bien sot! il le devient tous les jours de plus en plus. Je me plairais bien à en faire la critique avec vous et avec M. de Castellane. J'ai la superbe de croire que nous ferions souvent chorus. Je sens tous les jours combien un trait qui est dans une comédie de feu M. de Forcalquier est excellent. Un valet de chambre, en parlant de la conduite de son maître avec les femmes, dit : « N'en pouvant estimer aucune,

[1] Madame de Beauvau.
[2] Madame de Poix.

il a pris le parti de les aimer toutes. » C'est un sentiment pareil qui fait supporter tout le monde.

Je vous envoie un nouveau conte de Voltaire[1], il fait l'admiration de tous nos beaux esprits tant mâles que femelles. Nos seigneurs et maîtres les encyclopédistes le trouvent admirable.

Je vous écris au milieu de ma nuit. Je voudrais bien que ce fût entre deux sommeils. Le premier a été bien court et le second est bien douteux.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 6 mai 1772.

Vous voulez donc, ma chère petite-fille, renoncer absolument à nous venir voir ici. Ce parti me mettrait au désespoir, si je n'avais passé ma vie à me sacrifier pour ce que j'aime. J'avais attaché mon bonheur à l'espérance de ce voyage. J'aime mieux y renoncer que de hasarder votre repos, votre tranquillité et votre santé. Mais croyez que mes regrets sont proportionnés à mes désirs passés, et que ceux-ci l'étaient à mon sentiment pour vous, qui est infiniment tendre.

Vous avez bien fait d'ôter l'amour de votre bouquet, car, comme vous dites fort bien, il n'a plus que faire

[1] La Bégueule.

là. Je suis fâchée que vous ne me donniez qu'une esquisse des *Alleluia!* ils doivent être fort piquants. Envoyez-m'en la suite par l'abbé.

La chatte rose[1] est tout aussi douce et aussi aimable cette année que l'année passée. Je ne vous dirai point si madame d'Enville s'en accommode. Je puis seulement vous assurer qu'elle s'y prête fort bien. La discordance ne s'est point fait sentir encore; mais je ne puis me flatter d'être, comme vous dites, la base de l'accord.

Je suis assez de votre avis sur ce que vous pensez de l'union qui est entre madame de Grammont et moi. Je suis persuadée, comme vous, qu'elle durera autant que notre situation présente; mais je ne répondrais pas de ce qui arriverait si elle changeait. Cela soit dit entre nous. Je suis bien aise de me rencontrer aussi souvent de votre avis. Je le suis grandement sur ce que vous pensez du monde en général, et en particulier des personnages dont vous me parlez. Vous savez combien les dominations pèsent à ma faiblesse. Celle-ci, pourtant, paraît la ménager. Je lui en suis obligée et je dois être contente d'elle.

J'ai vu aussi avec plaisir que vous n'étiez pas plus contente que moi du conte de Voltaire. *Notre dégoûté* n'est assurément pas de bon ton, comme il le dit lui-même. Ses *lendemains* ne valent pas ceux qu'il chantait autrefois, et cette faible imitation est cependant ce que j'aime encore le mieux de sa pièce. Telle qu'elle

[1] La maréchale de Luxembourg.

est, je vous suis fort obligée de me l'avoir envoyée. Je la connaissais, mais je ne l'avais point en ma possession.

Si le chancelier, comme on le dit, est renvoyé, ne croyez-vous pas que Voltaire sera bien piqué d'avoir fait les *Lois de Minos* en son honneur? Il devrait se désabuser de chanter les ministres. Ils ne durent pas assez pour qu'il puisse être payé de ses chansons. A propos de lui, vous ai-je mandé que la maréchale m'a apporté son portrait en girouette de parfilage, et à madame de Grammont celui de l'abbé de Voisenon pareillement? Chaque girouette avait son couplet. Mais on ne me les a chantés qu'une fois, parce que l'on ne voulait pas que je les retinsse, et, en effet, je ne les ai pas retenus.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 10 mai 1772.

L'abbé part demain, chère grand'maman ; je ne me permets pas d'en être fâchée ; je sens trop combien il vous est nécessaire. Si j'avais le pouvoir de le retenir, je ne le retiendrais pas. Recevez donc le sacrifice que je vous en fais, comme s'il était absolument volontaire, et soyez dans cette occasion semblable à Dieu, qui nous sait gré de notre soumission à ce que nous ne pouvons pas empêcher.

Je donnerai à l'abbé une lettre de Voltaire pour vous et une très-grande lettre pour moi, que je reçus hier en rentrant. A peine l'ai-je lue; vous me la renverrez par la première occasion. Si vous ne lui faites pas réponse, prenez la peine de me dicter ce que vous voulez que j'écrive de votre part. Je trouve que vous êtes un peu trop rigoureuse, et ses torts ne me paraissent pas aussi graves que vous vous le persuadez.

J'appris hier, en quittant l'abbé, ce qui s'était passé à l'Académie [1]. J'avoue que j'en fus bien aise. C'est une petite mortification pour la dominante. Ce sont tous ses sujets que ces gens-là!

Les *Alleluia* sont un canevas aisé à remplir. Ce doit être comme le parfilage, l'ouvrage de tout le monde.

A 3 heures après midi.

Vous jugerez bien que hier au soir je n'avais fait que parcourir les lettres de Voltaire. C'est celle de sa propre écriture qu'il voulait que je vous envoyasse. J'ai cru qu'il y en avait une qui était directement à vous, et c'est ce qui m'a fait vous dire: « Si vous ne lui faites pas réponse. » Je m'aperçois de ma méprise [2].

[1] Le roi refusa d'approuver les deux élections à l'Académie française, de l'abbé Delille à la place de M. Bignon, et de Suard à la place de Duclos. M. de Beauvau, protecteur de Suard, avait fait au roi des représentations inutiles. L'exclusion fut maintenue, du moins pour le moment. L'abbé Delille et Suard furent renommés et reçus un peu plus tard.

[2] M. Beuchot a commis la même méprise que madame du Def-

Je vous envoie toutes les deux qui sont toutes deux pour moi[1].

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 20 juin 1772.

Ah ! ma chère petite-fille, que j'avais le cœur serré hier en vous quittant! M. de Choiseul voulait me persuader, sans doute pour adoucir mes regrets, que vous ne les partagiez pas. Mais je ne l'ai pas cru ; il ne le disait pas lui-même d'un ton qui pût vous déplaire, qui marquât le moindre doute de vos sentiments. Que ma toilette a été solitaire! Je n'ai plus retrouvé votre tonneau, et le salon m'a paru démeublé. Au souper, je n'avais plus personne à soigner ; après le souper, il n'y avait plus de point de ralliement. J'ai joué sans intérêt ; je me suis couchée tristement, je me suis levée plus tristement encore. Hier au soir j'avais fait avec l'abbé la partie de vous aller voir à Blois avant que vous ne vous remissiez en route. Mais on m'a dit qu'il

fand. En rapportant la lettre de Voltaire du 4 mai, il met en note que le billet qui y était inclus pour la duchesse de Choiseul manque. Ce billet n'est autre qu'une seconde lettre de Voltaire à madame du Deffand, que M. Beuchot a placée à la date du 12 mai suivant, et qui accompagnait celle du 4 et portait la même date.

[1] Madame du Deffand partit pour Chanteloup le 15 mai et y resta jusqu'au 19 du mois suivant.

fallait partir à neuf heures, et que je ne vous trouverais peut-être plus quand j'y arriverais. J'ai renoncé à mon projet avec un regret extrême. J'espère au moins que monseigneur l'évêque d'Arras nous donnera de vos nouvelles d'Orléans, comme il nous l'a promis. Si vous aviez voulu attendre que madame de Brionne fût partie, je vous aurais accompagnée jusque-là. Ç'aurait été charmant!... Dites mille choses pour moi à M. l'évêque. Je n'oublierai jamais l'obligation que je lui ai, de vous avoir amenée. Vous savez combien je l'aimais avant. Jugez de ce que ce bienfait a dû ajouter à mes sentiments pour lui.

Tout ce qui est ici vous regrette et veut que je vous le dise, et être nommé chacun particulièrement. Je ne vous parlerai que du grand-papa et de l'abbé. Je me flatte que ce sont eux qui vous intéressent le plus, comme ceux qui vous aiment le mieux. Le marquis mérite cependant bien que je vous le nomme, et ce serait manquer à madame de Grammont que ne la nommer pas. Mais puis-je parler des autres quand j'aurais tant à dire pour moi?...

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

21 juin 1772.

Nous ne pouvons nous accoutumer à votre départ. Vous nous aviez habitués à un genre de vie très-agréa-

ble. Je n'ai pas osé, dans les derniers jours, insister sur les suites de cette séparation. Votre parti était pris, et mes représentations n'auraient servi qu'à augmenter vos regrets et les nôtres. Vous vous êtes attendrie en montant dans la voiture. La grand'maman est rentrée l'âme remplie d'une douleur que j'ai partagée. Le grand-papa a éprouvé un véritable chagrin, et tout le monde, sans exception, regrette les agréments que vous mettiez dans la société. La grand'maman vous écrivit hier. Elle a donné sa lettre à M. le duc de Noailles, qui vous trouvera peut-être à Étampes. Celle-ci vous parviendra sans doute le lendemain de votre arrivée. Nous attendons de vos nouvelles avec une impatience extrême. Monseigneur l'évêque d'Arras a promis de nous écrire d'Orléans. Vous nous écrirez sans doute dès que vous serez à Paris. Songez quelle doit être notre inquiétude sur un si long voyage? Nous nous rassurons sur l'état de votre santé ; mais enfin on ne sera tranquille que lorsqu'on vous saura établie dans votre tonneau. Je ne vous parlerai pas de la réconnaissance que vous avez inspirée, on ne tarit point sur cet article. Recevez des compliments de tout le monde. Recevez en particulier ceux de M. de Castellane. Recevez les miens, et soyez persuadée qu'ils sont dictés par l'attachement le plus tendre et le plus inviolable. Je devrais ajouter le plus respectueux. Mais dans ce moment-ci, je suis plus occupé de ce que je sens que de ce que je vous dois.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi 23 juin 1772.

Non, non, chère grand'maman, je ne vous parlerai pas de mes regrets ni de ma reconnaissance. Je ne trouverais pas d'expression qui pût me satisfaire. Demandez à l'abbé s'il est content de mes sentiments pour vous; il est juge. Je voudrais qu'il voulût bien se charger de toutes mes commissions. Primo: De dire au grand-papa que je l'aimais depuis que je le connaissais, mais que depuis Chanteloup, je le révère, je l'adore. Il est, sans le savoir, le plus grand philosophe qui ait jamais été. Il est aussi sage qu'il est aimable, aussi indulgent que bon connaisseur, aussi simple qu'il est grand. Enfin, il est parfait sans prétendre à l'être[1]!...

[1] Ces éloges étaient sincères. On le voit par la lettre du 16 juin de madame du Deffand à Walpole : « En vérité, il faut les voir ici (le duc et la duchesse de Choiseul) pour connaître parfaitement tout ce qu'ils valent ; je dis l'un et l'autre, car le mari est aussi excellent dans son genre qu'elle l'est dans le sien... Elle n'a que des vertus, pas une faiblesse, pas un défaut;... lui s'amuse de tout; on ne peut être plus aimable, plus doux, plus facile... Il a trouvé en lui tous les goûts qui pouvaient remplacer les occupations; il semble qu'il n'ait jamais fait d'autre étude que de faire valoir sa terre. Il bâtit des fermes, il défriche des terrains; il achète des troupeaux dans cette saison, pour les revendre au commencement de l'hiver, quand ils auront engraissé les terres et qu'il aura vendu leur laine. Je suis intimement convaincu qu'il ne

Secondo : A madame la duchesse de Grammont, que je suis infiniment touchée de toutes les marques de bonté qu'elle m'a données. Mon plus grand désir est d'en obtenir la continuation. Pourquoi ne présenterait-il pas mes hommages à madame la comtesse de Brionne? Pourquoi ne dirait-il pas à madame la comtesse de Tessé que je l'ai trouvée charmante, et que je me reproche de ne lui pas avoir laissé voir combien je désirais lui plaire? Et à M. le marquis de Castellane? Il faut lui dire tout ce qui peut augmenter la disposition que je me suis flattée qu'il avait à m'aimer un peu, et entretenir M. Dubucq [1] dans sa bonne intention sur les manuscrits.

Venons à mon voyage. Il s'est passé à merveille. Je suis arrivée hier à cinq heures du soir, nullement fatiguée ; mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'aurai bientôt perdu toute la beauté que j'avais à Chanteloup ; le contentement, le plaisir sont un excellent fard pour toutes sortes d'âges.

regrette rien et qu'il est parfaitement heureux. Je suis ravie d'en avoir jugé par moi-même ; je n'aurais pas cru tout ce qu'on m'en aurait dit... » Il est difficile de comprendre pourquoi M. Walpole témoigna tant d'humeur de ce voyage de madame du Deffand à Chanteloup, et le lui reprocha avec tant d'amertume.

1 Il avait été premier commis de la marine pendant le ministère du duc de Choiseul et passait pour un homme de beaucoup d'esprit.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 24 juin 1772.

Ah! mon cher abbé, quelle différence du tonneau de Chanteloup à celui de Saint Joseph! d'avoir à côté de moi la grand'maman ou une madame de Saint-Sauveur, qui me quitte dans l'instant, et qui m'a si fort engourdie que je n'ai plus la moindre petite pensée. Mais on m'annonce madame de Luxembourg.

Ce jeudi 25.

Je n'ai pu reprendre ma lettre plus tôt. La maréchale venait d'arriver de Villers-Coterets. Elle y retournera dans peu de jours, parce qu'elle n'a pas encore la maladie de la vieillesse qui fait sentir que, quelque agrément qu'on puisse trouver chez les autres, le propre domicile devient nécessaire. C'est cette fâcheuse maladie qui m'a arrachée de Chanteloup, c'est-à-dire au plaisir, au bonheur, pour venir m'ennuyer, m'attrister, perdre ma beauté et peut-être ma santé. Jamais je n'ai tant aimé la grand'maman; jamais je n'ai été aussi heureuse qu'à Chanteloup! Eh bien! pourquoi l'avoir quitté? Ne vous a-t-on pas assez pressée de rester? Trouvez-vous que l'on ne vous ait pas assez fêtée? Que pouvait-on faire de plus? Vous a-t-on fait sentir que vous étiez vieille, ennuyeuse? N'avez-vous pas reçu de tout le monde des soins et des attentions infinis? Trouvez-vous dans vos meilleurs amis de Paris

la centième partie des agréments que vous aviez ici? Non, monsieur l'abbé! j'ai quitté l'âge d'or pour l'âge de fer. Il faudrait que je n'eusse pas de cœur et point d'amour-propre pour m'y méprendre. Mais ces soins, ces attentions, ces bontés dont on m'a comblée, loin de me tourner la tête et de me rendre contente de moi-même, m'ont fait sentir combien il fallait me rassurer pour m'empêcher de me trouver déplacée au milieu de tant de personnes aimables, à qui j'étais si éloignée de ressembler. J'ai eu en moi ce sentiment confus dont le contentement que j'avais me distrayait, et que l'ennui présent me fait démêler. Voilà le compte exact de ce qui se passe en moi. Revenons à la maréchale. Elle aurait assez de propension à retourner à Chanteloup. On y mène une vie si douce, on y est si bien accueillie, si bien traitée! Mais il faut craindre de se rendre importune!.. « Oh! madame, vous ne sauriez l'être, vous ne sauriez douter qu'on ne vous trouve telle que vous êtes, agréable, charmante!..—Oh! point du tout; et puis on va avoir beaucoup de monde... — Cela est vrai, madame, on en attend beaucoup, et le temps que vous avez choisi pour y retourner, qui est le mois d'octobre, est celui où il y en aura le moins. » Et puis il a été question des couplets sur le pigeon. Elle les avait tous vus, et celui qu'elle préfère est celui du marquis de Boufflers. Elle pourra bien souper ce soir chez moi avec madame de Beauvau et l'archevêque de Toulouse. J'ai demandé à celui-ci ses harangues pour vous les envoyer. Je compte qu'il me les apportera ce soir.

Il y a des nouveautés de Voltaire que je n'ai point encore vues. Quand je les aurai, voulez-vous que je vous les envoie? Il me semble que l'on ne s'en soucie guère. Je soupai hier chez madame de La Vallière, entre madame de Berthelot et elle : elle ne se porte pas très-bien et j'ai trouvé sa surdité considérablement augmentée. C'est un grand malheur et qui me la rend très-intéressante. Sylva[1] disait qu'il n'y avait que les pauvres qui faisaient l'aumône. Il n'aurait pas dit cela s'il m'avait vu à Chanteloup! Mais, en général, cela est vrai : il n'y a que ceux qui éprouvent le malheur qui sentent celui des autres, qui les plaignent et les soulagent.

Je n'ai pas appris la plus petite nouvelle, mais j'ai vu madame Poirier. Je lui ai rendu le plus pathétiquement que j'ai pu tous les sentiments du grand-papa, de la grand'maman et de madame de Grammont. J'ai cru qu'elle me dévorerait les bras et les mains. Elle aurait fait un mauvais repas! Elle les a baisés cent fois en fondant en larmes, et m'en a presque fait

[1] Médecin fort à la mode alors. Voltaire a dit de lui :

« Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire. »

Toutes les jolies femmes de Bordeaux se plaignaient d'être attaquées de maux de nerfs; Silva, sans prescrire aucun remède, imagina de leur dire que ce pourrait bien être l'épilepsie! Aucune n'osa plus en parler, et toutes se trouvèrent guéries. On lui demandait un jour, quel était le premier médecin de l'Europe? « Chirac, » répondit-il, puis il ajouta : « Dumoulin est le troisième!... »

verser en me racontant la visite qu'elle a eue de M. de Lauzun le jour de Noël[1], qui venait chercher un coffre pour madame de Grammont. Réellement cette femme a le cœur excellent. Elle fera raccommoder la théière de la grand'maman ; on l'attendra pour emballer tout le reste avec. La table à thé n'est point faite et ne se fera point, selon l'ordre que j'en ai donné. Voilà, ce me semble, tout ce que j'ai à vous dire.

Votre lettre et celle de la grand'maman, que je reçus mardi matin, me firent le plus grand plaisir. Mon cher abbé, accordez-moi la grâce de parler quelquefois de moi à la grand'maman, et de lui dire ce que vous me dites quelquefois, que je sais bien aimer. Ah! cela est vrai! mais pour que cette faculté soit heureuse, il faut l'employer pour vous, pour la grand'maman et pour le grand-papa. Pour tout autre elle ne causerait que du *chagrin* et du *repentir*[2].

Je suis un peu fâchée contre le grand-papa : il dit à la grand'maman que je ne partage point les regrets de notre séparation. Quelle cruelle injustice! Je veux croire que ce n'était qu'une plaisanterie ; mais était-elle bien placée dans un moment si douloureux pour moi! Cependant je lui pardonne; je l'aime si tendrement que je ne puis me fâcher contre lui.

Faites mes très-humbles compliments à madame de Grammont ; j'aurai le plaisir, ce soir, de beaucoup parler d'elle, de raconter toutes ses bontés pour moi, et

[1] Lors de l'exil de M. de Choiseul.

[2] Walpole l'avait bien grondée de ce voyage à Chanteloup.

d'en laisser prendre à madame de Beauvau toute la part qui lui est due.

Adieu, mon cher abbé, à vos heures de loisir pensez à moi et me mettez au fait de tout ce qui se passe à Chanteloup, pour que j'en sois le moins séparée qu'il sera possible.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce jeudi 2 juillet 1772.

La dominante et le soumis, l'incomparable et sa dame [1], mon neveu l'archevêque [2] et quelques autres très-indifférents, soupèrent hier chez moi. On ne dit point de nouvelles. Je m'informai des projets de tous ces gens-là ; vous aurez les deux premiers vers le 15, la dominante jusqu'au mois de septembre ; le soumis trois semaines ; l'archevêque le 23 ; il partagera entre Chanteloup et Meun quinze jours qu'il destine à ce voyage. Vous savez la situation de l'incomparable, vous ne le verrez que pendant les vacances. Madame la d... de G... écrit du bien de moi, à ce que l'on dit ; mais elle croit ne m'avoir point plu, ce qui me fait penser que j'ai mal réussi auprès d'elle ; j'en suis très-

[1] Le prince et la princesse de Beauvau, le prince de Beauffremont et la marquise de Boufflers.

[2] M. de Brienne.

fâchée. Faites de votre mieux pour détruire cette prévention. Vous connaissez ma méfiance; je voudrais n'en point avoir et bâtir des châteaux en Espagne pour l'année prochaine. Ils ne peuvent avoir de fondement que la sécurité de ne déplaire à personne.

Je vous plains d'avoir perdu le marquis [1]; j'imagine qu'il a chanté en partant : « Voici les dragons qui viennent, etc., etc. » La m. de L... [2] ne sait que devenir. Elle court de prince en prince. Je suis médiocrement bien avec elle; elle voudrait être importante, sententieuse, épigrammatique, elle n'est qu'ennuyeuse. Ah! que je regrette la toilette de la grand'maman! Que j'étais bien là dans mon centre, mon cher abbé à mes côtés! Reverrai-je cet heureux temps?

Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi quelques lignes à bâtons rompus, il n'importe quoi. Ce sera vous souvenir de moi et me nommer la grand'maman. Peut-être quelque jour écrirai-je au grand-papa, quand je me sentirai en gaieté. Je crains que ce ne soit de longtemps.

Adieu l'abbé, vous direz après avoir lu cette lettre : Je voudrais qu'elle ne sût pas écrire; ou bien qu'elle sût écrire!...

[1] De Castellane.

[2] La maréchale de Luxembourg.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 3 juillet 1772 à 6 heures du matin.

Je ne comprends pas comment je vous ai quittée ; il n'y a point de bonheur et d'agréments dont je n'aie joui à Chanteloup. C'était votre amitié pour moi qui me faisait valoir ; j'étais, comme disait l'abbé, la *mère éternelle.* Je suis aujourd'hui réduite à ma juste valeur, toute ma gloire est éclipsée ; je suis une nouvelle Ève bannie du paradis terrestre, sans avoir cependant écouté le serpent, ni mangé aucune pomme. Ah ! je suis bien triste, j'ai plusieurs grands chagrins et un million de petits ; les insomnies, les mauvaises digestions sont les moindres. Je m'afflige en pensant que l'année prochaine j'en aurai une de plus. Je suis au désespoir quand les personnes à qui madame la duchesse de Grammont écrit viennent me dire qu'elle n'a pas remarqué en moi les sentiments qu'elle inspire à tout le monde, quoique je les aie ressentis plus que personne. Ma grand'maman, mon grand-papa, mon abbé, détruisez cette injuste prévention ! Comment pourrais-je jamais conserver l'espérance et bâtir le château en Espagne de me retrouver encore une fois en ma vie dans celui de Chanteloup? Si j'osais, je me plaindrais à elle-même de son injustice ; mais elle m'ôte toute confiance en jugeant si mal de moi.

Il faut que je vous fasse un aveu : j'ai quelque ressemblance à l'inquiet dont le grand-papa lut si bien

le rôle; je suis donc inquiète qu'il ne se soit moqué du portrait que j'ai fait de lui dans ma lettre à l'abbé. Tout ce que j'ai dit de lui est ce que j'en pense, et qui est bien vrai. Mais n'aura-t-il pas trouvé le style recherché et précieux? Je sais qu'il l'abhorre, et il a grande raison. Je soupçonne que, sans le vouloir, j'ai pu tomber dans ce ridicule; mais n'allez pas lui dire cette crainte, ce serait un nouveau sujet de s'en moquer.

L'on a fait tout Paris pour trouver de jolies serviettes à café, et cela a été inutilement; vous n'en aurez que de très-communes. Il n'y en a point d'autres. Ce sera madame de Lauzun qui partira demain, ou bien M. d'Estréhan qui partira lundi, par qui vous les recevrez.

Vous me manderez ce que vous aurez jugé de tout ce que j'ai envoyé à l'abbé. On m'a parlé de trente médailles avec des inscriptions latines qu'on dit être bonnes; si je peux les avoir, vous les aurez.

A 4 heures.

Différentes heures, différents secrétaires! J'espère voir madame de Chauvelin cette après-dînée. Jugez combien de questions je lui ferai. Je suis mille fois plus curieuse des nouvelles de Chanteloup que de celles d'ici. Je ne suis point politique, j'interroge peu, et le peu que j'apprends je l'oublie.

Dites à l'abbé que je parlerai à l'évêque d'Arras de madame Ménage. Mais je ne sais ce qu'il fait; il ne

me vient pas voir. Je souperai demain avec lui chez la petite sainte, et je donnerai à souper lundi à M. et madame de Beauvau et à l'archevêque. Ce sera le jour de la réception à l'Académie. Le roi a levé l'exclusion de MM. Delille et Suard ; ainsi ils sont assurés des premières places, ce qui est un grand triomphe.

M. de Villerasse n'obtiendra pas sa grâce.

Adieu, chère grand'maman, vous savez si je vous aime.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

AU NOM DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL DONT IL IMITE L'ÉCRITURE

Chanteloup, ce 5 juillet 1772.

J'ai à peine le temps, ma chère petite-fille, de vous écrire quatre mots tout en courant. Je vous avais gardé pour la bonne bouche ; mais ma journée a passé presque aussi vite que quand vous étiez à Chanteloup. Nous avons ici un peintre qui attrape la ressemblance à merveille. C'était à mon tour à me faire peindre. Je me suis mise avec tous mes atours, et après tous ces frais, je ne me suis pas trouvée assez jolie, et le peintre a employé toutes ses forces sur madame de Tingri. Je n'ai pas moins été obligée de passer toute l'après-dînée à voir cette opération. Après cela sont arrivés M. de Poix et M. de Lauzun, qui m'a apporté une lettre charmante de ma petite-fille. Le temps s'est

passé en demandes et en réponses, et comme je n'avais personne pour arrêter le soleil, il s'est couché tout d'un coup. On a sonné le souper, et me voilà obligée de faire une comète pour amuser tout le monde. On m'appelle ; j'y cours ; mais laissez-moi donc le temps de dire à ma petite-fille que je l'aime, moins à la vérité qu'une certaine personne, mais plus que toutes les autres.

L'abbé vous aura peut-être écrit que je suis fort enrhumée ; ne le croyez pas. Il prend souvent son cul pour ses chausses.

Vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai dicté cette dernière phrase !

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 9 juillet 1772 à 6 heures du matin.

Vous voyez quelle heure ! Depuis que je suis de retour, il en est tous les jours de même. Joignez à cela plusieurs chagrins ; voilà mon histoire !...

Je reçus enfin hier une lettre de notre baron ; il est de retour chez lui, en très-mauvaise santé. Les nouvelles qu'il reçoit de Danemark ne lui laissent aucune espérance : il ne sera ni employé ni récompensé. Il dit qu'il viendra passer l'hiver à Paris. Il ira le printemps à Chanteloup ; après cela il se retirera

comme un vieux chat dans quelque coin pour y mourir. Je tâcherai de détruire ce beau projet. Il veut que je parle sans cesse de lui à la grand'maman et au grand-papa, et que je vous dise mille injures; écrivez-lui, envoyez-moi votre lettre. Il faut avoir pitié des malheureux et leur dire de douces paroles quand on ne peut pas faire mieux.

Madame de Gèvres part aujourd'hui et vous mène madame Rouillé. Cette dernière ne jette-t-elle pas quelque ridicule sur mon voyage? Je ne m'en embarrasse pas. On m'a trop bien reçue, on m'a trop bien traitée, pour que je sois en peine du ridicule; bien loin de m'en repentir, je dis sans cesse : Pourquoi n'y suis-je pas encore?

Monseigneur de Boisgelin[1] vous porte ma lettre. Vous aurez les Beauvau mardi 14; vous garderez le prince jusqu'au 5 ou 6 d'août, la princesse jusqu'au 27 ou 28. L'archevêque de Toulouse, entre le 20 et le 25 de ce mois-ci, vous rendra une visite de cinq ou six jours; l'archevêque d'Aix et sa sœur la chanoinesse feront de même.

De toutes mes connaissances de Chanteloup, je n'ai encore vu que le petit Sénac et madame Chauvelin. Le duc de Noailles m'a envoyé trois gros volumes in-folio de lettres de madame de Maintenon. Celles que j'ai lues sont sur les affaires du quiétisme. Je serais bien aise de voir M. de Bucq, je négocierai avec lui pour les autres manuscrits.

[1] L'archevêque d'Aix.

On dit que la division est plus forte que jamais entre les deux chefs, et que Thémis a bien plus beau jeu. On parle mal de Neptune. Mars paraît triomphant. Il n'a pas voulu que l'on mît sur le pied des grands gouvernements celui de Corse. J'admirais, mais je n'admire plus. C'est qu'il aime mieux garder celui qu'il a, qu'il aurait fallu qu'il rendît, et qu'il ne veut pas courir le risque de tout perdre un jour. La sœur a l'abbaye de Saint-Pierre de Lyon qui vaut cent mille livres de rente.

M. de Beauvau vous portera ses discours [1]. Vous me manderez lequel vous trouverez le meilleur; les Systèmes seraient bons si on en retranchait une vingtaine de vers. Il y a du même auteur une ancienne comédie qu'il a rapetassée; son titre est : *le Dépositaire.* Je n'en ai lu que les premières scènes, qui ne me donnent pas envie de continuer.

L'abbé, j'aimerais bien mieux causer avec vous que de vous écrire. J'aurais un million de choses à vous dire, et je ne trouve rien à vous écrire. Dire que je vous aime, que j'admire le grand-papa, que j'adore la grand'maman, c'est toujours chanter la même note!.. Adieu donc.

[1] Les réponses aux discours de deux nouveaux académiciens, Beauzée et Brequigny. Ceux qui assistèrent à leur réception, disaient que le discours de Beauzée était long et plat, et que celui de Breguigny n'était pas long.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 11 juillet 1772.

Que n'est-ce moi qui porte les lettres des autres! que je leur envie le service qu'ils me rendent? Vous voilà donc, chère grand'maman, avec la meilleure compagnie du monde, quoique fort peu semblable à celle que je vous avais laissée. Votre théâtre change souvent de décoration; elles me seraient toutes parfaitement égales, si je pouvais y être fixée, et que mon tonneau pût tenir sa place au-dessous des trônes, des principautés et des dominations. Je suis dans le désert. Jamais je n'ai senti si vivement la désolation d'être séparée de vous. J'ai des instants de désespoir. Je suis persuadée qu'il n'y a que vous, l'abbé et moi qui sachions aimer. Quelle funeste science pour qui est séparé de ce qu'il aime! J'ai le cœur bien gros, il aurait grand besoin de s'épancher, ce qui ne peut se faire par écrit. Votre petite-fille est bien malheureuse, et elle ne le serait pas si elle était avec vous. Mais c'est trop me laisser aller à vous parler de moi. La princesse, qui vous rendra cette lettre, vous communiquera peut-être la plénitude du bonheur dont elle jouit. Tant mieux! Je souhaite qu'elle efface l'impression de tristesse que je crains de vous avoir faite.

Vous aurez les premiers jours du mois prochain un archevêque avec sa sœur la chanoinesse. Elle a toute la dignité chapitrale, qui jointe à la protection des

puissances et des dominations, la rendent une personne des plus importantes. De plus on lui dit qu'elle ressemble à madame d'Hénin. Elle ne pourra vous donner que peu de jours cette année. Elle aime fort madame de G... Je lui ai demandé si elle vous connaissait. M'ayant répondu que non, je fus fort tentée de lui demander comment elle imaginait d'aller chez vous. Les gens qui ne doutent de rien me surprennent toujours ! Je recommande à l'abbé de la persifler ; je suis sûre qu'il l'en trouvera digne.

Est-il vrai que vous allez avoir Gatty ? Tant mieux si vous pouvez le garder cet hiver ! J'aimerais mieux qu'il eût choisi cette saison-là que celle-ci, s'il ne peut être que quelques mois avec vous.

Je ne sais rien de nouveau. Les divisions durent toujours. Mais l'égalité des talents et du mérite maintient l'équilibre. Le vieux chancelier[1] doit être mort à l'heure que j'écris. Son fils n'en sera guère plus riche. Il a mangé le bien de sa mère, et il ne le retrouvera pas dans celui de son père. Il laissera à peine de quoi payer ses dettes. Et l'on a passé pour honnête homme avec de tels procédés ! Il n'y a ni poids ni mesure dans ce monde. Tout y est arbitraire ; chacun décide par haine ou par amour.

Je reçus hier une lettre de Voltaire, qui redit toujours les mêmes choses sur vous et sur le grand-papa. Il me parle de deux petits volumes de lettres de madame de Pompadour ; il ne les croit pas d'elle, mais de quel-

[1] De Lamoignon.

que homme d'esprit. Le style en est léger et naturel; elles disent du mal de beaucoup de gens, et nommément de son frère. Je vais m'intriguer pour les avoir, et si j'y parviens vous les aurez tout de suite. Il me mande aussi qu'on a défiguré ses dernières petites productions. Il les fait imprimer et il me les promet dans quelques semaines.

Voilà tout ce que je puis vous dire. Dites-moi comment vous vous portez, si vous n'êtes plus enrhumée? Seriez-vous actuellement en état de jouer la comédie? Vous avez eu, dit-on, un grand succès. J'ai fort envie de voir M. du Bucq; je prendrai la liberté de lui faire beaucoup de questions. Vous savez que M. de Noailles m'a tenu parole.

Je voudrais que vous me disiez les propres termes de la réponse du grand-papa à la question que je lui fis, s'il consentirait à rentrer dans le ministère? Je ne puis me les rappeler exactement; j'en affaiblis l'énergie.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 12 juillet 1772.

Vous savez le changement, chère grand'maman. Ce fut hier, à quatre heures après-midi, que l'on reçut la nouvelle de l'extrémité de madame de Craon. Le prince partit sur-le-champ, et ne voulut point être

suivi de sa femme. On n'aura point de nouvelles avant jeudi. Elles décideront de ce que fera la princesse. Si madame de Craon est morte, la princesse ira à Chanteloup sur-le-champ. Si elle est vivante et donne quelque espérance, la princesse ira en Lorraine trouver le prince; mais je suis bien bonne de vous dire tout cela. La princesse écrit à madame de Grammont, et peut-être au grand-papa. Cette succession sera de quarante mille livres de rente, dont ils ne pourront rien vendre : tout est substitué. Le mobilier n'est rien.

Je ne sais si le chancelier est mort; mais, certainement, il le sera avant que vous receviez cette lettre.

Il n'y a plus que quelques traîneurs à Paris, qui ne tarderont pas à partir pour Compiègne.

Portez-vous bien, gagnez à la comète; mangez, digérez et dormez. Ce sont trois choses dont je m'acquitte fort mal.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 17 juillet 1772.

Madame de Châteaurenaud m'a remis très-exactement, ma chère petite-fille, et votre lettre et les serviettes. Je n'ai pas trouvé celles-ci si vilaines que vous le dites, et j'ai trouvé la lettre beaucoup plus jolie que vous ne le croyez. Je mande à Ribot d'aller payer les serviettes, et je vais tâcher de payer la lettre; mais

je ne me flatte pas que ce soit en aussi bonne monnaie. Je n'ai point entendu parler de madame Poirier. Faites-lui dire que, puisqu'elle a des commissions pour M. de Choiseul, elle mette les petits articles qui sont pour moi sur le même mémoire.

Je savais, avant l'arrivée de madame de Châteaurenaud, que je ne savais plus quand nous aurions le prince et la princesse, parce que cela dépendait du rétablissement ou de la mort de madame de Craon. Madame de Poix en a reçu un bulletin que vous auriez dit qui était ineffable. C'est la plus ridicule chose que j'aie jamais vue. Madame de Gèvres en a ri aux éclats pendant toute une soirée. Je serai bien aise de voir le prince avec quarante mille livres de rente de plus, quoiqu'il n'en puisse pas disposer; elles mettront du moins une grande aisance dans sa fortune, et il a besoin d'aisance. Je suis fâchée de vous trouver si sévère pour les dettes du chancelier. Ne vous souvient-il plus que nous en avons eu aussi? Il me semble que des talents supérieurs et des vertus éminentes méritent quelque indulgence pour certaines faiblesses; ayez-en donc pour M. de Choiseul. Vous voulez que je vous répète la réponse qu'il vous fit à la question, s'il consentirait de rentrer au ministère. J'ai peur aussi de la mal rendre; en voilà du moins le sens : « Je ne pourrais désirer d'y rentrer que pour » me venger. L'estime dont le public m'honore et la » multiplicité des marques touchantes d'amitié que j'ai » reçues m'imposeraient deux dettes immenses et im» possibles à acquitter. Je ne me crois pas assez de

» talents pour acquitter celle que je dois au public;
» elle se trouverait souvent en compromis avec celle
» que je dois à mes amis, et je ne pourrais acquitter
» l'une sans manquer à l'autre. »

Pourquoi m'avez-vous renvoyé la lettre que je vous avais confiée. Je vous avais prié de n'en point prendre de copie et de ne la point envoyer à la personne à qui vous la vouliez montrer, mais seulement de la communiquer quand elle serait auprès de vous, et de me la renvoyer ensuite.

A propos de lettre, vous avez parié qu'une de l'abbé, écrite en mon nom, était véritablement de moi. Cette méprise me ferait souvent honneur; mais, pour cette fois, je ne comprends pas comment vous avez pu vous méprendre au ton. Il me faisait dire que je prenais mon cul pour mes chausses, et cent autres petites gaietés du même genre, qui ne ressemblent point du tout à votre grand'maman, qu'on accuse plutôt d'être un peu prude. Cette lettre me rappelle que j'ai été enrhumée, que vous me demandez de mes nouvelles, et que je dois vous répondre que je me porte bien. Vous voyez que mes idées s'enchaînent sans ordre et sans suite, par de simples à-propos qui sont souvent des hors-de-propos pour ceux auxquels ils s'adressent. Comment pouvez-vous lire et désirer de semblables lettres, vous qui en écrivez de si différentes? Le sentiment vous égare comme à quinze ans. Ne dites donc plus que vous êtes vieille, puisque vous êtes assez heureuse pour jouir des erreurs de la jeunesse. Le mot lettre me rappelle celle que vous avez reçue de

Voltaire, et le bien qu'il vous dit de celles attribuées à madame de Pompadour, et la bonté que vous avez de vouloir nous les envoyer. Nous les avons ; elles ne sont point de madame de Pompadour, et elles ne valent rien.

Pourquoi êtes-vous étonnée que madame de Boisgelin vienne ici sans me connaître? Il faut bien se voir une première fois, ou ne se point voir du tout. Elle est amie de madame de Grammont; elle vient la chercher ici. Cela est fort simple, et il est fort juste que je l'y reçoive. Je serai très-aise de voir l'archevêque son frère qu'on dit très-aimable; mais il y en a un autre que je désire bien davantage encore.

Je ne puis souffrir que vous croyiez que le voyage de madame Rouillé jette du ridicule sur le vôtre. Ah ! mon Dieu, la démarche la plus honnête de votre part et la plus touchante pour nous, peut-elle être susceptible de ridicule ! Au contraire, le voyage de madame de Rouillé est un encouragement pour vous de revenir. Elle est bien votre aînée, et votre santé n'est assurément pas aussi inquiétante que la sienne. Vous n'avez que de la délicatesse, mais vous êtes tout entière, et elle ne l'est pas. Il n'y a de ridicule que la méfiance que vous avez de vous-même et de vos amis. Pourquoi craignez-vous, par exemple, que le grand-papa n'eût pas été content du portrait que vous avez fait de lui; qu'il l'eût trouvé pédant? Vous, pédante ! ah ! cela est neuf... Au contraire, il en a été enchanté et très-flatté, et j'ai eu tort si je ne vous l'ai pas dit.

Je suis charmée des regrets que vous avez de nous

avoir quittés. J'espère qu'ils vous rendront plus sage pour l'année prochaine; que vous viendrez plus tôt, et vous en irez plus tard, et que vous abandonnerez toutes vos ridicules discrétions qui ne font que vous tourmenter et nous affliger. Je devrais vous vouloir bien du mal pour celui que vous nous avez fait en nous quittant; mais le sentiment l'emporte sur l'esprit de vengeance. Quelque plaisir que j'aie à vous voir partager les regrets que vous nous avez laissés, je suis fâchée que les vôtres soient douloureux. Je me désole de vous savoir livrée à la solitude et à l'ennui, et je voudrais avoir la puissance de vous transporter tout à coup au milieu de nous, de vous rendre heureuse et de l'être moi-même par votre présence et par votre bonheur.

Si monseigneur l'évêque d'Arras est encore à Paris, ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de lui.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Paris, 17 juillet 1772.

J'avais cent mille choses à vous dire, chère grand'-maman, et je crains de les avoir toutes oubliées. D'abord il faut vous rendre compte de vos commissions. M. Ribot vous porte une petite boîte. Vous y trouverez trois flacons. Le vôtre, le plus grand, est l'eau, à ce qu'on croit, semblable à celle que vous avez envoyée;

et l'autre flacon est du général Bourgoines. Cette eau est merveilleuse pour les migraines : il faut en mettre dans le creux de ses mains et frotter ses tempes. Madame Poirier vous enverra incessamment votre théière de Saxe, qui est admirablement bien raccommodée ; une grande et petite théière, un pot à sucre, une grande jatte que je crois être fort jolie ; deux pots au lait. Le grand me paraît très-maussade, mais vous pouvez le renvoyer s'il vous déplaît. Seulement il faudra que vous attendiez qu'on en fasse d'une autre forme et d'une autre grandeur. Il n'y en a pas d'autres à la manufacture de Sèvres.

Vous savez la mort de madame de Craon. Elle a retardé le départ des Beauvau ; le prince est en Lorraine, il n'en reviendra que dans dix ou douze jours. La princesse ne l'attendra pas pour vous aller trouver. Elle compte partir mardi, après l'arrivée de la poste.

Vous n'aurez point l'archevêque d'Aix. Il partira lundi, lendemain de la clôture de l'assemblée, pour aller en Bretagne trouver son père qui se meurt. La chanoinesse est déjà partie. Je vous conseille de n'y avoir pas grand regret.

J'ai eu la visite de madame de Brionne. Je lui ai dit que je vous en ferais hommage. Je n'ai point entendu parler de M. du Bucq ; mais je l'attendrai patiemment. Je n'aurai pas sitôt besoin de nouveaux manuscrits. Je serai bien longtemps à lire les lettres de madame de Maintenon. Comme elles sont de sa propre écriture, mes lecteurs ordinaires ne sauraient les lire ; il faut que j'aie recours à d'autres.

Paris est assez désert, mais la mort de madame de Craon fait que je ne manquerai pas de compagnie pendant trois semaines.

Je soupai hier chez la petite sainte ; je l'aime beaucoup. Elle me traite bien, et j'ai le plaisir de beaucoup parler de vous avec elle. Je vois souvent madame de La Vallière.

L'évêque d'Arras est encore ici. Il ne partira que tout à la fin du mois. M. le prince de Conti n'est point allé à Pougues. Ce qui fait que Pont de Veyle est resté à Paris. Il m'est arrivé aussi un Anglais que j'aime fort : c'est M. Crawfort. Je ne sais si je vous en ai jamais parlé. Tout cela n'est pas la monnaie de Chanteloup ; rien ne peut l'être.

Dites-moi si, à la mort de M. de Stainville, madame de Grammont alla chez vous, ou si vous allâtes chez elle? Vous sentez bien pourquoi je vous fais cette question : le cas présent est tout semblable[1].

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche 19 juillet 1772.

Madame de Grammont a bien raison, vous êtes un grand faussaire! Contrefaire l'écriture de la grand'-

[1] La position était en effet la même entre la princesse de Beauvau, belle-fille de madame de Craon, et la maréchale de Mirepoix, sa fille ; et on a vu combien ces deux dames étaient mal ensemble.

maman, surprendre la religion de la petite-fille, dont la bonne foi et l'ingénuité la font tomber dans tous les panneaux qu'on lui tend !... Wiart et moi avouons avoir été attrapés; moi au style, lui à l'écriture. Cependant je vous dirai, pour mon honneur, que je fus un peu étonnée de l'article du peintre et du quolibet qui termine cette lettre. Je me dis : La grand'maman est en gaieté. Tant mieux, c'est qu'elle se porte bien !

Mais, monsieur l'abbé, comment se porte madame Rouillé ? Se fait-elle peindre ? Elle et moi devrions laisser nos portraits à Chanteloup, en guise d'ex-voto. Que sait-on ? Nous servirions peut-être un jour à la canonisation du grand-papa et de la grand'maman. Mais cela ne pourrait être que lorsque l'amitié sera devenue la première des vertus morales, et c'est pourquoi je vous trouve un grand saint, tout grand faussaire que vous êtes.

Je n'entends point parler de M. du Bucq. Le petit Sénac s'en est tenu à sa première visite. Je ne suis point la *mère éternelle* sur mon palier, ce qui me fait soupçonner que j'étais une lune à Chanteloup et que... Mais bon, vous entendez bien ce que cela veut dire.

Tous mes diplomatiques sont partis. J'ai un Anglais ici, M. Crawfort, que j'aime beaucoup. Il veut me faire faire connaissance avec M. Francis. Le connaissez-vous ? Si vous ne le connaissez pas, informez-vous-en ; sachez s'il me convient. Je sais que ses affections sont semblables aux miennes. C'est toujours un grand point.

Croyez-vous, l'abbé, que je trouve fort bon que le

grand-papa n'ait pas écrit dans une de vos lettres ou celles de la grand'maman ces sept mots : J'aime et j'aimerai toujours la petite-fille ; tandis que moi j'ai le bon procédé de ne lui point écrire, renonçant à la vanité que je vois dans quelques autres, qui disent avec faste : J'ai reçu une lettre de M. de Choiseul !... car je ne veux pas l'obliger à une réponse.

Vous n'aurez que jeudi ou vendredi madame de Beauvau. Je ne sais quand vous aurez son époux. Lequel de ses deux discours aimez-vous mieux ? Moi je n'y mets pas de comparaison. Il n'y a qu'un mot dans les harangues de M. de Toulouse que je n'approuve pas, dans celle à madame la dauphine, *l'art de réussir.*

Adieu, adieu, je ne suis qu'une jaseuse.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mercredi 22 juillet 1772.

Votre lettre du 17, chère grand'maman, n'arrive qu'aujourd'hui. Le courrier Lauzun qui, dit-on, l'a apportée, n'a pas des ailes aux talons. Une lettre de Chanteloup cinq jours en route ! Il faut changer de courrier. Donnez les premières à madame Rouillé. Mais je ne fais pas réflexion que lorsqu'on vous quitte on n'est point empressé d'arriver ailleurs.

Je suis toute en colère contre vous ; me soupçonner de faire la comparaison du feu chancelier avec M. de Choiseul, cela a-t-il du bon sens? Est-ce le bien de ses enfants que le grand-papa a mangé? Sa position était-elle la même? Est-ce que pour avoir une grande place on est un grand homme? Plus on est élevé plus la petitesse paraît quand elle est effective. Fi! cette comparaison est indigne. Les différentes positions rendent les actions bien différentes: l'âge, les places, les circonstances peuvent servir de raisons ou d'excuses. Il n'y en a point pour l'injustice, et celle de ruiner ses enfants en est une très-grande, surtout quand un père ne s'en tient pas à manger le bien qu'il devrait leur laisser, mais quand il mange celui qui leur appartient. Enfin, l'état où il laisse M. de Malesherbes crie vengeance. Cependant, si vous trouvez que j'ai mal raisonné, vous me le persuaderez. Je n'ai que la spéculation des vertus dont vous avez la pratique.

Vos hors de propos sont des transitions très-heureuses, et c'est un talent que je suis bien éloignée d'avoir. Tout ce que j'écris est à bâtons rompus, ainsi que mes conversations. Il faut bien de l'amitié ou bien de la bonté pour s'accommoder de l'un et de l'autre.

Ah! je sais bien que pour connaître quelqu'un il faut le voir une première fois; mais je vous entends, c'est une petite réprimande que vous me faites. Je vous dirai pour mon excuse que, quand je vous écris, je me persuade que, hors l'abbé, personne ne voit mes lettres. Dans cette idée, je prends toutes sortes de licences. Je serai plus réservée à l'avenir.

Je n'ai point gardé copie de votre lettre, et comme je n'attends plus pour cette année M. Walpole, j'ai cru devoir vous la renvoyer de peur que vous n'en fussiez inquiète. N'ayez jamais d'inquiétude de ce que je peux faire ou dire sur ce qui vous regarde; ma discrétion est extrême; je ne parle jamais de vous qu'avec la retenue que vous pouvez désirer. Je modère mon enthousiasme et j'adoucis, quand il le faut, l'éclat qui vous environne. Enfin, chère grand'maman, j'aime et je sais aimer.

J'ai lu le bulletin dont vous me parlez. Il m'a fait hausser les épaules et ne m'a pas donné envie de rire.

Madame de Beauvau part aujourd'hui. Vous l'aurez demain. Je l'ai chargée de trois embrassements de trois nuances différentes des siennes. Je ne crois pas être du dernier bien avec elle; la compagnie avec laquelle elle m'associe quand je soupe chez elle me le persuade. Ce ne sont pas ses intimes amis. Je crois que son époux ne reviendra que la semaine prochaine. Il ne tardera pas à aller vous trouver.

Vous aurez lundi M. de Toulouse. Vous le garderez jusqu'au samedi suivant. On dit la harangue de M. d'Aix fort belle; mais je doute qu'elle le soit autant que celle de mon neveu.

Il y a une affaire abominable qui fait grand bruit. C'est un procès qu'on intente à l'évêque de Rennes. Quoiqu'on ne s'intéresse guère à lui, on est indigné contre ses adversaires. C'est le comble de l'iniquité. M. de Toulouse vous mettra bien au fait.

Paris est en effet fort désert, ce qui fait que je reste

peu chez moi. Je vais aujourd'hui à Roissy avec l'évêque d'Arras et son frère.

Vous m'accusez d'être défiante, et vous l'êtes avec moi.. Est-ce le moyen de me corriger? Ah! je ne suis pas si jeune que vous me croyez, et, excepté la facilité que j'ai de tomber dans les panneaux que me tend l'abbé, je ne donne aucune marque de jeunesse; mais j'en donne de vieillesse très-fréquemment. Je radote, je rabâche, je ne me souviens de rien. Je suis très-fastidieuse, et cette lettre en sera une nouvelle preuve; mais telle que je suis je vous aime.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 31 juillet 1772.

Vous êtes donc, ma chère petite-fille, bien en colère contre moi de ce que vous croyez que j'imaginais que vous compariez M. de Choiseul au défunt chancelier! Eh bien, calmez-vous, car je ne croyais pas du tout que vous fissiez cette comparaison. Mais, au sujet des blâmes que vous lui donniez, je réclamais votre indulgence pour M. de Choiseul sur les choses qui pourraient avoir rapport aux torts de M. de Lamoignon, et vous avez accordé cette indulgence à des vertus et à des talents supérieurs. C'est ce que je vous demandais, et je vous en remercie.

Je n'ai point prétendu non plus, vous faire une épigramme par ce que je vous ai dit sur la visite de madame de Boisgelin. Mais j'ai peut-être fait de la bonté comme je reproche à l'abbé d'en faire quelquefois, et cela me va mieux qu'à lui, parce que je ne suis pas si bonne et que j'ai plus de soins à me donner pour l'être.

Nous avons ici les Ségur, les d'Usson, les Bézenval : tout ce qu'il y a de plus brillant, comme vous voyez bien ; et ce qui vous étonnera, c'est que tout cela ne vous remplace pas.

On dit que M. de Toulouse ne viendra plus de sitôt. Ce retard me fait bien de la peine. J'imagine qu'il est occasionné par l'affaire de monseigneur l'évêque de Rennes. On dit qu'elle se civilise. Je ne doute pas qu'elle n'ait été excitée par la vengeance de M. d'Aiguillon. Mais avec le bon droit, la saine intention, le clergé, le public et le chancelier pour lui, monseigneur de Rennes s'en tirera à son honneur.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 31 juillet 1772.

Vos lettres m'ont été rendues ce matin, c'est-à-dire à deux heures après-midi, et je n'ai mis d'intervalle pour y répondre que le temps de mon lever et de ma

toilette. Je suis actuellement dans mon tonneau. Je prends mon thé ; je n'ai dans ma chambre qu'Agathe qui me le donne, et Wiart à qui je dicte ; et ce qui va vous surprendre, c'est que, dans les circonstances présentes, je préfère le tonneau de Saint-Joseph au tonneau de Chanteloup. Je n'ai point de ligne droite à suivre, et si j'en avais je ne marcherais pas d'un pas assez ferme pour ne m'en jamais écarter. Il s'en faut bien qu'on puisse imiter tout ce qu'on admire. J'ai dans l'idée que votre partage est de souffrir pour les autres. Il y avait jadis une sorcière ou une sainte, qui prenait les douleurs des personnes qui l'en priaient ; les douleurs de l'enfantement, d'une opération, etc. Ceux et celles à qui elle rendait ce service prétendaient s'en trouver fort bien, et ne ressentaient ni mal ni douleurs.

Je suis fâchée que vous ayez changé de dessein de venir ici. Actuellement que la grand'maman se porte mieux, pourquoi n'y viendriez-vous pas? Mais non! ce n'est peut-être pas le temps le plus convenable ; il faut bien qu'il reste quelques regnicoles et que le pays ne soit pas entièrement abandonné aux colons.

Vous aurez le prince en même temps que ma lettre. J'ai été un mince supplément à son épouse; mais j'ai eu de lui tous les soins qui m'ont été possibles. Vous n'aurez point l'archevêque de Toulouse avant le mois de septembre. Dans la liste que vous me faites de votre compagnie, vous avez omis madame de Châteaurenaud.

Parmi tant de héros, n'osez-vous la nommer?...

Je me suis si bien trouvée de M. d'Arras pour mon voyage, que j'en fais un toutes les semaines avec lui et son frère. C'est à Roissy. Nous eûmes hier en quatrième M. de Beauvau. Nous en ferons encore un la semaine qui vient; ce sera le dernier avec M. d'Arras. Mais je continuerai avec M. de Saint-Omer. Je tue le temps, mon cher abbé, en attendant qu'il me tue; ce n'est pas le plus mauvais service qu'il puisse me rendre. Je me dissipe autant que je peux; mais c'est un vilain monstre à combattre que l'ennui: c'est l'hydre de la fable, lui coupe-t-on la tête, il en revient deux! Votre état est bien préférable au mien. Vous avez un objet, mon cher abbé, moi je n'en ai point, et c'est le plus grand des malheurs. Je vous quitte pour écrire à la grand'maman. J'aurai le plaisir de lui dire que je l'aime; mais je ne me permettrai plus avec elle aucune licence. Elle a de la conduite avec moi; je dois en avoir avec elle, c'est le seul point où je puisse prétendre de pouvoir l'imiter.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 5 août 1772.

Comment pouvez-vous dire, chère grand'maman, que vous avez moins de bonté que l'abbé, et que vous avez plus besoin que lui de vous observer pour être

toujours bonne? J'approuve fort cette émulation; vous le laisserez bien loin en arrière, je vous en avertis; mais vous rendez votre exemple difficile à suivre. Je n'oserai plus me permettre la plus légère des approbations, et comme je ne puis jamais parler que suivant ce que je pense, je ne vous parlerai jamais plus que de vous, parce qu'il n'y a que vous au monde que j'estime à toutes sortes d'égards.

C'est M. de Gontaut qui vous rendra cette lettre. Il a eu le bon procédé de me faire une petite visite. Vous ne sauriez m'empêcher de vous en rendre encore hommage. Il m'a paru fort content d'aller vous trouver et de quitter le désert de Compiègne pour se rendre à la cour de Chanteloup L'évêque d'Arras va demain dans *le désert*, avec quelques espérances. Si elles sont remplies, il reviendra à Paris; si elles ne le sont pas, il s'en retournera tout de suite à Arras.

J'ai vu M. du Bucq. Il fit une irruption de métaphysique qui bouleversa toute ma tête. Je lui ai demandé grâce pour la première visite. Je me garderai bien de vous dire quel fut le sujet. Je ne veux plus m'exposer, non-seulement à en parler, mais même à y penser; ma tête est trop faible pour de tels exercices. C'est un singulier esprit. A force de subtiliser, il quitte le réel pour l'imaginaire. Vous voyez que j'ai déjà profité de son école, car ceci pourrait bien être un galimatias.

C'est après-demain qu'on doit casser l'arrêt contre M. de Rennes. Mais ces sortes de nouvelles vous sont racontées par de plus habiles que moi. Je ne suis

bonne que pour les minuties. De ce rang est l'accouchement de madame de Bourbon. Son travail fut si pénible qu'on craignit d'être obligé de l'accoucher de force. L'enfant était mourant. Pour le ranimer, on le mit dans des langes trempés dans l'esprit-de-vin. On ne sait comment, mais le feu y prit. Les femmes effrayées s'enfuirent. L'accoucheur le secourut. Sans lui il était brûlé! Il se fortifia, et on croit qu'il vivra [1]. Je ne doute pas que vous n'ayez eu ce récit d'ailleurs, mais souvenez-vous que vous voulez que cela ne m'arrête point.

Le portrait que vous avez envoyé à madame de La Vallière charme tout le monde. On le trouve très-ressemblant. J'entendis l'autre jour, chez elle, déclamer par mademoiselle Clairon des scènes de *Phèdre* et de *Bajazet*. Il s'en faut bien qu'elle me fît le même plaisir que madame de Chauvelin!...

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

8 août 1772.

Vous avez examiné votre conscience; vous n'y avez trouvé aucun sujet de reproche. En examinant la

[1] On sait trop comment se terminèrent, en 1804, les jours de ce malheureux prince, le dernier des Condé, menacé de mort violente dès son berceau!

nôtre nous y avons trouvé de la négligence ou de la paresse, mais jamais d'oubli ni de refroidissement. Dans le temps que vous vous plaigniez de notre silence, nous parlions de vous; et combien d'occasions qui nous rappellent votre souvenir! Je pense souvent à une expérience qui ferait notre bonheur. Je ne l'ai peut-être pas bien comprise; mais, comme il s'agit de physique, vous me redresserez. On dit qu'avec deux pendules dont les aiguilles sont également aimantées, il suffit de mouvoir une de ces aiguilles pour que l'autre prenne la même direction, de manière qu'en faisant sonner midi à l'une, l'autre sonnera à la même heure. Supposons qu'on puisse perfectionner les aimants artificiels au point que leur vertu puisse se communiquer d'ici à Paris. Vous aurez une de ces pendules; nous en aurons une autre; au lieu des heures, nous trouverons sur le cadran les lettres de l'alphabet[1]. Tous les jours, à une certaine heure, nous tournerons l'aiguille. M. Wiart assemblera les lettres, et lira : « Bonjour, chère petite-fille, je vous aime plus tendrement que jamais! »... Ce sera la grand'maman qui aura tourné. Quand ce sera à mon tour, je dirai à peu près la même chose. Vous sentez qu'on peut faciliter encore l'opération; que le premier mouvement de l'aiguille peut faire sonner un timbre qui avertira que l'oracle va parler. Cette idée me plaît infiniment. On la corromprait bientôt en l'appliquant à l'espionnage dans les armées et dans la politique. Mais elle serait

[1] Voilà l'abbé Barthélemy, inventeur du télégraphe électrique!

bien agréable dans le commerce de l'amitié. En attendant son exécution, imaginez que, tous les jours à midi, la grand'maman, après avoir donné son âme à Dieu, la tourne vers vous et vous dit la même chose que la pendule; et que la mienne vous tient de très-longs discours, et entre autres celui-ci : La grand'maman n'a point de conduite avec vous. Mais son défaut, que je lui ai si souvent reproché, est d'avoir un excès de raison et de vertu aussi difficile à guérir peut-être qu'un excès contraire. J'ai cru, pendant un temps, que l'expérience adoucirait la sévérité de ses principes; mais il ne faut plus l'espérer, et, comme elle ne l'exerce que sur elle, il faut bien prendre patience.

Voilà ce que ma pendule vous dit encore : Pourquoi pensez-vous que j'aie renoncé au voyage de Paris? Ce n'est nullement mon projet. J'irai vous voir bientôt. Ce sera rarement à souper, car j'y aurai bien des affaires que je serai obligé de terminer promptement. Mais tous les moments qu'elles n'exigeront pas, je les passerai auprès de votre tonneau.

En ouvrant par hasard, ces jours passés, un volume des Mémoires de Mademoiselle, je tombai sur une phrase qui m'a paru charmante; la voici à peu près : « Dans ce temps-là, M. le duc du Maine eut une rage de dents si forte qu'il en devint boiteux. »

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 11 août 1772.

Oui, deux pendules aimantées seraient fort commodes. On aurait tous les jours des nouvelles, et on s'épargnerait la peine d'écrire. Vous êtes bien paresseux, mon abbé! Mais je vous le pardonne; je suis un peu entichée du même péché; donnons-nous-en mutuellement l'absolution, mais faites incessamment la pénitence que je vous impose. Venez à Paris répondre à toutes mes questions. Savez-vous la nouvelle qu'on y débite : c'est que la grand'maman me donnera dans quelque temps, car je ne sais pas dans quel nombre de mois, un oncle ou une tante. Je n'en crois rien.

Vous ne dites pas un mot de votre compagnie. J'eus hier à souper la comtesse de Châteaurenaud. Elle parle si fort entre ses lèvres (je ne crois pas que ce soit entre ses dents) que je n'entendis pas un seul mot de tout ce qu'elle dit, si ce n'est qu'elle assura qu'elle ne s'ennuyait jamais; ce n'est pas en elle un bonheur communicatif!...

On vous aura conté ou on vous contera le mariage du prince de Craon qui était encore, hier au soir, chevalier de Beauvau. Il me prend envie de vous dire un plat jeu de mots : *Qu'il est heureux de n'avoir pas jeté son bonnet par-dessus les moulins*[1]. C'est une

[1] La princesse de Craon, née d'Archiac, était en premières noces madame Bonnet.

de ces plaisanteries où l'on bâille en les disant. Elle ne viendrait pas à madame de Châteaurenaud.

Moins j'ai de choses à vous écrire, plus j'en aurai à vous dire. J'ai moins que jamais le talent épistolaire. C'est pour moi une corvée que d'écrire.

DE M. DE VOLTAIRE (INÉDITE)

15 août 1772.

Eh bien! madame, vous voulez que je vous fasse hommage de toutes les fantaisies qui me passent par la tête, au hasard d'en être ennuyée ou révoltée. Voici un bouquet pour la Saint-Barthélemy, que nous fêterons dans quelques jours. Ce bouquet n'est pas d'œillets et de roses, il y entre un peu d'épines et de chardons; mais il faut proportionner les offrandes aux saints. Il est triste qu'il entre nécessairement un peu de fleurs de lis dans ce malheureux bouquet. Mais avouez que j'ai raison quand je dis que la nature a eu beaucoup de bonté en nous rendant frivoles et vains. Si nous étions toujours occupés de l'image de nos malheurs et de nos sottises, la nature humaine serait la nature infernale [1].

[1] Voici la dernière strophe de ce bouquet :

Tout mortel a versé des pleurs.
Chaque siècle a connu les crimes.

Voulez-vous vous amuser à juger le procès de M. de Morangiez ! Je vous enverrai un résumé de tout le pour et de tout le contre de cette affaire indéchiffrable, qui m'intéresse par une raison assez singulière, et vous verrez dans ce petit écrit des choses plus singulières encore.

Je plains la première femme de M. de Bombelles. Je ne sais si je ne dois pas plaindre autant la seconde. En général, je plains fort les pauvres mortels. Je vous souhaite en particulier, madame, toutes les consolations dont vous êtes susceptible. Hélas ! elles sont en petit nombre. Conservez-moi un peu d'amitié du fond de votre Saint-Joseph à mes Alpes et à mon grand lac ; ce sera là ma plus chère consolation.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 21 août 1772.

Le désir que l'abbé a de vous aller retrouver lui fait employer tous les moments de la journée à terminer

Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables et de victimes.
Des maux passés le souvenir
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable ;
Dieu prit pitié du genre humain ;
Il le créa frivole et vain
Pour le rendre moins misérable !

ses affaires. Son intention était de partir lundi. Je voudrais bien qu'il soupât chez moi dimanche, et pouvoir causer. Je n'ai encore eu qu'un moment de particulier avec lui. C'était chez la petite sainte; mais n'allez pas le gronder; ça n'a pas été sa faute. Il me vint chercher hier et avant-hier, un peu tard à la vérité, et comme j'allais souper à la campagne, il ne me trouva pas. Je dois passer la soirée aujourd'hui avec lui chez madame de La Vallière, et je tâcherai de prendre un rendez-vous pour lui parler à mon aise de tout ce que nous aimons. J'ai certainement autant d'affection que l'abbé, autant de connaissance de ce que vous valez, autant d'intérêt à ce qui vous regarde; mais je n'ai ni sa raison, ni son esprit, ni ses agréments. Je n'ai qu'un bon cœur et le discernement qu'il faut pour vous distinguer et vous mettre de cent piques au-dessus de tous ceux qui croient peut-être vous faire grâce en vous mettant à côté d'eux. Toute quinze-vingts que je suis, je vois ce qui se passe à soixante lieues d'ici, comme je vois ce qui se passe autour de moi; et je dis, ainsi que Salomon : « Vanité des vanités! etc. » Il y en a de toutes sortes, d'insolentes, d'hypocrites, de puériles, et toutes sont sottes à l'excès. Ce vice est fort contraire à la société; mais, par une juste représaille, il est aussi fort contraire à ceux qui en sont possédés.

On dit le grand du Barry exilé; mais cela n'est point avéré. Tout ce qui ne tend point à accélérer votre retour m'est indifférent.

Soyez persuadée que quand j'en aurais le pouvoir, je ne retiendrais pas l'abbé un jour de plus. Selon mon

système, je ne voudrais pas vous en priver un moment; je sais ce que c'est qu'un ami.

A 3 heures.

Je reçois dans le moment une lettre du prince un peu contentieuse. D'abord il me mande qu'il vous quittera le 24, et puis il répond à de petites agaceries dont je l'avais chargé pour sa princesse d'une manière à me persuader que je ne suis pas trop dans ses bonnes grâces. Et comme je tiens du caractère de l'inquiet, me voilà dans l'inquiétude qu'elle ne m'ait pas rendu de bons offices auprès du grand-papa, et que la d... de G... ait été participante. Ensuite, il me parle du mariage de son frère comme le désapprouvant beaucoup, et me tournant un peu en ridicule sur l'approbation que j'y ai donnée. J'ignore le personnel de la dame; mais quant à la fortune, il ne pouvait trouver mieux. D'ailleurs on ne peut pas moins s'intéresser que je ne fais à cette affaire, et je consens à croire qu'elle ne vaut rien, si c'est leur bon plaisir. Je crois seulement que le mal demandait un prompt remède, et qu'il faudrait que ce mariage fût bien fâcheux s'il était pis que le hasard de la prison; et c'est où mènent les dettes, quand on ne peut pas les payer. Ceci entre nous. Je ne vous dis tout cela que pour que vous connaissiez mes motifs en cas que vous m'entendiez condamner.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, 21 août 1772.

Malgré le froid mortel de la réception et de la lettre, je ne saurais partir sans vous témoigner mes regrets de n'avoir pu me trouver au rendez-vous une demi-heure plus tôt, et sans me plaindre d'une injustice qu'il m'était aussi impossible de prévoir que de mériter. J'avais été obligé de courir toute la matinée; j'arrive à deux heures trois quarts pour dîner; je demande mes chevaux de fiacre, plutôt que de carrosse, avant cinq heures. Ils arrivent à cinq heures un quart passées. Il faut que je passe chez un procureur pour une affaire de mon bénéfice dont je n'avais été instruit que le matin; c'était une femme arrêtée pour vol. Le procureur à qui j'avais écrit n'avait pu me donner que depuis cinq heures jusqu'à cinq heures et demie. L'affaire demandait une prompte réponse. Je fais évertuer les rosses, le cocher et le procureur, que je trouve aux prises avec un plaideur, et qui, au lieu de deux ou trois minutes, me tient un bon quart d'heure. J'arrive enfin à Saint-Joseph tout essoufflé, dans l'espoir que vous ne partiriez pas à six heures précises, dans la certitude du moins que je n'ai rien à me reprocher. Point du tout! je suis repoussé comme si j'avais commis la plus grande des fautes!... Je crois cela parfaitement injuste. Mon malheur vient de ce que vous me croyez sans affaires quand je viens à Paris. J'en ai beaucoup pour le cabi-

net des médailles; j'en ai pour un bénéfice qui fait un des tourments de ma vie; j'en ai eu cette fois-ci une très-grande quantité en commissions de la part du grand-papa et de la grand'maman; j'en ai pour une nombreuse famille que j'ai sur les bras; et celles-ci se sont multipliées encore par le malheur que je viens d'éprouver. Cependant, elles ne m'ont pas empêché de vous faire ma cour. Je l'ai réitéré aussi souvent qu'il m'a été possible. Je ne prétends pas m'en faire un mérite; j'y étais entraîné par le plaisir d'être auprès de vous; j'y oubliais les inquiétudes que je renferme souvent dans le fond de mon âme, parce que je ne suis pas assez important pour en ennuyer personne. Je ne vous parlerai pas de vos bontés et de ma reconnaissance. Je ne vous dirai point que personne ne vous est plus inviolablement attaché; mais je puis vous assurer que, quelque fâchée que vous soyez de ma conduite, je n'en changerai jamais; c'est-à-dire que je n'oublierai jamais rien pour vous convaincre de la sincérité, de l'immutabilité, de l'éternité de mes sentiments, et si vous continuez à user de la même rigueur, je vous regarderai comme le Dieu des jansénistes, qui ordonne des choses impossibles, et qui n'en est pas moins respecté et aimé par ses partisans.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 27 août 1772.

Je vous félicite, chère grand'maman, du retour de l'abbé. Jouissez du bonheur d'avoir un ami; c'est le plus rare de tous, et vous êtes peut-être la seule personne dans le monde qui puisse se flatter d'en avoir un ! Il vous contera la gloire du prince et l'augmentation de puissance de la princesse; la voilà souveraine des beaux esprits.

Vous n'avez plus que quatorze ou quinze personnes présentement. Vous n'aurez la maréchale de Luxembourg qu'à la fin d'octobre; mais vous la garderez environ six semaines, et pour la princesse, vous ne la reverrez qu'au mois de février. Il y a trop longtemps que vous êtes au milieu du tourbillon du grand monde. Je voudrais bien vous en voir retirée, et que vous vinssiez être en retraite à Paris. Je consume tout mon temps en regrets ou en désirs. Je ne vis que dans le passé et l'avenir. Je ne fais rien du présent. Je n'en ai la sensation que par le désir d'en être quitte[1]. Je suis honteuse de l'emploi que je fais de la vie; les bêtes à quatre pattes en tirent mieux parti que moi, loin d'avoir aucun avantage sur elles! La nature qui leur a ôté le

[1] Cette lettre est écrite dans un des moments où M. Walpole la traitait avec le plus de dureté, et où elle avait le plus à se plaindre de lui.

souvenir, la prévoyance et la réflexion, les a bien mieux traitées que nous. A quoi nous servent ces facultés? A nous empêcher de jouir de tout. Leurs cinq sens les rendent heureuses. Elles ne songent qu'à les satisfaire, et nous, nous en avons pour ainsi dire un sixième qui nous fait perdre tous les plaisirs qu'elles ont. Voilà de la métaphysique à quatre deniers! Parlons de l'abbé, cela vaut mieux. Il va être aussi heureux qu'on peut l'être. Il me promet de me donner de vos nouvelles. Qu'il me tienne parole!...

Ne vous faites pas une obligation de m'écrire. Livrez-vous à la paresse; faites hardiment ce péché mortel, je n'en serai pas scandalisée. Je suis toute prête à le placer au rang des vertus.

Adieu. Je ne veux point vous distraire d'entretenir l'abbé; je ne vous dirai que des choses vagues et rebattues. Il vaut mieux lui parler que me lire.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 30 août 1772.

M. et madame de Beauvau ont ri de la méprise dans laquelle vous êtes tombée avec une grande partie du public sur l'excellence du mariage que vient de faire le chevalier de B., et du compliment sérieux que vous leur en avez adressé, sur lequel ils se sont permis de

vous faire des plaisanteries. On croit communément que cette madame Bonnet a cent mille livres de rente. Elle en aura cent bien embarrassés dans cent ans. Mais, en attendant, elle n'en a que vingt, et elle se marie séparée de biens. De sorte que le lendemain, après s'être emparée du nom de B., elle peut se séparer de M. son mari. Ainsi ce mariage, comme vous voyez, ne pare pas même aux inconvénients auxquels le dérangement des affaires de M. le chevalier de B... l'expose. Voilà ce que le prince a très-bien senti, et la princesse a senti d'ailleurs que tous les autres avantages qui pourraient s'y trouver, comme madame de Montconseil..., etc., n'étaient pas faits pour tourner la tête; et voilà, ma chère petite-fille, tout le sujet de cette grande inquiétude que vous avez eue.

Vos femmes sont plus honnêtes que vous. Vous me mandez, dans cette même lettre du 21, que vous ne me reverrez plus. Je ne vous le pardonnerais pas, si je ne pardonnais tout aux vapeurs! Et elles mandent au contraire à leur grand'maman Angélique qu'elles reviendront l'année prochaine. Dieu les maintienne dans cette salutaire pensée, et fasse qu'elles vous y arrêtent. Je les remercie et me recommande à elles.

L'abbé, en me remettant votre lettre du 27, m'a dit qu'il était brouillé avec vous et me charge de le raccommoder. Mais je crois qu'il n'a pas besoin qu'on se mêle de ses affaires.

Vous croyez que j'ai le malheur d'être réduite à quinze personnes. Hélas! j'en ai encore plus de vingt dont je suis, je vous assure, bien lasse; mais

c'est un secret qu'il me faut bien garder. Vous avez raison d'envier l'état des bêtes. Cette metaphysique est fort à ma portée. Il y a longtemps que je pense que c'est, ce qu'on appelle nos qualités intellectuelles qui nous rendent malheureux. Cependant je vous avoue que je ne suis pas assez généreuse pour vous désirer un bonheur qui vous rendrait moins aimable; car le mien est de vous aimer telle que vous êtes.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 13 août 1772.

Ce sera l'archevêque mon neveu qui vous rendra ce billet. J'espère que vous serez fort contente de lui, et que vous reconnaîtrez à ses empressements la proximité qu'il a avec moi. Je regretterais bien l'abbé s'il n'était pas avec vous. Mais, en vérité, ce serait lui vouloir bien du mal que de souhaiter qu'il vînt ici souvent. Il y est comme une âme en purgatoire.

Pour moi, mon âme n'est pas si bien placée! Elle a peu ou point d'espérance. Votre petite-fille est bien triste; mais qui est-ce qui est véritablement gai et content? Je ne sache que deux personnes, madame de Caraman et madame de Beauvau; celle-ci par le contentement qu'elle a d'elle-même; et l'autre par celui de tout ce qui l'environne : de son mari et de ses en-

fants qu'elle aime passionnément, et dont elle est aimée de même. Y a-t-il un plus grand bien?

Avez-vous le poëme du *Bonheur?* Je ne peux me résoudre à le lire; mais j'ai lu la préface. A l'excès de louanges qu'on lui prodigue, je juge qu'elle est de Saint-Lambert, quoiqu'on l'attribue à feu Duclos.

Il n'y a pas ici la plus petite nouvelle. Je vois plus de monde depuis le retour de Compiègne; mais je ne m'en divertis pas davantage. La société présente est un commerce d'ennui. On le donne, on le reçoit; ainsi se passe la vie! Jamais je ne me désisterai de trouver que c'est un grand mal de l'avoir reçue, convenant en même temps que c'en est aussi un fort grand de savoir qu'on la perdra.

Voilà une lettre détestable. Vous ne serez certainement pas tentée de la montrer au grand-papa. Il me désavouerait pour sa petite-fille.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 1er septembre 1772.

Je vous aurais écrit le lendemain de mon arrivée, si j'avais su présumer que ma lettre vous serait agréable; mais je vous avoue que notre dernière entrevue m'avait serré le cœur et l'esprit. Je m'en suis occupé pendant tout le voyage, et, à mon arrivée, le grand-papa et la grand'maman ayant montré beaucoup

d'empressement à savoir de vos nouvelles, je n'ai pu leur répondre autre chose si ce n'est que vous m'aviez congédié, et ils se sont moqués de moi. Votre silence confirmait mes craintes. Votre lettre du 29 ne m'a été remise que hier au soir, vingt-quatre heures plus tard qu'à l'ordinaire. Permettez-moi d'y répondre avec franchise et vérité. Je ne me suis jamais fait un mérite de mes attentions, et je ne suis pas assez fat pour les regarder comme des complaisances. Mais j'ai senti le prix de vos bontés mieux peut-être que personne au monde, et j'ai tâché d'en mériter la continuation. Quand je vais à Saint-Joseph, ce n'est ni pour vous ni pour personne autre. C'est uniquement pour moi. Je regarde comme un très-grand bienfait la permission que vous me donnez de multiplier les occasions de vous faire ma cour. Je ne compte point les moments que je passe auprès de vous, mais ceux que je ne puis pas y passer. Cette disposition, qui ne saurait me rendre criminel, me rendrait malheureux, si une servitude de choix et de sentiment devenait une servitude contrainte et involontaire. La grand'maman elle-même ne m'a jamais imposé aucun joug, et m'a toujours laissé l'illusion d'une liberté dont je fais volontiers le sacrifice quand on ne l'exige pas. J'ai cru devoir entrer dans ces détails pour écarter à jamais les occasions de vous plaindre de moi, ou de me plaindre de vous. Daignez vous en rapporter à mon respect, à ma reconnaissance, à tous mes sentiments; ils suffiront toujours pour animer mes démarches et justifier ma conduite.

J'ai trouvé la grand'maman un peu maigrie. Elle a par intervalles des maux d'estomac et des insomnies. Mais je suis très-content de la situation de son âme, qui est toujours également tranquille. Elle m'a fait mille questions sur vous et vous aime plus que jamais. Le grand-papa est allé à la chasse du sanglier avec M. de Boufflers. Il est parti ce matin six personnes à la fois : M. et madame d'Invau, M. Trudaine, M. de Vaudreuil, M. le chevalier de Châtelux et quelqu'un que vous ne connaissez pas. Madame la princesse de Poix doit partir un de ces jours. Il reste peu de monde, et ce n'est pas un mal; mais ce serait un grand bien si vous y étiez.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce vendredi 4 septembre 1772.

Je réponds sur-le-champ à votre lettre du 1er de ce mois; mais vous ne la recevrez que dimanche au soir, parce qu'elle ne sera mise à la poste que demain. On ne peut rien dire de plus obligeant, de plus tendre, qui ait plus l'air de la vérité, que ce que contient le préambule de votre lettre. J'appelle ainsi la première page, parce qu'elle amène une leçon que je ne trouverais pas trop sévère si je l'avais méritée. Mais mettez la main sur la conscience, et dites, si vous

l'osez, que j'aie jamais rien exigé de vous, à moins que l'empressement et le désir de vous voir ne vous paraissent tyrannie. Nous étions convenus, la surveille de votre départ, que vous viendriez chez moi le lendemain, à cinq heures, parce que je devais partir à six, pour aller à la campagne. Vous arrivâtes comme j'allais monter en carrosse. Je ne pouvais faire attendre la personne qui me menait, qu'en la faisant monter chez moi. Elle m'aurait empêchée de vous raconter mon départ de la veille, et c'était ce que je voulais vous dire. Je vous reçus très-mal; non que je sois tyrannique, mais parce que j'étais fort en colère, et je l'étais dans ce moment, au plus haut degré, de ce que vous me faisiez perdre le seul instant que j'avais à vous voir et à causer avec vous. Voilà qui est bien expliqué. Ne m'imputez donc plus un défaut que je n'ai point, et qui serait plus impertinent et plus ridicule en moi qu'en tout autre : celui d'être exigeante [1].

Je suis fâchée que la grand'maman soit maigrie; qu'elle ait à se plaindre de son estomac et que ses nuits ne soient pas toujours bonnes. Vous ne me dites rien de sa position. C'est la partie la plus essentielle. L'estomac se raccommode aisément. Je juge, par le calme où vous me dites qu'est son âme, qu'elle n'a point de vapeurs. Je l'en félicite. Ce mal est le plus grand de tous; il n'y a que les plus excessives dou-

[1] Il faut convenir qu'elle se connaissait bien mal à cet égard. Du reste, c'est la seule fois que l'abbé Barthélemy s'en soit montré blessé et lui en ait fait le reproche.

leurs qui puissent être mises à côté. J'ai reçu une lettre de cette grand'maman, qui entre dans de grandes discussions sur le mariage du chevalier de Beauvau. Aurait-on mieux aimé qu'il épousât une fille d'Opéra, ou celle qu'a pensé épouser M. de M..., et dont sa famille l'a garanti? *La bride selon le cheval*, n'est-ce pas un proverbe? Si ce n'en est pas un, qu'il le devienne! en voilà l'occasion. Et puis, si on avait voulu l'empêcher, on l'aurait pu; et puis je ne sais pourquoi j'en parle; et puis la grand'maman, qui se fonde en raison, ne s'en soucie pas plus que moi!...

Madame de Merle perdit hier son procès. Vous savez les nouvelles de Suède. Notre bon ami Creutz m'en paraît fort occupé. Je le suis aussi par rapport à M. votre neveu.

On a fait à Sèvres un médaillon en biscuit dont tout le monde est charmé; c'est d'Henri IV. Voulez-vous que je vous l'envoie?

Adieu, l'abbé, que la paix soit à jamais entre nous! Je ne serai contente que quand il y aura dans une de vos lettres ou de celles de la grand'maman quatre mots de la main du grand-papa. Je n'en veux ni plus ni moins que quatre. Tout ce qu'on me dira de sa part ne me prouvera rien, s'il se refuse à les écrire. Il faut de plus qu'ils soient tels que je les désire, et, pour aider son imagination, les trois derniers doivent être : *la petite-fille.* Je serai bien fâchée s'il ne trouve pas le premier.

P. S. Cette lettre n'a pu être à temps samedi à la

poste; elle ne partira que le dimanche à midi. Wiart[1] demande pardon à M. l'abbé de ce qu'il ne la recevra que lundi au soir. Il le supplie de n'en rien dire, cela n'arrivera plus jamais.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 5 septembre 1772.

Vous demandez, ma chère petite-fille, qui est-ce qui est heureux? Si on jugeait par les apparences, on répondrait : tout le monde! Je ne vois que des visages riants, je n'entends que des chants; la gaieté m'environne. Elle semble l'expression du bonheur. Je ne me sens pas si gaie, et cependant je ne m'en crois pas moins heureuse. La gaieté, même la plus soutenue, ne me paraît qu'un accident. Le bonheur est le fruit de la raison. C'est un état tranquille, permanent, qui n'a ni transport ni éclat. Peut-être est-ce le sommeil de l'âme, la mort, le néant! je n'en sais rien. Mais je sais que tout cela n'est pas triste, quoiqu'on y attache des idées lugubres. Je connais cependant deux personnes parfaitement heureuses, et dont le bonheur est différent de celui-là, et différent entre eux. C'est M. de

[1] C'est d'après ce *P. S.*, où Wiart donne lui-même l'orthographe de son nom, qu'on a rétabli le double W partout où les éditeurs des premières lettres de madame du Deffand avaient mis un V.

Choiseul et madame de Grammont. Celui-ci est heureux par le passé, par le présent et par son caractère. Celle-là est heureuse par l'oubli du passé, par l'imprévision de l'avenir [1], par la jouissance de tous les moments qui sont tous également bons pour elle. Vous dites que vous ne connaissez que deux personnes dans le monde qui soient parfaitement gaies et contentes, madame de Caraman et madame de Beauvau. Je crois que la première est contente parce qu'elle est environnée d'objets de satisfaction, que sa raison approuve, et sur lesquels son sentiment se repose. Pour l'autre, je crois qu'elle n'est que gaie, et sa gaieté tient moins encore à la manière plaisante dont les objets se peignent à son imagination qu'au prodigieux mouvement de son âme. Mais si sa vanité lui procure des triomphes, elle doit lui occasionner des mécomptes, et rien n'est plus opposé au bonheur et au contentement que les mécomptes. Qui serait plus heureux que vous, ma chère petite-fille, si vous ne vous ennuyiez pas? Vous n'avez pas de prétentions et vous avez des amis. Mais croyez que vous n'en avez pas dont vous soyez plus tendrement aimée que de moi!

[1] Elle eût sans doute été moins gaie si elle avait su quel serait cet avenir, et que l'échafaud l'attendait!

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 7 septembre 1772.

Quand vous recevrez cette lettre, l'archevêque[1] ne sera plus avec vous. Je l'ai accompagné en esprit dans son séjour à Chanteloup. Je l'ai vu avec vous, avec le grand-papa, avec madame de Grammont et avec l'abbé. Il a bien rempli tous ses devoirs; il a eu de la gaieté, peu de conversation générale, quelquefois un peu d'embarras, mais toujours de l'agrément.

J'irai demain, s'il fait beau, à Roissy avec madame de Beauvau. Ainsi, je me trouverai entre les deux personnes que je prétends être le plus heureuses, l'une par le contentement qu'elle a d'elle-même, et l'autre par celui qu'elle reçoit de tout ce qui l'environne. Je doute que l'amour-propre de la première lui cause jamais le plus petit chagrin. Cet amour-propre est cuirassé; elle ne respire que gloire et hommage, elle vit de nectar et d'ambroisie, ne respire que l'encens. Elle dédaigne trop ceux qui ne l'adorent pas pour pouvoir jamais être offensée de leur indifférence. Elle est parfaitement heureuse, elle doit son bonheur à son caractère, et comme il est très-bon il lui attire l'estime de ceux qui la connaissent[2].

[1] Depuis le cardinal de Loménie.

[2] Marie-Charlotte-Sylvie de Rohan-Chabot, née le 12 décembre 1729, marquise de Clermont-d'Amboise, veuve en 1761,

Je ne vous parlerai pas du grand événement de Suède. Ce sera l'unique objet des conversations pendant bien du temps. J'en ai eu beaucoup de joie par rapport au neveu de l'abbé, et aussi par rapport à M. de Creutz qui aurait été le plus malheureux des hommes si la chance eût tourné autrement.

Vous aurez bientôt, je crois, madame d'Enville. Je serai bien aise de la savoir auprès de vous et que vous la gardiez longtemps. Je ne vous crois pas beaucoup de monde à présent; j'en suis bien aise. Vous avez besoin de repos; le grand nombre vous fatigue; vous ne pouvez pas vous empêcher de faire des efforts. Votre amour-propre n'est pas du genre de celui de madame de Beauvau. Il vous fait vous oublier vous-même pour ne vous occuper que des autres. Le mien fait que je ne suis jamais contente de moi et que je me hais à la mort.

épousa en deuxièmes noces, le 14 mars 1764, le prince de Beauvau, maréchal de France, mort le 19 mai 1793. Son premier mari était veuf de mademoiselle de Fitz-James, fille du maréchal duc de Bervick; le second, de mademoiselle de la Tour d'Auvergne, sœur du duc de Bouillon. Le duc de Lévis, dans ses *Souvenirs*, fait un portrait plein de charmes de la maréchale de Beauvau, aussi remarquable « par son esprit que par ses sentiments, ses principes. » « Elle a, disait madame du Deffand, l'ascendant sur tout ce qui l'environne; sa place dans le paradis sera à la tête des dominations. »

Le maréchal de Beauvau était devenu l'aîné de sa maison par la mort de trois frères; son père, le prince de Craon, avait eu vingt enfants, dont la marquise de Boufflers et le chevalier de Beauvau, depuis prince de Craon, qui a continué la famille.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 10 septembre 1772.

Je ne vous parlerai plus de ce qui s'est passé. Il faut que je n'aie pas su m'expliquer ; vous êtes tentée de prendre pour des prétentions de ma part de légères plaintes inspirées par le sentiment. Je me borne à vous faire ma profession de foi en deux mots : Vos bontés vous mettent en droit de tout exiger de moi, et ma reconnaissance m'a porté et me portera toujours à vous rendre tout ce que je vous dois. Je n'ai jamais douté de ces bontés. Pourquoi douteriez-vous de leur effet ? Quand je vous fais ces protestations, croyez que le moindre soupçon sur mon attachement me rendrait malheureux.

Je vous rends mille grâces de la relation que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Cet événement fait honneur à la fermeté du roi de Suède. Je vous prie de dire à M. le comte de Creutz le tendre intérêt que je prends à sa satisfaction. Je ne lui écris pas de peur de l'importuner, mais vous voudrez bien lui dire ce que je ne pourrais lui exprimer qu'imparfaitement.

Vous m'affligez en m'apprenant que vous ne vous portez pas bien. J'avais été content de l'état où je vous avais trouvée et où je vous avais laissée. J'ai toujours plus redouté le mal physique que le moral, parce que le premier amène ou grossit le second, et que ce dernier ne fait pas la même impression sur une âme en-

fermée dans un corps sain et vigoureux. Quand on réfléchit sur tout cela, on est bien dégoûté de tous ces traités, de tous ces poëmes que des hommes communément fort tristes ont composé sur le bonheur. Mais il faut bien que les gens oisifs écrivent sur des réalités ou des chimères. A propos d'écritures, connaissez-vous trois volumes in-8° qui ont paru depuis près d'un an, qu'on veut attribuer à M. de Voltaire, et qui sont intitulés : *le Compère Mathieu?...* Comme vous aimez l'érudition, la métaphysique et la théologie, je vous promets que votre goût sera satisfait. C'est un voyage de quatre ou cinq coquins qui se disent philosophes. Le compère Mathieu est visiblement Jean-Jacques. L'auteur, quel qu'il soit, a voulu imiter Rabelais; dans certains endroits on croirait reconnaître en effet M. de Voltaire, mais ils sont clair-semés. Je l'ai lu, je ne l'ai pas dévoré.

Croiriez-vous que la dispute s'est renouvelée l'autre jour au sujet du vers :

Et rendez-lui ses droits usurpés par l'amour.

M. de Lille l'a défendu avec la même force de paroles que la première fois. Tout le monde s'est rangé de son côté, excepté la grand'maman et moi. Nous avons dit à M. de Lille une chose qui est très-vraie: c'est que, dans une pareille circonstance, il n'aurait pas employé un pareil vers. N'êtes-vous donc pas de cet avis? Je ne vous rappelle cette misère que pour ajouter qu'on n'a pas manqué cette occasion de parler de votre esprit,

de votre goût, etc., etc., et qu'il n'y a pas eu de partage d'opinion.

Le G. P. écrira le premier mot. Son esprit ne le devinerait pas que son cœur le devinerait sur-le-champ. Depuis que j'ai reçu votre lettre, je n'ai pu trouver un instant pour le joindre. Ce sera pour la première occasion. La grand'maman ne vit plus que d'indigestions qui ne sont pas méritées. Je suis persuadé qu'elle aurait prévenu ce dérangement d'estomac si, comme les autres années, elle était souvent montée à cheval. Le temps est à présent très-mauvais, et voilà ce qui résulte de la paresse. Elle est cependant assez bien et assez gaie, surtout quand elle reçoit de vos nouvelles.

Ma lettre vous ennuiera. J'ai eu cependant du plaisir à vous écrire, et je n'en ai pas moins à vous protester que je vous aime plus que jamais.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Mardi 15 septembre 1772.

Je ne suis pas fâchée contre vous; je ne l'ai point été; je ne le serai jamais. Je ne vous aimerais pas autant que je fais si je doutais de votre amitié. C'est

M. votre neveu [1] qui a écrit la relation. M. de Creutz n'en doute point. Cet événement est fort heureux pour lui; il comble de gloire le roi de Suède. M. d'Esensthein lui a écrit une lettre que madame de Beauvau ne manquera pas d'envoyer à madame de Grammont. Le baron de Liéven, qui a apporté la nouvelle, n'a cessé de me prier de dire à la grand'maman qu'il conserve la plus parfaite reconnaissance de ses bontés; qu'il donnerait toutes choses au monde pour pouvoir lui marquer son respect, son attachement, etc.

Notre baron est ici depuis cinq ou six jours, plus malade, plus vaporeux que jamais. Je suis ravie de le revoir. Il a la plus grande impatience de rendre ses hommages au grand-papa et à la grand'maman et de vous embrasser. Dès que ses affaires et sa santé le lui permettront, il partira.

Adieu, l'abbé, une autre fois je causerai plus longtemps avec vous.

[1] Ce neveu, dont il a déjà été fait mention, et qui fut successivement secrétaire d'ambassade à Stockholm, à Vienne et à Londres, est celui qu'on a vu depuis directeur sous la République, sénateur sous l'Empire, pair sous la Restauration, et jouissant justement de l'estime publique dans ces différentes fonctions. M. Barthélemy-Sauvaire et M. de Dampierre, tous deux membres de la Chambre des représentants sous la dernière République, ont épousé, le premier sa nièce, le second sa petite-nièce.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 16 septembre 1772.

Je ne doute pas que vous n'ayez vu la lettre de M. d'Esensthein, qu'il a envoyée à madame Geoffrin pour qu'elle la rendît publique. Cette lettre ne me paraît pas claire. *Il reporte,* dit-il, *son hommage; il le peut en bonne conscience.* (Hommage est-il l'équivalent de serment?) *Dans la lettre que le roi lui a écrite, il ne lui donne d'autres motifs que de rétablir la constitution de Gustave-Adolphe, adaptée au temps présent; ce pourrait être celle de Charles XI; ce qui lui a fait prendre le parti qu'il a pris. Il ne lui reste plus qu'un second parti, qui est de remettre ses emplois.*

Pourquoi ne lui reste-t-il que ce second parti? Il persiste donc dans le premier? Et c'est apparemment parce qu'il a du regret d'être forcé à n'en pas prendre d'autres que *la plume lui tombe des mains.* Quel est votre sentiment, chère grand'maman? Je vous envoie cette lettre, quoique je sois persuadée que vous l'avez.

Le baron de Liéven, qui a apporté la nouvelle, est très-aimable. Il vous aime passionnément; il dit avoir reçu de vous mille marques de bonté. Il donnerait toutes choses au monde pour vous voir. Il m'a fait répéter cent fois que je vous parlerais de son respect, attachement.... etc. Il sera parti quand je recevrai votre réponse. Le bon ami Creutz vous est toujours fort attaché; il est dans la béatitude éternelle.

Les Beauvau sont partis pour La Ferté aujourd'hui. Ils en reviennent samedi ou dimanche. Ils iront ensuite au Raincy et puis à l'Ile-Adam, où sont actuellement mesdames de Luxembourg et de Lauzun, et puis à Fontainebleau vers le 10 ou le 12 octobre.

M. de Toulouse est très-content de son voyage; il a le projet d'en faire un plus long au mois de février.

DE MONSIEUR LE COMTE DE SCHEFFER A MONSIEUR LE COMTE DE CREUTZ

(incluse dans la précédente.)

Stockolm, 28 août 1772.

Tout va à merveille, mon cher comte; ce qui met le comble à notre bonheur, ce sont les nouvelles qui nous viennent de la joie qui règne dans toutes les provinces. Le peuple ne se plaint que de ce que le roi n'a pas gardé le pouvoir absolu, tant il craint encore aujourd'hui tout ce qui pourrait nous rejeter de nouveau dans l'affreuse anarchie d'où nous venons de sortir. Le roi est tellement adoré qu'il ne peut plus se montrer sans qu'on entende des cris d'allégresse qui retentissent jusqu'aux nues. Lorsqu'il va à cheval dans les rues, le peuple se bat pour approcher de lui et pour baiser ses bottes; enfin il est regardé à la lettre comme une divinité sur la terre [1], et je dis hardi-

[1] Mort assassiné dans la nuit du 15 mai 1792.

ment : Malheur à celui qui attaquera la Suède tant que les Suédois auront Gustave III à leur tête !

Une action à jamais mémorable que vient de faire cet incomparable monarque, c'est la destruction de ce lieu détestable qu'on nomme ici Rosen-Lammern. Vous savez que c'était là qu'on mettait à la torture les grands criminels, surtout les grands criminels d'État.

Le roi, dans son travail d'hier avec le chancelier de la justice, lui reprocha l'usage qu'on avait permis des tortures dans un temps où la nation prétendait cependant être libre, et lui fit voir, par conséquent, combien elle avait peu connu la vraie liberté. « A présent, ajouta le roi, elle jouira de cet avantage, et je veux que les tortures soient abolies à jamais. J'ordonne même que le lieu qui y était destiné sera détruit, afin qu'il n'en reste pas le moindre souvenir. » Je me hâte, mon cher comte, de vous instruire d'une chose si consolante pour l'humanité, si glorieuse pour la nation qui en donne l'exemple !

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 25 septembre 1772.

Vous m'avez fait un honneur infini, ma chère petite-fille, en m'envoyant les lettres des comtes d'Esensthein et de Scheffer. Personne ne les connaissait ici. J'ai été

entourée, recherchée, écoutée. Elles m'ont donné une grande considération. Je ne comprends pas plus que vous la lettre du comte d'Esensthein. Le commencement a l'air d'une belle chose et la fin est un amphigouri. Je n'entends guère mieux cette liberté que le roi de Suède a rendue à sa nation, en se réservant à lui le droit de tout proposer, de tout faire, de tout empêcher! N'avez-vous pas ri de cette phrase du comte de Scheffer, qui dit que le peuple ne se plaint que de ce que le roi n'ait pas gardé le pouvoir absolu?... Pauvre peuple! comme on le fait parler partout, ou comme on l'interprète!... Quelle plate lettre, quel faux et froid enthousiasme, quelle basse adulation! Oh! oui, je crois bien que le comte de Creutz est *enchanté*, parce qu'il se croit *bien aise!* Mais je voudrais demander à tous ceux qui aiment tant le pouvoir absolu, s'ils ont parole d'y avoir part, comme ils l'ont à la liberté publique, et s'ils ont sûreté de garder celle que le hasard leur y donnerait? Cependant, en supprimant mes réflexions aux Suédois, faites de ma part au comte de Creutz tous les compliments que la circonstance exige. Rendez à M. de Lieven tous ceux dont il vous a chargée pour moi, et cachez-lui soigneusement que je n'ai nul souvenir de sa personne.

Ne me laissez point oublier de monseigneur l'archevêque de Toulouse. M. de Choiseul me lit à l'instant une lettre de lui par laquelle il mande qu'il a fini l'affaire de notre chapitre. C'est un très-grand service qu'il nous a rendu, et il l'a arrangé de la façon qui nous convenait le mieux à tous égards. Je charge M. de

Choiseul de le remercier pour moi, pour lui éviter l'importunité d'une lettre; mais je vous prie de lui marquer encore ma sensible reconnaissance. Je suis enchantée qu'il se prépare à nous donner plus de temps cet hiver qu'il ne nous en a accordé cet été. Assurez-le bien que je ne serai pas celle qui jouira le moins du bonheur que nous procurera sa présence.

M. de Choiseul vous embrasse tendrement, et moi, ma petite-fille, je vous aime de tout mon cœur.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 27 septembre 1772, à 6 heures du matin.

Je causai hier une heure tête à tête avec la petite sainte. Nous parlâmes toujours de vous, et nous convînmes que nous nous aimions en vous, par vous et pour vous. Si nous avions eu l'abbé, au lieu d'un duo ç'aurait été un trio, mais non pas de ceux où les paroles sont différentes. Cette petite sainte se porte assez bien ; sa belle-fille, comme le pont Neuf.

Quelle compagnie avez-vous à présent? Si c'est madame d'Enville, daignez-lui dire un mot de moi. Je compte que le général Bourgoigne répondra à toutes mes questions. Je lui en ferai sans nombre. J'espère qu'il m'apportera un petit billet de vous et une grande lettre de l'abbé ; je vais lui écrire un mot.

Adieu, je vais tâcher de dormir. Je voudrais que ce sylphe dont vous m'avez entendue parler prît votre forme et rendît mes nuits aussi agréables que mes journées le sont peu.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche 27 septembre 1772, à 7 heures du matin.

Mon cher abbé, n'attendez rien de moi qu'en réponse à ce que je recevrai de vous. Je n'entends plus parler de Voltaire ; je ne m'en soucie guère. Je vous prie de me dire très-sincèrement comment mon billet au grand-papa aura réussi. M. de Lille ne sera-t-il pas tenté d'y répondre ?

Je n'entends point parler de M. du Bucq. J'aurais eu le temps de faire copier ces cinq volumes in-folio depuis que je les ai entre les mains. Mais, indépendamment de la fidélité que l'on doit, ils n'en valent pas la peine.

On m'a dit de belles anecdotes de la cour des Hottentots. Sa Majesté hottentesse est devenue éprise de son maître à danser, et le premier magistrat de cet empire voulant ajuster sa cabane, et n'ayant pas de fonds pour cela, a donné un repas aux maçons, manœuvres et charpentiers, espérant qu'ils se contente-

raient de cette affabilité !... C'est un charmant pays; l'égalité y est établie, comme vous voyez [1].

Adieu, l'abbé; quand je vous écrirai en réponse, cela ira mieux.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 1er octobre 1772.

Tout le monde est envolé; M. de Toulouse est à Brienne. Il est peut-être déjà parti pour Toulouse. Les premiers jours de novembre il sera à Montpellier pour les États. Je lui écrirai exprès pour lui apprendre que vous êtes contente de lui. Je ne reverrai plus les Caraman de longtemps; le mari part pour le Languedoc et la femme va à Bruxelles. Je m'accommode infiniment de leur société. Je leur ai, cet été, rendu visite presque toutes les semaines. Je suis persuadée que vous vous accommoderiez fort de madame de Caraman, et elle serait enchantée de vivre avec vous.

Vous aurez enfin l'incomparable, on n'en peut pas douter. Il part aujourd'hui. Il va d'abord chez M. de Jaucourt et puis chez madame de La Vrillière. Vous l'aurez dans le courant de la semaine prochaine, et vous le garderez jusqu'à la Toussaint. Sa dame aura,

[1] Elle ne le fut que trop, quelques années plus tard !...

pour la consoler de son absence, ses chevaux à sa disposition.

Madame de Luxembourg partira aux fêtes de la Toussaint pour vous aller trouver. L'abbé me mande que vous attendez la comtesse de Boufflers; vous n'avez pas le temps de respirer.

Je vis hier M. de Chabot[1]. Il me plaît, et j'eus beaucoup de plaisir à lui parler de vous. Je n'ai point encore vu le général Bourgoigne; ce n'est pas sa faute; j'étais à Roissy quand il est venu me chercher.

Vous avez très-bien jugé les lettres des comtes suédois. Le Creutz est toujours en extase. Je crois avoir perdu Voltaire. Il ne répond point à ma dernière lettre. Elle lui aura déplu. Je m'en console. J'ai entendu quelques tirades de ses *Lois de Minos*, dont l'application est très-claire. Nous verrons comment cela sera reçu du public. Si l'on m'en donne une copie, comme on me l'a promis, je vous l'enverrai.

Ce 2 octobre.

Et pourquoi le cardinal de Rohan[2]? Où le bel air va-t-il se nicher?... C'et vraiment bien à lui qu'il convient d'aller à Chanteloup!... C'est pour me faire enrager qu'il y a été. C'est mon mauvais génie qui lui en a donné l'idée. Il en résulte que je ne reçois que quatre mots au lieu d'une grande lettre.

Depuis duc de Chabot, puis duc de Rohan.

Le prince Louis-Constantin de Rohan, cardinal, évêque de Strasbourg, né le 24 mai 1697. Il était arrivé à Chanteloup quelques jours auparavant.

J'ai vu notre pauvre général Bourgoigne. Oh! que c'est un bon homme! Il vous adore; il vous a trouvé très-bon visage; il dit que vous êtes engraissée. Il est charmé du grand'papa. Il dit que vous et lui n'avez jamais été aussi heureux, mais que vous n'entendez rien à garder les moutons; c'est-à-dire à les conserver, à les faire prospérer, ainsi que les vaches. Il enverra des instructions au grand-papa. Notre baron prétend aussi donner des conseils. Il a un parent excellent berger. Les avis vous viendront de toutes parts.

Savez-vous un bon mot qui fut dit au pont de Neuilly, où l'on observa un silence profond très-remarquable et très-remarqué : « *C'est que quand le maître* » *est sourd les serviteurs sont muets...* » Ne le trouvez-vous pas excellent?

Vraiment j'allais oublier une nouvelle très-intéressante, c'est l'extrême affliction du postillon d'une vieille madame Véron, qui demeure à Auteuil, qui vient de perdre son ami intime, le fils du bailli de son village, avec lequel il avait été à l'école, qu'il n'avait pas cessé de voir et avec qui il allait dîner fort souvent, malgré la grande fortune qu'il avait faite depuis peu. Il était conseiller au Parlement[1]. Ce pauvre postillon, qui a le meilleur cœur du monde, obtint de sa maîtresse, madame Véron, la permission d'aller à l'enter-

[1] Le nouveau parlement Maupeou, contre lequel s'exerçait la verve railleuse et abondaient les épigrammes de l'opposition de ce temps-là.

rement, lui disant qu'il ne voulait pas abandonner son ami, qu'il était le seul qu'il eût et même sa seule connaissance et qu'il avait emprunté un habit de deuil. Rien n'est si vrai que cette anecdote, qui mérite bien sa place dans la correspondance. Je l'ai entendu conter à madame Véron belle-fille.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 8 octobre 1772.

Ne grondez pas tant, ma chère petite-fille, contre *ce cardinal.* S'il m'a empêchée de vous écrire l'autre jour, c'est lui qui m'en fournit l'occasion aujourd'hui. Mais il est vrai que je ne sais pas si j'aurai le temps d'achever ma lettre. Comme il est impotent, il est avant midi jusqu'après minuit dans le salon, où l'on est obligé de lui aller tenir compagnie, et je ne puis me soustraire à cette nécessité qu'en fuyant dans les bois comme le farouche Hippolyte. J'ai été, en rentrant, lui demander la permission de faire ma toilette et lui donner celle d'y venir. S'il y vient, adieu ma lettre!...

Je suis bien aise que vous vous accommodiez des Caraman, parce que je suis bien aise que vous ayez des sociétés douces et agréables. Répondez aux politesses qu'ils vous feront pour moi, mais ne me mettez

pas en avant avec eux parce que si je retourne jamais à Paris, je ne veux point étendre mes sociétés. Mes bons, mes vrais, mes anciens amis, suffisent à mon cœur, et les nouvelles connaissances que j'ai nécessairement faites ici suffiront à ma maison. Mon Dieu, quelle a dû être votre situation à ce souper, entre les deux sœurs ennemies!... Mais comment a-t-on imaginé de les prier ensemble, ou comment ont-elles imaginé de se trouver ensemble? Cela me paraît incroyable.

M. de Choiseul compte vous écrire pour soumettre à votre profonde métaphysique une question sur la logique de la maréchale. Nous n'avons encore ni M. Guyot ni l'incomparable; la petite crapule de ce dernier l'a porté, chemin faisant, chez cette petite crasse de La Vrillière.

Je suis bien aise que vous aimiez le comte de Chabot; il me plaît aussi, il est doux, poli et facile. Je me suis fort liée avec sa femme[1] dans son dernier voyage ici. Elle gagne beaucoup à être connue.

Votre histoire de madame Véron ne donne pas grande idée de la composition du nouveau Parlement, mais fort bonne opinion de ce pauvre conseiller. Elle prouve que sa petite fortune ne l'avait point fait sortir de son état.

[1] Élisabeth-Louise de La Rochefoucauld, fille de Louis-Frédéric de La Rochefoucauld, duc d'Enville; la duchesse d'Enville était aussi La Rochefoucauld, et arrière-petite-fille de l'auteur des *Maximes*.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Lundi 12 octobre 1772.

Oui, mon cher abbé, on peut s'aimer beaucoup et n'avoir rien à se dire. Je l'éprouve dans cet instant. Je n'aurais non-seulement pas de quoi remplir une gazette, mais pas même un bulletin. Il ne me reste donc à vous entretenir que de mes belles pensées. Vous savez que, pour l'ordinaire, elles ne sont pas gaies. Je m'étonne de ce que, depuis tant d'années que j'ai vécu, je n'ai trouvé qu'une amitié parfaite; j'ai cherché dans l'histoire, je n'en ai trouvé aucune. La fable et les romans vous en donnent l'idée. Elle resterait chimérique sans cet exemple qui existe aujourd'hui, et que je vous donne à deviner. Mais laissons là l'amitié et parlons de la société. On voudrait y trouver quelques douceurs, et c'est ce qui arrive rarement. Quoi ! ne me retrouverai-je plus dans ce petit appartement, avec cette grand'maman dont toutes les vertus ressemblent si fort au sentiment?... La vie m'ennuie, mon abbé; rien ne réveille mon âme, ni conversation, ni lecture. Ce que j'ai lu de plus supportable en dernier lieu, c'est *la Vie de Duguesclin*. Elle ressemble à l'Arioste. Avez-vous lu le poëme de Richardet traduit en vers? Je le lis actuellement. Le prologue du second chant est assez bon et celui du septième m'a fort plu. Dans le hui-

tième, à la page huitième, il y a cinq ou six vers qui me plaisent assez; ils commencent ainsi :

Pour être heureux est-il une science?... etc.

On disait ces jours passés Voltaire très-malade. Je le croyais mort; mais il se porte bien. J'en ai reçu une lettre du 4 de ce mois. Il la finit par ces mots : « *Je vous aimerai toujours et votre grand'maman. Mais à quoi cela sert-il?...* »

Avez-vous lu l'extrait du panégyrique de saint Louis dans *le Mercure?* Ne vous en a-t-il pas donné une assez bonne idée?

Je voudrais causer avec vous; j'y aurais bien plus de plaisir qu'à vous écrire. Malgré mon âge, j'abrégerais volontiers mes années de tout l'intervalle qu'il y a du moment où je suis au moment où je désire être.

Madame de Bouville est morte, d'Ussé se meurt, madame de Sully ne donne guère d'espérances [1]. Il y a sept ou huit femmes qui s'en désespèrent; mais madame de Poix l'emporte sur toutes les autres.

[1] La duchesse de Sully, mademoiselle de Poyanne. Elle mourut à vingt ans de suites de couche. La princesse de Poix était son amie intime et lui rendit les plus tendres soins.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 14 octobre 1772.

Vous seriez effrayée, ma chère petite-fille, si vous appreniez par le public l'accident arrivé à l'abbé. Vous ne devez pas l'être en l'apprenant par moi. Aurais-je la présence d'esprit nécessaire pour vous l'écrire, aurais-je le courage de vous rassurer, si les suites de cet accident étaient inquiétantes? Hier, l'abbé étant à la chasse, son cheval arrêté, il s'est avisé de vouloir faire le joli cœur et de passer sa jambe sur l'arçon de sa selle, à la manière des femmes. Il a glissé dans cette position, est malheureusement tombé à faux sur l'épaule, et s'est cassé la clavicule. C'est, à ce qu'assurent tous les médecins et chirurgiens, la moindre des fractures, par son danger qui est nul, par ses suites qui sont sans inconvénients, et par sa douleur qui est la plus légère que l'on puisse éprouver dans une fracture. La sienne est simple. On y a remédié tout de suite; et du moment où il a été pansé, il n'a plus souffert du tout. Après son pansement et la saignée faite, on l'a mis au lit, où il a passé une nuit fort tranquille, quoiqu'il n'ait pas beaucoup dormi. Il est sans fièvre, et si bien que l'on croit même qu'on ne sera pas obligé de le ressaigner ce soir, quoiqu'il soit d'usage de saigner beaucoup dans les fractures. Si celle-ci se passe sans fièvre, ce sera fort extraordinaire, parce qu'on dit qu'il doit toujours y en avoir le second ou le troisième jour. Ainsi, vous ne

devriez pas être étonnée si vous appreniez par les nouvelles de demain qu'il y en aurait eu ce soir ou la nuit prochaine. Pour le présent, l'abbé est très-gai et ne souffre absolument que de ses ligatures et de la contrainte de sa situation, qui est pénible. Ne suis-je pas bien malheureuse, ma chère petite-fille, qu'il arrive un pareil accident à Chanteloup, et que ce soit mon meilleur ami qui l'éprouve ?

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 16 octobre 1772.

A mon réveil je reçois quatre lettres de Chanteloup: une du grand-papa, une de l'incomparable et deux de vous, chère grand'maman. Ah ! je n'ai pas envie de rire ! Ainsi je remets ma réponse au grand-papa quand je serai entièrement rassurée sur l'abbé. Quelle peur vous avez eue et quelle bonté à vous de penser à moi, de prévenir mes alarmes ! Je sens cette marque d'amitié jusqu'au plus profond de mon cœur.

J'attends de votre tendresse d'avoir des nouvelles de l'abbé, non pas des lettres, gardez-vous-en bien ! mais des bulletins. Le premier venu sera bon pour l'écrire. Je suis si troublée aujourd'hui que je ne saurais vous rien dire de plus. J'embrasse le grand-papa, et quand je serai parfaitement tranquille, je tâcherai

de tirer du creux de mon cerveau quelque trait naïf pour répondre à son factum.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche 18 octobre 1772.

Vous êtes indigne de l'amitié que j'ai pour vous, si vous n'avez deviné l'effroi et la douleur que j'eus en apprenant votre accident. Heureusement je suis rassurée sur ses suites; mais il est impossible que vous ne souffriez pas; la contrainte et la gêne sont insupportables, et c'est cependant, mon cher abbé, votre moindre mal. Je vous plains, je plains la grand'maman; je voudrais être avec elle auprès de vous, et y rester sans elle quand elle est obligée de vous quitter. Ayez soin qu'on me donne de vos nouvelles tous les jours; mandez-moi combien de temps vous serez lié et garrotté; ne me laissez ignorer aucun détail. La petite sainte envoie chez M. votre neveu, et elle m'informe de ce qu'il lui mande. J'eus hier un bulletin, j'en attends un aujourd'hui. Dictez-les vous-même et n'y omettez rien.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 18 octobre 1772, à 6 heures du matin.

Cette lettre ne partira que demain par M. de Stainville. Je devrais naturellement attendre, pour vous écrire, l'arrivée du facteur, qui apportera sans doute de très-bonnes nouvelles de l'abbé; mais, ma grand'maman, il m'en apportera peut-être d'un lointain pays qui m'attristeront beaucoup et m'ôteront le pouvoir d'écrire. M. Walpole a un grand accès de goutte. Ce mal, qu'on ne regarde pas comme dangereux, l'est infiniment pour lui; il en a deux fois pensé mourir. Vous n'avez pas les mêmes sujets d'être inquiète pour l'abbé. Mais c'est encore trop de ne pouvoir pas vivre avec lui comme à l'ordinaire et de le voir dans la souffrance et la gêne. Je donnerais toute chose au monde pour être avec vous tant que durera cette triste situation.

Qu'avez-vous dit du billet du grand-papa? Y en a-t-il jamais eu d'aussi charmant? Sa parodie est un chef-d'œuvre. C'est un parfait échantillon de la gaieté, de la grâce et de la justesse de son esprit. Il est de toute impossibilité d'y répondre; l'entreprendre serait rappeler la fable de l'âne et du petit chien.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

24 octobre 1772.

Ma fracture va très-bien, il ne faut plus que de la patience. Vous allez juger si elle est difficile. La grand'-maman a la bonté de passer une grande partie de la journée avec moi; le reste de la compagnie, sans aucune exception, y vient tous les jours successivement, ou ensemble. Je reçois de la part de mes amis beaucoup de lettres pleines de l'intérêt le plus tendre. Je ne doutais pas du vôtre, et je n'en suis pas moins touché. Je conclus de tout ce détail qu'il n'y a rien de si avantageux, pour se garantir de l'ennui, que de se casser la clavicule.

Votre réponse au problème du grand-papa est charmante; il en a été ravi, ainsi que la grand'maman; cette grand'maman qui vous aime tant, et qui, dans cette occasion, me paraît la meilleure dame de charité, la meilleure sœur grise et la plus adorable femme qui ait été. Je vous raconterai quelque jour tout ce que sa bonté pour moi lui a inspiré de soins, d'inquiétude et de vigilance.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi 27 octobre 1772.

Je ne puis vous exprimer, chère grand'maman, combien j'ai ressenti votre situation. Elle aurait suffi pour me causer bien du chagrin, et, dans ce même temps, j'en avais de particuliers qui m'étaient bien sensibles et qui subsistent encore. Depuis plus d'un mois M. Walpole est pris de la goutte de la tête aux pieds; ses souffrances sont affreuses. Les nouvelles du 20, qui sont les dernières, disent que depuis deux jours elles sont un peu diminuées. Je n'ai pas la force de soutenir de grands malheurs, mon esprit en est accablé. Ces derniers événements m'ont fait faire une enjambée vers l'imbécillité de la vieillesse. Ne soyez pas étonnée si je vous écris plus rarement; mes sentiments sont toujours les mêmes quant à la vivacité, mais ils ne produisent plus dans ma tête que des idées confuses; je ne trouve plus d'expressions. Voilà l'état de votre petite-fille.

Je ne sais pas ce qu'est devenue l'affaire de l'Arsenal; je me tiens pour battue. Le grand-papa plaide trop bien pour qu'on puisse y répondre.

Vous a-t-on raconté le testament de d'Ussé. Comme vous ne craignez pas les répétitions, le voici.

Il ressemble au mémoire d'Arpagon dans *l'Avare*[1].

Il laisse à mademoiselle de Lespinasse un Moreri nouvelle édition; une jatte de porcelaine, son violon et quelques cahiers de musique à la petite sainte; son pupitre à M. d'Aumont, ses chenets à madame Rondet, etc., etc. Je vous fais grâce des autres legs.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 1er novembre 1772.

La maréchale de Luxembourg part après-demain pour vous aller trouver. Ce serait une belle occasion pour causer avec vous. Hé bien! chère grand'maman, il est honteux de l'avouer, je ne sais que vous dire. Vous parler de ma tendresse ne vous apprendrait rien de nouveau, et puis, quand je suis dans l'abattement, je ne sais plus m'exprimer. Abandonnons donc ce sujet, je ne suis pas digne de le traiter; moquons-nous

[1] M. d'Ussé avait été fort lié avec madame du Deffand et le président Hénault, qui, dans un portrait qu'il a écrit de lui, fait connaître son mérite, son esprit et ses continuelles distractions. « Ses lettres, dit-il, sont pleines de ratures, comme ses conversations de parenthèses. » Il finit par ce trait qui donne l'idée la plus avantageuse de M. d'Ussé : « Tout le monde l'aime; les uns par goût, les autres par air; heureux l'homme né assez vertueux pour l'aimer par sentiment! »

de notre prochain, la matière ne nous manquera pas. Mais il faudrait l'adresse et la grâce du grand-papa!

La maréchale prétend qu'elle sera très-fâchée de rencontrer l'évêque d'Orléans, et moi je lui ai prédit qu'il serait dans peu son meilleur ami, et qu'elle lui rendrait des visites à Meun; vous la garderez vraisemblablement un mois.

Paris est désert; mais la semaine nous ramènera bien du monde. Le pauvre baron me manque beaucoup; mon rôle était d'être la consolatrice de Job. Je suis déplacée avec les gens heureux. Je suis toujours fort inquiète de mon ami; j'en attends des nouvelles cette après-dînée, et je les ajouterai à cette lettre. Est-ce que vous n'avez pas encore vu le Stanley? Il est ici depuis plusieurs jours, il me dédaigne.

Wiart, qui avait fait une grande absence, revint hier; il ne reprend pas encore son office de secrétaire, parce qu'il est dans la plus grande inquiétude de sa femme qui est assez malade; ce qui me fâche beaucoup.

J'ai reçu depuis peu une lettre de Voltaire. Il me dit qu'il ne reviendra pas à Paris tant qu'il sera mal avec vous; qu'il a le cœur vraiment ulcéré; il m'envoie un billet pour Lekain. Il le prie de me venir lire ses *Lois de Minos* parce que, dit-il, il croit que j'aime le roi de Suède et même un peu le roi de Pologne. Je comprends ce qu'il veut dire; il veut détourner les applications qu'on ne manquera pas de faire de plusieurs traits de cette pièce à tout ce qui s'est passé ici; c'est le sénat de Suède qu'il a eu en vue et non

notre Parlement; voilà sa pensée, si je ne me trompe.

Je crois que j'écrirai demain à l'abbé; pour aujourd'hui, on tirerait plutôt de l'huile d'un mur que le plus petit billet de ma main.

Ce lundi 2.

Point de courrier d'Angleterre et, par conséquent, point de nouvelles.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL ET A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 18 novembre 1772.

J'hésite quelle sera la suscription de cette lettre, n'en voulant écrire qu'une; mais, soit à la grand'-maman, soit au grand abbé, je puis dire également tout ce qui me passera par la tête.

Je n'ai point grande nouvelle à mander; je n'en sais jamais aucune que vous ne les sachiez avant moi. Je puis seulement vous apprendre un nouveau trait de la sage conduite de mademoiselle d'Ussé. Elle a écrit à M. de Maurepas qu'elle avait été fort tentée d'envoyer à madame de Maurepas la bague de diamants que M. de Céreste[1] avait laissée à son frère par

[1] Ces noms sont d'anciennes connaissances, on les trouve souvent cités dans les lettres du président Hénault à madame du Deffand, de 1742.

son testament, comme une chose très-convenable; mais que, toutes réflexions faites, elle avait préféré d'en faire présent à l'évêque de Lisieux[1], qui la nourrit depuis cinq ans, et, comme elle veut pourtant leur faire un présent, elle leur envoie le catalogue de ses livres, pour qu'ils choisissent ceux qui leur conviennent; et, comme il n'y en peut avoir qui vaillent autant que cette lettre, M. de Maurepas s'en contente et pâme de rire.

On lut avant-hier, chez moi, les *Lois de Minos*, et ce fut Lekain qui fit cette lecture. Je n'en parlerai point, non plus que de l'épître à Horace. Jugez de la tragédie par l'épître, et vous ne vous tromperez pas[2]; elles sont toutes deux de la même date[3]. Elles ont soixante-dix-huit ans. Mais c'est bien à moi à citer des dates!

Mon ami est toujours malade et j'en suis fort inquiète. Je ne lui laisse point ignorer les bontés de la grand'maman et votre amitié, cher abbé. M. Stanley est parti aujourd'hui sans m'avoir honorée d'aucune visite.

Je n'ai pu me défendre de montrer au prince de

[1] J.-M. de Cazitan de Conclaret, précédemment évêque de Gap et d'Auxerre.

[2] Ce jugement, qui n'est que sévère pour la tragédie, est injuste pour l'épître.

[3] Cette lettre et une autre adressée à Voltaire sont aussi de la même date, dictées le même jour. Il faut bien convenir que les éloges prodigués dans la dernière font tort à la franchise habituelle de madame du Deffand.

Beauvau la lettre du grand-papa; vous ne doutez pas du plaisir qu'elle lui a fait; mais je ne l'ai montrée qu'à lui.

J'ai fait les compliments de la grand'maman à l'ambassadeur de Suède, et les vôtres, cher abbé; ils ont été reçus avec onction, dévotion, enthousiasme: c'est le meilleur homme du monde, et, en vérité, je crois que je l'aime; mais pas autant que notre baron, de qui j'ai reçu une lettre de Lyon. Il se portait mieux. Il me charge de parler sans cesse de lui aux maîtres de Chanteloup et à vous. J'ai bien envie que vous ayez la liberté de vos doigts et que votre *canicule* ait repris toutes ses facultés. La canicule de mon esprit est bien plus fracassée que n'a été la vôtre, et si cet accident n'empêche pas d'écrire, il empêche de bien dire, et il n'y a point de remède.

Adieu, chère grand'maman; adieu, cher grand abbé, croyez que tout ce qui vous aime le mieux gît dans un tonneau à Saint-Joseph.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 23 novembre 1772.

Si je laissais partir madame du Châtelet[1] sans

[1] Femme du marquis, puis duc du Châtelet, fils de la célèbre Émilie de Voltaire. Ce fut pour elle que devant le tribunal révo-

vous écrire un petit mot, ce serait (en style de dévot) résister à la grâce. Oui, ce serait y résister, et de plus d'une sorte; je perdrais une occasion de me rappeler à votre souvenir et je ne répondrais pas à la bonne grâce avec laquelle madame du Châtelet m'a permis de la charger d'une lettre.

Je n'ai cependant rien à dire. Je ne saurais me persuader que vous ne sachiez pas toutes les nouvelles courantes, et que je puisse jamais vous rien apprendre. Je puis cependant vous dire que les archevêques de Toulouse et de Narbonne font des merveilles aux États. Ils ont obtenu, par leurs éloquentes représentations, de faire retirer la défense de l'exportation des blés de province à province, ce qui les fait adorer de la leur.

Les Beauvau, avec madame de Poix, partirent hier pour la Lorraine; ils n'en seront de retour que vers le 15 ou le 20 du mois de décembre.

Je ne sais ce qu'est devenu M. du Bucq. Depuis le mois de juillet, qu'il m'apporta les lettres de madame de Maintenon, je n'en ai pas entendu parler, et j'ai

lutionnaire la duchesse de Grammont se dévouait si noblement. « Il serait inutile, dit-elle aux juges (si c'étaient des juges!), que je » songeasse à me défendre. Tout m'accuse devant vous, et je ne » cherche pas d'excuses. Mais madame du Châtelet n'a jamais pris » part aux affaires publiques. Par goût, par caractère, elle en était » éloignée, et il n'y a pas une personne qui, par sa manière de » vivre, prête moins aux accusations et même au plus léger » soupçon. » Madame du Châtelet était sortie de France; les conseils de madame de Grammont l'avaient décidée à revenir; celle-ci ne pouvait se le pardonner.

tous ses manuscrits en ma possession. J'aimerais mieux que ce fussent ceux qui m'ont été refusés. Ces lettres ne sont point curieuses, ni même trop agréables, et sans le goût que j'ai pour ce genre, qui me ferait trouver du plaisir à lire les malles des courriers, je n'en aurais pas eu à lire celles-là.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 30 novembre 1772.

Non, assurément, nous ne vous renvoyons pas madame la maréchale de Luxembourg; mais nous ne pouvons pas la retenir. Si nous avions des droits pour l'arrêter, il faudrait venir nous l'enlever. Plus elle prolonge ses voyages, et plus elle nous prépare de regrets à son départ. Quant à madame de Lauzun, laissez dire à vos dissidentes tout ce qu'elles voudront de leur merveille; mais soyez sûre qu'il n'y a pas une jeune personne plus aimable, mieux élevée, plus intéressante et plus charmante en tout que l'est ma nièce [1]. C'est un naturel parfait, orné de toute la culture qui lui est propre, mais sans aucune manière. Je ne voudrais pas

[1] Toutes les personnes qui ont connu madame de Lauzun, à commencer par Rousseau, en parlent comme fait ici la duchesse de Choiseul. Son mari seul, dans les mémoires qu'on lui attribue, la peint d'une manière moins favorable.

que ma fille eût le ton de Colette pervertie, comme dit madame de Voyer, par la société; mais, d'un autre côté, je voudrais que, sans sortir de son naturel, on se prêtât aux formes que cette société a consacrées. Je ne voudrais pas qu'on fût scandaleuse pour être philosophe, pincée pour être vertueuse, romanesque pour être sublime, grossière pour être franche, triviale pour être naturelle; et madame de Lauzun n'est rien de tout cela. Je veux surtout que l'âge, la figure, l'esprit, le maintien, le caractère, soient assortis; et madame de Lauzun est un modèle de ce parfait assortiment. Je veux que, si on a un esprit plus avancé que son âge et un caractère plus décidé, on propose cependant ses opinions avec la modestie du doute, quitte à rester intérieurement de son avis; que si on a une âme plus forte que celle qu'on reconnaît communément aux femmes, je veux que, à quelque âge que ce soit, on ne la manifeste qu'avec la timidité et la mesure qui peuvent en faire pardonner la supériorité; et je ne veux pas, sur toute chose, que vous montriez ma lettre, parce qu'on en pourrait faire des applications auxquelles je ne pense pas et qui me feraient des ennemis.

Vous me grondez de ne vous avoir pas parlé de la brillante compagnie que nous avons ici; c'est qu'il me semble qu'elle ne doit rien avoir de nouveau pour vous, parce qu'elle n'a rien de nouveau pour moi, et que, excepté l'évêque d'Orléans, qui doit y être beaucoup à présent, il n'y a que le chevalier de Coigny et M. d'Osmont qui n'y soient pas encore venus. Ah! si

fait : il y a eu M. le vicomte et madame la vicomtesse de Clermont; j'ai oublié de vous en parler, parce que je ne les connais pas.

Ce que vous me dites des *Lois de Minos* ne me donne point envie de les lire, et quoique vous m'assuriez que c'est une allusion à l'événement de Suède, je n'en reste pas moins persuadée que l'intention secrète est l'éloge du chancelier. Avez-vous lu la réponse d'Horace ? Elle m'a paru bien longue. Beaucoup de paroles et peu de choses; des vers pour des vers; quelques-uns même assez durs, d'autres assez jolis, mais aucun qui vaille :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage,

le meilleur de l'épître à Horace, qui, comme vous dites fort bien, ne vaut pas non plus grand'chose.

On dit que ce qui n'a pas été fini à Fontainebleau est réservé pour les étrennes. On dit que ce qui n'a pas été consommé à Fontainebleau l'a été à Versailles. On veut que je m'intéresse à cette consommation, et elle ne me fait rien du tout. Je m'intéresse bien plus au succès de nos évêques de Languedoc, parce que leur succès a fait le bien d'une grande province, que je les aime, que j'aime le bien, et que je suis bien aise que le bien arrive par les gens que j'aime.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 7 décembre 1772.

Nous n'avons plus de vos nouvelles. La grand'-maman vous écrivit hier pour vous reprocher votre silence; elle me charge aujourd'hui de joindre aux plus respectueuses remontrances les plus grosses injures; mais je n'ai la force d'employer ni les unes ni les autres, parce que les premières sont trop froides et les secondes trop chaudes.

Vous vous plaignez, dans une de vos lettres, de n'en point recevoir de Chanteloup, mais vous savez bien que la grand'maman n'a guère de moments à elle, et que je n'avais pas de main à moi. Je l'ai recouvrée enfin cette main, mais si vous saviez à quel prix! Je la traîne de toutes mes forces sur le papier. Je ne puis pas encore plier mes doigts; mon bras n'est plus enflé, mais les nerfs ont tant souffert de la contraction, du défaut d'exercice, et peut-être de la chute, qu'au moindre mouvement je sens des douleurs très-vives. On m'assure pourtant que, à force de les agiter, je les rétablirai. Et puis on s'en prend au vent du Nord, au vent du Midi, au brouillard, au soleil, à la lune. Je suis très-honoré sans doute qu'ils veuillent bien se mêler de mon bras, mais j'aimerais mieux qu'ils se mêlassent du reste de la nature, qui ne va pas trop bien, et de certaines têtes qui vont encore plus mal!

Je n'ai pas encore pu reprendre ma gazette. J'ai

reçu pendant deux mois une si grande quantité de lettres qui sont restées sans réponse, et ce silence a suspendu une si grande quantité de petites affaires qui me regardent, que je suis obligé, malgré moi, à m'en occuper dans les moments où je puis écrire. Vous ne concevez pas, non plus que la grand'maman, que je puisse avoir des affaires ! C'est que les vôtres et les siennes se font sans que vous vous en aperceviez. Mais quand on a une nombreuse famille dont il faut partager les peines, un bénéfice qui est une source de procès et de discussions, des devoirs d'état qui demandent beaucoup de temps, et qu'avec tout cela on n'a ni intendant, ni homme d'affaires, ni clavicule, on doit être aisément accablé de soins. De tous les genres de félicité que la fortune peut accorder aux hommes, j'aurais choisi les deux parts de La Fontaine ;

L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

M. le comte de Stainville est parti ce matin. M. de Bezenval part demain avec M. de Pignatelli, fils de M. de Fuentes. Restera madame la comtesse de Brionne et madame de Lorraine, et madame du Châtelet ; et puis MM. de Boufflers, de Lille, l'abbé Béliardi. M. de Félino a passé deux ou trois jours, ainsi que M. le marquis d'Armentières, à son retour du Poitou.

Hier soir nous apprîmes la démarche de M. le prince de Condé ; elle m'a rappelé l'histoire de ce gouverneur hollandais qui, dans la guerre de 1745, ne voulait pas rendre sa place. Notre général, je ne sais pas lequel,

avait gagné le secrétaire de ce gouverneur, qui disait toujours : « Je ne puis rendre à la première sommation une place que je dois garder ! — Eh ! monsieur, lui répondit le secrétaire, il y a quinze ans que vous la gardez !... » Et sur cette raison il la rendit.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 11 décembre 1772.

Dans le moment où je lisais votre lettre, qui fut hier à trois heures après-midi, vous deviez lire la mienne que vous a portée M. de Rhodez ; elle était ancienne. Il est arrivé de grands événements depuis qu'elle a été écrite. Vous les savez ; il faut voir quelle en sera la suite[1]. Je ne sais encore si c'est l'ouvrage du magistrat ou du duc ; les avis sont très-partagés ; peut-être n'est-ce ni de l'un ni de l'autre ; nous verrons ce qui arrivera au jour de l'an. J'ai bien du penchant à croire qu'ils[2] souhaiteront tous la bonne année. J'avoue, chère grand'maman, que depuis que le grand-papa a quitté le théâtre je ne m'intéresse ni aux acteurs ni aux pièces qu'on représente. Je ne m'occupe que de

[1] M. le prince de Condé avait fait sa paix et était revenu à la cour.

[2] Les princes.

ce qui se passe à Chanteloup et à une petite campagne bien loin d'ici, dont le maître est toujours malade. Les dernières nouvelles m'ont bien chagrinée. Cette maudite goutte ne finit point; il y a près de trois mois qu'elle dure. Je ne reçois des nouvelles que tous les huit jours; c'est dimanche que j'en attends.

Je soupai hier chez la petite sainte; il n'y avait que Pont de Veyle et moi. Je passai une fort bonne soirée; nous eûmes notre franc parler, et cela est agréable. Le fils et la belle-fille sont encore chez leur père [1]. Celui de la petite sainte [2] est insupportable. Il avait pris médecine. Il nous fit de grandes excuses de ne pas rester avec nous; j'avais bien envie de lui en faire de grands remercîments.

La maréchale est à Montmorency depuis avant-hier; elle n'en reviendra que le 24, jour à jamais mémorable pour moi, où je versai bien des larmes, et qui m'a coûté le plus grand bonheur de ma vie.

On dit que les Beauvau reviennent aujourd'hui. La princesse aura bien de la besogne; il faudra qu'elle fasse un grand usage de son éloquence; et son crédit sur le chef [3] devient bien nécessaire, car on le croit tout prêt à se rendre.

Je vous avoue que tous ces personnages me paraissent peu imposants et intéressants. Tout se ressemble aujourd'hui, tout est plat et fastidieux; encore

[1] M. de Gouffier.
[2] M. de Retz.
[3] M. le duc d'Orléans.

si l'on avait quelques bons livres! Mais les auteurs sont du même genre. Avez-vous lu rien de moins piquant que cette correspondance d'Horace? Je n'entends plus parler de Voltaire et je ne m'en soucie pas. Je ne désire que la vôtre, celle de l'abbé qui renferme celle du grand-papa et celle de mon ami; par delà, je ne désire rien, je reste dans mon tonneau, je bâille et je me moque successivement. Cette lettre-ci pourra bien vous en faire faire autant.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 23 décembre 1772.

Il me revient de tout côté que vous êtes plus jolie que jamais, grasse, bien portante, que vous jouez trois pièces de clavecin à ravir; que le grand-papa ne tousse presque plus, que vous êtes gaie et contente. Le ciel en soit loué et vous maintienne dans cet heureux état.

Le voyage de Montmorency finit aujourd'hui; il a été le plus brillant du monde; monseigneur le duc d'Orléans y a couché trois nuits. Les princes et les princesses y étaient à foison; je m'en suis tenue à la gloire d'y être invitée. Ce n'a point été à cause de la saison, de la distance, ni de mon âge; rien de tout cela ne m'aurait empêchée d'y aller si la compagnie eût été différente et peu nombreuse. Je ne vais plus que chez mes plus particuliers amis, quand ils sont

presque seuls; mon tonneau est mon centre. Je le quitte rarement, et, sans me piquer d'être philosophe, je pourrais bien l'être plus que Diogène, car je n'ai point de lanterne; j'en connais l'abus, on ne peut trouver ce qu'il cherchait dans le lieu où j'habite.

Je ne vous demande point ce que vous pensez sur ce qui se passe aujourd'hui, vous ne vous en occupez guère, ni moi non plus, en vérité. Voltaire a fait anciennement un petit écrit dont le titre est : *Sottise des deux parts.* On pourrait dire aujourd'hui : *Sottise de toute part.* Rien n'est moins intéressant que toutes les affaires présentes et que tous les gens qu'elles regardent.

Chère grand'maman, je vous dis adieu en vous répétant, ou sans vous répéter que je vous aime.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 2 janvier 1773.

C'est à vous que j'adresse cette lettre aujourd'hui. Depuis votre dernière et la gazette du grand abbé, il s'est passé ici des événements auxquels on ne sait quelle qualification donner : peut-être sont-ils au-dessous de rien, peut-être deviendront-ils très-importants ; c'est ce que le temps nous apprendra. Nous verrons comment finira le combat des bêtes féroces. S'ils

pouvaient s'étrangler mutuellement, quel plaisir ce serait !

Qu'avez-vous dit de la dernière lettre? J'en ai été très-contente. L'autre m'avait paru détestable, amphigourique, basse; celle-ci est noble, pathétique, claire. Si vous ne l'approuvez pas, je croirai avoir tort. On dit qu'elle est de M. de Belle-Isle. Je n'ai causé qu'avec le grammairien[1]. J'évite l'éloquence de l'épouse: la sublimité de sa politique est trop au-dessus de ma portée; ce n'est que par les effets qu'elle produit que j'en puis juger. Je serais bien fâchée d'être admise à son aréopage, non plus qu'à celui du temple[2], qui, comme vous voyez, a son tribunal à part, et dont les desseins sont d'acquérir une gloire immortelle, que je leur souhaite au nom du Père, etc.

Le récit que l'abbé m'a fait de l'histoire de Champagne m'a touchée au delà de toute expression. Voilà comme on vous est attaché, chère grand'maman ! L'abbé et moi nous l'admettons en troisième. J'espère que j'apprendrai par la première gazette quel sera le choix que vous aurez fait. Cette gazette fait le bonheur de ma vie.

Ce n'est point la solitude qui cause mon ennui; je vois assez de monde, je suis rarement seule; mais tout ce que je vois m'est indifférent. Je suis séparée de tout ce que j'aime, et je n'ai pas le bonheur de m'accommoder de ce que j'ai quand je n'ai pas ce qui me manque.

[1] Le prince de Beauvau.
[2] La comtesse de Boufflers.

J'ai reçu hier les livres de M. Walpole; vous savez que ce sont les mémoires de M. le chevalier de Grammont. L'avertissement nous dira pourquoi il a fait cette édition. Que voulez-vous que je fasse de votre exemplaire et de celui de l'abbé? Voulez-vous que je vous les envoie brochés ou que je les fasse relier? Vos livres ont-ils une reliure uniforme?

Je dirai à mon ami toutes les choses obligeantes que vous me dites pour lui; je crains bien de ne plus le revoir.

Vous savez la mort de madame de Montblin. Je n'ai point vu M. de Côte. Je me suis fait inscrire chez lui. On le dit très-affligé.

Il y a mille ans que je n'ai vu la petite sainte; j'en suis fâchée, car je l'aime beaucoup, et puis elle m'est une occasion de parler de vous. Je les mets toutes à profit, et je dois vous dire que madame de Luxembourg me procure souvent cette satisfaction.

Le grand-papa veut-il bien que je l'embrasse? Parle-t-il quelquefois de la petite-fille? Permettez que je dise à l'abbé que ses gazettes me charment, et qu'il m'obligera infiniment s'il veut bien y employer ses moments de loisir. Je sais qu'il en a bien peu; aussi ne doit-il attendre de moi que beaucoup de reconnaissance et jamais de reproches.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, 8 janvier 1773.

Ah! l'abbé, l'abbé! si j'avais écouté à la porte de la grand'maman depuis ma dernière lettre, j'aurais entendu de quoi rabattre ma vanité. « Mais, l'abbé, que dites-vous de la petite-fille? — J'en suis surpris, madame. — Trouver cette lettre belle [1], noble; avouer qu'elle en est contente! Mais qu'est-ce que cela veut dire? est-ce politique? — J'avoue, madame, que je ne sais qu'en penser. Je sais bien qu'elle est quelquefois absurde; elle n'a sûrement point changé de sentiment, et, s'il s'agissait de vos intérêts, elle porterait de meilleurs jugements : son esprit s'égare, mais jamais son cœur! — Ah! l'abbé, vous dites bien! Tout ceci ne fait rien au grand-papa, et que sait-on s'il n'en arrivera pas un événement heureux? Du moins elle le peut penser...! » Oui, chère grand'maman, c'est en effet ce que je pense, et je vais vous dire pourquoi je suis si contente de cette lettre. D'abord elle me paraît fort bien écrite, et je soutiens qu'elle n'est pas contradictoire; il y a des occasions où l'on ne conforme pas ses démarches à ses opinions, et quand on veut prouver sa soumission par sa conduite, il y a

[1] Une lettre de M. le duc d'Orléans au roi. Il venait, suivant l'exemple de son cousin, le prince de Condé, de se réconcilier avec la cour. Il avait obtenu, en récompense de cette démarche, la permission d'épouser secrètement madame de Montesson.

de la vérité et de la noblesse à déclarer qu'on n'a point changé d'opinion. Des enfants avec leur père, des femmes avec leur mari, des domestiques avec leur maître et des sujets avec leur roi peuvent se soumettre à ce qu'ils désapprouvent, surtout quand leur résistance serait de toute inutilité, qu'ils l'ont soutenue assez longtemps pour être convaincus qu'elle ne peut produire aucun bon effet ; et je trouve alors de la loyauté à déclarer, en se soumettant, que l'on ne change point d'opinion. Mais c'est, dit-on, rétracter ses protestations ! Ah ! oui, j'en conviens ; aussi n'est-ce point la conduite que j'approuve ; mais, voulant avoir cette conduite, j'en approuve la manière, c'est-à-dire, la lettre. Car pour le reste, c'est-à-dire ce qui s'ensuit, je ne pense pas de même. Mais enfin, cher abbé, je veux bien encore convenir que je me suis trompée. Mais si vous entendiez madame la Palatine, elle vous donnerait envie de la contredire ; il n'y a point d'éloquence plus prolixe, plus bruyante, plus dominante. Dans la conversation je m'avisai de dire : Mais si on intentait des procès aux princes, se laisseraient-ils juger par ce Parlement-ci ? — Oui, dit-elle, sans doute, puisqu'il n'y a pas d'autres juges. — Mais, madame, n'est-ce pas cela qui serait contradictoire, et les reconnaître comme juges, n'est-ce pas un acte d'acquiescement ? — Non madame ! Jésus-Christ et Charles Ier l'ont preuve du contraire. » Voilà comme madame la Palatine raisonne, et moi, comme M. de Beaufort, je serais tentée d'abréger la dispute par un soufflet, pour changer la face des affaires.

On dit que le chancelier chancelle, que le d'Aiguillon l'aiguillonne terriblement; enfin que le combat est un combat à mort. Le ciel en soit loué! Qu'ils périssent tous les deux, et qu'ils nous renouvellent la Thébaïde!

On a fait un très-méchant couplet; que cela ne vous fasse pas croire qu'il est de moi; il n'en est pas, je vous le jure. Le voici :

Du d'Orléans et de son fils,
Que dites-vous, compère?
Ne leur trouvez-vous pas l'esprit
De monsieur leur grand-père?
Le pont tournant, l'abbé fripon,
La faridondaine, la faridondon!
Les font honorer dans Paris, biribi,
A la façon de barbari, mon ami!

Il n'y a ni rime ni raison. Je ne compris pas d'abord ce que c'était que le pont tournant; et puis leur grand-père!... C'est leur grand-oncle qu'il fallait dire. Enfin je serais honteuse qu'il fût de moi.

Je vous dis à l'oreille que je ne fais nul cas d'aucun prince. Que leur protestation, que leur rétractation, leurs récriminations, leurs contradictions, tout cela me paraît de la bouillie pour les chats. La fermeté de M. le prince de Conti sera un beau trait dans l'histoire[1]; mais il en coûtera bon au pauvre M. de Laborde. Il est enivré du mérite sublime du prince, de

[1] Le prince de Conti tint bon et ne fit aucun acte de soumission. « Mon cousin l'avocat n'est point las de chicaner, » disait Louis XV.

qui il croit devoir payer les dettes. Mais c'est assez bavarder sur des choses qui ne me font rien. Vous sentez bien, l'abbé, que je désire que cette lettre ne soit vue que de vous et de la grand'maman et qu'elle soit jetée au feu tout de suite.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, 18 février 1773.

Vous ne me donnez plus de nouvelles de la grand'-maman, je me flatte que c'est bon signe; mais, cependant, je serais bien aise de savoir ce qui en est.

J'ai envie, mon cher abbé, de vous écrire à mon tour en forme de gazette. Je n'ai pas le talent d'avoir comme vous des styles de tous genres; tout au contraire, je n'en ai aucun. Eh bien, c'est une raison pour me servir de celui-là comme je ferais d'un autre.

Je vous dirai donc que lundi 25 de janvier madame de Forcalquier soupa chez madame de La Vallière. Je ne sais pas quel était le reste de la compagnie.

Le mardi 26, je soupai chez les Brienne avec l'évêque de Mirepoix, M. de Caraman. Vous comprenez bien que l'archevêque de Toulouse y était. On n'y dit aucune nouvelle; il ne fut presque question que du retrait que M. de Genlis avait signifié à M. de Villequier de la terre de Genlis. Je vins me coucher à une heure,

et, par parenthèse, je me réveillai à trois, et je ne pus jamais reprendre le sommeil, ce qui fit, comme vous voyez, une nuit blanche comme neige. A midi, madame de Caraman envoya chez moi me dire de deviner quelle était la nouvelle dame que madame d'Aiguillon avait menée la veille à Choisy. Je dis d'abord : « Ce ne peut pas être madame de Forcalquier. — Pardonnez-moi, me dit-on, c'est elle. Je fis prier madame de Caraman de venir prendre du thé chez moi et me raconter tout cela. Elle y vint, et elle me dit que, ayant soupé la veille chez madame de La Vallière, il y était venu plusieurs personnes successivement qui avaient dit que cette dame était à Choisy. Madame de La Vallière voulut le nier, disant que madame de Forcalquier avait soupé avec elle la veille, qu'elle était dans des dispositions bien différentes, qu'elle parierait que c'était une fausse nouvelle, et comme on insista à lui assurer que rien n'était plus positif, elle consentit à croire qu'elle y était allée, mais seulement pour la comédie où devait jouer la nouvelle actrice, et qu'elle l'aurait vue dans une loge grillée. « Non, madame, elle y doit souper. Souper ! Ah ! je suis bien sûr que non, je sais ce qu'elle pense, et je parierai contre qui voudra. — Ne pariez point, madame, rien n'est plus certain. » Madame de Caraman fut tentée de m'envoyer un billet chez les Brienne pour m'apprendre cette nouvelle ; mais se rappelant que M. de Caraman y soupait avec moi, elle ne douta pas qu'il ne me l'eût apprise. En rentrant chez elle, elle lui demanda ce que j'en avais dit, elle fut fort étonnée qu'il ne m'en eût pas parlé.

Voilà ce qu'elle me raconta pendant notre thé. La dame n'y a point couché, mais elle y couchera ; elle ne s'est pas engagée à être de tous les voyages. Ce n'est pas une femme à tous les jours. Il y avait huit dames à ce souper, quatre de chaque côté, l'une à côté de l'autre. A la droite, madame la comtesse [1], mesdames d'Aiguillon, de Forcalquier et de Mazarin. A la gauche, madame la maréchale, mesdames de l'Hôpital et de Créné.

Mercredi 17.

C'est ce jour-là que j'ai appris tout ce qui s'est passé le mardi. Je vis assez de monde l'après-dîner: mesdames de Luxembourg, de Beauvau, de Lauzun, de Boufflers soupèrent chez moi. Les hommes étaient : l'archevêque de Toulon, l'évêque de Mirepoix, MM. de Beauvau, de Broglio, Pont de Veyle, l'ambassadeur de Naples, de Beauffremont. La soirée fut fort douce, on ne parla que de la nouvelle du jour.

Jeudi 18, à 2 heures après-midi.

Je soupe ce soir chez madame d'Enville avec les Beauvau, et je vais me lever. Mais non ! il est de trop bonne heure. Je veux encore causer avec vous. Je quitte le ton de gazette, il me gêne.

Le d'Aiguillon ne soupa point le mardi à Choisy. Je ne sais d'où cela vient, mais j'ai quelque chose en moi qui m'empêche de le croire vraiment ministre. Il

[1] Du Barry.

me semble qu'il n'est là que pour remplir une place vacante, et où il ne doit rester qu'en attendant celui à qui elle appartient, ou que celui à qui elle est destinée soit arrivé. Enfin, tout ceci me paraît un château branlant, et il arrivera quelque coup de vent qui le renversera. Ce qui me paraît le plus stable, c'est le Terray; c'est un rocher; un coup de vent ne suffira pas pour le renverser, il faut un tremblement de terre. Je ne crois pas qu'on doive le désirer.

Voilà, mon abbé, le monde qui va vous arriver à foison. Vous aurez plus de temps pour m'écrire et plus de choses à me mander. Je ne sais quand cette lettre partira; la voilà prête pour la première occasion; j'y ajouterai peut-être.

Ce vendredi 19.

Cette occasion sera vraisemblablement lundi que M. de Liancourt ira vous trouver. Je n'attends de vos nouvelles que par les petits de Choiseul. Je n'ai point vu la petite sainte depuis leur départ; elle ne se porte pas très-bien. Il n'en est pas de même de madame d'Enville; elle est bien vivante; elle avait été à la Comédie entendre la nouvelle actrice [1]. On ne parle que de cette actrice, on l'élève jusqu'aux nues. Je suis bien trompée si sa vogue se soutient.

Je vous envoie une petite brochure que mon colporteur m'a apportée et que personne ne dit avoir vue. C'est cependant de Voltaire, à ce que je crois. Je ne sais s'il fera la sottise de répondre aux *Trois Siècles*.

[1] Mademoiselle Raucourt.

Je n'entends plus parler de lui, et je ne m'en soucie guère. Comment avez-vous trouvé l'article de La Harpe dans *le Mercure*, sur les *Trois Siècles?* J'entendrai lundi sa tragédie des *Barmécides* tout entière ; il nous en a déjà lu trois actes. Je doute que les comédiens la reçoivent. Tous ces beaux esprits, mon cher abbé, sont bien peu de chose ; ils tirent leur gloire de la protection que leur accorde Voltaire. Sa mort leur coupera la tête.

Il y a un siècle que je n'ai eu de vos nouvelles; ce n'est pas qu'on ne m'aime plus, la grand'maman n'est pas capable d'oublier sa petite-fille, et vous, l'abbé, vous m'aimerez toujours, j'en suis sûre ; cependant, pour prévenir toute inquiétude, *redites-me-le.*

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 3 février 1773.

Je fis hier mes adieux au prince et à la princesse. Après que vous les aurez embrassés et que vous leur aurez marqué votre joie excessive de les voir, quand cette joie sera calmée, vous lirez paisiblement la lettre de votre petite-fille. Je ne la remplirai pas de nouvelles. Qu'est-ce que je pourrais vous apprendre de plus que ce que vous apprendrez par eux qui sont dans la bouteille ? Ils vous conteront mille faits et gestes de madame de Mazarin, mille tracas que j'ignore ou que j'oublie l'instant d'après qu'on me les a contés.

Les petits Choiseul me rendirent visite hier. Je ne sais pas comment vous les trouvez; pour moi, ils me plaisent, je leur trouve de l'esprit, et l'esprit de leur âge.

Le prince vous porte une lettre ou un discours de Voltaire qu'on lut hier chez moi, que l'ambassadeur de Naples avait apporté, et qu'il annonça comme le plus agréable écrit sorti de la plume de Voltaire. Il me parut à moi le plus long, le plus froid et le plus ennuyeux. Mais cet homme est fou de la philosophie et surtout des philosophes, l'admirateur enthousiaste des d'Alembert, des Saint-Lambert, des Marmontel, etc., etc.; mais, plus que tout cela, le plus fervent adorateur de la Palatine [1]; c'est un bonhomme qui réunit en sa personne toute la comédie italienne.

J'attends incessamment une visite d'Angleterre. Ah! ce n'est point Horace; il est repris de sa goutte; elle épuise tellement ses forces que je crains bien de ne le jamais revoir. C'est une dame de beaucoup d'esprit, qui s'appelle madame Graville; elle passera ici six semaines ou deux mois. Je crains un peu, je l'avoue, que ce soit une petite gêne; mais si elle écarte l'ennui, j'aurai fait un bon marché. Vous savez qu'il y a des gens qui ont dans les entrailles et l'estomac le ver solitaire, et que ce ver absorbe tous leurs aliments et les fait à la fin mourir d'inanition; eh bien, j'ai dans l'âme un ver du même genre qui s'appelle l'ennui, qui fait sur mon âme le même effet que le solitaire fait sur le corps. Si vous dites cela à l'abbé, il m'entendra ; non

[1] Madame du Deffand désigne ainsi la princesse de Beauvau.

pas tant qu'il sera avec vous; mais il se souviendra de l'état où il se trouve quand il en est séparé, et alors, je vous le dis, il m'entendra.

J'ai été contente de la lecture des *Barmécides*; il y a une scène qui retrace les belles scènes de Corneille; il y a encore à travailler au cinquième acte. Faites-vous-la envoyer; mais il faudrait que La Harpe vous en fît lui-même la lecture; on ne saurait plus parfaitement lire.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

(Elle dicte d'abord à l'abbé Barthélemy qui écrit ensuite pour son compte).

4 février 1773.

Ma chère petite-fille, c'est l'abbé qui écrit et c'est moi qui dicte. Vous vous passeriez bien de la seconde partie; mais en toute chose il en est ainsi : un peu de bien, un peu de mal, voilà le monde; et même le meilleur des mondes possibles, comme le dit un certain livre que je viens de lire, qu'on ne croit pas profond, parce qu'il est clair, et qu'on trouve ennuyeux, parce que, en effet, il est prolixe. Ce livre est intitulé *le Bon Sens*. La grand'maman vous conseille de ne le pas lire.

J'ai à répondre à deux de vos lettres. Je suis bien fâchée de ce que vous me mandez du pauvre M. de Walpole. Je n'aime pas à vous savoir inquiète pour vos amis. J'aime encore moins à vous voir découragée

et décourageante pour eux. Pourquoi me faire entendre que vous ne viendrez pas à Chanteloup cette année? Oh! pour cela, si, vous y viendrez; et vous vous y porterez tout aussi bien que l'année passée...

Pourquoi la maréchale de Mirepoix ne prend-elle pas le logement de l'Arsenal? Vous me ferez plaisir de me le dire.

Vous me reprochez de ne pas vous avoir raconté ce que l'abbé ne vous a pas mandé. Mais, ma petite-fille, c'est que je ne raconte point, vous le savez bien! Ne vous souvient-il pas que quand, par malheur, j'entreprends une histoire, à la première phrase je me retourne et je dis : Dites, dites, l'abbé! Oh! cela est vrai, il est mon chancelier d'esprit, et vous conviendrez que je ne le choisis pas mal. (La grand'maman est bien polie, mais j'aime mieux être son secrétaire que son chancelier.) Après vous avoir bien embrassée, ma chère petite-fille, je vous livre à ce chancelier qui vous contera, racontera, divertira, et moi j'applaudirai d'autant plus que ce sera de votre plaisir que je jouirai.

Nous venons de relire ce commencement de lettre, et nous avons ri à l'endroit où la grand'maman vous conseille de ne pas lire le livre du *Bon Sens*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, en la dictant et l'écrivant, nous n'étions occupés que de la sécheresse de l'ouvrage, sans faire attention au ridicule de la phrase.

J'ai lu la réponse d'un ami de Voltaire à M. Clément. Elle est peut-être de Voltaire; mais je suis ennuyé de

toutes ces discussions sur le mérite des auteurs. Il me semble voir trois ou quatre oisifs sur le pont Neuf, juger, au simple coup d'œil, du poids de tous ceux qui vont et viennent; l'un dit : Madame de Mazarin pèse 300 livres! un autre : elle en pèse 400! Et puis ils font imprimer de longues listes de leurs évaluations arbitraires; et puis ils se battent; et puis cette folie, après avoir perdu le mérite de la nouveauté, acquiert celle du plus parfait ridicule.

M. d'Ennery part demain, l'évêque de Metz [1] lundi. Ils sont tous deux fort aimables, quoiqu'ils aient beaucoup de mérite. Je ne vous ai point remercié de la belle reliure dont vous avez enrichi mon Grammont, car je suppose que vous me la donnez; malheureusement je n'ai point de fromage à vous envoyer, et je ne puis vous offrir qu'une douzaine de passages grecs contre l'ennui.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

8 février 1773.

Chère grand'maman, vous savez mieux choisir un chancelier que le grand-papa; c'est très-bien imaginé d'avoir donné cet emploi à l'abbé. Ce mélange m'est très-agréable. J'en fis un hier au soir chez madame

[1] Montmorency-Laval.

de La Vallière, qui n'est pas absolument du même genre, mais qui fut fort de mon goût: c'est du cabillaud avec de la purée de fèves rouges; rien n'est meilleur, je vous assure.

Vous me demandez pourquoi la maréchale ne prend pas l'Arsenal; peut-on suivre toutes les virevousses de sa tête, et, soit dit en passant, faut-il croire tout ce qu'elle dit? Elle n'a jamais pensé sérieusement à l'Arsenal... Elle ne nie point que s'il lui avait convenu, elle ne l'eût pris... Il est trop petit, trop loin... Ses idées présentes (mais qu'elle n'avoue pas) sont bien plus *conséquencieuses;* l'hôtel de Pompadour, où est actuellement le garde-meuble, qu'on doit transporter à la place de Louis XV; mais les bâtiments ne sont pas près d'être finis, elle aura le temps de bien changer de projets. On dit que sa nouvelle compagne, madame de Forcalquier, doit aller mercredi à Marly. On ne comprend point les raisons de sa conduite; pour moi, j'imagine qu'elle n'en a pas d'autres que de vouloir afficher les grands sentiments pour M. d'Aiguillon, comptant en tirer une double considération, celle que donnent les grandes passions et un puissant crédit; mais elle n'en aura tout au plus que l'apparence. Elle n'a rien dans l'âme, et même il est douteux qu'elle en ait une. Elle a un beau visage et puis (comme dit Marivaux) voilà tout [1].

Je vous prie, ma grand'maman, de parler quelque-

[1] Madame de Forcalquier ne manquait pas d'esprit, quoique son genre d'esprit fût peu sympathique à madame du Deffand.

fois de moi à mon prince (de Beauvau); j'en suis aimée, je le crois; examinez si je me trompe. Vous savez trop bien aimer pour vous méprendre.

Que dites-vous de la compagnie que vous allez avoir?... notre baron! Il me semble qu'il ne pouvait pas plus mal placer son voyage. Protégez-le envers et contre tous; il en aura besoin, si je ne me trompe. Jamais il ne se fera entendre à travers le brouhaha; il passera pour une bête. Il est plus triste que jamais. S'il avait attendu ma réponse pour se déterminer, je lui aurais conseillé de remettre son voyage au carême.

Adieu, chère grand'maman. Adieu, monsieur le chancelier, que je sois souvent dans vos conversations; vous êtes souvent dans les miennes et toujours dans ma pensée.

Je reçois dans le moment des nouvelles d'Horace; sa goutte s'en va, dit-il, tout doucement, mais il ne se soutient pas encore sur ses pieds; il est fort inquiet de son neveu le comte d'Orford, fils de son frère aîné, qui est à toute extrémité dans un village de province. Il me mande qu'ils n'ont point de nouvelles politiques, que le Parlement ne fait rien, qu'il n'y a point de divorce, qu'on ne joue plus parce qu'il n'y a point d'argent, qu'on ne se tue plus, qu'enfin il ne connaît plus son pays.

Je reçois en même temps une lettre de Lisbonne de notre petit Robert le quaker[1]. C'est le meilleur garçon

[1] M. Robert Walpole.

du monde. Il me demande de vos nouvelles. Il compte bien revenir en France; il se flatte que ce sera bientôt, mais je n'en crois rien.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

13 février 1773.

Ah! mon Dieu, que de monde, que de cris, que de bruits, que de bras, de pieds en l'air, que d'éclats de rires au billard, au salon, à la pièce du clavecin! Au milieu de cette tempête[1], la grand'maman, l'abbesse, le baron et moi, dans un coin, fort tranquilles, et prenant très-peu de part aux joies de ce monde. Les plaisirs de cette année sont bien différents des plaisirs de l'an dernier, et, à ce propos, je voudrais bien savoir qu'est-ce qu'on appelle le bon ton, la bonne compagnie? ou plutôt, je le sais à présent, et je me rappelle

[1] Madame du Deffand écrit à Walpole le 17 du même mois : « Il y a un monde énorme chez mes parents. C'est un bruit, un tintamarre qui accable la grand'maman. Pour le grand-papa, il en est ravi. Ils auront une bien plus belle visite les premiers jours de carême; M. le duc d'Orléans. Cela surprend tout le monde. L'archevêque de Toulouse y arrive aujourd'hui. Enfin, qui est-ce qui n'y va pas? Il n'y a que ceux qui ne cherchent pas la considération. »

une réponse d'un abbé Le Bœuf dont je vous ai parlé une fois. Nous avions été, lui et moi, députés par l'Académie à Clichy pour voir quelques antiquités qu'on venait de découvrir. Je ne sais par quel hasard nous y allâmes avec M. de Malesherbes, M. Boutu et, je crois, le président de Cotte. Il avait plu, on trouvait plaisant de s'éclabousser, de se poursuivre à coups de mottes de terre et de faire toutes les polissonneries possibles. L'abbé Le Bœuf marchait lentement, je lui dis : Que pensez-vous de tous ces jeux-là? « Il me dit fort naturellement : C'est apparemment là ce qu'on appelle le ton de la bonne compagnie. » Il le croyait ; il n'était jamais sorti de son cabinet ! Eh bien ! je le crois, moi, parce que je suis sorti du mien, et je ne serai plus embarrassé de définir le bon ton.

Ne soyez pas en peine du baron. Cette bouffée dissipée (car elle passera ; les éruptions du Vésuve ont un terme), M. le baron sera toujours bien partout où il sera. Il n'est nullement triste ; il se porte mieux ; il se couche à onze heures, se lève, je crois, à onze heures. Quand il fait beau, nous allons nous promener ; s'il fait vilain, il assiste à la leçon de la grand'maman ; à dîner, il se place auprès d'elle, et quand ils trouvent un instant de silence, ils se disent quelques mots, mais d'une syllabe, car je défie de trouver le temps d'en placer deux. Je vois tout cela de fort loin ; j'y suis auprès de M. de Boufflers, avec qui nous arrangeons aussi, quand nous le pouvons, une petite conversation en monosyllabes. Je reviens au baron. Après le dîner, il se place auprès de la grand'maman, où il ferme les

yeux, la bouche, les oreilles, et reste impassible; il est enchanté d'être ici [1].

Je ne vous ai pas nommé ceux qui y sont avec lui : M. et madame de Beauvau, M. et madame d'Ossun, M. et madame d'Husson, mesdames de Poix, de Fleury, MM. de Liancourt, Duretal, de Jarnac, de Montesquiou, de Boufflers, l'abbé Béliardi et moi. M. Duretal part ce soir. M. de Liancourt va demain à Saumur, pour revenir mardi et partir samedi avec mesdames de Poix et d'Ossun. C'est madame de Fleury [2] qui a introduit ici le meilleur des tons.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 15 février 1773.

Je soupai hier chez madame de La Vallière avec l'évêque de Metz. Vous avez raison, c'est le meilleur homme du monde. Je sens qu'il a dû vous plaire; j'en augmenterais volontiers mon clergé, qui est déjà très-

[1] Le baron de Gleichen parlait peu. Madame Geoffrin lui disait un jour : « Vous êtes taciturne; vous ne voulez pas souper; personne ne s'en formalisera si vous ne faites aucune exception. Dans la société, il faut se montrer tel qu'on est; on ne vous sait pas mauvais gré d'un défaut avoué. »

[2] Madame de Fleury était une personne fort agréable, de beaucoup d'esprit et d'une vivacité singulière. M. Walpole disait d'elle : « C'est une femme très-amusante; mais qu'est-ce qu'on peut faire de cela dans sa maison?... »

nombreux. Vous allez en avoir la fleur. Le Toulouse[1] part demain; je souperai chez lui ce soir, pour qu'il puisse se rappeler plus facilement tout ce que je lui dirai de vous et pour vous. Vous le garderez jusqu'au 25 ou 26. L'archevêque d'Aix[2] partira jeudi avec M. de Valbelle, et j'écrirai par eux à l'abbé.

Le prince me mande que rien n'égale la gaieté de Chanteloup, et qu'il doute que tous nos bals en soient l'équivalent. Il a bien raison; ils font le supplice des mères qui y conduisent leurs enfants; et pour celui qui n'avait ni père ni mère, je n'en sais pas exactement le détail[3]. Je ne vis hier que M. de Caraccioli, qui en avait entendu faire le récit au prince des Deux-Ponts. Il me baragouina ce qu'il en avait retenu. Moi je barbouillerai au prince ce qu'il m'en a appris et ce que je pourrai apprendre encore aujourd'hui.

Je donnerai à souper mercredi à deux des plus grands esprits de France et d'Angleterre : M. du Bucq[4] et M. Burke. On a attribué à cet Anglais les lettres de Junius; il parle très-mal notre langue, et c'est dommage. On sent qu'il serait infiniment agréable s'il avait plus de facilité à se faire entendre. Il nous en-

[1] Brienne.

[2] Boisgelier.

[3] Un bal chez le duc d'Aiguillon pour la favorite.

[4] M. du Bucq avait été premier commis de la marine. On citait de lui des observations fines et des mots piquants. Il disait qu'un homme parfait est celui qui ressemble à tout le monde et à qui personne ne ressemble. Après avoir assisté à une lecture de l'abbé Delille : « Vous m'avez, lui disait-il, réconcilié avec la poésie et brouillé avec les poëtes. »

tend très-bien, il va tous les jours au Palais écouter nos avocats. Je ne sais s'il dit ce qu'il pense, mais il prétend en être content.

Savez-vous que M. de Morangies est arrêté comme coupable de subornation de témoins? Je ne sais comment il se tirera de ce nouvel incident; mais, pour le fond du procès, le jugement ne peut être que celui du singe envers le loup et le renard. C'est la troisième fable du deuxième livre de La Fontaine.

Voilà une lettre bien longue, et d'autant plus longue qu'elle n'est pas une réponse. Quand on parle à un muet, on peut craindre de parler à un sourd, soit dit pour tout reproche. Adieu.

P. S. Si je n'étais pas désabusée des reproches par leur inutilité, je le serais aujourd'hui par leur injustice. Tandis que je murmurais tout bas de votre oubli et de celui de l'abbé, vous m'écriviez l'un et l'autre des lettres charmantes. Je n'écrirai point aujourd'hui à l'abbé; ce sera pour jeudi. Je tâcherai de ramasser des couplets de la fête aiguillonne et d'avoir une épître de Voltaire à M. de Richelieu.

L'abbé me promet de reprendre sa gazette; il ne saurait me faire un plus grand plaisir. Surtout qu'il y ait beaucoup de noms propres, c'est ce qui fait le charme des anecdotes.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 19 février 1773.

Je me suis réservée aujourd'hui le plaisir de vous envoyer les couplets qui ont été faits ici par M. de Montesquiou. La chanson : *Elles sont trois*, est sur mesdames de Poix, d'Ossun et de Fleury. M. de Lille en a fait aussi une fort gaie sur le chien de madame de Poix. Je ne vous l'envoie pas, parce qu'il est là pour vous la montrer; demandez-la-lui, elle vous divertira.

Je suis bien aise que vous ayez été contente de mon évêque de Metz. Pour moi, je suis enchantée de votre archevêque de Toulouse. Je lui ai surpris un mouvement de sensibilité qui lui a tout à fait gagné mon cœur; il ne manquait plus que cela à son esprit. Quand vous le reverrez, dites-lui combien je l'aime et l'honore. M. de Brienne[1] me paraît le plus galant homme du monde; je sais tant de belles et bonnes choses de lui qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Je ne suis pas du tout contente de votre lettre au baron; d'abord, pourquoi vouloir nous l'enlever si tôt? Je vous réponds qu'il plaît fort à tout le monde ici. Mais ce qui me déplaît le plus dans cette lettre, c'est que vous avez l'air de renoncer à venir cette année. Bon Dieu! quel méchant génie vous souffle cette mau-

[1] Frère de l'archevêque de Toulouse.

vaise pensée? Est-ce que vous n'avez pas été bien à Chanteloup? Que faut-il faire pour que vous y soyez mieux? Dites-le; je ne vous acquérerai jamais à trop haut prix. L'abbé ira au mois de mars à Paris. Je compte bien que, malgré toutes vos résolutions, il vous ramènera; laissez-vous enlever; on dit qu'il n'y a rien de si joli. Adieu; quoique je sois bien mécontente de vous, je ne vous en aime pas moins tendrement.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

19 février 1773.

Je remis hier au soir ma lettre à M. de Lille. Il est parti ce matin; sa voiture a cassé à la première poste; ils sont venus ici pour la faire raccommoder. Ils se rembarqueront bientôt, et je lui donnerai ce petit supplément.

Hier au soir le grand-papa reçut une lettre de M. le duc de Chartres, fort polie pour lui et pour madame la duchesse de Grammont. Il lui dit qu'il a toujours désiré de venir le voir, qu'il en a enfin le pouvoir, et que son projet, s'il le trouve bon, est d'arriver dans la première semaine de carême. Tout cela est terminé par de nouvelles protestations d'amitié pour le frère et pour la sœur. Vous croirez peut-être à quelque petite politesse pour la femme chez qui il compte venir. Pas

un mot! On l'a remarqué. Pour moi, je pense simplement qu'il ne croit pas le grand-papa marié?

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce vendredi 19 février 1773.

Serait-il bien vrai, viendriez-vous ici le mois prochain? Aurai-je le plaisir de causer avec vous, de vous accabler de questions, de vous dire tout ce que je pense? J'étouffe de tout ce que je renferme. Il n'y a qui que ce soit ici qui attire la confiance, qui la mérite, enfin à qui on puisse parler.

Recevrez-vous une illustre visite? Vous a-t-on demandé votre consentement? l'avez-vous accordé? La réponse à la permission qu'on a demandée a été faite d'une manière qui, si elle n'est pas un refus, en est à peu près l'équivalent [1]. Voilà du moins comme elle me paraît; mais je n'entends rien à la politique, c'est à la dominante à juger, à décider, et certainement à moi à me taire : c'est ce que je fais, mon abbé.

Ne perdez-vous pas demain deux grâces? Garderez-vous longtemps la troisième? On les chante ici. Ces couplets ne sont point de de Lille, j'en suis sûre, non plus que ceux du petit chien. Tous ces couplets

[1] Le roi avait répondu : « Faites ce que vous voudrez!... »

courent Paris. Comment ne m'en avez-vous pas envoyé copie?

J'ai reçu par le prince :

> J'entends à gorge déployée
> Rire par-ci, rire par-là..., etc., etc.

Celui-là est très-joli, et je le crois de M. de Lille.

On se signale ici par des bêtises; je tâche de les ramasser. J'ai déjà trois couplets de la fête de M. d'Aiguillon; comme cette lettre ne partira que dimanche, j'espère d'ici là en avoir d'autres. Je dois entendre ce jour-là *le Connétable* de M. de Guibert; il a été lu à Chanteloup, à ce qu'on m'a dit. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé? Vous avez des réticences, des méfiances insupportables, et qui diminuent beaucoup le plaisir qu'on aurait à s'écrire.

Votre évêque de Metz m'a plu. Je lui crois de la candeur, de la bonté et du bon sens, denrée très-rare dans le temps qui court, où l'on ne trouve qu'artifice, malice, extravagance. Mais nous remettrons à traiter cette affaire quand vous serez à côté de mon tonneau. Mon rôle est celui de spectateur, et aucun intérêt ne m'aveugle.

Il y aura demain la fête de madame du Barry. Ce sera, dit-on, les mêmes dames.

Ce samedi 20.

J'ai une fluxion dans la tête, un commencement de rhume qui pourra bien m'empêcher d'aller souper

chez l'incomparable. Il y fait un froid horrible, et la compagnie n'est pas attirante.

Il n'est bruit ici que de la belle visite qu'on veut vous rendre : les paris sont ouverts. La réponse du grand-papa doit être arrivée. Je n'ai vu hier personne qui en eût connaissance. Je parierais plutôt pour le refus. Cela est embarrassant ; il y a cependant des prétextes qui peuvent le rendre honnête. Que pense la grand'maman ? parle-t-elle ? garde-t-elle le silence ? Je suis sûre qu'elle fait tout ce qu'on peut faire de mieux. Mon neveu a-t-il été consulté ? Il n'aura d'avis que celui de la dominante [1]. Je devine le vôtre, j'en suis sûre.

Les faits et gestes de madame de Mazarin sont intarissables. On prétend que madame la comtesse du Barry a donné un corps à mademoiselle d'Aumont, ne trouvant pas le sien bien fait. Madame de Mazarin a reparti par une paire de souliers brodés de Cara, disant qu'il fallait orner des pieds où tout le monde devait venir se mettre.

La fête de ce soir doit être magnifique, mais ceux qui vous rendront cette lettre pourront vous en dire des nouvelles.

[1] La princesse de Beauvau.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 24 février 1773.

Madame la marquise de Fleury part demain. Le salon paraît moins bruyant. Il l'était déjà moins depuis le départ des jeunes gens qui étaient ici; ainsi, nous allons rentrer dans le repos. Ce que je dois dire pourtant de madame de Fleury, c'est qu'il est impossible d'être plus polie.

Nous avons M. d'Aix[1]. Il est aimable, il a beaucoup d'esprit; mais dites-moi pourquoi je ne l'entends pas toujours? Je m'accommode mieux de M. de Toulouse[2]; en quatre mots il me fait savoir ce que je sens et ce que je pense, et de cette manière qu'il me semble que je l'aurais dit. Le premier étouffe d'idées, et quelquefois ses idées m'étouffent. Ce n'est pas ma faute, c'est que je n'entends rien en métaphysique. M. du Bucq, que j'aime et estime beaucoup, me produit le même effet. Dans les matières les plus terrestres, il m'élève au-dessus des nues, d'où je meurs de peur de tomber, et où il semble qu'on me tient suspendu par les cheveux. Ces conversations me

[1] Raymond de Boisgelin, d'abord évêque de Lavaur, puis archevêque d'Aix en 1772, archevêque de Tours lors du concordat, et peu après cardinal. Né en 1732, mort en 1804; caractère conciliant, esprit brillant et cultivé, il remplaça l'abbé de Voisenon à l'Académie française.

[2] Ces deux prélats, qui parvinrent tous deux au cardinalat, suivirent deux lignes bien différentes lors de la Révolution, et il s'en faut que la comparaison ait été à l'avantage du second.

fatiguent tellement qu'à présent même les racines des cheveux me font mal.

Je pense qu'on parle un peu à Paris de la réponse du grand-papa. On l'aura sans doute trouvée honnête et polie. Des motifs de prudence l'ont dictée, et elle a épargné à la grand'maman le dégoût qu'une telle visite lui aurait procuré. Dans tous les pays où les femmes ne sont pas renfermées, on ne vient pas dans une maison sans en prévenir la maîtresse. Il n'y a pas de rang qui puisse dispenser de cette règle, et la légèreté ne serait point une excuse, puisque, dans les occasions un peu importantes, la légèreté ne fait que mettre plus à découvert le défaut d'intérêt et de considération. D'ailleurs, pendant que la grand'-maman a été à Versailles, elle a toujours été traitée par M. le duc de Chartres de la même manière, malgré les avances et les attentions qu'elle croyait devoir à son rang.

Je ne trouve plus rien autour de moi dont je puisse composer une seule ligne. Je n'entends qu'une tempête affreuse, et je ne vois que des ardoises qui volent dans les airs. Les autres sens ne sont émus par aucun autre objet, et, comme vous savez bien que nos idées ne viennent que par les sens, je ne pourrais vous parler que du vent qui ébranle le château et que de cheminées qui tombent ou qui menacent ruine.

Je suis inquiet de M. le président de Cotte[1]. Je

[1] M. de Cotte, président de la Cour des monnaies, était fort riche, fort recherché dans la société, et généralement estimé. Il avait voyagé en Italie avec l'abbé Barthélemy.

lui ai écrit, je n'ai point eu de ses nouvelles. Le voyez-vous quelquefois? Je lui récrirai au premier jour, et c'est ce qui fait que je finis. Cela n'est pas trop conséquent, mais *vela qu'est, comme vela qu'est !...* [1].

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, le 2 mars 1773.

Je vous aime beaucoup, l'abbé; je vous trouve un discernement exquis. Pourquoi en suis-je plus frappée aujourd'hui? C'est que vous y jugez de tout comme moi. C'est être bien vaine, me dira-t-on. On aura tort. On n'estime l'opinion et les jugements des autres qu'autant qu'ils sont conformes aux nôtres; on se conformerait aux leurs si on les trouvait meilleurs. Faites-vous expliquer cela par M. du Bucq, il est certainement le grand sauteur et l'archevêque[2] n'est que le Gille... Nous raisonnerons sur mon neveu[3]. Je veux

[1] Dicton provençal.

[2] L'archevêque d'Aix, monseigneur de Boisgelin.

[3] L'archevêque de Toulouse. Le jugement de madame du Deffand sur le futur cardinal de Loménie s'est trouvé moins en défaut que celui qu'on en portait alors généralement dans la société. Voici le portrait qu'elle en a tracé :

PORTRAIT DE M. L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE.

Je vous ai promis votre horoscope. Je ne vous demande point

savoir à fond l'effet qu'il fait à vous, à la grand'maman et au grand-papa; ma curiosité se borne là. Je sais par cœur ce qu'en doit penser madame la duchesse de Grammont.

Je me suis dénuée de tous mes couplets pour vous, et quand j'ai voulu les envoyer chez les insulaires, je n'ai pu les ravoir. Ils s'en passeront bien. Il n'y a que l'intérêt personnel ou national qui puisse les faire trouver bons.

J'ai été contente de la lettre du grand-papa. Je la reçus hier au soir avec la petite sainte, chez qui je soupai en petit comité. J'espérais y trouver le président de Cotte, il n'y était pas. Je le vois assez souvent chez

l'heure de votre naissance, je n'ai pas besoin de consulter les astres, il me suffit d'observer votre caractère pour vous prédire affirmativement une grande fortune.

Vous avez beaucoup d'esprit, et surtout une sagacité étonnante qui vous fait tout pénétrer, tout savoir, sans avoir pour ainsi dire besoin d'aucune application ni d'aucune étude. Vous avez le goût et le talent des affaires, une si grande activité et tant de facilité pour le travail, que, quelque surchargé que vous puissiez être, on dirait que vous avez toujours du temps de reste.

Vous avez beaucoup de vivacité jointe à beaucoup de sang-froid, jamais vous n'êtes troublé, jamais vous ne faites un pas en avant que vous n'ayez pensé où il pourra vous conduire. Si, par un hasard très-rare, vous êtes forcé de reculer, votre dextérité, qui est extrême, vous fera trouver le moyen de réparer ce petit inconvénient.

Vous êtes hardi sans être téméraire, franc sans être imprudent. Jamais vous ne faites ni ne dites rien d'inutile; vos paroles ne sont jamais vagues, votre conversation jamais ennuyeuse; quelquefois elle est sèche. Votre esprit est trop occupé pour que vous ne soyez pas souvent distrait.

L'ambition est le seul sentiment qui remplisse votre âme; je

elle, chez madame de La Vallière et quelquefois chez moi. Il a été fort affligé de sa fille, il m'en paraît consolé. J'ai été touchée de la mort de M. de Montclave[1], les circonstances en sont cruelles. La grand'maman l'aimait et vous aussi. M. de Castellane doit être bien affligé.

Je n'ai pu vous écrire par M. de Lille, il est parti subito. Il vous l'aura dit et vous aurez parlé des *Barmécides.* En vérité, je crois qu'on n'a rien fait de mieux depuis bien longtemps. Voltaire en crèvera de jalousie. Le mot de jalousie n'est pas le mot propre, c'est celui d'envie.

Je souperai demain chez madame de La Vallière

dis sentiment, car je ne crois pas que l'ambition soit en vous une passion. L'ambition est née avec vous; c'est pour ainsi dire un penchant que vous avez reçu de la nature, rien ne vous en détourne, vous suivez le chemin que vous croyez le plus sûr, vous cédez aux obstacles, vous ne cherchez point à les surmonter par la violence, mais rien ne vous rebute; votre âme n'est sujette à aucune secousse, votre humeur à aucune inégalité; votre discernement ne s'exerce que sur ce qui a rapport à vous; vous ne cherchez à connaître que ce qui peut être utile à votre fortune ou à votre plaisir; vous savez très-bien les allier tous les deux, apprécier les circonstances qui doivent faire donner la préférence à l'une sur l'autre.

Je ne vous crois pas incapable d'amitié, mais elle sera toujours subordonnée à l'ambition et aux plaisirs. Vous cherchez la considération, vous l'avez obtenue; mais votre état, assez contraire à vos goûts, vous en a rendu les moyens difficiles, et c'est en quoi votre dextérité vous est encore fort utile.

Voilà ce que je pense de vous, et ce qui rend indubitable la fortune que je vous prédis.

[1] Procureur général au Parlement de Provence, fameux par ses réquisitoires contre les jésuites.

avec l'abbesse. J'ai fait des démarches pour l'obtenir. Ce que vous me mandez d'elle me la fait aimer. Je suis fâchée que vous l'ayez perdue.

Je vous attends avec la plus grande impatience. Ce n'est pas sans scrupule, j'ai des remonds du plaisir que je me propose et que j'aurai, puisqu'il ne peut être qu'aux dépens de l'ennui qu'il causera à la grand'maman. Sans vous, l'abbé, plus elle est entourée plus elle me paraît isolée. Je vous renvoie encore à M. du Bucq. Mais, à propos, ne l'avez-vous pas avec vous? Il me dit, il y a quinze jours, qu'il irait vous voir incessamment. Son petit frère coupe-choux, M. de Sénac, me vint voir il y a quelques jours ; il est dans une classe au-dessus de M. d'Aix.

Le chevalier de Chastelux est parti, dit-on, pour l'Italie.

Nous avons ici le chevalier de Boufflers. Combien le garderons-nous? Je n'en sais rien. Il doit aller à Chanteloup. Quand sera-ce? Je l'ignore. Hélas! hélas! on ignore de tout; il n'y a que ce que l'on sent qui soit vrai. Je vous aime, j'aime la grand'maman, voilà ce que je vois positivement.

Je vous envoie une épître de Voltaire. L'ambassadeur de Naples me l'avait annoncée comme la plus charmante chose qu'il eût jamais faite. Lisez et jugez.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, 6 mars 1773.

Vous nous renvoyez le grammairien [1], recevez le métaphysicien [2]. Je puis vous répondre que ce dernier est plus profond et plus subtil que jamais. J'espère que l'autre n'aura rien perdu de sa sévère exactitude. Mais, ma grand'maman, que d'objets, que de caractères différents vous passent en revue; si vous formez des liaisons avec toutes ces différentes connaissances, vous ne pourrez plus habiter votre petit appartement; à peine votre galerie sera-t-elle assez grande. Que j'ai d'impatience de voir ce qui en sera! Savez-vous que je m'afflige de ce que vous serez quelques jours privée de l'abbé? Le plaisir que je me fais de le recevoir en est empoisonné.

J'ai soupé avec madame l'abbesse [3]. Elle m'a laissé voir tant d'affection pour vous, elle m'a rendu tant de témoignage de votre amitié pour moi, qu'elle m'a charmée.

Savez-vous que l'incomparable vient de vendre son régiment cent soixante mille francs à M. de Lambesc? J'ai appris cette nouvelle par la ville. Apparemment que c'est par le conseil ou du moins avec l'aveu de sa dame.

[1] M. de Beauvau.
[2] M. du Bucq.
[3] L'abbesse de Saint-Antoine, sœur du prince de Beauvau.

Il compte que son procès sera renvoyé au Parlement de Besançon. Je penche à croire que sa dame l'y suivra ou qu'elle s'établira en Lorraine. Car, qu'est-ce qu'elle deviendrait en son absence? Nourriture, voiture, tout lui manquerait...

Adieu, l'heure me presse; il faut que je porte cette lettre à votre hôtel avant souper, et il est neuf heures.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 27 mars 1773.

Vous avez enfin le cher abbé; il me mande qu'il a été descendre chez vous, que vous l'avez questionné, grondé, caressé; enfin, il est bien content, et je le serais de même à sa place.

Voulez-vous que je vous dise ce qui est ici, puisque l'abbé n'y est plus pour faire sa gazette? D'abord l'évêque d'Orléans[1], qui est gai parce qu'il l'est, parce qu'il veut l'être, et parce qu'il croit l'être. Son neveu, M. de Merle, tout aussi triste qu'un merle noir, quoique ce soit un merle blanc, est parti avant-hier avec le baron de Bézenval; un marquis de Lons, Béarnais, oiseau de passage (il part ce soir); votre métaphysicien[2], qui sera demain le courrier de cette lettre.

[1] M. de Jarente.
[2] M. du Bucq.

J'avouerai avec vous qu'il est quelquefois dans les nues, mais quand il est sur la terre il apporte des fruits du ciel, c'est-à-dire des vérités. Je continue le tour de la table. M. et madame d'Invaud[1]. Je ne sais si vous les connaissez? Madame d'Invaud est assez aimable. Cependant, hier, je l'avais si complétement oubliée, qu'après avoir causé avec elle le matin, le soir, en l'apercevant dans le salon, me voilà à me récrier : « Ah! mon Dieu, madame d'Invaud! Et depuis quand est-elle arrivée? et n'est-elle pas bien fatiguée de son voyage? » Jugez de l'étonnement d'une part et des rires de l'autre et de ma confusion! Cela ne s'appelle-t-il pas une maîtresse de maison bien attentive? Ensuite M. de Vandeuil, ancien premier président du Parlement de Toulouse; puis M. de Vaudreuil, qui s'en va dans deux jours; madame de Chabannes et le baron de Talleyrand qui partent la semaine prochaine; les Tingri qui les suivront de près; l'abbé Billardy, resté seul des inamovibles. J'en pourrais bien avoir oublié quelques-uns; mais j'ai toujours la réparation prête en demandant si l'on a fait un bon voyage. Tout cela sera remplacé demain par M. et madame de Choiseul la Baume, leur fils, madame de Bussy, et, à ce qu'on dit, votre ami M. de Stainville. La semaine prochaine, M. Trudaine, l'évêque de Comminges[2]; d'un jour à l'autre, M. de Salis. En retour, j'espère le prince de Beauffremont la semaine sainte. Le lundi de

[1] Contrôleur général sous le ministère Choiseul.

[2] M. d'Osmont.

Pâques, M. et madame de La Borde, etc., etc. Vous voyez bien que nous ne chômons pas. C'est bien le cas de me dire: « Ma grand'maman, on n'a que faire de vous à Chanteloup pendant qu'il y a tant de monde, vous devriez bien prendre ce temps-là pour me venir voir !...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 2 avril 1773.

Je vous écris bien rarement, chère grand'maman ; je me le reproche, j'en suis mal avec moi-même. Je n'ai point de bonnes excuses à alléguer; personne n'est plus désœuvré que moi, mais c'est ce désœuvrement, ce manque d'occupation qui cause ma paresse, ou, pour parler plus juste, ma stérilité. Je passe les nuits sans dormir, et ce n'est, le plus souvent, qu'à midi que j'attrape le sommeil. Je me fais lire cinq heures de suite. Je serais incapable, pendant ces heures-là, de dicter le plus petit billet. Je me prends d'humeur contre tous les livres, et loin de profiter de mes lectures, elles m'ôtent le peu d'idées que je pourrais avoir. Je me lève quelquefois à cinq ou six heures du soir ; la compagnie arrive; j'ai presque toujours du monde jusqu'à neuf, ou jusqu'à une heure après minuit, quand je soupe chez moi ; et quand je n'y soupe

pas, je sors à neuf. Voilà la vie que je mène, et sans contredit la plus ennuyeuse qu'on puisse mener. Quand le cœur n'est pas content, quand l'âme n'est point occupée, on n'est capable de rien. Le seul sentiment qui me reste, c'est le regret. Je ne pourrais vous parler d'autres choses. Vous ne pourriez pas les faire cesser, et ils ne feraient que vous ennuyer.

Depuis quelques jours on a abandonné le mariage de madame Boucaut[1]. La politique étrangère a pris la place de celle de la cour ; celle-ci, pourtant, pourra bien l'emporter sur l'autre, et l'intérêt des ministres décidera sans doute des partis que l'on prendra.

Le contrôleur général[2] se prêtera à tout ce que l'on voudra. Les ressources ne lui manqueront pas. Quelques nouveaux édits aplaniront les difficultés. On parlait mal, ces jours-ci, du Monteynard ; il s'est un peu raffermi[3]. Le Parlement est comme M. Guillaume; il juge tout comme un autre. Je ne sais pas si c'est bien ou mal. Il a fait gagner M. de Brunoy. Je ne sais pas comment il jugera M. de Morangies. Je serais bien fâchée d'être juge dans un tel procès. Je crois la comtesse de Béthune bien mécontente du Châtelet. Prenez-vous intérêt à cette affaire?

[1] Veuve de M Boucault, financier; on voulait la marier à la cour, et la faire dame d'atours de la nouvelle comtesse d'Artois (Thérèse de Savoie), dont madame de Forcalquier était dame d'honneur. Madame Boucault épousa M. de Bourbon-Busset.

[2] L'abbé Terray.

[3] « Il lui sera difficile de rester ministre, disait le roi, il n'y a que moi qui le soutienne. »

Voilà les Beauvau établis à Versailles; de là ils iront vous trouver, et puis après ils iront en Lorraine. Paris sera désert cet été ; il ne me restera que madame de La Vallière. La maréchale de Luxembourg fera de fréquents voyages. Vous l'aurez dans le courant de mai. Vous avez actuellement M. de Trudaine. Je vis hier sa femme, qui me dit que madame d'Invaud écrivait qu'elle ne se couchait qu'à quatre heures du matin. Elle est donc d'une bien agréable conversation? Comment trouvez-vous celle de madame de Bussy? Elle me paraît avoir de l'esprit, son état ne me paraît pas aussi fâcheux qu'à vous. Serait-elle plus heureuse d'être restée dans son chapitre? Elle n'aime point son mari; c'est un malheur assez général; il est... N'est-ce pas tant mieux? Elle fait tout ce qu'elle veut. Oh ! le plus grand nombre des femmes est bien plus à plaindre qu'elle.

Que dites-vous du séjour de M. de Lauzun en Angleterre? Il me paraît incompréhensible. Je n'entends plus parler de M. de Gontaut; il n'a eu pour moi qu'une bluette. Mais pourquoi est-ce que je ne vous dis rien du grand abbé? Ce n'est pas faute de l'aimer et d'en être occupée. Vous ne nous le laisserez pas longtemps. Personne ne comprend mieux que moi qu'on ne puisse pas s'en passer. Nous souperons demain ensemble chez la petite sainte. Nous parlerons de vous tout à notre aise. Commandez-lui, chère grand'maman, de n'avoir aucune réticence. Il n'y a que la confiance qui soit une preuve non équivoque de l'amitié.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 12 avril 1773.

Je m'en rapporte à l'abbé pour les nouvelles courantes ; je me réserve les chansons. Je meurs de peur que l'incomparable ne m'ait prévenu et ne vous ait dit la dernière de madame de Boufflers sur l'air : *Ton humeur est Catherine*[1].

Dimanche j'étais aimable,
Lundi je fus autrement,
Mardi je pris l'air capable,
Mercredi je fis l'enfant,
Jeudi je fus raisonnable,
Vendredi j'eus un amant,
Samedi je fus coupable,
Dimanche il fut inconstant.

Le chevalier ne sera plus avec vous quand vous recevrez cette lettre. On dit qu'il vous quitte après-demain. Vous n'avez pas grand monde présentement. Si j'avais des ailes, je sais bien ce que je ferais. Je ne m'accoutume point à une si cruelle séparation. Je suis sans point fixe. Cet état m'est insupportable. Ne finira-t-il jamais?

Faites souvenir de moi le grand-papa. Je l'aime toujours de tout mon cœur.

[1] C'était le nom de baptême de madame de Boufflers.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mercredi matin 14 avril 1773.

J'ai été bien surprise hier, chère grand'maman, quand l'abbé m'a dit qu'il partait demain. Il s'est fait un combat en moi de peine et de plaisir; de peine de le perdre, de plaisir de celui que vous auriez de le revoir, et ce dernier l'emporte. Que vous êtes heureuse d'aimer et d'être aimée! Je ne veux point vous ouvrir mon âme; elle est trop remplie d'amertume et de tristesse. Si l'abbé vous rend compte de la vie que je mène, elle pourra vous paraître agréable; mais il s'en faut bien qu'elle le soit! Au fond, il n'y a que malheur pour ceux qui, étant nés sensibles, ne rencontrent que de l'indifférence. Mais je ne m'expliquerai pas davantage [1].

Je me suis occupée hier à ramasser des découpures que l'abbé vous portera. Je ne sais pas si cela sera dans l'ordre que j'ai recommandé. Elles sont de M. Hubert de Genève et de M. de Caraman. Madame de Caraman ne cesse de me demander de vos nouvelles et de me prier de vous dire combien elle vous respecte, honore et aime. C'est le sentiment général; mais ceux qui ont du mérite l'éprouvent bien plus vivement.

[1] M. Walpole lui avait écrit qu'il aimerait mieux être pour elle une simple connaissance que son ami.

Je ne vous écrirai pas plus longuement. Je suis remplie de vapeurs. Je n'ai ni votre esprit ni votre courage. Consolez-moi en me disant que vous m'aimez; c'est le seul remède à mes maux.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, 1er mai 1773.

Je ne fais point de reproches, chère grand'maman, je sais qu'on a des temps de stérilité, que notre âme peut se comparer aux arbres, qu'elle éprouve ainsi qu'eux divers changements; mais je trouve que la vôtre est trop longtemps sans reverdir. Je voudrais qu'elle poussât des feuilles ou qu'elle en fît pousser à son grand chêne. Je vous envoie les miennes telles qu'elles sont, feuilles mortes en apparence; mais ce sont toujours des feuilles et le tribut de ma saison. Tout ce galimatias veut dire que je voudrais avoir de vos lettres, que je n'en reçois point et que je vous accable des miennes.

Je vous félicite de l'arrivée de la maréchale de Luxembourg. Je me flatte de n'être point mal avec elle et elle est du dernier bien avec moi. Je lui dois le témoignage que vous êtes démêlée, jugée et sentie par elle aussi parfaitement que par qui que ce soit, et qu'elle me parle toujours de vous d'une manière qui me satisfait pleinement.

Vous croyez bien que je ne m'aviserai pas de vous écrire aujourd'hui des nouvelles ; elle est bien plus à portée que moi d'en savoir. Je vous dirai seulement qu'on prétend que M. et madame de Bourbon-Busset[1] s'accordent à vivre ensemble comme Joseph et Marie.

Ne me laissez pas dans l'abandon. Si l'abbé n'a point de faits à me mander, n'a-t-il pas des fariboles? Pourquoi cette sécheresse, cette aridité? Je me rappelle des vers que le président aimait à la folie et qu'il ne cessait de chantroner :

L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour les fleurs.

A 4 heures après-midi.

Voici ce qu'on m'écrit d'Angleterre du 27 :

« Nous avons été en guerre avec vous et nous » venons de faire la paix avec vous sans, je crois, que » vous en sussiez rien. Mercredi passé on donna ordre » pour qu'on équipât une escadre de quinze vaisseaux, » qui devait partir d'abord pour la Méditerranée pour » observer la vôtre et l'attaquer en cas que la vôtre » voulût attaquer celle des Russes. On nomma un » chef d'escadre qui n'est pas homme à rester les bras » croisés. Voilà les actions qui baissent furieusement! » Hier, votre ambassadeur assura que vos vaisseaux

[1] Madame Boucaut qui venait d'épouser M. de Bourbon-Busset.

» ne partiraient point. Voilà qui est fini. Ce n'était
» qu'une guerre en parenthèse. »

Dieu en soit loué ! Ça aurait été un nouveau sujet de chagrin si la guerre avait eu lieu.

On parle toujours du mariage de madame de Montesson ; madame la maréchale en sait plus que moi. Ma pensée est qu'il ne se fera pas.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 5 mai 1773.

Rien n'est plus surprenant : il n'est que deux heures après-midi, je suis levée, ma toilette est faite, je suis établie dans mon tonneau ; j'effile mes chiffons et je vous écris en attendant... devinez qui ?... un notaire ! pour placer de l'argent, me direz-vous ? Oh ! pour cela, non ! Pour emprunter ? Pas davantage. Mais pour faire mon testament. Je vous jure que je n'en suis point attristée. Je l'ai été bien plus en apprenant hier, par la grand'maman, que la fièvre vous avait repris. Vous m'avez dit, dans votre lettre, que vous aviez monté à cheval. Cela m'avait déplu, en me rappelant votre clavicule. En vérité, l'abbé, vous augmentez beaucoup mes regrets de n'être point à Chanteloup. Je me ferais votre mie, nous nous soignerions mutuellement. Ah ! qu'on passe ridiculement sa

vie, séparé de ce qui plaît, recherchant ceux dont on ne se soucie guère, et qui, le plus souvent, ennuient! Que ne venez-vous ici? me direz-vous. Hélas! hélas! je le voudrais bien, et il faut que je le trouve impossible, puisque je n'y vais pas, car je ne manque pas de confiance dans l'amitié de la grand'maman, dans la bienveillance du grand-papa et dans la tolérance de madame de Grammont. Mais, mon abbé, croyez-moi, on ne saurait se déplacer à mon âge. L'idée de n'être point chez soi inquiète et tourmente. Je n'ai d'espoir que dans quelque événement qui vous ramènera tous à Paris. Quel sera-t-il? Je n'en sais rien. Mais, tel qu'il puisse être, s'il vous ramène avec mes parents, il me sera infiniment agréable.

Vous savez que, dimanche dernier, le feu prit au Raincy. Chacun vous aura mandé cette nouvelle. Comme il est fort question du mariage, on dit que ce sont les flambeaux d'hymen et d'amour qui ont mis le feu partout.

L'abbé, je voudrais vous avoir avec moi, même au moment où je vais faire mon testament.

Je souperai demain chez la petite sainte pour recevoir ses adieux. J'imagine que l'évêque d'Arras y sera. Il arriva dimanche, sans que je l'attendisse. Je lui demandai s'il me venait prendre pour aller à Chanteloup. « Très-volontiers, me dit-il, je suis prêt à partir. » Voulez-vous que je vous le dise, l'abbé, si cet exil-ci ressemblait aux autres, ma vieillesse et toutes les autres circonstances ne m'arrêteraient pas, je me laisserais aller à croire que je pourrais être un peu utile

et agréable, que, privé de toute compagnie, je pourrais en tenir lieu. Mais aller à Chanteloup, c'est aller à la cour, c'est chercher le grand monde, les divertissements, se mettre au bon ton, acquérir le bon air. Une pauvre vieille comme moi, qui n'y serait conduite que par l'amitié, quelle place pourrait-elle y avoir? Voilà les raisons morales qui ne me retiendraient peut-être pas si les physiques n'étaient encore plus fortes.

Ce jeudi 6, à midi.

L'accès du prince lui a pris hier à minuit. Je restai auprès de son lit, avec madame de Beauvau, jusqu'à trois heures passées. On me mande qu'il a bien passé le reste de la nuit.

J'oubliais de vous dire que notre baron [1] est parti le 27 pour l'Angleterre. Il doit être un mois à Londres, ensuite à des eaux qui sont dans la province d'Yorck, un autre mois, puis un troisième en Hollande. Il sera, dit-il, de retour ici dans le mois de septembre.

On dit que le grand mariage [2] ne sera qu'au retour des eaux, où la dame doit aller incessamment.

Je me suis enrhumée hier parce qu'il faisait très-froid dans la chambre du prince.

J'écrirai demain à la grand'maman.

[1] De Gleichen.
[2] Du duc d'Orléans avec madame de Montesson.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 5 mai 1773.

Je trouve ce qu'on vous a mandé d'Angleterre extrêmement plaisant, cela fait honneur à la force et à la dignité de notre ministère. Nous avons là de grands philosophes, qui préfèrent un peu plus de tranquillité à un peu plus d'honneur.

Vous me parlez de trois grands événements dans votre lettre du 28. Voici l'explication que je leur donne :

Madame Boucault déboucautée, M. de Bourbon-Busset enboucauté et M. de Bourbon-Buse encanaillé [1]. Cependant madame la maréchale soutient que le mariage n'est pas fait. Mais on a beaucoup de peine à déraciner cette opinion de la tête de nos Tourangeaux, qui y sont fort attachés.

Il me reste à présent à me justifier, ma chère petite-fille, du long silence dont vous avez la bonté de vous plaindre. Depuis assez longtemps nous sommes absolument seuls, et, par conséquent, il n'est parti personne d'ici, et je n'ai pas eu d'occasion d'écrire. Vous savez que je n'aime point écrire par la poste, quoique je n'aie jamais rien de bien important à dire ; mais je ne veux pas que M. d'Ogny, que je ne connais pas, que le roi, à qui je n'ai plus rien à dire, que madame du Barry, qui n'est point à mon ton, lisent mes lettres.

[1] Le duc d'Orléans épousait madame de Montesson.

Vous avez bien raison, il y a des temps de stérilité pour l'esprit; je l'éprouve plus que personne. C'est mon état habituel; mais il n'y en a pas pour le cœur, je le sens bien; le mien est toujours rempli de vous, et vous me feriez une cruelle injustice s'il vous arrivait un seul moment d'en douter.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 14 mai 1773.

Me voici, ma chère petite-fille, auprès de mes deux malades, et ne me portant pas très-bien moi-même; de sorte que mon salon ne ressemble pas trop mal à un hôpital. Je suis auprès de la chaise-longue de la petite sainte, je tousse et l'abbé me gronde, je parle et on me fait taire. Je prends donc le parti d'écrire pour me soustraire aux reproches de toute espèce. L'abbé est au pied de cette chaise longue, prenant du vin d'Espagne pour se reconforter de son treizième accès.

M. de Boufflers vous remettra cette lettre. Il va à Paris pour voir M. de Beauvau. J'espère qu'il le trouvera sans fièvre.

Je ne crois pas du tout à votre guerre. Si c'est nous qui sommes attaqués, nous dirons : « Que voulez-vous,

messieurs, nous n'avons rien à vous refuser? » et si c'est l'Espagne, nous lui dirons :

T'as le pied dans le margouillis
Tire-t'en, tire-t'en, Pierre.
T'as le pied dans le margouillis,
Tire-t'en, Pierre, si tu le puis.

Adieu. Je vous laisse sur cette belle citation en vous embrassant de tout mon cœur.

Si votre lecteur ne trouve pas la fin de mes mots à la fin de mes lignes, dites-lui qu'ils sont restés ici sur un autre papier.

Voilà le grand-papa qui me fait rouvrir ma lettre pour vous embrasser. Et la petite sainte et l'abbé qui me grondent de ce que je ne vous ai pas dit des tendresses pour eux, car vous voyez bien qu'il faut toujours que je sois grondée.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi matin 17 mai 1773.

J'ai reçu beaucoup de vos lettres depuis quelques jours, je crains que cette abondance ne se soutienne pas et que, dans le temps où elles me seraient plus nécessaires, elles ne deviennent plus rares. Il se peut, chère grand'maman, que votre indisposition soit peu de chose ou même rien, mais songez que la sépara-

tion fait qu'on ne voit pas les choses telles qu'elles sont ; ayez donc la bonté de ne point ralentir vos lettres.

Nous n'aurons point la guerre : les Anglais sont aussi pacifiques que nous; c'était une fausse alarme.

Votre petit dévot se marie mardi, à ce qu'on disait hier. On ajoutait que, comme il n'a point de parents ici, il inviterait tous les ambassadeurs à l'accompagner pour la signature du contrat. On est fort curieux de savoir ce qui se passera à Notre-Dame le jour du service du roi de Sardaigne : les paris sont ouverts sur ce que feront les princes. Mais la nouvelle du jour, que beaucoup de gens croient véritable, c'est que, enfin, nous avons une dauphine de la nuit du mardi au mercredi. Il y a des gens qui en doutent, parce que le jeudi, au souper chez madame du Barry, on n'en parla point.

Madame de Montesson part aujourd'hui. Est-ce avant ou après son mariage? Les paris sont ouverts. Qu'en pense madame la maréchale?

M. le prince de Conti est chez madame de La Borde avec madame de Boufflers; elle reviendra mercredi et le prince vendredi.

Vous a-t-on envoyé la chanson sur la statue de Voltaire? Comme vous ne craignez point les répétitions, la voici :

Voici l'auteur de l'ingénu.
M. Pigal l'a fait tout nu,
M. Freron le drapera.
Alleluia !

Je n'oserai pas faire mettre cette lettre à la poste à cause de l'article du dauphin, mais j'ai écrit ce matin un mot à l'abbé.

Cette nouvelle du dauphin devient à rien. On parle d'une petite opération à laquelle on ne peut le résoudre.

Nous avons ici une milady Spencer qui fait les délices de tous ceux qui la connaissent; tout le monde se la dispute. Elle est réellement fort aimable, et sa fille, qui a quinze ans, a la plus belle figure du monde [1].

Madame Greville, qui loge chez moi, attend ces jours-ci sa fille, qui passe pour être la plus grande beauté d'Angleterre. Nous verrons à laquelle des deux on donnera la préférence. Laissez partir madame la maréchale; qu'elle vienne être juge. J'ai beaucoup d'impatience de la revoir. Pardonnez-moi mon peu de délicatesse, chère grand'maman, je ne devrais pas désirer ce qui vous causera de la peine.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 23 mai 1773.

Mesdames de Forcalquier [2], de Bourbon-Busset, de Chabrillant, accompagnées de la duchesse d'Aiguillon,

[1] Lady Georgina Spencer, plus tard duchesse de Devonshire.

[2] Nommée dame d'honneur de la dauphine. Mesdames de Bourbon-Busset et de Chabrillant, dames d'atours.

furent hier à Versailles pour faire aujourd'hui leurs remercîments, d'abord à madame du Barry et ensuite au roi. On ne revient point d'étonnement de l'extravagance de madame de Forcalquier; elle était indignée, il y a trois ou quatre mois, qu'on pût la soupçonner de prendre un tel poste; elle le disait hautement et se fondait en raison pour le prouver.

L'évêque d'Arras a dû donner hier au roi une lettre de son frère Saint-Omer, dans laquelle il déduit toutes les raisons qu'il a pour ne point accepter une place qu'il n'a jamais songé à demander : sa mauvaise santé, son état d'évêque, ses services dans l'administration de la province. Cette lettre est très-bien écrite. Je verrai M. d'Arras à son retour de Versailles, et je pourrai vous dire ce qui lui aura été répondu. Ces prélats sont certainement, à ce que je crois, de très-honnêtes gens; ils ne veulent rien tenir du ministère présent. Il est vrai que ce n'est point M. d'Aiguillon qui a fait nommer le Saint-Omer; il voulait M. de Cahors. J'ai soupçonné que c'était l'évêque de Senlis[1] qui avait fait agir Mesdames, car il croit que c'est elles qui l'ont indiqué au roi. Mais M. d'Arras dit qu'il est sûr que M. de Senlis n'y a point de part.

Adieu. Je finis sans vous renouveler toutes mes amours, vous savez à quoi vous en tenir.

[1] M. de Roquelaure, premier aumônier.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce dimanche 30 mai 1773.

L'évêque d'Arras est actuellement retourné chez lui; son frère vous plairait autant que lui; ils se ressemblent parfaitement, et pour la sorte d'esprit, et pour leur son de voix, qui est à s'y méprendre. Je les crois tous les deux de fort honnêtes gens, quoique assez ambitieux; mais leur ambition ne les conduira pas, je crois, à rien de malhonnête ni de ridicule. L'Arras eut, il y a huit jours, une audience du roi, à qui il remit une lettre de son frère Saint-Omer, qui contenait son refus. Il fut très-bien reçu. Il me dit le lendemain, à son retour, que M. de Marville avait les économats, ce qui ne lui plaisait pas. Je crois que, d'ici à quelque temps, ils doivent se borner à l'administration de leurs provinces, et à ne rien rechercher ni prétendre pendant le gouvernement présent.

L'abbé m'apprend l'arrivée de madame de Grammont pour ce soir; j'enverrai savoir de ses nouvelles, et puis je me conformerai à tout ce que l'abbé me prescrit; rien ne me sera plus facile. Si elle veut me faire l'honneur de souper chez moi, elle décidera de la compagnie qu'elle voudra. Je suis fâchée que la maréchale de Luxembourg ait choisi ce moment pour être à Montmorency; mais madame de Beauvau, pendant les voyages à Saint-Hubert pourra être à Paris. Enfin, je laisse au hasard à décider de tout. Pour la

maréchale de Mirepoix, je ne la vois presque plus; elle habite peu Paris; elle est actuellement au Port-à-l'Anglais. J'y soupai hier avec madame Greville; il y avait six semaines que je ne l'avais vue. Elle est fort refroidie pour moi, et je crois que je lui suis devenue suspecte. Cela me fait pitié et je m'en console.

J'estime infiniment M. de Boufflers; que ne puis-je dans ce moment-ci faire la partie carrée? Pourquoi faut-il que soixante lieues et cent ans nous séparent? Je ne veux pas m'attrister; ainsi je finis en vous disant que je vous aime autant que vous méritez de l'être, c'est-à-dire infiniment.

Je vous envoie un extrait de la sentence qui fut prononcée avant-hier au soir[1]; elle excite beaucoup de blâme et de murmures. Pour moi, je m'en tiendrai à celle de la fable de La Fontaine.

[1] Dans l'affaire de M. de Morangies Elle faisait alors beaucoup de bruit. Le comte de Morangies, officier général et homme de qualité, était accusé de nier une dette de cent mille écus qu'il avait reçus, disait sa partie, d'un jeune homme nommé Véron. « Je le crois un fripon, écrit le 20 septembre suivant madame du Deffand à Walpole; et il vient de gagner son procès contre des gens aussi fripons que lui. »

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mardi 1er juin 1773, à 6 heures du matin.

Ma situation présente ne me plaît nullement; je suis ou avec trop de monde, ou au moment d'être toute seule. Les gens qui m'environnent sont une manière de spectacle, et non pas une société. Je pense à ce que disait Fontenelle en voyant un troupeau de moutons : qu'il n'y en avait peut-être pas un seul de tendre. Je dis plus : il n'y a sûrement pas là un seul ami. J'ai le monde en horreur; mais je tire ce profit de l'ennui qu'il me cause, qu'il me fait trouver du plaisir à voir mes jours s'écouler.

Je prends part au chagrin que la grand'maman aura de perdre la petite sainte, qui, de son côté, aura bien du regret de la quitter; mais elles se rejoindront. J'en connais de plus misérables.

Vous voyez la tristesse de mes pensées, eh bien! dans cette situation, j'aurai demain quinze à seize personnes à souper dont, en vérité, je ne me soucie d'aucune. D'où vient les prier, me direz-vous? Ah! l'abbé, par des raisons métaphysiques. Il me faudrait l'éloquence de M. du Bucq pour vous les expliquer.

Adieu. Dites mille choses à la grand'maman. Ma première lettre sera pour elle. Dites un mot pour moi au grand-papa et à M. de Boufflers.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce jeudi 10 juin 1773.

D'abord je vous prie de dater vos lettres à la tête de la première page; j'ai toujours oublié de vous le demander.

Je ne fermerai celle-ci que demain matin, parce que mon intention est de vous rendre compte du souper de ce soir. Vous savez que madame de Grammont n'a fait ni ne fera le voyage de la Ferté, ce qui, sans doute, accélérera de quelques jours son retour. Elle m'a déjà fait deux petites visites. Tout le monde ici est content d'elle et elle le doit être de l'empressement qu'on lui marque. Mais, mon abbé, puis-je m'occuper d'autre chose que de la grand'maman? Je ne suis point contente de ce que vous me dites de sa santé. Je juge qu'elle digère fort mal, et j'en attribue la cause non-seulement au mauvais choix des aliments, mais au manque de dissipation et de distraction. Je sais qu'elle étudie la composition, qu'elle passe des journées à écrire. J'aimerais cent fois mieux qu'elle fît des capucins de cartes, qu'elle jouât aux quilles ou au bilboquet. Toute application lui est contraire, son esprit se nourrit aux dépens de son corps. Voilà ce que je lui prêcherais si j'étais auprès d'elle, et mon unique étude serait de la rendre aussi enfant ou aussi bête que moi.

Ce vendredi, à 7 heures du matin.

J'eus hier à souper deux princesses, une duchesse, un prélat, un ambassadeur et l'ami Pont de Veyle[1]. La princesse mère et le prélat partirent de bonne heure, l'ami les suivit de près, ensuite la princesse fille; le ministre se proposait à la suivre, mais je le retins. Je jugeais que le tête à tête serait trop brusque, qu'il fallait qu'il fût amené. Ces mesures réussirent à merveille; il resta une demi-heure, puis je passai ensuite avec la duchesse, tête pour tête, un temps fort raisonnable. Je fus contente d'elle et elle me donna lieu de croire qu'elle l'était aussi de moi. Je lui trouvai la sorte d'éloquence qui me plaît, s'exprimant à merveille, sans recherche, sans obscurité, sans prolixité. Il fut fort question de vous, de la grand'maman, du grand-papa et puis de ceux-ci, de celles-là, enfin, comme dit madame de Sevigné, de *tutti quanti*.

Il est question de deux soupers pour dimanche et lundi : l'un chez madame de Lauzun, l'autre chez madame de Luxembourg. Je suis invitée à tous les deux; mais il y aura vingt personnes! Je balance sur le parti que je prendrai; il faut choisir entre le ridicule ou l'ennui. Je préférerai le dernier. Oui, je le crois, j'en aurai le courage; je sauverai du moins le ridicule, et, dans l'autre choix, j'aurais tous les deux. Je me rappelle ce que j'aurais pensé, à l'âge de vingt-cinq ans, si j'avais

[1] Mesdames de Beauvau, de Poix, de Grammont; l'archevêque de Toulouse, le Caraccioli et Pont de Veyle.

vu arriver, au milieu d'une compagnie de vingt-cinq personnes, une vieille quinze-vingt. Il y aura encore, cette semaine, répétition du souper d'hier, avec augmentation de trois dames, qui sont les duchesses de Luxembourg, de Lauzun et d'Enville. Je vous jure que si je pouvais troquer tous ces beaux soupers contre ceux que nous faisions dans le petit appartement, je n'hésiterais pas un moment. Ah! oui, mon abbé, et vous n'en doutez pas. Mais je m'aperçois que voilà trop de soupers et pas assez de sommeil. Il est plus de sept heures et je n'ai pas encore dormi; il est temps d'y tâcher.

Adieu; bonjour pour vous, bonne nuit pour moi!

À LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 14 juin 1773.

Devinez, chère grand'maman, quel parti j'ai pris sur les invitations de mesdames de Lauzun et de Luxembourg? M'y suis-je rendue? les ai-je refusées? me suis-je laissée entraîner par le plaisir, ou me suis-je guidée par le bon sens? Qu'en pensent le grand-papa et le grand abbé, et M. de Gontaut? Voilà une belle chose à deviner, dira le grand-papa! qu'importe le parti qu'elle aura pris? Il était très-important pour moi. J'étais fortement attirée par le plaisir d'être avec

des personnes qui me plaisent infiniment, et éloignée par d'autres qui me déplaisent, parce que je les crois moqueuses, et qui m'auraient trouvée ridicule de me produire dans une compagnie aussi leste et aussi brillante. Ah! je suis devinée, j'en suis sûre; vous jugez que je n'y ai point été hier, et que je n'irai point aujourd'hui, et cela est vrai.

Vous avez sans doute entendu parler de mademoiselle de Tournon? Lequel trouvez-vous le plus honorable d'épouser un du Barry et d'en transmettre le nom à la postérité, ou à un homme de qualité d'épouser mademoiselle de Langeac [1]? Lequel de ces deux mariages, s'ils se font tout à l'heure, comme on dit, vous paraît le plus digne d'envie ou d'approbation? — Cette lettre a été interrompue par la visite de l'archevêque de Toulouse. Il m'a dit que le souper chez moi était pour jeudi. Il fut hier au Raincy. Il n'est pas encore décidé si madame de Montesson ira aux eaux. Il me semble que bien des gens pensent que le mariage est fait.

[1] Elle épousa le marquis de Chambonas. Sa mère s'était appelée Sabbatini, du nom de l'envoyé de Modène, dont il n'était pas bien prouvé qu'elle fût la femme. Elle vivait depuis longtemps dans une étroite intimité avec M. de Saint-Florentin, depuis duc de La Vrillière, qui la maria à M. de Langeac, qui consentit à reconnaître et à adopter une assez nombreuse lignée que cette dame lui apporta en mariage. Ce ne fut pas un des faits les moins honteux de cette époque, qui en fournit beaucoup, et l'on voit que madame du Deffand elle-même en est scandalisée.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 30 juin 1773.

J'aurai demain à souper les Beauvau et la maréchale de Luxembourg. Celle-ci m'a rendu visite aujourd'hui à une heure après-midi. Il y avait plusieurs jours que je ne l'avais pas vue. Elle court les spectacles, elle se dévoue aux princes; elle ne pouvait venir chez moi l'après-dînée, parce que, à quatre heures, elle devait aller, avec madame la duchesse de Bourbon, dans la petite maison du duc de Chartres. Ne trouvez-vous pas cela admirable? On peut dire c'est une belle jeunesse!

2 juillet.

Cette lettre ne partira que demain, et ce sera les d'Usson qui en seront porteurs. Rien n'est inutile dans ce monde.

J'eus hier la compagnie que j'attendais. La maréchale devient un vrai agneau. Réellement, elle est changée en bien à ne la pas reconnaître. L'éducation que l'on donne en devient une pour soi-même [1]. En voilà un exemple. J'en souhaiterais voir un second. Vous m'entendez?

Je ne puis chasser la crainte que me causent les six semaines ou deux mois que vous allez passer. Surtout vos comédies me déplaisent infiniment; elles ne vau-

[1] Elle avait élevé sa petite-fille, madame de Lauzun.

dront rien et vous tueront. Comment le grand-papa peut-il y consentir? Mais il faut me taire : ce n'est pas moi qu'on écoutera, ce n'est pas moi qui persuaderai! Pauvre abbé, je le plains bien; il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Ah! vraiment oui; mais c'est ce qui désole.

N'attendez de moi aucune nouvelle; mais si vous voulez, je vous dirai mon avis sur la tragédie de *Paris sauvé*. Sedaine en fit la lecture il y a quelques jours chez les Trudaine. Il y a deux grands caractères : Marcel et Maillard. Marcel, le fils, est peu de chose; sa femme Éloïse, et lui, parlent trop souvent de leurs amours et de leur maillot; il n'en devrait être question que par pure nécessité, pour l'intrigue; leurs sentiments l'un pour l'autre n'intéressent point, ils ne font qu'importuner. Vous souvenez-vous d'avoir entendu cette pièce il y a trois ou quatre ans? Sedaine se rappelle bien vous l'avoir lue. Je ne comprends pas comme on en défend la représentation; il me semble qu'on devrait l'ordonner. On a changé le titre du chancelier du roi de Navarre en celui de son ambassadeur. Après cette correction, il n'en reste point à faire. Ce Sedaine a du génie. Il a, dit-on, fait beaucoup de mauvais ouvrages. Je ne les connais pas; mais j'en connais trois qui me plaisent infiniment : cette tragédie, *le Philosophe sans le savoir* et *le Déserteur*. Tous nos beaux esprits ne produisent rien d'aussi bon, et j'aime cent fois mieux le manque de correction de Sedaine que toutes leurs sublimes beautés.

Embrassez pour moi le grand-papa et dites, je vous prie, à madame de Grammont, que je l'aime de tout mon cœur. Cette déclaration est familière, mais elle est sincère. Elle m'a inspiré tant de confiance que je n'ai point la crainte de lui déplaire en m'exprimant de cette sorte. Ne me laissez point oublier de M. de Boufflers.

A L'ABBÉ BARTÉLEMY

Paris, ce 8 juillet 1773.

Tout le monde se prépare à vous aller voir. Compiègne sera désert; c'est à Chanteloup que sera la cour. Chantilly, Villers-Cotterets n'auront que vos éclaboussures. Si l'on envie votre gloire, vous consentiriez volontiers, l'abbé, à la céder en entier, ou du moins en grande partie. Pour moi, je l'avoue, je ne voudrais pas en être témoin, et je préfère la solitude où je vais être pendant ces deux mois-ci au tumulte, à la foule, aux jeux, aux ris, au milieu desquels vous allez être.

C'est de vous que j'apprendrai tout ce qui s'y passera d'intéressant. Je ne pourrai vous entretenir que des petits événements de la ville; ils vous feront pitié et me feront perdre toute considération. En vérité, l'abbé, je crois que je vais être six semaines sans vous écrire, et qu'il me sera impossible de rien trouver à

vous dire; mais ce ne sera pas une raison pour vous d'agir de la même sorte.

L'accident du grand-papa[1] m'a surprise et effrayée, et l'effet qu'il a produit sur la grand'maman ne m'a point étonnée. Si vous aviez fait votre devoir, vous m'auriez donné des nouvelles depuis votre lettre du 4.

Les dominations partiront dimanche. Je serai surprise si elles n'exercent pas la plénitude de leur pouvoir. Vous n'aurez madame de Lauzun que vers la fin de la semaine prochaine. On dit qu'elle couchera dans l'intérieur de l'appartement de la grand'maman. Où sera-ce? Je ne le comprends pas. Je suis persuadée que sa grand'mère regrette fort de ne pas partir avec elle, et que le séjour qu'elle fera à Villers-Cotterets lui paraîtra bien plat. Cette cour deviendra bientôt une société tout à fait bourgeoise. Pour moi, je crois que l'hymen et l'amour sont devenus encyclopédistes; ils établissent l'égalité. Il faut voir ce qui adviendra de Chantilly; mais c'est se donner des airs à la Praline[2] que de parler de tout cela.

Ne répétez point ce que je vais vous dire. Je reçus hier une lettre de province, où l'on me disait d'un certain ambassadeur fort à la mode[3], *que c'était une cervelle de singe dans une tête de veau.* Vous le connaissez assez pour trouver cela plaisant.

[1] M. le duc de Choiseul avait fait une chute de cheval.

[2] Allusion à mademoiselle Sandon qui était liée avec les Praslin.

[3] Caraccioli.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 10 juillet 1773.

J'aurai ce soir mesdames de Luxembourg et de Lauzun ; elles partiront toutes les deux mercrédi prochain, l'une pour Villers-Cotterets, l'autre pour Chanteloup. Madame d'Enville passera aussi la soirée chez moi; elle ne restera que très-peu de jours à Paris. Elle retournera à Liancourt, et au commencement du mois d'août, elle vous ira trouver.

J'ai depuis peu une nouvelle hôtesse. Elle occupe mon petit logement. C'est une cousine de l'évêque d'Orléans, sœur de madame de La Reynière, *la comtesse de Beausset.* C'est une grande et belle femme; elle n'a que vingt-neuf ans, n'a point le ton provincial : voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Elle doit rester un an ou deux à Paris. Elle cherchait un logement honnête et qui fût à bon marché. J'ai offert le mien qui est tout meublé, et dont je lui ai fait bon marché. Je ne sais point encore si j'en tirerai quelque amusement. Elle ne pourra du moins m'être importune, et si elle ne me convient pas, elle sera pour moi comme toutes les habitantes de Saint-Joseph que je vois très-peu, excepté mademoiselle Sanadon, qui est actuellement à Praslin, et dont elle ne reviendra que d'aujourd'hui en huit. Son absence me fâche et me fait sentir ce que c'est que la force de l'habitude. Que l'on est petit, que l'on est faible ! On

éprouve la vérité de ce que disait madame du Maine : *Qu'on serait heureux de pouvoir se passer des choses dont on ne se soucie pas !* Vous ne sentez point cela, mais bien tout le contraire. Non-seulement vous consentiriez à vous en passer, mais vous désireriez qu'il fût en votre pouvoir de vous en débarrasser. J'en expliquerais aisément la raison.

L'illustre, l'auguste hyménée est, dit-on, pour jeudi [1]. Il doit se faire à Paris, et le couple respectable, l'instant d'après partira pour Compiègne. Vous savez que Madame viendra mardi à Paris et que madame de Lauzun l'accompagnera.

M. et madame de Beauvau, par qui cette lettre vous sera rendue, ne vous laisseront ignorer aucune nouvelle. Ainsi, je ne cherche point à me rappeler celles que je puis savoir ; il n'y a que celles de Chanteloup qui m'intéressent. Votre tête, votre poitrine, votre estomac, la main du grand-papa, voilà ce qui m'occupe, et sur quoi je prie l'abbé de m'instruire.

J'appris hier la mort de madame de Vichy, ma belle-sœur [2].

[1] M. du Barry et mademoiselle de Tournon.

[2] Mademoiselle d'Albon, dont mademoiselle de Lespinasse était la sœur adultérine.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 14 juillet 1773.

Vous m'avez laissée longtemps sans me donner de vos nouvelles, je vous le pardonne, mais à condition que vous reprendrez votre gazette; cette façon d'écrire est la plus facile. Faites-moi savoir jour par jour les comédies que l'on joue, les noms et les rôles des acteurs, leur succès, en bien ou en mal. Enfin, faites que je puisse me croire à la représentation. Êtes-vous le souffleur? le grand-papa le directeur? et la grand'-maman la première actrice? Je ne suis point étonnée des éloges que vous lui donnez. Je ne doute nullement qu'elle ne les mérite. J'en suis moins inquiète que je ne l'étais. Puisqu'elle a du plaisir, elle soutiendra cette fatigue qui me faisait tant de peur. Mon idée est que l'ennui est la plus grande maladie de l'âme et la cause la plus ordinaire de celles du corps.

Je suis délivrée de mon catarrhe. Ce n'est cependant pas que je me divertisse; je dois ma guérison à la casse et à la sobriété. C'est toujours par les privations volontaires que l'on se rend moins malheureux. Cela demanderait une explication, mais je vous laisse le soin de la faire, car si je suis quitte du catarrhe, je ne le suis pas de l'hébétement.

Tout le monde part, les uns pour Compiègne, les autres pour leurs campagnes.

Vous voyez, l'abbé, combien vos lettres me sont nécessaires. Si vous pouviez avoir un secrétaire, j'y gagnerais beaucoup, ce me semble. Il n'y a que votre main que je plains, car, pour votre esprit, rien ne le fatigue ni ne lui coûte. Je vois souvent des gens d'esprit et de toutes sortes; personne ne vous ressemble, mon abbé; vous êtes le seul à qui rien ne manque, le seul véritablement aimable et le seul qui mérite d'être aimé. Après cette vérité, je n'ai plus rien à dire.

La grand'maman ajoutera : L'enfant dit vrai.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mardi 3 août 1773.

J'ai vu M. et madame Chauvelin; vous jugez combien je leur ai fait de questions. Ils y ont parfaitement satisfait; ils ont été très-contents de vos talents. Jamais on n'a fait des progrès plus rapides. D'écolière vous êtes tout d'un coup passée maîtresse. Le grand-papa en a été charmé. Ils m'ont dit le répertoire de l'année prochaine. Je ne prends pas plaisir à de tels progrès; je voudrais en pouvoir faire d'autres, ou du moins que la scène changeât de lieu; il me prend souvent des désespoirs d'être séparée de vous, et le temps, qui amène tout, m'ôte à moi toute espérance. Songez

qu'une semaine, qu'un mois, ne sont pas pour moi ce qu'ils sont pour vous; tous mes pas sont des pas de géant, il m'en reste peu à faire pour atteindre le but. Ces idées sont tristes et d'autant plus qu'elles sont bien vraies; elles jettent dans l'abattement sans produire l'insensibilité.

On nous promet un poëme de M. de Saint-Lambert. Madame de Beauvau vous en dira le titre; le sujet est des consolations pour la vieillesse. Pour moi je n'en connais qu'une, qui serait d'être avec ce qu'on aime; tout le reste m'est importun ou inutile.

Madame de Luxembourg est au haras; elle en reviendra samedi pour aller à Villers-Cotterets. On dit que tout est consommé. On ne parle ces jours-ci que de la tragédie et de la comédie de M. Dorat; elles ont une sorte de succès[1].

J'ai fait connaissance avec madame Necker. J'y soupai hier avec mesdames Marchais et d'Houdetot. Ah! si vous m'aviez vue, vous auriez rougi de mon imbécillité. Je me disais à tout moment : Qu'allais-je faire dans cette galère? La crainte de l'ennui fait qu'on se jette dans l'eau de peur de la pluie. Vous souvenez-vous de ce que Gatti vous disait de cette compagnie? Il n'exagérait point.

Notre baron est à Spa, nous ne nous écrivons plus.

[1] *Régulus* et *la Feinte par amour*, jouées le même jour.

Dorat, qui veut tout effleurer,
A prétendu, par un double délire,
Nous forcer à pleurer et rire;
Il nous a fait rire et pleurer.

Ce n'est pas que je l'aime moins; mais qu'est-ce que je pourrais lui dire? Je n'écris pas non plus à Voltaire; et pas même aujourd'hui à l'abbé. Ce serait trop de deux de mes lettres à la fois. Ce pauvre grand abbé, je l'aime bien; c'est le véritable antidote contre l'ennui, il ne rame ni ne fait ramer[1].

[1] Réminiscence de la cour de Sceaux, que M. de Malézieux appelait *les galères du bel esprit*. Madame du Deffand et l'abbé Barthélemy se montrent sévères jusqu'à l'injustice pour madame d'Houdetot, une des célébrités du XVIII[e] siècle, par sa grâce, son esprit, et la passion si vive qu'elle inspira à J.-J. Elle atteignit une grande vieillesse, sans avoir rien perdu de cette extrême sensibilité qui faisait le charme de sa nature. On en trouve l'expression dans les vers suivants qu'elle adressait à sa famille et à ses amis, réunis pour lui souhaiter sa fête :

Que mon destin doit faire envie!
Que j'en goûte bien la douceur.
Que je sois mère, amie ou sœur,
De tous également chérie,
Je n'aime que pour mon bonheur!
Quel autre bien ai-je à prétendre?
Que puis-je demander aux cieux?
Ils m'ont fait le cœur le plus tendre,
Ils l'ont rendu le plus heureux!...

Madame d'Houdetot avait des manières de s'exprimer piquantes et imprévues. « A dix-huit ans, quand j'eus un mari, disait-elle, je comptais qu'il allait me mener dans le monde, au bal, aux spectacles, que j'aurais des parures nouvelles tous les jours; il n'en fut rien. C'était pour me procurer tout cela que je m'étais mariée. J'en fus pour mes frais. »

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 8 août 1773.

Vous avez tort, ma chère petite-fille, de croire que vous ne verrez pas nos comédies l'année prochaine. C'est que précisément je suis convaincue que vous les verrez. Vous êtes effrayée de votre âge, vous croyez qu'il ne vous permettra plus de voyager; mais ce n'est que par le calcul que vous savez que vous êtes vieille, vous ne le sentez pas. Vous êtes délicate et n'êtes point infirme. Il faut donc faire l'année prochaine ce qui ne vous a point incommodée et qui vous a amusée l'année dernière. Il faut nous revenir pendant le mois d'octobre, parce que c'est le temps où vos sociétés de Paris sont dispersées, que votre absence ne vous fera rien perdre, qu'il faut les remplacer par celle de Chanteloup, et de même toutes les années, jusqu'à ce que nous retournions à Paris. Cela vous vaut mieux que les trois furies d'esprit, comme dit Gatti. Mon Dieu, qu'en voulez-vous faire? Cela ne vous convient point du tout. Je ne connais d'elles que madame de Marchais [1], et on m'a dit que les autres étaient encore pires. Je me divertissais à faire la bête avec celle-ci

[1] Depuis madame d'Angivilliers. Il en est souvent question dans les mémoires du temps. Ses bonnes qualités faisaient oublier ses prétentions et le ridicule de sa toilette, et si l'on s'en rapporte au duc de Lévis, son esprit avait remarquablement gagné en vieillissant. « On trouvait en elle, dit-il dans ses *Souvenirs*, une

pour faire paroli à son esprit; car je prétends que tout cet esprit qu'on n'entend pas et qui ne sert à rien n'est qu'un sot. Il ressemble au chaos qui contient bien le principe de toute chose, mais qui ne présente le développement d'aucune; point de véritable esprit sans ordre et sans lumière; c'est là l'œuvre de la création. Le cher abbé en est la perfection; voilà pourquoi il ne rame point et ne fait point ramer.

J'attends demain madame d'Enville. Je compte qu'elle m'apportera une lettre de vous; elle restera peu ici. Vous nous croyez presque seuls à présent, et vous avez raison pour moi. D'ailleurs le château est rempli; j'entends du bruit dans le salon, j'y vois beaucoup de mouvement, ainsi je ne puis douter qu'il n'y ait du monde; mais quand l'abbé et madame d'Enville seront partis, il n'en restera plus pour moi.

La main de M. de Choiseul est libre aujourd'hui. Il vient de prendre une douche. Je compte que dans sept ou huit jours il ne s'apercevra plus qu'il ait eu la main cassée; il est encore assez enrhumé. Il me charge de vous dire les plus tendres choses; mais il n'y en a pas de si tendres que toutes celles que je sens pour vous.

Connaissez-vous madame de Lauzun? Sachez que c'est une des plus aimables jeunes personnes, des plus *à point* que je connaisse.

amabilité égale et soutenue, du piquant sans aigreur, du savoir sans pédanterie; dès que le sujet de la conversation devenait intéressant, elle s'animait, parlait avec élégance, justesse, clarté, et on ne se lassait point de l'entendre. »

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 16 août 1773.

Tout le monde se plaint ici de l'excessive chaleur, hors moi qui m'en trouve fort bien. Je dors mieux et j'ai plus de force. Mais de quoi je me plains, c'est de la disette de compagnie. Il n'y a que deux plaisirs pour moi dans ce monde, la société et la lecture, et je suis également privée de l'un et de l'autre.

Est-il vrai que l'abbé viendra bientôt ici? Je ne saurais le croire et vous m'empêchez de le désirer. Il me semble que son voyage est toujours placé à la rentrée de l'Académie. A propos d'Académie, M. de Beauvau m'a mandé que M. des Cars avait introduit l'abbé Delille chez madame la comtesse du Barry, et qu'en sa présence et celle de toute sa cour, excepté madame de Mirepoix, il avait récité sa traduction du quatrième chant de *l'Énéide*. L'assemblée a paru contente, ce qui est la valeur d'un *bon* pour la première place à l'Académie.

Madame Adélaïde a eu une forte indigestion, accompagnée et suivie d'une grosse fièvre; on craignait hier que cette fièvre ne devînt putride. On dit que la cour est remplie d'intrigues. Il y a une madame Cassini qui y joue un grand rôle, mais je ne puis me persuader que vous ne soyez pas informée par des gens mieux instruits que moi.

Madame de Montauban du Palais-Royal a donné des épis de blé de parfilage à madame la maréchale de Luxembourg, avec ces vers :

Vous avez de Cérès toute la bienfaisance,
Comme elle vous aimez nos champs et nos moissons ;
Mais de cette déesse ayant fui l'imprudence,
Vous possédez Lauzun dans toutes les saisons.

Elle trouve que son Pluton est de bon accommodement. Raccommodez le troisième vers ou faites-le raccommoder par l'abbé. Je lui écrirai mercredi par M. de Toulouse, qui partira jeudi matin.

Adieu, chère grand'mamam.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 18 août 1773.

Nous perdons l'abbé de Breteuil, qui ne dit rien sur le changement d'état de madame de Montesson, mais qui ne le nie pas non plus. On dit pourtant que tout mauvais cas est reniable, mais la notoriété de celui-ci est si publique qu'il serait difficile à nier.

Nous avons eu ici le Précis des révolutions de l'Inde. Voltaire annonce, dans le titre, des réflexions sur le

procès de M. de Morangies. La lettre qu'il vous écrit n'était donc pas jolie, puisque vous ne nous l'avez pas envoyée? Il en a écrit une fort basse, moitié prose, moitié vers, à madame du Barry, au sujet de deux baisers qu'elle lui a fait donner par M. de La Borde le musicien, et de son portrait auquel il a rendu les deux baisers. La prose est assez plate, mais il y a de jolis vers.

Je crois que je les gâte en vous les écrivant, car ils ne me paraissent plus si jolis. Ce pauvre Voltaire a bien souillé sa plume dans sa vieillesse[1] !

[1] M. de La Borde m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part; il m'a montré votre portrait: ne vous fâchez pas, madame, si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers.

Quoi! deux baisers sur la fin de ma vie!
Quel passe-port vous daignez m'envoyer!
Deux! c'est trop d'un, adorable Égerie;
Je serais mort de plaisir au premier.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux.
C'est aux mortels d'adorer votre image:
L'original était fait pour les dieux.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 18 août 1773.

On dit qu'on se mange le blanc et le jaune des yeux à Compiègne, que madame de Filiervale y joue un grand rôle, qu'elle va sans cesse de Chantilly à Compiègne, de Compiègne à Chantilly. Plusieurs de ces négociations ont déjà échoué. On prévoit qu'il en sera de même de toutes les autres. Si ce malheur arrive, elle reprendra son nom, elle reparaîtra sous celui de Cassini et s'en tiendra aux intrigues où elle avait plus de succès.

M. de Beauvau est à Compiègne, madame de Luxembourg à Villers-Cotterets, les Caraman et madame de Cambise à Roissy. Il ne me reste que l'incomparable et sa dame. Je ne les vois pas fort souvent.

Oh! je vous ferai faire connaissance avec une des trois furies [1]! Celle-là est comme celle d'Isis, *la tranquille Euménide*; les deux autres sont à leur campagne. Celle dont je vous parle y est aussi, mais la sienne est à Saint-Ouen, ce qui ne l'empêche pas de venir quelquefois me voir; son mari me plaît beaucoup; il vous plairait aussi, j'en suis sûre. On dit que c'est lui qui a fait l'ouvrage qui a remporté le prix à l'Académie, l'Éloge de M. Colbert. Il veut garder l'ano-

[1] Madame Necker.

nyme, ne point recevoir le prix et rester *visiblement caché.*

Il y a un roman nouveau qui s'appelle *Rosalie ou la Vocation forcée ;* je ne l'enverrai point à la grand'-maman; elle le trouverait affreux. Il l'est, en effet, par l'atrocité des caractères. Je ne le trouve pas mal écrit; il excite la curiosité. Je ne l'ai point encore achevé, mais j'ai lu les dernières pages pour voir comment il finissait; c'est ma manière; je ne puis avoir la patience de lire tous les détails avant que d'en savoir la fin.

J'espère bien que je ferai connaissance avec mesdames Pernelle et Pimbêche; c'est ma plus grande ambition.

J'ai reçu une lettre de notre baron. Il allait quitter Spa pour aller il ne sait où; il est seulement décidé à ne pas passer l'hiver en France; sa lettre est très-bonne, ce sont des récits, des descriptions très-amusantes. Je serais tentée de vous l'envoyer, mais on est dédaigneux à Chanteloup. Voilà pourtant une chanson, je vous permets de la critiquer.

Sur l'air *des Trembleurs*

Êtes vous sexagénaire?
Quittez le dessein de plaire,
Crainte de l'effet contraire
Et d'éprouver des dégoûts.
Pour éviter la tristesse,
Compagne de la vieillesse,
Livrez-vous à la paresse
Et ne comptez que sur vous.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 6 septembre 1773.

Je ne vous dirai rien de M. de Morangies, tout le monde vous en aura écrit. Le tiers état, c'est-à-dire les bourgeois et le peuple, est furieux contre le Parlement. La cour et la haute noblesse triomphent, mais se plaignent de ce que Jonquay et M. Pigeon ne sont pas condamnés à être pendus !... On joua hier à la Comédie *la Réconciliation normande;* le parterre applaudit à tout rompre à ce trait :

Souvent, dans une affaire obscure,
Des juges bien payés voient plus clair que nous.

Je n'ai rien de plus à vous dire; vous m'obligerez infiniment si vous voulez bien m'écrire tous les jours un bulletin de la fièvre de madame de Grammont.

Vous avez M. de Boufflers avec vous, dites-lui mille choses de ma part; je l'estime et l'aime infiniment.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 30 septembre 1773.

Ce sera un de mes bons amis, chère grand'maman, qui vous rendra cette lettre. Il y avait longtemps qu'il me parlait du désir qu'il avait de vous rendre une visite; mais il m'a caché les mesures qu'il prenait pour y parvenir; c'était votre consentement qu'il lui fallait et celui du grand-papa. Il a eu recours à des négociateurs qu'il a jugé plus dignes de sa confiance. J'en ai été blessée, c'est avoir douté de vos bontés et de votre amitié pour moi, et je n'aime pas que personne puisse les ignorer. Pardonnez-moi cette délicatesse, elle ne tient point à la vanité, quoiqu'elle pût en avoir l'apparence; vous connaissez trop la véritable tendresse pour ne pas comprendre toutes ces petites minuties.

J'espère que M. de Tourville vous parlera quelquefois de moi, en attendant que l'abbé vous en entretienne plus longuement. L'abbé vous rendra compte de la vie que je mène, qui, en apparence, est passablement remplie, mais qui, dans le fond, n'est qu'un pur néant.

Je suis fâchée de l'exil de M. de Broglie, sa société est agréable, et les gens de bonne compagnie sont trop rares pour qu'un de moins ne soit pas une perte.

L'abbé me paraît très-content de M. Caraccioli; il ferait un très-bon effet à Chanteloup, il serait ravi d'y pouvoir être. C'est un adorateur de la princesse, et,

en vérité, je l'en crois amoureux. Il vous divertirait, il vous impatienterait, et enfin, à tout prendre, il vous plairait. Son caractère est franc, il a de la noblesse et de la bonté; il est savant, il est bouffon, il a des traits, du raisonnement, du galimatias, du comique. C'est un mélange de toutes sortes de choses différentes, excepté des mauvaises. Il est certainement ce qu'il y a de mieux parmi les diplomatiques[1].

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 4 octobre 1773.

La privation de vos lettres me laisse un vide encore plus grand que celui que vous fait éprouver la disette de bonne compagnie. Je ne suis point étonnée que, à ce titre, vous regrettiez le comte de Broglie. Pour moi,

[1] Tous les écrits du temps sont d'accord sur l'étonnante animation du marquis de Cariaccioli, et sur le mouvement qu'il imprimait à la conversation. On dit de lui qu'il avait de l'esprit comme quatre, qu'il gesticulait comme huit et faisait du bruit comme vingt. Il était amateur passionné de la musique de son pays, et ne contribua pas peu à l'acclimater en France. Il avait été ambassadeur à Londres et le séjour de Paris lui plaisait infiniment mieux. Il prétendait que les seuls fruits mûrs qu'il eût mangés en Angleterre étaient des pommes cuites. Quand il quitta son ambassade pour la vice-royauté de Sicile, Louis XVI lui dit: « Vous allez occuper une des plus belles places de l'Europe. — Ah! sire, répondit-il, la plus belle de toutes, c'est la place Vendôme, et je la quitte. »

qui ne le connais ni ne l'aime, je le plains, et je trouve qu'il est fort injuste d'être exilé pour n'avoir qu'à peu près dit ce que l'on pense et qu'on était en droit de dire et de penser [1].

La petite sainte est ici d'hier; on m'avait réservé le triste emploi de lui annoncer la mort de son père. L'inquiétude seule lui avait rendu ses douleurs pour lesquelles le repos est si nécessaire, et cependant, cette inquiétude lui faisait forcer les journées pour retrouver encore ce père qui n'était plus. J'ai été au-devant d'elle pour l'arrêter. Je l'ai trouvée à une poste des Ormes. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'engager à y retourner pour se reposer. Il n'y a jamais eu moyen de l'y déterminer, quoique ma seule présence lui eût appris tout ce qu'elle craignait, et que sa diligence n'eût plus d'objet. Elle a voulu absolument aller coucher à Tours, ce qui m'a fait faire trente lieues de suite. Je l'ai ramenée ici hier matin, où elle se repose. Le premier moment de sa douleur a été très-vif, elle était plus calme hier soir. J'espère que sa raison lui fera prendre son parti sur un événement inévitable et prévu

[1] Le duc de Choiseul rencontra sur la route qui passe près de Chanteloup les équipages du comte de Broglie; il s'informa à qui ils appartenaient; on le lui dit : « Mais, observa-t-il, ce n'est pas le chemin pour se rendre en Savoie.—Aussi, lui répondit-on, ils vont à Ruffec. — Mais M. de Broglie n'est-il pas ambassadeur extraordinaire ? — Il ne l'est plus, il est exilé. — Vraiment? Eh bien ! cela ne m'étonne pas, je l'avais toujours connu pour un homme qui fait les choses à rebours. Le voilà qui prend le ministère par la queue ! » La plaisanterie était gaie de la part d'un ministre dont la haute fortune venait de finir par un exil.

depuis si longtemps. Pour moi, je n'ai pas été malade de cette course ni même aussi fatiguée que j'aurais dû l'être.

L'abbé me paraît en effet fort content de M. de Caraccioli; et à tout ce que vous m'en dites, je crois que je le serai aussi, d'abord parce qu'il est animé. Je vois tant de gens morts et je suis si souvent morte moi-même que je crois que sa vie me ranimerait. Quant au petit dévot, croyez, ma chère petite-fille, qu'il y a bien longtemps que je suis dans le secret de sa sottise.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 19 octobre 1773.

J'ai fait cent questions à M. de l'Indre, il y a parfaitement satisfait; il ne m'a point surpris en me racontant vos nouveaux actes de bienfaisance sur la famille de votre petit musicien et sur celle de votre officier. Vous êtes mille fois plus heureuse par vos vertus que les autres ne le sont en satisfaisant leurs passions. Oh! je puis dire (en me servant du terme à la mode) que vous êtes un *être* très-singulier. Pour moi, qui suis un *être* des plus communs, je ne puis faire des actes de bon cœur qu'en m'attristant du malheur d'autrui et qu'en m'affligeant de celui de mes amis. Si je vous faisais part de toutes mes réflexions, mes lettres seraient pour vous l'antre de Trophonius;

vous ne ririez de votre vie. Cependant la gaieté du grand-papa pourrait bien prendre le dessus. Je l'aime à la folie, ce grand-papa. C'est le dieu de la gaieté; Chanteloup en est le temple, et Paris est celui de la tristesse; tout y respire l'ennui : les spectacles, les soupers, les conversations, etc., etc.

Que dites-vous du *Taureau blanc*[1]? Cela n'est-il pas bien plaisant? Qu'est-ce que cela signifie? En vérité, Voltaire se moque de nous; il nous débite le fond de sa boutique, il n'y a plus que des haillons.

Je ne vous parle pas des nouvelles publiques; je n'y prends pas plus de part qu'à la métamorphose de Nabuchodonosor et à la bonne compagnie dont il était entouré.

[1] Voltaire écrit le 13 octobre au chevalier de Lisle : « Je serais fâché que le *Taureau blanc* parût en public et me frappât de ses cornes. Je prierai M. le chevalier de Chastelux de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf gras; on courrait après lui, et ensuite on le mangerait, et moi aussi, quoique je ne sois pas gras. Quand vous serez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'est de vous souvenir de moi; la seconde, c'est d'en faire souvenir madame du Deffand, à qui je n'écris point, parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puisse l'amuser, mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puisque c'est à elle que je dois votre connaissance, et j'ose même dire l'honneur de votre amitié. Je ne sais si vous l'amuserez avec votre bœuf, car il faut être un peu familiarisé avec le style oriental et les bêtises de l'antiquité pour se plaire un peu avec de telles fadaises; et madame du Deffand ne se plaît guère avec cette antiquité respectable. Je n'ai jamais pu lui persuader de se faire lire l'Ancien Testament, quoiqu'il soit, à mon gré, plus curieux qu'Homère.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 21 octobre 1773.

M. de Monteynard eut une conversation d'une demi-heure, lundi dernier, avec madame du Barry, et le lendemain, mardi matin, il travailla avec le roi, sans que la dame y fût présente, ce qui n'était pas encore arrivé et donne matière à bien des conjectures et spéculations. Vous aurez appris les régiments, je ne m'en souviens plus.

Je vous envoie le récit d'une aventure arrivée à la chasse, écrite par la vicomtesse de Choiseul, qui était dans la calèche de madame la dauphine. Vous n'aurez que cela de moi aujourd'hui, parce que j'ai des entrailles qui font que je n'ai point de tête.

« Madame la dauphine, madame la comtesse de Provence, madame de Beaumont et moi nous étions dans la même et unique calèche. Le roi s'en est approché et a dit à madame la dauphine : « Madame, il vient d'arriver un malheur affreux, le cerf a sauté dans le jardin d'un pauvre vigneron qui a été effrayé ; il a voulu fuir, le cerf l'a tué. C'est sa malheureuse femme qui vient par ses cris de m'apprendre ce malheur. J'ai envoyé sur-le-champ du monde pour le secourir et j'ai envoyé au rendez-vous pour avoir le chirurgien. Il n'a que trente ans et trois enfants dont j'aurai soin, mais la pauvre femme, cela ne lui rendra pas son homme ! »

» On est venu dire au roi que l'homme n'était pas mort. La femme était presque évanouie, à vingt pas de nous. Madame la dauphine dit tout de suite : « Il faut le dire à cette pauvre femme. » On est venu le lui dire. Elle ne le voulait pas croire. Madame la dauphine me dit : « Je voudrais y aller, mais je n'ose pas, le roi étant là. » Le roi part ; madame la dauphine et madame la comtesse de Provence volent au bas de la calèche, et à travers les vignes vont joindre cette malheureuse femme. M. le dauphin et M. le comte de Provence, au lieu de suivre le roi, les accompagnent. Madame la dauphine, tout en larmes, se jette presque au cou de cette malheureuse, l'assure que son mari n'est pas mort ; elle ouvre les yeux et dit : « Et mes pauvres enfants ? » Madame la dauphine la conjure d'être tranquille, l'assure qu'on en aura soin, lui donne sa bourse. M. le dauphin, pénétré de douleur, en fait autant, ainsi que M. le comte et madame la comtesse de Provence.

» On dit à madame la dauphine que la connaissance est revenue totalement au pauvre malheureux et qu'il demande sa femme. Madame la dauphine la fait mettre dans sa voiture, avec son fils, sa sœur et sa cousine. Un des valets de pied fut commis pour en avoir soin.

» Le souffrant n'est occupé que de l'état de sa femme et cherche à la tranquilliser sur le sien.

» Le chirurgien espère que la blessure n'est pas mortelle. »

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 24 octobre 1773.

Il n'est venu, depuis que je suis ici, que quelques passants comme Geliote, M. et madame la comtesse de Beaumont, parents de la grand'maman. Je ne sais comment ni pourquoi, ils ont une terre à cinq ou six lieues d'ici. Quoique le fils, le père, l'oncle, les cousins soient dans le service et s'y soient toujours bien comportés, ils n'ont jamais rien demandé tant que le grand-papa a été dans le ministère. Après leur disgrâce, ils se sont fait connaître et ont demandé à les venir voir; ils sont donc venus. Ce sont de fort bonnes gens, qui passent une partie de leur vie dans leur terre, s'appliquant à l'agriculture et faisant des enfants[1]; ils en ont sept. Le premier jour, pendant le souper, madame de Beaumont ne cessa de me regarder; je n'en pus rien conclure, car M. de Beaumont me regardait encore avec plus d'attention. Le lendemain, la femme dit à la grand'maman que je serais un excellent gouverneur d'enfants. Tout le monde fut persuadé qu'ils avaient en effet quelque proposition à me faire. Le jour d'après, pendant le dîner, madame de Beaumont me donna tout haut la même louange. Je profitai de cette occasion pour dire que la plus grande marque d'estime et de

[1] Il y eut douze fils: l'aîné était général et sénateur sous l'Empire.

considération qu'on pouvait donner à quelqu'un était de lui confier ses enfants, et que le plus grand service qu'un honnête homme peut rendre à sa patrie est celui de former de bons citoyens. Cela fut bien reçu. Dans la journée on tint encore le même propos à la grand'-maman ; mais j'eus beau faire toutes les bassesses possibles, je ne pus jamais obtenir ma nomination. Ils partirent le lendemain, en disant sans doute que je serais un excellent gouverneur d'enfants !... Vous voyez bien que si je ne vous disais pas des riens, je n'aurais rien à vous dire.

On a pris depuis trois jours au piége un animal qui est gros comme un chat, moucheté comme un tigre, la queue comme un makis, le corps et le museau comme une fouine, et qui n'est ni un chat, ni un tigre, ni une fouine, ni un makis. Qu'est-il donc ? Le diable lui-même. D'abord tous les paysans l'ont cru, et vous savez bien que la voix du peuple est celle de Dieu. Ensuite il ne mange point, il grince les dents, il regarde en dessous et quelquefois de travers, et pue à faire trembler ! On le garde avec soin. M. le bailli de Fleury a un enfer chez lui ; pourquoi n'aurions-nous pas le diable ? J'ai été ce matin lui faire cette petite prière : « Mon cher petit démon, tu es sans doute au pouvoir de quelque génie malfaisant ; si tu veux que je te délivre, prends avec le bout de ta patte Chanteloup, le château, la ferme, la Loire et toutes ses appartenances, et même le climat de Touraine, et transporte tout cela auprès des Invalides ; rends tout cela invisible à tout le monde, excepté à ceux que les

maîtres de céans voudront choisir! » Savez-vous ce qu'a répondu le diable? Rien. Je le crois un peu sot. Il y a longtemps que je soupçonne le diable d'avoir moins d'esprit qu'on le dit.

M. de Lille vous écrira par la première occasion. M. de Boufflers et M. Beliardi me chargent de vous remercier de votre souvenir et de vous dire un million de choses de leur part. Joignez à ces messieurs M. de Stainville, la petite sainte et son fils, et vous aurez tout Chanteloup.

L'action de madame la dauphine est attendrissante. Madame de Beauvau a dit quelque chose de bien joli : « Madame la dauphine suivait la nature, M. le dauphin suivait madame la dauphine... »

J'ai envie de recommencer ma gazette. Il me semble qu'il y a beaucoup de petits détails qui sont bons à recueillir dans le moment et qui ne se présentent point à l'esprit quand on en a besoin. Laissez-moi finir, je vous prie. Quand je vous parle, je ne puis pas vous quitter. Jugez ce que doit être quand vous me parlez.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 30 octobre 1773.

C'est aujourd'hui votre tour. Vous êtes mon plus ancien créancier. « Ah! qu'est-ce qu'elle compte me devoir? direz-vous. Si c'est une lettre, je lui en donne

quittance. » Eh bien! l'abbé, je ne la reçois pas et je me dévoue à vous payer ric-à-ric, sans avoir de quoi, et sans savoir où en prendre. Je suis aussi stérile que vous êtes abondant. Mais n'en tirez pas tant de vanité. Il vous survient des aventures qui vous fournissent des richesses infinies. Avoir pris le diable dans un piége! Y a-t-il rien de plus heureux [1]? Observez, examinez le parti que vous en pourrez tirer, et puis consultez-moi sur l'usage que vous en ferez. Suivant ses talents, nous verrons dans quel conseil on pourra lui donner place. J'eus l'autre jour la visite de M. du Bucq. Je fis la réflexion que, si l'on écrivait exactement tout ce qu'il dit, sans en omettre une syllabe, il faudrait intituler ce livre: *Buconiana.* Pensez-y; vous trouverez que j'ai raison. Il fit ce jour-là des portraits excellents, mais dans ce même goût. Je lui fis faire des parallèles, entre autres celui de madame la duchesse de Grammont avec madame la princesse de Beauvau. J'en fus très-contente, et madame la duchesse de Grammont l'eût été aussi. On ne compara la grand'maman à personne. Je fus contente, très-parfaitement contente de tous les traits de son portrait; ni vous ni moi n'y aurions rien ajouté. Je trouve à cet homme, depuis ce jour-là, beaucoup plus d'esprit. Nous fûmes interrompus; il ne fut pas question du grand-papa, mais il aura son tour.

Que dites-vous, l'abbé, de l'agonie du ministre? On ne sait pourquoi elle dure si longtemps; mais je

[1] Voir la lettre à M. Walpole (30 octobre 1773).

laisse les grandes affaires à traiter à d'autres; mon district est la bagatelle.

La maréchale se donne un mouvement prodigieux pour parvenir à avoir une chanson sur le président des invalides, qui commence : « *Quand Biron voulut juger;* » en parodie : « *Quand Biron voulut danser.* » Elle n'est peut-être pas faite, mais elle est bonne à faire. Si elle est faite, la maréchale vous la porte.

Du 1er novembre.

J'espérais avoir à ajouter et je me suis trompée. Madame de La Vallière se porte mieux. Je souperai demain chez elle. Mercredi je souperai chez moi avec madame de Cambise, la duchesse de Boufflers et MM. de Guines et Pont de Veyle.

Je fus hier à Roissy, vraisemblablement pour la dernière fois de ma vie. J'en revins fatiguée à mourir. Le tableau de leur situation, de leur bonheur, de la vie qu'ils mènent, quoique fort différent de celui de Chanteloup, pourrait en faire le pendant. Ce sont des gens très-heureux.

Ah! mon Dieu, j'ai toujours oublié de vous parler du chevalier de Boufflers: il sera en votre présence quand vous recevrez cette lettre.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, 7 novembre 1773.

Je ne sais pas si vous avez fait une remarque : moins on a la tête occupée, plus elle s'affaiblit. Rien n'est si vrai que ces vers de Voltaire :

L'âme est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

La mienne jeûne, non-seulement les vigiles et le carême, mais tous les jours de l'année. Aussi est-elle dans un bel état ! Si j'étais à Chanteloup, vous diriez : « Oh ! la pauvre petite-fille ! » Le grand-papa me renierait, madame de Grammont me fuirait ; on aurait beau jeu avec moi dans la dispute ; je serais battue par M. de Lille ! A propos, vous montre-t-il les lettres qu'il m'écrit ? Elles sont charmantes, admirables. Je n'ai pas l'humilité d'y répondre.

Vous avez actuellement madame la maréchale ; je vous en félicite. Elle vous tirera de la langueur. Je m'aperçois bien de son absence. Personne n'est encore revenu de Fontainebleau ; mais chaque jour de la semaine prochaine nous ramènera quelqu'un.

J'ai eu tort si je vous ai tant alarmée sur madame de La Vallière ; elle n'est point assez malade pour cela. Elle est pourtant changée, à ce que tout le monde trouve, et son estomac n'est pas en bon état. Sa sur-

dité augmente beaucoup. Elle a pris le parti de jouer, et elle a très-bien fait.

Vous allez avoir l'évêque d'Arras[1]; j'en aurai encore plus de plaisir à le revoir. Je me souviens que vous pensiez qu'il ne me conviendrait pas; vous ne me croyiez pas l'esprit assez solide pour m'accommoder du sien. Eh bien ! vous vous trompiez ; je l'écoute, je l'entends, il me persuade et je suis toujours d'accord avec lui. L'abbé a pu vous rendre compte d'une soirée que nous passâmes avec les deux frères, le président de Cotte et l'ambassadeur de Naples, où vous ne vous seriez pas ennuyée et où je ne me trouvais point déplacée. Je ne le serais peut-être pas à Chanteloup, parce que vous me ranimeriez.

Vous savez l'extrémité où je me suis trouvée réduite en prenant le parti de relire *Cléopâtre*. Oh ! l'ennuyeux auteur que M. de La Calprenède ! Quel grand parleur, quel beau faiseur de phrases ! Je n'aurai pas la patience de le continuer. Vous ne lisez presque point, et je n'en suis point étonnée. Je commence à comprendre que le temps est aussi bien employé au baguenaudier qu'à la lecture. La vie est bien courte, et on en perd tous les moments faute d'avoir aucun usage à en faire. En bonne foi, était-ce la peine de naître ?

[1] « Une taille élevée, la voix forte, une figure sévère, tout annonçait dans l'évêque d'Arras un homme que la nature a destiné au commandement. » M. le duc de Lévis, qui en parle en ces termes, ajoute qu'il avait plus de prudence que d'adresse, que son esprit était plus solide qu'étendu, qu'il travailla toute sa vie pour parvenir à être ministre. L'émigration lui réserva cette consolation.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 14 novembre 1773.

Le retour de Fontainebleau va vous rendre votre société et je m'en réjouis. Je ne puis vous rien souhaiter de mieux que du bon temps; mais ce ne sera pas dans La Calprenède que vous le trouverez. Comment aussi s'avise-t-on de lire La Calprenède ?... C'est par lui que j'ai appris à m'ennuyer à l'âge de quinze ans. Il est vrai que mes lectures ne m'ennuient guère, parce que je ne lis guère; mais c'est faute de temps; car la lecture est encore ce que j'aime le mieux. Mon ignorance et mon peu de mémoire font que tout m'est nouveau, de sorte que je puis ne lire que de bonnes choses en recommençant toujours les mêmes. Cela ne peut pas s'appeler profit tout clair, mais c'est passer le temps, et c'est beaucoup que de passer le temps! Il passe pour tout le monde, mais peu de gens savent le passer. M. de Lille ne me montre point les chefs-d'œuvre qu'il vous écrit. Est-ce modestie de sa part? est-ce mépris pour moi? Je croirais plutôt au second, parce que c'est une justice. A propos de chefs-d'œuvre, nous avons vu ici celui de madame de Forcalquier, sa lettre au roi sur madame la comtesse d'Artois. N'est-ce pas là ce qui s'appelle du beau style, de la dignité, de la philosophie, du laconisme? Madame de Sévigné n'en aurait jamais fait autant.

Vous allez voir le chevalier de Boufflers; il vient de

nous quitter, à mon très-grand regret. Oh! pour celui-là, il m'amusait. Il vous amusera; cela me console. Vous voyez bien que mon amitié pour vous saurait aussi vous faire des sacrifices.

C'est parce que M. de Lille vous envoie ses parodies de cette belle lettre que je ne vous les envoie pas, et je n'ai pas besoin de vous recommander de ne citer ni lui ni Chanteloup.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, 14 novembre 1773.

Par quelle fatalité y a-t-il plus de quinze jours que personne n'est revenu ni n'est allé à Chanteloup? Je vous ai envoyé les lettres de madame de Sévigné. On s'attendait à quelque chose de mieux. Pour celles de madame de Simiane, il est bien étonnant qu'elles aient été conservées, et, plus encore, qu'on les ait imprimées. Mais les lettres à M. de Pompone font grand plaisir : peu de personnes les avaient et on ne pouvait les trouver.

Je vous envoie une lettre de M. de Saint-Omer pour l'évêque d'Arras. Il y a six ou sept jours que je l'ai, et j'attendais une occasion pour l'envoyer. S'il n'est point à Chanteloup, et que le 20 il n'y soit point arrivé, vous me renverrez cette lettre par la première occasion. Il ne faut pas la renvoyer par la poste. On

vous aura sans doute envoyé celle de madame de Forcalquier au roi ; mais comme vous ne craignez point les répétitions, je vais vous la redire :

« Sire, le premier effet qu'a produit en moi madame » la comtesse d'Artois a été de me plaire, le second » de m'intéresser ; ces deux motifs réunis font que je » la conduis à Votre Majesté avec joie. »

N'êtes-vous pas bien charmé du choix des dames ?

Nous allons être excédés des récits des fêtes et des tracasseries qu'elles produisent. Je ne saurais prendre part à rien de tout cela ; mon unique plaisir, c'est mon effilage ; c'est ma seule occupation, et rien ne m'intéresse davantage.

Je fis l'autre jour un souper chez les Necker ; je me trouvais comme Lacouture : je n'entendais pas *le raisonné* et *le braillé* m'était insupportable. Notre cher ambassadeur y tenait cette seconde partie. Quelquefois il amuse, mais souvent il excède. Il se plaint de ne plus trouver de petites cerises sur ma cheminée, et il me prie de vous le dire.

Madame de Jonsac est de retour. J'ai été fort aise de la revoir. J'ai quelquefois des moments agréables, mais ils sont rares, tout décousus. On n'est heureux que par des habitudes, et ce n'est pas à mon âge qu'on en forme.

Notre ambassadeur[1] soupa hier chez moi avec sa divinité[2]. Il avait passé son après-dînée chez la demoi-

[1] Caraccioli.
[2] Madame de Beauvau.

selle Lespinasse. Il était enivré de tous les beaux ouvrages dont il avait entendu la lecture: c'était un éloge d'un nommé Fontaine, par M. de Condorcet; c'étaient des traductions de Théocrite, par M. de Chabanon; des contes, des fables, par je ne sais qui; tout cela était plus beau que tout ce qui a été jamais écrit; — et puis des éloges d'Helvétius, une admiration extrême de l'esprit et des talents de ce siècle. Enfin, enfin, l'abbé, de quoi se boucher les oreilles!... Tous jugements faux et du plus mauvais goût!... A qui pouvoir parler? qui peut-on écouter? Ah! je suis de bien mauvaise humeur. Adieu.

DE L'ÉVÊQUE D'ARRAS

Au lieu de la lettre que la petite-fille devait vous envoyer, vous recevrez, mon cher abbé, une petite marque de souvenir et d'amitié de votre bon serviteur. J'arrive des environs de Genève, où j'ai été marier une nièce. Je me proposais de prendre la route du Bourbonnais, de la quitter à Briare pour aller à Orléans, et de là à Chanteloup. Je n'ai pu obtenir des chevaux, ce qui m'a obligé de revenir par la Bourgogne. Les États d'Artois doivent haranguer jeudi prochain M. et madame la comtesse d'Artois. Cette circonstance ne me permet pas de m'éloigner pendant quelques jours. Mais s'il ne survient pas d'obstacles insurmontables à l'exécution de mes projets, je vous embrasserai samedi ou dimanche prochain. Faites ma cour, je vous prie, à M. et madame la duchesse

de Choiseul, à qui je désire vivement de pouvoir incessamment offrir en personne l'hommage de mon respect et de mon attachement.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

18 novembre 1773.

Ne m'avez-vous pas dit que M. de Saint-Lambert était l'éditeur des nouvelles lettres de madame de Sévigné? Je l'ai cru en lisant la préface; j'ai cessé de le croire en lisant les lettres. On trouve dans celles de madame de Sévigné quelques traits qui la caractérisent. Mais elles sont en général sans intérêt, et l'éditeur n'a pas même pris la peine de les ranger suivant leur date. Quant à celles de madame Simiane, j'aimerais autant lire des logogryphes où il n'y aurait point de mot. Mais les lettres concernant M. Fouquet sont admirables. Nous ne les avions pas ici, et le grand-papa a été très-sensible au présent que vous lui en avez fait.

Nous attendons M. de Castellane. Il devait partir le 15; il m'a souvent chargé, dans ses lettres, de vous dire bien des choses pour lui. Il ne sera pas content de l'éditeur de celles de madame Simiane, et il aura raison. Quand on publie de pareilles choses, il faudrait du moins mettre à la tête l'approbation des parents.

La grand'maman a un petit musicien qui ne remplace pas celui qu'elle a perdu, mais qui est charmant. Il s'appelle Louis, il n'a que onze ans, il est frère du mort et joue parfaitement du clavecin. Il est d'une jolie figure, mais d'un caractère si doux, si sensible, si intéressant, qu'elle l'aime à la folie. Il ne sait pas encore le français. Il en arrange les mots qu'il a appris pour rendre comme il peut ses idées. Hier au soir il faisait entendre à la grand'maman que, en passant à Paris, il avait joué de l'orgue aux Jacobins. Elle lui demanda s'il voulait être jacobin : « Voulez-vous, madame? lui répondit-il. — Non, certainement, lui dit-elle, mais si vous le désirez vous en êtes le maître. — Oh! bien, dit-il, le bon Dieu partout! pourquoi donc se mettre en robe de chambre? » et puis il rit à tomber à la renverse. Ce joujou l'amuse beaucoup.

Mais je ne vous dis que des bêtises. Je finis donc; mais je vous prie de me rappeler dans le souvenir de M. l'ambassadeur de Naples. Avez-vous des nouvelles du baron?

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 22 novembre 1773.

J'ai une difficulté à proposer sur la langue à M. de Beauvau; il se moquera peut-être de moi comme a fait

l'abbé, n'importe; voici le fait ; L'abbé disait hier : *il semble que le vent est au Nord.* Il m'a paru qu'il devait dire : *il me semble que le vent est au Nord*, ou : *il semble que le vent soit au Nord*, parce que ce sont deux cas tout différents. Dans le premier, c'est son opinion particulière qu'il énonce en disant : *il me semble que le vent est au Nord.* Dans le second, il exprime le doute général sur la position du vent ; l'apparence est qu'il est au Nord, mais il se pourrait qu'il n'y fût pas. L'abbé n'admet ni mon objection ni ma distinction, et il ajoute : c'est comme quand on dit : *il semble que vous vous portez bien ;* à quoi je réponds : on ne dit point, ou on ne doit pas dire ; *il semble que vous vous portez bien*, mais : *il me semble que vous vous portez bien*, parce que cette phrase est une proposition affirmative. On ne pourrait dire : *il semble que vous vous portez bien*, qu'à une personne qui se plaindrait d'être malade avec un bon visage, encore serait-ce en réponse à ses plaintes, et on ajouterait : *cependant, il semble ;* de sorte que cette expression, *il semble*, suppose toujours une apparence trompeuse ou tout au moins douteuse. Proposez ma difficulté au prince, mais ne lui montrez pas ma lettre. Je ne veux pas qu'il trouve des fautes d'orthographe dans la lettre d'une femme qui s'avise de raisonner sur la langue.

Je ne sais pourquoi M. de Lille s'est avisé de vous mander que je me suis mise à manger seule comme un loup-garou. M. de Beauvau n'approuverait pas encore cette comparaison du loup-garou, parce qu'il dirait qu'on ne peut comparer qu'à une chose *positi-*

vement ou *moralement* existante, un sentiment à un sentiment, une chose à une autre chose, mais qu'un loup-garou n'existe ni positivement ni moralement. Laissons M. de Beauvau et revenons à M. de Lille. Son indiscrétion vous a très-gratuitement inquiétée et j'en suis fâchée. Mon changement de régime n'indique aucune altération dans ma santé, c'est seulement une précaution. Vous savez que je suis gourmande, je ne puis manger avec tout le monde, sans manger de tout ce qu'on sert pour tout le monde, et je suis toujours punie de mon intempérance, sans en être corrigée, par de continuelles indigestions. On a trouvé que le meilleur moyen de mettre mon estomac et moi à la raison était de me faire manger seule et de ne me servir que les choses qu'on me permet de manger, afin que je fisse, comme l'on dit, de nécessité vertu. Voilà tout, ma chère petite-fille. On pourra peut-être vous mander encore que je suis enrhumée. Cela est vrai, mais ce rhume n'est rien; rapportez-vous-en à l'évêque, il vous en dira peut-être bien plus que je n'en sais moi-même. Il vous dira surtout que je vous aime de tout mon cœur, et cela je le sais bien, car je le sens bien [1]. C'est la vérité qui m'est la plus chère, parce que, comme je ne suis pas géomètre, je ne fais cas que des vérités de sentiment.

[1] Madame du Deffand lui disait un jour : Vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, 26 novembre 1773.

Que dites-vous de la *Tactique* de Voltaire? N'en êtes-vous pas très-content? Le *Te Deum*, l'apostrophe au roi de Prusse, ne sont-ce pas des traits charmants? Le discours de M. de Guibert est un peu long; mais le petit compliment de la fin n'est-il pas joli? Mais laissons les bagatelles pour parler de l'horrible catastrophe de mardi dernier[1]. Y a-t-il rien de plus terrible? Vous en savez sûrement tous les détails. Les regrets sont unanimes. C'était un homme singulier, aimé de tout le monde, sans qu'on pût dire quel était son meilleur ami; jamais ennuyeux, quoique excessivement grand parleur; très-occupé de lui-même, sans choquer personne; on ne pouvait le louer d'aucune qualité en particulier, et on ne trouvait pas qu'il lui en manquât aucune; sa bonhomie lui tenait lieu de tout. Cet étrange événement nous tire de la monotonie des récits des fêtes. On vous raconte sans doute toutes les bêtises et les bévues de la comtesse de Forcalquier. Tous les jours il y en a de nouvelles. On la dit brouillée avec sa bonne amie; je n'en crois rien. Cette amie se conduit mieux qu'elle, parce qu'elle ne fait rien dire d'elle.

Je suis confondue des reproches que je vous ai faits,

[1] Le marquis de Chauvelin, de la société intime de Louis XV. fut pris de convulsions subites pendant qu'il se trouvait près de la table où le roi jouait au piquet, et mourut aussitôt.

vous n'en méritez aucun. Oui, vous m'aimez, l'abbé! Je n'examine point ce qui me fait mériter votre amitié; je me contente de la devoir à votre reconnaissance et encore plus au titre de petite-fille. Je vous remercie de vos cerises; vous êtes magnifique dans vos présents.

Madame de La Vallière est mieux, elle a un peu plus de forces.

Mon pauvre ami Pont de Veyle ne se porte point bien, toutes ses incommodités ordinaires augmentent et il a souvent de petits accès de fièvre. Je crains d'avoir encore le chagrin de le perdre.

J'ai donné à juger à M. de Beauvau votre procès avec la grand'maman, sur : *il me semble* et *il semble.* Vous êtes condamné par lui, et plus bas par moi, ainsi que par tout le monde.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, 29 novembre 1773.

Votre dernière lettre, ma chère petite-fille, nous est arrivée dans un moment bien funeste, celui où nous avons appris la mort de M. de Chauvelin, et d'une manière aussi subite. M. de Choiseul a eu un saisissement si violent, qu'il m'a inquiétée. Il en conserve une douleur amère. Il était son ouvrage; il l'avait aimé de tout temps, et il avait éprouvé depuis son exil sa

fidélité, sa délicatesse, même sa reconnaissance et son courage. Madame de Grammont est aussi au désespoir.

Nous avons trouvé comme vous que le commencement de la *Tactique* et même la plus grande partie avait toute la vigueur, la grâce et l'élégance de la jeunesse de Voltaire, mais que les radotages de la fin, la lâcheté du style, les plates adulations qui s'y trouvent, rappelaient la date de sa naissance.

Je vous envoie une petite pièce à laquelle je crois que vous ne trouverez pas les mêmes défauts. Elle peut en être exempte sans que pour cela j'en prétende comparer les auteurs. L'abbé avait raconté à M. de Lille qu'après la bataille d'Actium, Auguste, rentrant triomphant dans Rome, trouva sur son passage six perroquets qui lui crièrent : « Vive Auguste, empereur ! » On fut étonné que les six perroquets eussent été sitôt instruits, et l'on découvrit que leur maître les instruisait depuis longtemps à répéter cette phrase, et qu'il en avait élevé six autres qui répétaient : « Vive Antoine, empereur ! » et auxquels il avait tordu le cou à l'arrivée d'Auguste. C'est cette anecdote que M. de Lille a mise en vers. Je vous prie d'en envoyer une copie à la petite sainte pour qui je n'ai pas le temps d'en faire faire une.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 9 décembre 1773.

J'ai fait partir votre lettre pour Arras. En voici une du baron, par où vous connaîtrez que je n'ai point reçu celle dont il me parle, et dans laquelle il y en avait une pour vous. Vous verrez qu'il ne compte pas revenir ici. J'en suis fâchée; mais que je serais heureuse si je n'avais que cette absence à pleurer!...

Vous avez vu tout le succès qu'ont eu vos plaisanteries; mais, mon abbé, j'aime cent fois mieux votre causerie que vos attrapes. Vos gazettes m'étaient fort agréables.

Je n'ai encore vu qu'un moment la maréchale, et au milieu de beaucoup de monde. Nous fîmes chanter par madame de Beauvau la légende de M. de Lille; elle est des plus édifiantes et des plus jolies [1]. Elle m'a rappelé que, dans ma jeunesse, étant dans une campagne du comte de Croissy, dont les murailles étaient couvertes d'estampes de toutes sortes, il y en avait une de saint Nicolas et une autre de l'abbé Bignon.

[1] La sincérité de madame du Deffand est ici en défaut. Elle écrit le 11 décembre à M. Walpole: « La maréchale de Luxembourg est de retour de Chanteloup depuis mardi ; elle m'apporta l'autre jour une douzaine de couplets *extrêmement plats* sur une douzaine de saints du paradis.

Les ayant toujours sous les yeux, je fis ces deux couplets :

Bonjour, monsieur Saint-Nicolas,
De bénir vous n'êtes point las ;
Vous aimez les marmailles,
Hé bien !
Et pas moins les futailles,
Vous m'entendez bien !..

C'était saint Nicolas de Tolentin. Vous devez savoir comme on le représente.

Bonjour, monsieur l'abbé Bignon,
Vous vous croyez joli, mignon ;
Restez maître d'école,
Hé bien !
C'est là votre vrai rôle,
Vous m'entendez bien !...

J'en ai fait un, cette nuit, que je trouve moins mauvais ; le voici :

Salut à monsieur Saint-Martin,
Qui partagea son casaquin.
J'aurais, je vous le jure,
Hé bien !
En pareille aventure,
Donné tout ou rien.

L'abbé, la maréchale m'a dit que M. de Lille était fâché contre moi. Elle m'a dit pourquoi. Il a toute raison ; c'est une étourderie impardonnable ; je lui en demande mille fois pardon. Mais, ce qui est ineffable,

c'est qu'en commettant cette excessive imprudence je m'applaudissais de mon extrême prudence. Les bureaux, ainsi que les *bourreaux*, étaient à mille lieues de ma pensée. Ah! si j'étais la cause de quelque malheur, je voudrais le partager. Faites ma paix avec lui, je vous prie; qu'il me pardonne sans me punir, et qu'il ne me prive d'aucune de ses productions. Son *Avis aux princes* est la plus charmante chose qu'on puisse lire. Il a vu la méprise de M. de Beauvau; il n'a pas été le seul. Tout le monde a cru Voltaire l'auteur, et, si je n'avais pas été au fait, je m'en serais crue certaine.

J'aime le petit enfant de la grand'maman à la folie; je veux être sa petite sœur. Je voudrais, s'il est à sa droite, être à sa gauche, et qu'elle dît entre le petit Louis et moi : « Je me vois aimée *avec la franchise et l'abandon de l'enfance.* » Ce sont les expressions de M. de Lille pour peindre les pleurs et la douleur du grand-papa pour la perte de son ami.

L'abbé, il est sept heures du matin. Je vous quitte pour commencer ma nuit.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 9 décembre 1773.

Je mande à l'abbé que je regarde le petit Louis comme mon petit frère. Mettez-vous dans la tête que

cela est, et qu'il devienne une occasion de vous faire penser à moi. J'aimerais à entendre son petit baragouin et être témoin de l'expression naïve de ses sentiments. Je désire que cet enfant vous occupe et vous amuse. J'essaye si un petit chien pourra m'être de quelque ressource; je tâché de m'en faire aimer. Si j'y parviens, je l'aimerai, et ce sera un petit bonheur dont je tâcherai de me contenter.

Je n'ai point encore causé avec la maréchale; mais le peu qu'elle m'a dit me fait beaucoup de plaisir. Elle me paraît parfaitement contente de vous. Je lui ferai lire ce que vous me dites d'elle; elle m'a un peu alarmée sur M. de Lille. Je charge l'abbé de faire ma paix. Joignez-vous à lui, chère grand'maman; sa légende est jolie, et le couplet que vous m'avez envoyé l'est encore plus. Mais ce qui est au-dessus de tout, et sans nulle comparaison, c'est son *Avis aux princes.* Voltaire, dans ce genre, n'a rien fait de mieux; aussi tout le monde l'a-t-il cru de lui. Je vous dirai seulement à l'oreille, mais bien bas, que je trouve la fin un peu écourtée. J'aurais voulu un peu plus de détails dans l'entrevue des perroquets. Mais ne dites point cette critique, qui peut bien ne rien valoir et qui pourrait déplaire. Voltaire a tombé dans le défaut contraire; il aurait dû retrancher près de vingt vers de la fin de sa *Tactique*.

J'ai fini *Cléopâtre*, dont j'ai sauté les deux tiers; mais j'avoue qu'il y a des endroits que j'ai trouvés parfaitement beaux. L'auteur n'était pas sans génie. Il y a entre autres une conversation d'Agrippa et d'Arta-

ban qui m'a beaucoup plu et un spectacle de gladiateurs très-touchant. C'est dans le troisième livre du onzième volume. Je ne sais plus que lire. Tous les livres de raisonnement et de morale me sont insupportables, et les histoires me semblent n'être que de très longs et de très-ennuyeux romans dont les événements ne sont pas toujours vrais ; et, quand ils le seraient, ils n'en seraient souvent pas plus intéressants. Il reste donc la conversation, et c'est de quoi je me contente parce qu'on y est forcé. Quelquefois il y en a de bonnes, mais cela est bien rare. Celle que j'eus un soir avec l'abbé, nos évêques d'Artois, M. de Cotte et l'ambassadeur, ne se retrouve pas souvent. Ah ! les petits comités du petit appartement ne peuvent se remplacer. Ne se retrouveront-ils jamais ? N'y a-t-il plus de Dieu dans les machines ?

Portez-vous bien. Espérons qu'il n'y aura bientôt plus de maux à sortir de la boîte de Pandore.

Avez-vous vu les vers qui sont dans *le Mercure*, adressés à la comtesse de Noailles ? Ils sont assez jolis.

Si M. de Lille venait ici avant le premier jour de l'an, j'en serais bien aise. Je le prierais de me faire un couplet dont j'ai grand besoin. Je ne puis pas en mander le sujet parce que c'est une chose qui doit être extrêmement secrète, et ce qui est extrêmement secret ne doit point s'écrire.

Je me suis acquittée de toutes les commissions de l'abbé. Je le prie de se charger des miennes et de dire à chacune des personnes qu'il me nomme tout ce qu'il sait de mes sentiments pour elles, et en particu-

lier à M. de Castellane. Je serai bien aise d'apprendre quand il sera arrivé.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 10 décembre 1773.

On ne meurt point de douleur, de colère et de rage, puisque je vis encore. Vous saurez ce soir de quoi il s'agit, et cette lettre, qui vous apprendra que je suis bien plus malheureuse que coupable, ne vous parviendra pas peut-être de longtemps. Elle ne sera assurément pas mise à la poste; on ne recevra jamais à l'avenir, par cette voie, un seul mot de moi à Chanteloup. Il me faudra donc attendre, et peut-être fort longtemps une occasion pour la faire parvenir.

Vous aurez été bien surprise, ainsi que l'abbé, à la lecture de mes dernières lettres. Vous m'aurez crue en démence : se justifier par la poste d'avoir écrit par la poste! chercher à réparer une petite faute par des fautes mille et mille fois plus grandes, c'est le comble de l'imprudence, de l'inconsidération et de la folie. Votre premier mouvement aura dû être l'indignation, et vous aurez pris la résolution de rompre toute liaison avec une personne aussi extravagante! Vous n'aurez pas, dans ces premiers moments, compris que j'étais malheureuse et non coupable, et vous ne vous serez

pas rappelé l'expérience que vous avez des inconvénients qui peuvent arriver par des méprises. Celle-ci en est une des plus fortes.

N'ayant point dormi la nuit d'avant celle-ci, j'écrivis à six heures du matin à l'abbé et à vous à onze heures. Wiart écrivit votre lettre et corrigea celle de l'abbé. Vous savez avec quelle liberté je m'explique dans l'une et dans l'autre; si j'avais fait une conjuration, je vous l'aurais confiée, et c'est une espèce de bonheur que je m'en sois tenue à ce que ces malheureuses lettres contiennent. Je comptais les porter moi-même à l'hôtel de Choiseul, en allant rendre visite à madame de Gontaud, et les faire remettre à madame Ribot. A quatre heures après-midi, voulant ajouter quelque chose dans la lettre à l'abbé, je dis à Wiart de me l'apporter et de venir avec l'écritoire. « Vos lettres? elles sont à la poste!... » Vous auriez pu entendre, je crois, les cris que je fis. Je devins tremblante de la tête aux pieds, et il est de toute impossibilité de vous exprimer ma douleur et ma colère. Wiart a fait la plus grande faute du monde; il en est si honteux et si affligé que je n'ai rien à lui dire; il sent toute son absurdité. Elle est d'autant plus surprenante qu'il est dans l'habitude de me faire faire attention à ce que je lui dicte pour éviter tout inconvénient. Ce qui peut en quelque sorte l'excuser, c'est qu'il me demanda à qui il adresserait mon paquet; je lui dis : « A l'abbé. — Mais il n'a pas, dit-il, ses ports francs. — Eh bien, à la grand'maman! » sans savoir ce que je disais, sans faire réflexion qu'il n'importait à qui il fût adressé, puis-

qu'il ne devait pas aller par la poste. Enfin, que vous dirai-je? Je suis la plus malheureuse des femmes et en vérité la moins coupable. Je me rappelle ce que ces maudites lettres contiennent. La maréchale et M. de Beauvau, à qui j'ai confié ma douleur et mes inquiétudes, croient que je dois me tranquilliser, qu'il n'en peut rien résulter de fâcheux pour ce pauvre M. de Lille qui est le seul qui y soit commis, mais qui ne l'est pas de façon à lui attirer aucune affaire. S'il pouvait ignorer tout ceci, ce serait un grand soulagement pour moi. Mais s'il le sait, obtenez de lui qu'il me pardonne; pardonnez-moi vous-même, chère grand'maman, et faites-moi pardonner de tout le monde. Que la grâce soit complète, et ne supprimez rien de vos bontés et de votre confiance ordinaire. Je l'attends de votre amitié, je l'attends de votre justice.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mardi 4 janvier 1774, à 6 heures du matin.

Voilà bonne compagnie qui vous arrive, mon cher abbé; je vous en félicite; elle vous apprendra toutes les nouvelles. Je m'en rapporte à elle, et je ne veux vous parler que de moi; encore ne vous en parlerai-je pas longtemps.

Je suis si fatiguée de mes insomnies que mon âme

est triste jusqu'à la mort, qui ne tardera pas longtemps à arriver, si elles ne prennent fin. Je ne sais à quoi les attribuer : je ne ressens aucune incommodité; je n'ai ni fièvre ni douleur; je vis d'un grand régime; je n'ai mal nulle part, mais je suis faible et souvent fort triste. La vie m'est à charge; je m'ennuie du besoin que j'ai de la société et des soins qu'il faut se donner pour s'en procurer. Je m'apercevrai beaucoup de l'absence de M. de Beauvau. C'est en lui que je trouve le plus de ressources. J'aime son caractère. C'est l'homme le plus exempt de vanité; il a le plus de vérité et de justice, et, sans être affectueux, il est excellent ami. Il n'y a peut-être personne au monde de qui je reçoive plus de preuves d'amitié. J'ai du plaisir à m'épancher avec vous sur ce que je pense de lui. Il a de vous la meilleure opinion du monde. Soyez à votre aise avec lui; vous vous convenez parfaitement tous les deux : il aime la franchise et le naturel. Je dois à ces deux qualités qu'il croit trouver en moi l'indulgence qu'il a pour ma vieillesse et pour tous mes défauts.

Qu'avez-vous pensé de l'histoire de ces deux soldats? Avez-vous rien lu de plus fort et de plus énergique que cette lettre et ce testament[1]?

La mort du petit Matignon n'est-elle pas bien ter-

[1] Deux soldats, après s'être fait servir un bon dîner, et enfermés dans une chambre d'auberge avaient écrit un long factum philosophique destiné à faire connaître les motifs *parfaitement raisonnables* qui les portaient à s'ôter la vie. Grimm, après avoir cité les deux pièces, ajoute : « Elles sont peut-être un exemple des

rible? Enfin, l'abbé, on ne peut avoir que des idées tristes. Écartons-les et parlons de la grand'maman.

Je vous recommande d'abord de ne lui point montrer cette lettre; elle lui donnerait des vapeurs. Comment se porte-t-elle? Son petit Louis l'amuse-t-il toujours? Je ferai connaissance avec lui. Balbâtre m'a dit que la grand'maman le lui envoyait; il m'a dit aussi qu'il m'inviterait à aller chez lui pour l'entendre. J'irai avec d'autant plus de plaisir que c'est un bon homme, qu'il adore la grand'maman, et qu'il joue du piano-forte à ravir. Je l'entendis l'autre jour jouer des noëls et une bien jolie pastorale de sa composition.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 15 janvier 1774.

J'ai reçu votre lettre du 4, ma chère petite-fille, par madame de Fleury. Madame de Beauvau est arrivée deux jours après et ne m'en a point apporté de vous, à la bonne heure; mais madame de Brionne, arrivée d'hier, ainsi que le chevalier de Chastelux, ne m'en a point apporté non plus, et cela est un peu fort. Cepen-

ravages qu'une philosophie trop hardie peut causer à des têtes mal disposées et qui n'ont reçu qu'une instruction superficielle. » Depuis ce temps la multiplicité des suicides nous a familiarisés avec ce genre de courage. L'aventure de ces deux soldats fit beaucoup de bruit dans le temps.

dant vous aviez bien des choses à me dire si vous m'aimez. Comment, en onze jours de temps, n'auriez-vous rien à me dire? Voltaire vous a envoyé des vers; il vous appelle bergère et ma chère. Cela est assez curieux pour être envoyé. De plus, ils courent les rues, ces vers. Je les ai vus dans les nouvelles à la main de M. Marin. Je voulais attendre une occasion; mais, de guerre lasse, je prends le parti de vous écrire par la poste. Je ne puis être plus longtemps sans m'entretenir avec ma chère enfant.

La défense que vous me faisiez, dans votre lettre du 4, de voir celle que vous écriviez à l'abbé, et la défense que vous lui faisiez de me la montrer ont excité ma curiosité de la voir et son désir de me la faire voir. Je l'ai donc lue cette lettre. Eh bien! j'ai vu que vous aviez des insomnies, de l'ennui, de la tristesse, et j'ai trouvé tout cela fort naturel; mais j'ai été bien fâchée que vous fussiez soumise à cette nature-là.

Vous me demandez ce que je pense des soldats de Saint-Denis? Mon bonheur même me fait penser, par la crainte de le perdre, qu'il vaudrait peut-être mieux n'être pas née. Mais je ne pense pas, comme ces soldats, qu'il faille se donner la mort pour réparer le malheur d'être né....

....Ma philosophie me porte à croire que nous ne pouvons pas disposer d'un sort que nous n'avons pu déterminer. La nature est le seul tyran dont il ne nous soit pas permis de secouer le joug. Elle nous a faits ses esclaves, et nous devons nous soumettre à l'escla-

vage qu'elle nous impose, parce qu'elle nous l'impose par une loi générale.

Je suis bien aise que vous ayez fait connaissance avec Balbâtre. C'est un bon homme dont les talents vous amuseront. Il vous mènera mon petit Louis, s'il peut vous distraire. Je viens d'avoir avec cet enfant une scène tragique qui excitera votre risée, mais qui aurait fait couler vos larmes comme elle a fait couler les miennes. Ce petit enfant a toutes les grâces de l'enfance et tout l'enfantillage de son âge, avec le naturel et la franchise qui y sont propres. Il y joint, de plus, une intelligence, une raison, une activité pour le travail, une douceur, une docilité sans pareille et, par-dessus tout cela, une sensibilité sans exemple. Il m'aime à la folie, et moi je l'aime aussi de même. Ses caresses devenaient de jour en jour plus pressantes, et comme l'âge, qui s'avance aussi de jour en jour, ne les lui aurait bientôt plus permises, j'ai cru devoir le prévenir, et je les lui ai défendues, ce matin, ces caresses qu'il allait me prodiguer avec plus d'ardeur que jamais. La soumission la plus entière a répondu à mes défenses; mais le morne de la plus profonde tristesse a succédé à la joie de l'âge, de la santé et même du sentiment. Il n'a point dîné, rien n'a pu le distraire. Et tantôt je l'ai retrouvé à mon clavecin, le cœur gros de soupirs. Je l'ai appelé « mon bel enfant! » pour lui faire une petite amitié qui le consolât. Alors le cœur s'est desserré, ses larmes ont coulé en abondance à travers mille sanglots. J'ai entendu qu'il me reprochait de l'appeler « mon bel enfant, » tandis que

je ne l'aimais plus, que je lui défendais de m'aimer. L'attendrissement m'a gagnée. J'ai voulu lui parler raison. J'ai fait venir sa sœur pour la lui faire entendre avec moi. Il m'a écoutée avec patience, avec douceur, s'est soumis à tout, pleurait toujours, mais pleurait doucement et s'écriait de temps en temps : « Et comment vous prouver que je vous aime? » puis voulait se précipiter sur ma main pour l'inonder de ses larmes, puis se retenait de lui-même et avec effort. Mon cœur s'est déchiré. J'ai pleuré comme lui. Puis je me suis enfuie pour lui dérober mes larmes, et j'ai attendu M. de Choiseul pour lui raconter cette scène, dont il a pleuré aussi. Riez-en après cela si vous pouvez. L'enfant est encore dans mon cabinet, toujours doux, toujours soumis, mais toujours affligé, et sa sœur ne pouvant parvenir à le consoler.

L'expression vraie de la nature est si rare qu'il est impossible de résister à l'impression qu'elle fait peut-être autant par surprise que par le fond même des choses; mes yeux sont encore gros, rouges. Les larmes m'offusquent encore en vous faisant ce récit. Mon cœur est serré; je ne sais comment je pourrai cacher tout cela dans le salon [1]. Cet enfant m'a amolli le cœur, et je n'en suis pas fâchée, car il me semble, ma chère enfant, que je vous en aime encore mieux.

[1] Lorsque, quelques années plus tard, la duchesse de Choiseul se sera empressée, comme toute la haute société d'alors, d'accourir aux premières représentations du *Mariage de Figaro*, peut-être se sera-t-elle rappelé cette scène; elle est curieuse comme symptôme de l'invasion du matérialisme jusque dans la sensibilité.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 19 janvier 1774.

Oh ! non, chère grand'maman, quoique nous nous aimions beaucoup, Voltaire et moi, nous n'en sommes pas encore aux petits noms. Ces vers ne sont point faits pour moi. Voilà la lettre dans laquelle il me les a envoyés. Je n'en ai point donné de copie. Je n'en donne jamais de tous les vers ou chansons que je reçois, de quelque part qu'ils me viennent. Je ne sais comment ces derniers de Voltaire sont devenus si promptement publics, et pourquoi on a imaginé qu'ils m'étaient adressés ; il n'importe [1].

[1] Voici ces vers :

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers,
Ma muse triste et surannée
Puisse encor fredonner des vers ?...

. . . .

Quelquefois un peu de verdure
Vit sous les glaçons de nos champs.
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps !...

. . . .

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours ;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus les amours.

Vos réflexions sur les deux soldats sont excellentes, mais quiconque est dans le cas de se vouloir tuer n'est pas en état de réfléchir. La philosophie, jointe à leur malheur, leur a tourné la tête. Ce sont des héros pour les philosophes, mais pour ceux qui sont réduits à l'instinct et au bon sens que la nature nous donne, ce sont des fous. Je n'aime pas plus la vie qu'un autre, je suis fâchée de l'avoir reçue, mais je n'en ai pas moins de répugnance pour la mort. Si nous pouvions nous en aller en fumée, ce genre de destruction ne me déplairait pas, mais je n'aime pas l'enterrement. Ah! fi, fi, parlons d'autre chose!...

Le récit que vous me faites du petit Louis est charmant. J'ai un désir extrême de le voir, c'est-à-dire de causer de vous avec lui. C'est véritablement de l'amour qu'il a pour vous, et je crois que si vous étiez dans le cas de pouvoir prendre une passion, il en serait l'objet. Savez-vous que j'ai une petite passionnette; c'est pour

Ainsi je touche encor ma lyre
Qui n'obéit plus à mes doigts,
Ainsi j'essaye encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

. . . .

Je veux dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Les presser de ma main mourante.

. . . .

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons, sans savoir comment.
Chacun est parti du néant.
Où va-t-il? Dieu le sait, ma chère!...

un nommé Tonton, qui est le plus fou, le plus caressant de tous les petits chiens du monde. Mon effilage et mon chien, voilà mes plus solides occupations et mes plus agréables amusements; le reste va comme il peut. Je ne me soucie de rien, je ne prends part à rien. Tous mes amis sont dispersés, il ne me reste presque plus d'espérance de les revoir. Je ne sais point aimer ce que j'ai, quand je n'ai pas ce que j'aime. Vous seriez bien de même! Dieu ne vous a pas favorisée, non plus que moi, de trouver tout égal.

Je ne vous dis rien sur la mort de M. d'Armentières. Et qu'en pourrais-je dire?

Votre petite sainte se porte bien, ainsi que sa belle-fille. Je soupai l'autre jour chez elle. Il n'y avait que ses enfants, Pont de Veyle et moi. Je m'y plus extrêmement. Je hais le monde, ses pompes et encore bien plus ses œuvres.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, 22 janvier 1774.

Comment, ma chère petite-fille, avez-vous eu l'audace d'écrire à M. de Beauvau que nous étions des ingrats, que vous vous occupiez de nous et que nous vous abandonnions. L'abbé vous a écrit, M. de Lille vous a écrit, moi-même, tout accablée des lettres du jour de

l'an, n'ayant point d'occasions, je n'ai cependant pu attendre, et je vous ai écrit par la poste. Le grand-papa ne recourt jamais à la poste, il n'a donc pas pu vous répondre plus tôt. Il vous a écrit aujourd'hui par le marquis de Laval. Pouvait-il mieux faire? Mourez donc de honte; mais vivez plutôt pour nous aimer et pour recevoir notre absolution. Je vous l'ai déjà dit, je ne hais pas trop l'injustice. J'ai ouï dire, dans mon enfance, que les passions étaient injustes, d'où je conclus dans ma vieillesse que l'injustice est passionnée.

Mes rigueurs ont donné trois jours de fièvre à Louis et lui ont ôté l'appétit et le sommeil. Il disait à l'abbé : « Mon cœur tombe! » Il s'écriait à chaque instant : « Ah! je suis perdu! » Il se mettait en contemplation devant moi; ses yeux se remplissaient de larmes, et il allait les répandre dans une autre chambre. Il revenait, il se mettait à genoux auprès de moi, il caressait ma robe; je le regardais et il disait : « Quoi! même pas cela! » Le salon a pris parti pour lui: j'ai été condamnée à recevoir ses caresses et à le baiser. La sentence m'a été portée par M. de Choiseul et exécutée en sa présence. Louis m'a dit que je lui remettais le cœur; de ce moment il a repris sa gaieté, sa santé; et M. de Choiseul est, après moi, ce qu'il aime le mieux, parce qu'il l'a remis en jouissance de tous ses droits. Ne voilà-t-il pas de quoi faire un joli roman? Vous dites que cet enfant a une véritable passion pour moi, et que j'en ai un peu pour lui; la marquise de Fleury va plus au fait : elle dit qu'elle répond de moi jusqu'à Louis. Je vous fais mon compliment sur la passionnette

que vous avez prise pour votre chien. Quoi qu'on aime, c'est toujours bien fait d'aimer.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 26 janvier 1774.

Mon abbé, vous avez l'air de ne plus penser à nous revenir voir. Savez-vous que les désirs abrègent beaucoup la vie? On use l'avenir d'avance, sans que le présent en soit plus agréable. Cette pensée ne vous semble-t-elle pas vraie? N'est-elle point un extrait de M. du Bucq? Ah! je fis l'autre jour un souper avec lui chez les Necker, où je vous aurais fait honte et pitié. J'y fus absolument stupide. Il n'y eut point du tout de la faute de M. Necker, il n'est point bel esprit, ni métaphysicien; il y fut presque aussi bête que moi. Il y a un petit bel esprit qui me fait l'honneur de me rechercher beaucoup : j'ai envoyé les vers qu'il a faits pour moi à M. de Lille pour qu'il les montre à M. de Castellane. C'est le petit d'Albon. J'ai trouvé ces vers assez jolis. Je lui ai mandé que la seule critique qu'il y avait à y faire était de m'avoir choisie pour objet, mais que son excuse était que, apparemment, il ne connaissait pas d'autre aveugle que moi.

Nous n'avons ici de nouveau que l'histoire de M. de La Chalotais. Il y en a qui croient qu'il ne sera pas

transféré à Loches, et que l'on se contentera de l'exiler dans des terres qu'il a en Basse-Bretagne.

L'on m'a dit des choses ineffables, mais elles ne sont pas de bon lieu : que M. d'Aiguillon avait fait dire à Mesdames que madame du Barry ne serait pas à Versailles dans six mois; que le confesseur prendrait tout crédit; et l'on prétend que, en conséquence, on veut renvoyer celui-ci pour en placer un que l'on ne nomme pas, mais qui sera à la disposition du ministre. Je crois ces conjectures apocryphes.

L'ambassadeur de Naples ne sait plus que devenir en l'absence de la princesse; il s'est donné à madame Trudaine. Je le vois rarement. Je crois qu'il crèvera bientôt. Il est plein comme un œuf et tousse comme un renard, si tant est qu'un renard tousse. Wiart le dit et moi je n'en sais rien.

Adieu, l'abbé; dites au grand-papa, à la grand'-maman, que je les aime mille fois plus que moi-même. Ce n'est pas assez dire, car moi-même est moins que rien. Je dis donc plus que toutes choses au monde.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 2 février 1774.

Je voudrais faire un marché avec M. de Lille, qu'il m'écrivît deux fois contre moi une. Cela est juste; il

est riche, il est abondant, et moi je n'ai que le denier de la veuve. Parlons de la grand'maman : elle est encore moins riche en fait de santé. Cependant tous les arrivants de Chanteloup prétendent qu'elle se porte mieux ; et, comme vous me le dites aussi, je me laisse aller à le croire. Je suis ravie qu'elle aime madame de Coigny et qu'elle en soit passionnément aimée. L'amitié seule peut faire supporter la vie. Je sais par expérience ce que c'est que d'être environnée de gens indifférents.

Je n'ai vu la princesse qu'une fois, ce fut le lendemain de son arrivée. Elle devait souper chez moi hier. Elle s'envoya excuser parce qu'elle souffrait davantage et qu'elle s'allait mettre dans le bain. Madame d'Enville, qui devait passer aussi la soirée chez moi, m'envoya faire ses excuses par M. et madame de Chabot [1]. Elle avait une fluxion sur les yeux. Ils s'en retournèrent lui tenir compagnie parce qu'elle était seule, et ils emmenèrent avec eux l'ambassadeur de Naples. Ah ! mon abbé, ne soyez point affolé de cet ambassadeur. Laissez aux gens du village les trompettes de bois. Dites et redites, avec la grand'maman, qu'il y a bien peu de gens aimables et que même les supportables sont assez rares.

Il est plaisant de tant bavarder sans vous parler des grands événements. Mais que vous en dirais-je ? Tout ce que vous en pensez. Je suis ravie que ce méchant imbécile soit chassé [2], que les intrigues du prince

[1] Sa fille et son gendre.
[2] M. de Monteynard sortit du ministère.

l'aient couvert d'ignominie et soient déconcertées. Mais par quel agent tout cela est-il arrivé? Toutes ces choses sont si loin de moi que je ne peux y prendre part que par rapport à ceux que j'aime; et il me semble qu'ils ne sont plus que spectateurs et qu'ils doivent avoir du plaisir à siffler la pièce.

Adieu, l'abbé. Dites, je vous prie, mille tendresses pour moi à la grand'maman, au grand-papa. Ah! pourquoi ne suis-je pas avec eux et avec vous? Excitez M. de Castellane à me vouloir du bien.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche 6 février 1774.

Je vis hier pour la première fois votre dame de province [1]. Je ne crus pas lui pouvoir faire une meilleure réception que de lui donner à lire votre lettre. Oh! elle vous loua, vous loua, vous loua sur tous les points, sur tous les tons. Il me fut impossible de renchérir. Est-ce qu'elle vous estimerait plus que je ne fais? Est-ce qu'elle vous aimerait plus que je ne vous aime? S'il y avait eu là quelque étranger il l'aurait pensé; mais nous étions tête à tête, et je conclus que l'éloquence était supérieure à la vérité. Cela ne veut

[1] La duchesse de Grammont.

pas dire contraire. Je suis persuadée que cette dame sent tout ce qu'elle dit, et moi, qui en pense et sens pour le moins autant, je lui suis fort inférieure par l'expression. Je soupe ce soir avec elle chez la maréchale de Luxembourg. Nous sommes l'une et l'autre au même degré de faveur; mais, comme la maréchale est un plus grand personnage que moi, la princesse [1] l'avait admise au souper du jour de l'arrivée. Cette princesse ne sort point. La dame soupera souvent chez elle, et je n'y serai, je crois, jamais invitée. On n'y admet que des favorites, et ces favorites sont ou trop élégantes ou trop farouches pour que je puisse leur convenir. J'aurai peut-être l'honneur de donner à souper moi-même. Je vous manderai ce qui en sera et ce qui y sera.

L'abbé, je ne vous enverrai point de cordon. Je serai votre juge et j'exécuterai moi-même ma sentence. Oui, vous serez étranglé et jamais boudé; mais je vous étranglerai de mes propres mains. Ce sera vers Pâques, à ce que j'espère, et ce sera à force de vous embrasser.

Il court ici une drôle de chanson. J'espère que vous la recevrez. Il n'y a pas de polisson qui ne la chante; mais je ne me permets pas le plus petit péché véniel. Vous me faites un plaisir extrême de m'apprendre la résurrection de la grand'maman. Je ne doute point de ce que vous me dites, et je juge fort bien par le style de vos lettres quand vous êtes content ou mécontent,

[1] De Beauvau.

quoique vous ne disiez pas toujours tout. Dites à cette grand'maman que je suis enchantée qu'elle aime et qu'elle soit aimée de madame la comtesse de Coigny [1]. Je conçois de la comtesse la meilleure opinion. Il faut qu'elle ait du mérite puisqu'elle sent tout celui de la grand'maman; car, l'abbé, il n'appartient pas à tout le monde d'avoir de la passion pour elle. Il n'y a que de certaines âmes, comme qui dirait la vôtre, la mienne, celle de M. de Castellane, de la petite sainte et du petit Louis.

Je n'écrirai point aujourd'hui à cette grand'maman. Je m'en tiendrai à vous, et je vous dirai pour toute nouvelle que La Condamine mourut avant-hier au soir, et que je ne solliciterai point pour vous sa place à l'Académie. Je ne veux point vous donner pour concurrent à celui que mademoiselle de Lespinasse destine à cette place.

Je soupai avant-hier avec M. Gaillard; je l'appelai l'abbé toute la soirée. Tout le monde s'en étonna et moi aussi. Je n'en pus trouver la raison. On prétendit que c'était à cause de vous que tout me paraissait *curiace*. Ce qui est de certain, c'est que ce n'est pas par la ressemblance. La suite de sa *Rivalité* va paraître. Je meurs de peur de n'y pas trouver le même plaisir que par le passé.

Je deviens tous les jours plus difficile en fait de lec-

[1] La comtesse de Coigny mourut peu après. Elle était fille d'un financier nommé Boissy et laissa une fille mariée, en 1786, au duc de Fleury.

ture. Tout m'ennuie. J'aime autant et même mieux les étrennes de la Saint-Jean que les plus beaux livres d'histoire et de morale. L'abbé, je voudrais être avec vous, vous m'égaieriez, et j'en ai grand besoin.

On m'a dit que M. de Lille allait revenir et qu'il suivra votre grande princesse. Je suis fâchée que l'un et l'autre vous quittent. Chanteloup ne doit jamais être désert.

Je m'afflige très-souvent de n'avoir pas ce qu'il suffit d'avoir gros comme un grain de moutarde; car, si je l'avais, je ne l'emploierais point à transporter des montagnes, mais à me transporter à Chanteloup.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce samedi 12 février 1774, à 5 heures du soir.

Il me tombe du ciel deux lettres. Je soupçonne M. de Lille d'être l'ange Gabriel. Cela se vérifiera peut-être avant que la journée se passe. Je calculais ce matin qu'il y avait douze jours de silence réciproque. Le voilà interrompu, et Dieu sait combien je vais babiller; mais, l'abbé, je suivrai votre exemple de bien loin. Je n'ai point de fécondité comme la vôtre; vous prenez le mors aux dents; vous allez de droite, de gauche, sans trébucher, sans faire un faux pas; vous êtes véritablement un excellent plaisant. Si je voulais

vous imiter, je deviendrais l'âne de la fable dont vous êtes le petit chien. Si cela peint fidèlement nos talents, ce n'est point le portrait exact de nos figures. Vous ne me rappelez point l'idée d'un petit chien, ni moi d'un âne. Enfin, quoi qu'il en soit, je vais répondre à votre lettre.

La dame de province m'a fait dire ce matin qu'elle me verrait cette après-dînée. J'ai mis votre lettre dans ma poche gauche pour la trouver tout de suite et la lui donner à lire. Cette dame sait fort bien lire, je lui crois du goût; la preuve, c'est qu'elle aime vos productions.

Je vous rendrais compte, si je voulais, de tous les soupers qu'elle a faits depuis le jour de son arrivée, et de tout ce qu'elle fera jusqu'à jeudi inclusivement; mais cela serait trop long. Je ne vous dirai rien de ses déportements que ceux où j'ai eu part. Je la vis pour la première fois le samedi 5, puis le dimanche 6, que je soupai avec elle à l'hôtel de Luxembourg. Voilà le passé. Voici l'avenir : Je la verrai demain après souper, parce que je suis engagée chez la petite sainte, et que madame de Luxembourg, chez qui elle soupe, consent à cette visite. Lundi je souperai avec elle chez les Brienne; mardi elle soupera chez moi, et jeudi je souperai avec elle chez la petite sainte. Vraiment, je crois bien que vous vous apercevrez de son absence. Il est facile d'en juger par l'effet que fait ici sa présence.

Mais oui, j'ai été fâchée de la mort de La Condamine ; c'était un bon homme, qu'on aimait assez quand

on ne le voyait pas. Je soupai l'autre jour avec son successeur, le petit abbé Delille. C'est un bon enfant, gai et qui a de l'esprit. Je ne pense pas qu'il soit jamais un homme fort célèbre. Il nous récita une longue épître de Pope, qu'il a traduite en vers, qui ne me fit nul plaisir.

Ce dimanche.

Je ne vis point hier madame de Grammont; elle fut sans doute à la Comédie. L'on jouait *Mahomet* à la place du *Barbier de Séville*, que le public espérait et que la cour avait défendu. Vous savez que Linguet est rayé du tableau des avocats et que son mémoire contre Gerbier est supprimé.

On nous annonce de grandes nouvelles : j'en viens de parler à la grand'maman. Le nouveau ministre cherche à persuader qu'il a de grands projets. Je n'en doute pas. Mais quels sont-ils? J'en conçois plus de craintes que d'espérance.

D'où vient, l'abbé, que vous ne me parlez plus de M. de Castellane? N'a-t-il plus le projet de venir ici? Et vous, n'y viendrez-vous pas vers Pâques? Venez ensemble, et soyez sûrs que vous me comblerez de plaisir.

J'aime infiniment le récit des chasses du grand-papa; il n'en avait de sa vie fait une aussi belle que celle dont vous me parlez. Votre marquis commerçant, munitionnaire et voyageur, doit être de bonne compagnie.

L'ambassadeur de Naples est plus enthousiasmé

que jamais de la princesse de Beauvau. « Elle domine partout, dit-il; tous les grands personnages sont à ses pieds; il passerait sa vie à l'écouter; c'est une éloquence, c'est une chaleur! oh! c'est une femme comme il n'y en a point. » Je le trouve un fort bon homme; il a de la franchise et de la candeur; mais c'est toute la comédie italienne.

Adieu, l'abbé.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 2 mars 1774, à 6 heures du matin.

M. du Bucq ne veut point vous aller trouver qu'il n'ait une de mes lettres à vous rendre. La voici, cette lettre qu'il désire, et que je crains bien qui ne le soit pas de vous. Je me suis bien gardée de lui dire vos amours nouvelles; il ne faut pas avertir la cour de nous quitter. Je commence à croire les rapports qu'on m'a faits: une jeune et charmante comtesse, un joli petit garçon enlèvent toutes vos affections. Je ne sais ce qu'en pense le grand abbé, mais moi, jadis petite-fille assez chérie, je le trouve très-mauvais. Peut-être m'alarmai-je trop amèrement, peut-être le marquis m'apportera-t-il une lettre qui dissipera toutes mes craintes. C'est ce qu'il faut voir. En attendant, parlons de madame votre belle-sœur. Il y a dix ou douze jours que

je n'ai eu l'honneur de la voir. Ce n'est point par une diminution de bontés de sa part ni d'empressement de la mienne, mais je ne suis point de la connaissance de la plupart de ses meilleures et anciennes amies. Elle soupera chez moi samedi pour la seconde fois. J'y souperai pour la troisième chez la maréchale de Luxembourg, le lendemain dimanche, ce qui fera cinq. Ajoutez-y une fois chez madame de Toulouse et une autre chez la petite sainte, en voilà sept bien comptées. Je vous entends dire tout bas: En vérité, la petite-fille aurait bonne grâce de se plaindre [1].

Les Mémoires de Beaumarchais ne vous ont-ils pas divertie? L'arrêt ne vous paraît-il pas bien judicieux? En vérité, en vérité, on croit être aux Petites Maisons!... Malheur à qui conserve un grain de bon sens. On est trop heureux, vu le temps qui court, quand on peut rire des ridicules; mais moi, ils m'indignent, me dégoûtent et m'ennuient. J'ai cependant une pensée que vous traiterez d'extravagante, mais qui me soutient et me console: c'est que je vous reverrai cet hiver. Où sera-ce, me demanderez-vous? Chez vous, dans votre petit appartement, à l'hôtel de Choiseul, rue de Richelieu. Gardez ma lettre pour qu'elle vous fasse souvenir de ma prédiction. En attendant son accomplissement, donnez-moi de vos nouvelles. Embrassez pour moi le grand-papa. Dites à l'abbé de

[1] « Madame la duchesse de Grammont est ici; elle y restera trois ou quatre semaines; l'empressement qu'on a pour elle est extrême; rien n'a meilleur air que de la voir, que de lui donner à souper... » Lettre à Walpole, 26 février 1774.

continuer ses gazettes. Adieu, je vais tâcher de dormir.

3 mars.

Je viens de recevoir votre lettre du 28. Vous réparez vos torts, ils vous sont tous pardonnés. J'ai la plus grande impatience de voir le marquis, je l'accablerai de questions. Je lui ferai raconter vos amusements et vos amours. Ma curiosité ne vient point de jalousie, mais d'un intérêt fort tendre. Je suis réellement charmée de votre amitié pour madame de Coigny et de celle qu'elle a pour vous. J'aime bien mieux que vous ayez le cœur occupé que vide ou engourdi. Quand tous les objets présents sont indifférents, on s'accoutume à l'indolence, et les absents n'y gagnent rien.

M. de Castellane m'a bien surprise en me parlant de ma réponse aux vers de M. d'Albon, que j'avais, dit-il, envoyés à Chanteloup. Il n'y a pas un mot de vrai, il faut que ce soit lui-même qui ait fait la réponse et qui l'ait envoyée. Je suis indignée de l'usage qu'il fait de moi pour faire parler de lui.

Madame de Valentinois est assez malade. Il y a plus d'un mois qu'elle a la fièvre. On n'a pas encore signifié à Beaumarchais son arrêt. Ses Mémoires n'ont point été brûlés. On ne sait ce qu'on fait, on ne sait ce qu'on dit. Le bon sens est perdu.

J'aurais bien voulu vous voir jouer l'oracle et au grand-papa le rôle de Dandinet. Je suis persuadée qu'il est très-grand comédien. Je me souviens de lui avoir entendu lire le rôle de l'inquiet. Je dois entendre ces

jours-ci un homme qui joue tout seul une comédie entière. On dit que cela est excellent. Je vous manderai comme je l'aurai trouvé.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 10 mars 1774.

Vous l'avez deviné, ma chère petite-fille, cette seconde occasion qu'on vous avait annoncée pour Chanteloup était encore ce même M. du Bucq; et c'est lui, en effet, qui m'a remis vos deux lettres des 2 et 3. Votre perspicacité s'est bien augmentée depuis quelque temps. Je crois réellement que vous devenez grande fille. Il n'y a plus moyen de vous en faire accroire. Comment, vous ne voulez pas croire au bulletin de l'abbé? Dites donc au moins comme disent les Italiens : *Se non è vero...*, etc. Je suis bien de votre avis, que vraie ou fausse, il faut que l'abbé fasse le roman de sa nouvelle. Je l'y ai déjà condamné. Je me sens un intérêt infini pour le héros et l'héroïne de l'histoire.

Vos talents s'étendent au delà des bornes de la perspicacité. Non-seulement vous découvrez les choses les plus cachées, mais vous devinez encore celles qui n'existent pas et qui semblent hors de toute vraisemblance. Vous dites que vous me verrez cet hiver à Paris, dans mon petit appartement. Oh ! pour le coup,

ceci tient à l'inspiration. Cet hiver, y pensez-vous bien? nous sommes déjà à la moitié de mars[1]. Si l'enfant a dit vrai, il me fera peur. Je le croirai en commerce très-intime avec Dieu ou avec le diable[2]...

Vous n'êtes pas si forte sur l'article de la mémoire que sur ceux de la divination et de l'inspiration. Vous avez oublié que M. de Lille vous a envoyé une réponse aux vers de M. d'Albon, qu'il ne m'a pas donné cette réponse, que je vous l'ai demandée, et que vous me l'avez envoyée. C'est de celle-là que le marquis de Castellane vous a parlé. Quant à l'usage que M. d'Albon a fait de votre lettre, à la dédicace qu'on vous a faite des vers de Voltaire, à l'attribution qu'on vous a faite de la chanson de M. Chauvelin, je ne suis pour rien dans tout cela, et j'ai ri de votre colère. Je vous dirai seulement, pour la calmer ou pour l'exciter, que vous êtes une femme célèbre, et que M. d'Albon a été bien aise de mettre son nom à l'abri du vôtre. C'est pour parler de lui effectivement qu'il a parlé de vous; mais l'usage que sa vanité a fait de vous doit-il révolter votre amour-propre? Pour augmenter votre indignation ou votre amour pour la comtesse de Coigny, qui n'a aucun rapport avec M. d'Albon, je vous dirai encore qu'elle meurt d'envie de vous connaître,

[1] Elle ne se trompait que de peu de mois.

[2] Nous croyons devoir supprimer la fin de la phrase; c'est la seule fois que, dans cette correspondance intime de plusieurs années, le nom de Dieu se trouve sous la plume d'une personne vertueuse, souvent et cruellement éprouvée, que les plus nobles instincts n'ont pu soustraire à la déplorable influence de son temps

non-seulement parce qu'elle sait que vous êtes très-aimable, mais encore parce qu'elle sait que vous êtes très-célèbre, et qu'elle veut pouvoir se vanter, quand elle aura quatre-vingts ans, d'avoir connu madame du Deffand.

Vous me demandez pourquoi elle s'en va et pourquoi je la laisse partir? Hélas! parce qu'elle ne peut pas rester et parce que je ne peux pas la retenir. La fin du mois d'avril ne la trouvera plus ici, et je la verrai partir avec regret. Le désœuvrement de son cœur, l'oisiveté de la campagne, la vivacité de son âge, la chaleur de son imagination, tout cela l'a animée d'une grande passion pour moi. J'en suis flattée comme si je ne le devais pas uniquement aux circonstances et nullement à mon propre mérite. Je suis sensible à sa tendresse et à ses agréments qui sont infinis. Malgré cela, vous auriez grand tort d'en être jalouse. Ce serait méconnaître vos droits sur mon cœur.

Mes amours avec Louis sont aussi à leur fin. Leur terme est celui de son voyage à Paris, et je l'y envoie à Pâques. Ainsi vous voyez que je vais être bien désœuvrée. Je ne vous en aimerai pas plus, parce que cela est impossible. Quelque rempli que soit mon cœur, je ne vous en aimerai pas moins, parce que cela est impossible aussi.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 17 mars 1774.

Eh bien, l'abbé, voilà la dame de province[1] qui vous revient. C'est bien malgré moi, je vous jure, et malgré la cour et la ville. Il y a une sorte d'insolence à parler de mes regrets, quand toutes les personnes les plus considérables, les plus aimables, les plus distinguées, les plus, les plus... etc., se désespèrent de son départ. Jamais, non jamais, on n'a eu pour personne autant d'amour, d'empressement, d'enivrement[2]. C'était une honte de n'avoir été admis à aucun souper, une gloire d'avoir été à beaucoup. Par exemple, l'abbé, voulez-vous savoir mon décompte? Trois fois chez moi, deux chez la maréchale, une chez mesdames d'Enville, comtesse de Choiseul et chez l'archevêque. Cela fait huit. C'est un sixième de ses soupers. Je voudrais que

[1] La duchesse de Grammont.

[2] Ce n'était assurément pas une personne ordinaire que celle à laquelle s'adressaient tant d'hommages. En général, la société, en France, ne place pas si mal ses admirations que l'envie et la critique voudraient le faire croire. La personne, alors enivrée de succès, qui vingt ans plus tard soutenait devant le tribunal révolutionnaire la fierté de son caractère, et disait aux juges, si on peut leur donner ce nom : « Il serait inutile que je parlasse pour moi ; mais je dois à la vérité d'affirmer que l'on ne peut rien imputer à madame du Châtelet, qui n'a jamais pris part aux affaires publiques... » cette personne, dis-je, qui s'oubliait ainsi pour plaider la cause de son amie, méritait l'éclat qui l'environnait lorsqu'elle était l'objet de la faveur publique.

c'en fût un de ses affections. C'est de quoi il ne m'est pas permis de me flatter. Mais pour de ses politesses et de ses attentions, elles ont été par delà tout ce que je pouvais en désirer et attendre. Il est temps, l'abbé, que vous veniez faire un tour ici. J'ai un vrai besoin de causer avec vous. Venez me dérouiller, me dégourdir. Nous ferons de petits soupers. Je vous laisserai coucher de bonne heure. Nous emploierons tout notre temps à parler de la grand'maman. Pour aujourd'hui, je ne peux plus rien dire. Adieu.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 10 avril 1774.

Oui, chère grand'maman, je suis charmée d'avoir mon grand abbé ; et, en vérité, l'usage que j'en fais répare bien le petit manque de sentiment qu'il y a à me réjouir de ce qui vous afflige. Nous ne cessons de parler de vous. Il me dit tant de choses que j'aime à entendre, que je voudrais qu'il ne cessât pas de me parler. Mon esprit prophétique m'a abandonnée. Je commence à craindre qu'il ne m'ait abusée. Mes raisonnements politiques ne sont plus les mêmes. Je n'ai plus d'espoir que dans quelque *Dieu dans la machine.* J'ai fait tous mes raisonnements avec l'abbé. Je voudrais bien qu'il m'emmenât avec lui; mais je crois

qu'il m'aura trouvée bien vieillie et d'autant plus que j'ai une fluxion dans la tête qui, de mes cinq sens, ne m'en laisse plus qu'un, celui du toucher. L'usage que j'en fais est d'effiler mes chiffons et de caresser Tonton. Ce Tonton est un jeune chien que, par flatterie, on me dit être très-joli, mais que je soupçonne ne l'être pas. Il est long d'une aune et n'a que huit mois. A un an ce sera un serpent, Qu'est-ce que cela me fait? Il m'aime. En aimez-vous moins l'abbé de ce qu'il est long? Ne convenez-vous pas que sur tout le mérite qu'on peut avoir un grain d'amitié l'emporte? Que nous font toutes les belles qualités de ceux qui ne se soucient pas de nous? Je parie que vous, le grand-papa et madame de Grammont pensez comme moi. Vous êtes tous trois très-sensibles à l'amitié, et tous trois avez le tact très-fin pour démêler la vérité de l'apparence, et c'est ce qui me fait plaisir. Cela m'assure que vous savez tous trois ce que je pense, et cela me dispense de vous le rebattre.

L'abbé vous dira qu'il m'a trouvée dans le plus grand engouement de M. Texier. Oh! il faut qu'il aille à Chanteloup; il faut que vous entendiez *l'Indigent*. Le marquis, à qui je l'ai fait entendre, en a été charmé. Ma grand'maman, je suis tout au travers du bel esprit. On lira jeudi, chez moi, *le Célibataire*. Je ne croyais pas que je connaîtrais jamais mesdames Necker et Marchais. Je les vois souvent, et je m'en trouve bien. Ces femmes sont aimables, elles ne sont point sottes ni insipides. Elles sont plus faites pour la société que la plupart des dames du grand monde.

Je préfère ce qui écarte l'ennui à ce qui est du bel air. Mais ne haïssez-vous pas le bel air? Il m'est plus insupportable que jamais; il domine partout, et partout je voudrais le renverser. Ce n'est pas qu'il ne fasse faire quelquefois des choses que je ferais bien volontiers, mais ce serait par un autre motif. A propos, la maréchale est désolée de ce que son départ pour Chanteloup est retardé de huit ou dix jours. Il faut que sa petite-fille soit purgée et médicamentée auparavant; vous savez qu'elle a eu un clou. Je vous félicite de ce que vous avez les comtesses. Vous les connaissez peu ou point.

Madame de Grammont compte-t-elle toujours aller à Barèges? Ce sera une longue absence. Je vous en plains, rien ne pourra la remplacer. D'où vient est-ce que je suis si vieille, et pourquoi ai-je passé si inutilement tant d'années? Le sort ne savait ce qu'il faisait quand il m'a fait naître si tôt. Si j'avais trente ans de moins et deux yeux de plus, je serais avec vous, je ne vous quitterais pas, parce que je serais bonne à quelque chose et que, sans valoir autant que votre petite comtesse de Coigny, je pourrais vous amuser et vous plaire, non pas autant qu'elle, mais à peu près. Tout le monde va partir pour la campagne. Je serai tout isolée dans mon tonneau et livrée aux regrets et à l'ennui. Je ne veux point enfiler ce chapitre, je ne le traite que trop souvent.

Adieu. Ne rappelez pas sitôt le grand abbé. Fiez-vous à son impatience de vous aller retrouver. Je soupe ce soir avec lui chez madame d'Enville et avec le

marquis, avec qui je ne suis pas mal. Si celui de Boufflers n'est pas encore parti, dites-lui que je le prie à souper jeudi.

Voilà une chanson que l'abbé dit que vous n'avez pas. J'en suis surprise; car on la dit de M. de Lille ou de madame de Brionne.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 23 avril 1774.

Vous voilà donc séparée de votre petit amant, chère grand'maman; vous auriez bien dû lui ordonner de me faire la confidence de ses regrets. Il m'y trouverait très-sensible. Je compte bien le voir. L'abbé me lut hier le récit que vous lui faites de votre séparation : tous les détails en sont charmants. Je suis persuadée que ce pauvre enfant vous manquera. J'ai actuellement un attachement qui, pour n'être pas absolument du même genre, y a bien quelque ressemblance. Je veux parler de mon petit Tonton, qui a tout plein d'esprit, tout plein d'âme, de la gaieté, de la grâce. Il est couleur de capucin, il n'a presque pas de queue. Sa figure n'est pas parfaitement belle; mais qu'est-ce que cela fait? Il m'aime à la folie.

Je soupai hier avec des gens bien d'accord avec moi sur ce qu'ils pensent pour vous, les marquis de

Castellane, de Boufflers, le président de Cotte, le grand abbé et M. Francès. Nous répéterons le même souper la semaine prochaine. Il serait bien doux de se rassembler tous à Chanteloup, dans le temps où vous n'aurez point de cour. Que sait-on? si je me trouvais bien vigoureuse, si j'oubliais mon baptistère!... Enfin, enfin, je ne perds pas l'espérance.

Je me suis crue à la veille de perdre mon plus ancien ami, le pauvre Pont de Veyle. Je le crois hors d'affaire. Il est infiniment mieux. Voulez-vous bien le dire à madame la maréchale. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment.

M. de Lille vous a sans doute envoyé le *Dialogue de Pégase et du Vieillard.* Il n'y a rien ici de nouveau que la suite de *la Rivalité,* en quatre volumes. Vous n'avez pas, ce me semble, été trop contente des trois premiers qui parurent il y a deux ans. Il y a aussi une *Vie de Marie de Médicis,* en trois gros volumes. Mais quand on a lu le Vassor, on n'a plus rien à apprendre de cette sotte et infortunée reine. Je ne sais plus quel livre lire. C'est un de mes malheurs. Je sens la vérité de ces vers de Voltaire :

L'âme est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Les conversations sont de l'eau qu'on jette dessus et qui achèvent de l'éteindre. Que faut-il donc faire? Aller à Chanteloup.

Ce 24.

Le mieux de Pont de Veyle continue. Il a cependant toujours un peu de fièvre. On traite sa maladie de fièvre humorale. On pourrait peut-être dire putride; mais Poissonnier prétend qu'il a empêché qu'elle ne le devînt.

Ce pauvre Poissonnier est le meilleur homme du monde; mais il n'y a jamais eu de vanité semblable à la sienne. Elle est sans orgueil, sans fierté, sans art; elle est tout platement à découvert; mais c'est un bon homme.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 30 avril 1774.

Vous savez notre situation présente[1]; vous devez juger de tout ce qui passe par les têtes. La mienne n'est remplie que d'idées qui vous regardent. Tous les événements ne m'intéressent que par rapport à vous. L'abbé vous dira des nouvelles plus fraîches que celles que je pourrais vous mander.

Celles que vous m'apprenez de la maréchale m'inquiètent. Je vous promets d'avoir l'air de n'en rien

[1] La petite vérole du roi venait de se déclarer.

savoir. Je vais lui écrire un mot. Il faut que mes dépêches soient faites pour quand l'abbé arrivera. Je l'attends. Il partira demain matin, vous l'aurez mercredi. Je compte que jeudi il me donnera de vos nouvelles.

Adieu, chère grand'maman.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 5 mai 1774.

Nulle lettre de Chanteloup, nulle lettre de la grand'maman ; des bulletins cinq ou six fois le jour, qui disent toujours la même chose. Rien n'est plus fastidieux, rien n'est plus insupportable. On remet toujours au lendemain pour écrire; on se flatte qu'on aura toujours quelque chose de nouveau à dire. Point du tout, c'est la même ritournelle. On dit qu'il faut qu'elle continue encore longtemps, et que ce ne sera que le 17 qu'il sera permis d'en changer, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Je ne doute pas que vous ne soyez mieux informée que vous ne pourriez l'être par moi de tout ce qui se passe. On ne s'attendait point à tant de courage, dont le principe est la plus grande faiblesse. Ce courage se soutiendra-t-il ? Il y a tout lieu de le croire.

Je fus mercredi à Versailles. Il y eut, ce jour-là, assez

d'alarmes : la nuit qui le suivit les augmenta; mais la journée du jeudi et les suivantes ont rétabli le calme. Je n'ai pas besoin de vous dire toutes mes pensées, j'en ai de toutes sortes, et je n'ai pourtant qu'un objet.

Je crois que vous aurez incessamment les comtesses de Boufflers. C'est avec la mère que j'ai fait mon petit voyage. Je voudrais bien l'accompagner dans un plus grand. Garderez-vous encore longtemps la maréchale? C'est bien mal à elle de ne pas m'écrire un mot.

Je n'écris point parce que je ne puis pas mander par la poste tout ce que je pense, et que ce m'est une gêne effroyable de faire semblant de rien. Je crains toujours qu'il ne m'échappe quelque imprudence. D'ailleurs, je crois toujours que ce que je pourrai mander le lendemain vaudra mieux que ce que j'ai à dire au moment présent. Je profiterai de toutes les occasions. Soyez persuadée que vous occupez toutes mes pensées.

Voici les nouvelles que j'ai reçues à deux heures après midi.

Le roi, vers quatre heures du matin, a dit de lui-même à M. de Duras qui le veillait, de faire venir son confesseur. Après avoir donné cet ordre, il a dormi une demi-heure, et, en se réveillant, il a demandé si le confesseur était arrivé. On l'a fait entrer peu de temps après. Il a été seize minutes avec le roi, qui a ensuite fait venir M. d'Aiguillon, à qui il a parlé quelques minutes. Ensuite il a repris avec son confes-

seur et a demandé ses sacrements tout de suite. Le cardinal, après l'avoir communié, s'est rapproché de lui. Le roi lui a dit qu'il ne pouvait pas parler. Le cardinal a repris : « Messieurs, le roi m'ordonne de vous dire (ne pouvant parler lui-même) qu'il se repent de ses péchés, et que, s'il a scandalisé son peuple, il en est bien fâché ; qu'il est dans la ferme résolution de rentrer dans les voies de sa jeunesse et d'employer ce qui lui reste de vie à défendre la religion. »

Le roi a soutenu toute cette cérémonie avec la plus grande fermeté et ne paraît pas plus mal.

A 5 heures du matin le 9 mai.

La petite sainte a dû partir ce matin. Elle couche ce soir à Arbouville, demain à Orléans, lundi à Blois, et mardi où je voudrais bien être.

P. S. Cette lettre sera reprise à toutes les heures. Il vient de m'arriver des lettres de madame la maréchale et de l'abbé. Je ne me plains donc plus ni de l'un ni de l'autre, et je le leur dirai incessamment.

Vous n'êtes pas encore quitte de moi. Peut-être apprendrai-je dans le cours de la journée quelques particularités curieuses et intéressantes ; sinon, adieu.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche 15 mai 1774.

Mon abbé, je ne vous ai point écrit parce que je remettais toujours au lendemain, dans l'espérance d'avoir à ajouter quelques bonnes nouvelles. J'avais pensé, ainsi que tout le monde, à M. de Maurepas, et je n'ai pas laissé d'être fort surprise à son arrivée. Vous avez vu la lettre du roi, l'idée qu'il a de ses *profondes connaissances*. Nous verrons ce qu'elles produiront et l'usage qu'elles lui feront faire de son beau-frère [1], et surtout de son neveu.

On me dit hier, et cela est certain, que l'on meublait chez madame de Grammont; d'autres m'ont dit à l'hôtel de Choiseul ; mais tout cela ne me suffit pas. Enfin, je n'aurai ni paix ni repos que je ne sache que les chevaux de poste sont dans la cour de Chanteloup. Vous aurez mercredi le marquis. Il est fort aise du Maurepas. J'écrirai par lui à la grand'maman. Je lui donnerai ma lettre demain au soir.

L'abondance des choses qu'on aurait à dire fait qu'on ne dit rien, parce que, ne pouvant tout dire, on ne sait que choisir ou rejeter. Rien au monde ne me ferait tant de plaisir que d'être transportée dans ce moment à Chanteloup. Je crois, en vérité, que j'aurais tant de plaisir à voir la grand'maman, que je n'aurais pas la force de le soutenir. Mon Dieu ! l'abbé, dispo-

[1] Le duc de La Vrillière. Il était Phélipeaux comme M. de Maurepas, et de plus frère de sa femme.

sez-la à revenir ici. Je prévois qu'elle ne voudra pas se déplacer avant l'hiver. Je voudrais pouvoir m'assurer d'avoir assez de forces pour l'aller trouver, si elle ne peut pas venir ; mais je n'ose m'en flatter. Il est des moments où je ne m'aperçois pas que je suis vieille. Mon âme ne l'est pas autant que mon corps ; mais le corps est le maître. Il faut que l'âme lui obéisse. Enfin, l'abbé, dans tout ceci je ne vois que la grand'maman, je n'attends que la lettre du rappel. Tout le reste ne me fait rien.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 16 mai 1774.

Ah ! ma chère grand'maman, qu'une lettre est peu de chose! qu'elle satisfait peu quand on aurait mille choses à dire qu'on ne saurait écrire. Vous croirez que je suis de quelque conspiration et que je veux vous proposer d'y entrer. Non pas tout à fait cela. Mais je voudrais vous dire tout ce que je pense de celui-ci, de celui-là, de tout ceci, de tout cela, et je ne l'ose pas. Je ne veux point être imprudente. Et puis, d'ailleurs, tous les jugements que je porte valent-ils la peine d'être prononcés ? *Je n'ai point de profondes connaissances, j'ai quelque probité* [1]. Mais est-elle assez reconnue pour que vous deviez me croire sur parole?

[1] Termes employés par le roi dans la lettre à M. de Maurepas.

Ne pourrais-je pas être soupçonnée de partialité ? N'a-t-on pas des parents ? N'a-t-on pas des amis ? Ces amis n'ont-ils pas d'ennemis ? Enfin, enfin, je ne veux point écrire, mais je voudrais vous voir et vous parler. Je ne répondrais pas cependant, si j'étais avec vous, de vous parler d'autre chose que de ma tendresse, que du plaisir que je trouverais à vous embrasser. Ce plaisir arrivera, mais dans quel temps ? Faut-il que je vous aille trouver ? Je le crains. Mais attendons le mois de juillet pour savoir ce qui en sera. Je vais à tout hasard m'enmignoter (comme disait mademoiselle Le Maure) pour pouvoir soutenir le voyage. Ce serait bien à vous d'en prendre la peine et de l'épargner à votre petite-fille. D'où vient avez-vous fait cette petite-fille quarante ans avant que de naître ? C'est un miracle à contre-sens, comme on disait de ceux de M. de Paris.

Je pourrais vous raconter de petites anecdotes de l'illustre reléguée au Pont-aux-Dames ; mais, en vérité, c'est du temps et du papier perdus que d'écrire ou de parler d'elle. On a fait de petits vers assez plats, assez mauvais, que vous savez peut-être, mais que je vais cependant vous dire :

> *** a fini sa carrière
> Et rempli son triste destin.
> Fuyez voleur, fuyez catin,
> Vous avez perdu votre père[1].

[1] Mademoiselle Arnoux, en apprenant la mort du roi et l'exil de sa maîtresse, disait avec plus d'esprit et non moins d'audace : Nous voilà orphelins de père et de mère.

Brûlez ma lettre, chère grand'maman, et répondez-y le plus tôt que vous pourrez.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 25 mai 1774.

Je suis dans le parterre, j'écoute le prologue. Je ne sais quelle sera la pièce. Je me rappelle la minorité de Louis XIV. Elle débuta par le crédit des importants : c'étaient l'évêque de Beauvais et le duc de Beaufort. Je trouve quelque rapport. Je ne pénètre point les intrigues, mais elles s'éclairciront. Ne me répondez point si vous voulez ne me dire que des lieux communs. Je n'ai que faire de votre réponse si elle est dans ce genre. Vous ne vous mêlez de rien, vous n'avez nul désir, nulle impatience, nulle curiosité. Vous savez gré à vos amis s'ils en ont pour vous; mais vous leur protestez que vous êtes extrêmement tranquille ! etc., etc. Mandez-moi du moins des nouvelles de la grand'maman et de la petite sainte, du rhume du grand-papa, du voyage de madame de Grammont, du souvenir du marquis.

C'est le chevalier de Choiseul [1] qui doit vous rendre cette lettre. Il m'a fait dire qu'il partait demain. Je

[1] M. de Choiseul d'Aillecourt, deuxième fils de la petite sainte, né en 1754, mort en 1797, en Crimée.

ne comprends pas cela, Il n'était donc pas à son régiment? A-t-il eu son congé pour suivre madame sa mère? Pourquoi suis-je dans l'ignorance de tout? J'en suis piquée, j'en suis affligée.

Madame de Luxembourg part aujourd'hui pour Montmorency.

Je donne ce soir à souper à la princesse et aux deux archevêques. Je n'ai pu avoir personne de plus. Tout le monde est éparpillé.

Vous savez le raccommodement des deux belles-sœurs [1]?

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, le jeudi 26 mai à 6 heures du matin, 1774.

Je n'ai reçu votre lettre, chère grand'maman, qu'après la lettre que j'ai écrite à l'abbé et que je devrais supprimer. Mais il en faudrait une autre, et ma paresse s'y oppose.

Rien n'est plus ridicule, n'est plus impertinent et

[1] La maréchale de Mirepoix et la princesse de Beauvau. La maréchale de Mirepoix, qui avait accepté l'intimité de madame du Barry, s'était, à cette occasion, brouillée avec son frère et sa belle-sœur. Immédiatement après la mort du roi, M. de Beauvau monta chez sa sœur, et lui dit en l'embrassant : « Le mur qui nous séparait n'étant plus, nous serons, suivant mes désirs, unis pour jamais ! » (Lettre à Walpole, 11 mai 1774.)

n'est plus absurde que la lettre de Voltaire[1], et, pour qu'il n'y manquât rien, il vous l'a sans doute envoyée par la poste. Il faut dire pour lui ce que le Seigneur disait pour les Juifs : « Pardonnez-leur, etc. » Sa familiarité n'est pas excusable; mais, en écrivant ses absurdes sottises, il n'avait pas mauvaise intention. Il a mandé à de Lille qu'il m'allait écrire. Je m'attends qu'il me dira à peu près les mêmes choses. Vous pouvez compter que je lui répondrai de bonne sorte. Je n'ai point dit à de Lille qu'il vous eût écrit pour ne point établir des éclaircissements, des explications, tracasserie indigne et trop au-dessous de vous.

Les nouvelles d'hier étaient qu'on avait beaucoup d'espérance pour les malades[2]. Si l'ange exterminateur arrive, les médecins le secondent bien. Ce moment-ci est bien singulier. C'est un chaos. Comment se débrouillera-t-il? Les *profondes connaissances* ne paraissent pas être, jusqu'à présent, l'esprit qui reposait sur les eaux. Il n'a encore rien opéré. Pour moi, je crois que si, dans quelques mois d'ici, il

[1] On ne retrouve pas cette lettre. Elle n'est point imprimée dans Beuchot. On peut avoir l'idée de son contenu par ce que dit ici madame du Deffand, et par un passage d'une autre lettre de Voltaire à d'Argental. (*Voir* Correspondance de Voltaire, t. 18, p. 496.) Ailleurs le même sentiment lui inspire une de ces expressions heureuses qui naissaient naturellement sous sa plume. « Je conserverai pour M. de Choiseul une reconnaissance inviolable, je le regarderai toujours comme le premier homme d'État.... J'ai toujours pensé de même, et s'il en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui pardonner. »

[2] Mesdames avaient la petite vérole.

n'est pas porteur d'eau, il retournera planter ses choux. Ces figures, ces expressions, ne sont pas nobles, mais vous m'entendez, cela suffit. J'attends l'arrivée de celui qui doit être à Lille. Si elle ne produit aucun effet, je croirai tout perdu. Je penche naturellement plus vers la crainte que vers l'espérance, et l'incertitude m'est insupportable. Je voudrais que l'on fût retenu dans les discours, que l'on se contentât d'observer en attendant les occasions d'agir ; et je voudrais que le désir de paraître important ne l'emportât pas sur la prudence ou sur la crainte de nuire. En voilà assez sur cet article.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 2 juin 1774.

Vous l'avez deviné, ma chère petite-fille, c'est par la poste que j'ai reçu cette ridicule lettre de Voltaire, afin, comme vous le dites très-bien, qu'il ne manquât rien au complément de sa sottise. Je vous accorde de tout mon cœur le pardon que vous me demandez pour lui, parce que je suis, comme vous, d'autant plus persuadée qu'il n'avait pas mauvaise intention, que je parierais bien qu'il ne me l'aurait pas écrite huit jours plus tard, s'il avait cru seulement qu'elle dût encore me trouver à Chanteloup. Vous avez très-bien fait de

n'en pas parler à de Lille; c'est une trompette insupportable; mais je ne sais d'où il a su que Voltaire m'avait écrit. Il le mande à madame de Grammont; s'il vous en parle, dites-lui que vous n'en savez rien.

L'ange exterminateur a remis son épée dans le fourreau. Nous reverrons encore trôler à la jeune cour ces trois vieilles filles pour y intrigoter, et qui se seront rendues si intéressantes, qu'on ne croira pouvoir pas moins faire que de leur donner le royaume à bouleverser, et M. d'Aiguillon sera le fléau dont elles se serviront pour le détruire. Vous êtes plus disposée à la crainte qu'à l'espérance. Je suis de même. L'existence de M. d'Aiguillon justifie mes craintes. Il y avait bien plus à croire que le roi ne le garderait pas trois semaines, qu'il n'y aurait à parier qu'il le renverra après l'avoir gardé trois semaines. Mais quoi qu'il en soit, soyez sûre que je serai ici au mois de juillet, que j'y serai presque seule, que par conséquent j'aurai bien plus la liberté d'être entièrement à vous, et que je n'aurai d'autre désir que de vous y voir. Ne m'en remerciez pas, je n'y ai aucun mérite, je ne suis que personnelle. Je vous aime, je désire vous voir, et voilà tout; et si vous vous rendez à mes désirs, ce sera moi qui vous serai grandement obligée.

Je ne sais ce que vous voulez dire, ni de qui vous voulez parler avec ces *importants* et ces *importantes*; mais ce que je sais, c'est que l'importance n'est bonne à rien, qu'elle n'est que ridicule pour ceux qui sont importants, et qu'elle nuit à tout ce qu'ils font. Dieu me préserve de leur bonne volonté. C'est tout ce que

je puis dire, mais bien bas encore, et seulement entre nous.

Le grand-papa vous embrasse. Je vous dirai à l'oreille que lui, qui n'a jamais été important, fait aussi peu de cas que vous de l'importance et en craint pour le moins autant les effets.

Le marquis vous dit les plus belles choses du monde. L'abbé vous écrit. La petite sainte m'a chargée de vous faire ses compliments; elle est partie en bon état, et j'en ai reçu de bonnes nouvelles de Poitiers. Pour moi, je fais comme le grand-papa, je vous embrasse de tout mon cœur.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 4 juin 1774, à 6 heures du matin.

Eh bien, chère grand'maman, voilà l'impie Achab détruit!... Vous aurez appris la nouvelle par M. de Salis. La joie est universelle; il n'y a que la bellissima et son ami Redmond qui osent en être affligés; hors cela:

> Enfants, femmes, vieillards s'embrassent avec joie,
> Bénissent le Seigneur et *celui qu'il envoie*.

Celui-là, tel qu'il sera, sera le bien venu. L'on ne doute point que ce ne soit le chevalier de Muy. Quel-

qu'un qui, pour l'ordinaire, est bien instruit, assure que mardi dernier on a envoyé à Lille un courrier pour l'aller chercher. Le cher petit oncle ne tardera pas à prendre congé. Enfin on balaie la cour; et quand elle sera bien nettoyée, bien propre, on y replacera les meubles qui doivent l'orner. Je ne puis vous exprimer ma joie. Je reverrai donc ce petit appartement. Je vous entends dire tout bas : « La petite-fille se flatte. Ne lui ai-je pas dit mes intentions? » Eh oui. Je m'en souviens bien; mais vous ferez mieux que vous ne dites! Laissez-moi l'espérer, je vous en conjure. Tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser à Chanteloup jusqu'au mois de novembre. Si mes forces me le permettent je n'attendrai pas jusque-là à vous revoir; mais je suis bien vieille, bien faible! Je n'ai pas encore osé entreprendre le voyage de Roissy.

Pour le grand-papa, je compte bien l'embrasser avant la fin de Compiègne. Enfin je ne cesse de faire les plus beaux châteaux, qui ne seront point en Espagne, je vous assure. Ces châteaux seront bien remplis. Après vous et le grand-papa, la dame de province aura le plus bel appartement, et puis mon grand abbé; et puis moi j'y aurai une petite cellule. La tête me tourne de joie. Mais il faut fermer ce billet pour l'envoyer chez madame de Tessé, qui part à huit heures.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche 5 juin 1774.

J'ai reçu hier matin un petit papier où était écrit: « Le duc d'Aiguillon est exilé à Veret, le chevalier de Muy est nommé pour la guerre, M. Bertin a le portefeuille des affaires étrangères. » Je m'affligeais de n'avoir pas reçu plus tôt ces nouvelles, regrettant de ne les avoir pas mandées à la grand'maman; mais je m'en suis réjouie depuis, car, excepté le portefeuille, le reste est faux[1]. Le chevalier de Muy n'est point encore ici; il y a bien des gens qui ne le désirent pas. M. de Nivernois n'aura point les affaires étrangères. Qui les aura? je n'en sais rien. Le contrôleur restera encore quelque temps, et le chancelier aussi. On va s'occuper à traiter l'affaire du Parlement, à trouver le moyen de réparer le mal sans avoir l'air de se rétracter; mais cette matière est au-dessus de ma portée. J'imagine qu'on attend que cette besogne, bonne ou mauvaise, soit faite, pour rendre la liberté au grand-papa, et que ce sera pendant Compiègne.

Le roi reçoit aujourd'hui la députation des quatre corps. Il y aura douze députés du Parlement, six de l'Académie, MM. Gresset, d'Alembert, Foncemagne,

[1] Le duc d'Aiguillon avait envoyé sa démission. On fit à cette occasion ce mauvais jeu de mots : *Non utitur aculeo rex cui paremus.*

Sainte-Palaie. Je ne me souviens pas des deux autres.

J'ai écrit à notre baron ; il est à Mayence. Il voulait que je lui mandasse l'état présent et à venir pour se déterminer en conséquence. Je lui ai envoyé l'édit, et je lui ai conseillé de venir ici bâtir tous ses châteaux en Espagne, parce que je n'entendais rien à cette architecture.

On assure que M. de La Vrillière recevra son congé mardi ou mercredi, et que M. de Sartine le remplacera, ce qui est désiré généralement. Adieu, l'abbé.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 12 juin 1774.

Ce n'est point encore aujourd'hui que vous recevrez la grande lettre que je vous ai annoncée. L'excessive joie [1] fait tout abréger et précipiter. D'ailleurs, chère grand'maman, je n'ai point encore de nouvelles du grand-papa; je passai hier à huit heures du soir à sa porte. Fribourg me dit qu'on ne l'attendait que ce ma-

[1] Le duc de Choiseul avait obtenu la permission de venir faire sa cour. « Il arriva à Paris dimanche, et fut fort bien reçu à la cour, où il fut le lundi à neuf heures du matin. Il dîna chez madame du Châtelet, soupa chez madame de Brionne, et repartit le mardi pour Chanteloup. Il n'a pas eu le temps de me voir; son projet est de ne revenir ici qu'au mois de décembre. » (Lettre à Walpole, 6 juin 1774.)

tin. Je prévois que je ne le verrai point, à moins qu'en allant chez M. de Praslin et chez madame Chauvelin, il ne m'embrasse en passant. Je vous manderai demain ce qui en sera. Est-il bien sûr qu'il repartira lundi. L'inoculation du roi ne changera-t-elle point ses projets? C'est ce que nous verrons.

Vous devez aimer la reine à la folie. J'ai une impatience extrême qu'elle vous connaisse. Si j'en crois l'opinion que j'ai de son goût, vous lui plairez plus que personne, et tout ce que je désire c'est que l'on vous préfère à tout.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 6 juillet 1774.

Je consens, chère grand'maman, que vous preniez plus rarement la peine de m'écrire. Je sais que l'on n'a pas tous les jours quelque chose à dire; mais ce ne peut point être la disette de compagnie qui vous serve d'excuse. La foule dont jusqu'ici vous avez été entourée en était une bien plus naturelle; et les lettres où vous me parlez de vous, m'intéressent bien plus que celles où vous me parleriez de votre compagnie.

Vous savez la mort de madame de Valentinois[1] et

[1] La duchesse de Valentinois était la dernière Saint-Simon de la branche ducale. Le duc de Saint-Simon avait vu mourir avant lui ses deux fils. La branche qui subsiste aujourd'hui de cette maison est la branche aînée, dont la branche ducale s'est séparée en 1400.

les principaux articles de son testament : le legs universel à la baronne de Fitz-James, sa maison de Passy à M. de Stainville, un diamant de vingt mille francs à madame de Cambise, qui assurément ne s'en doutait pas. Il y avait six ans qu'elle ne l'avait pas vue. Le testament était de 68.

Il faut que je vous conte une petite histoire : on a reçu ces jours-ci, au nouveau Parlement, un nouveau conseiller. Le jour qu'il prit séance on jugeait un procès. L'usage est que le dernier reçu donne son avis le premier; mais comme il n'en savait rien, il gardait le silence. Le premier président lui dit : « Monsieur, qu'opinez-vous? — Monsieur, répondit-il, je ne *copine* pas, je ne *copinerai* qu'après que tous ces messieurs auront *copiné!* » Si vous ne riez pas, c'est ma faute.

Madame de Luxembourg se porte beaucoup mieux, j'en suis beaucoup moins inquiète. Je soupai hier à Auteuil avec madame de Lauzun; rien n'avait encore paru. MM. de Lauzun et de Gontaut y étaient. Je revins avec le premier, qui est de très-bonne compagnie. Il nous fit d'excellentes facéties. Je vous envoie une lettre de Voltaire. Je vous prie de me la renvoyer. Je n'y ai point fait encore de réponse. Vous me direz ce que vous voulez que je lui demande.

Le marquis me traite bien mal. Vous ne me dites pas le plus petit mot de sa part.

Je persiste dans mes prédictions. Vous avez tort d'y être incrédule, parce que vous ne voyez pas sur quoi

elles sont fondées. Est-ce que les prophètes ont jamais su ce qu'ils disaient?...

Voilà une épitaphe que vous ne savez peut-être pas :

Ci-gît Louis XV, pauvre roi !
On dit qu'il était bon..... A quoi[1]?

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 8 juillet 1774.

Je suis inquiète de votre santé, mon cher abbé : la grand'maman n'en est pas contente. Je suis bien fâchée d'être si vieille, j'irais vous soigner; mais, présentement, à quoi pourrais-je vous être utile? Vous n'avez que de la langueur et je vous apporterais de l'ennui. Vous allez avoir le président de Cotte ; vous l'aimez et il vous aime. C'est ce qu'on peut trouver de mieux. Tout le reste est spectacle, comédie, et n'intéresse que pour le moment.

Le petit comte de Broglie arriva hier; il soupa chez moi. Il est, comme vous croyez bien, fort content d'être ici; mais je lui trouvai le sérieux d'un

[1] On fit encore celle-ci :

Ci-gît Louis le quinzième,
Du nom de bien-aimé, deuxième.
Dieu nous préserve du troisième !

enfant qui vient d'être corrigé. Je crois que cette dernière leçon le corrigera en effet. Il ne faut pas se laisser voir ambitieux, qu'on ne soit bien près d'arriver. Si l'on s'égare en chemin, on n'est plus alors qu'intrigant[1].

Que j'aurais de choses à vous dire si je vous voyais! J'espérais que vous feriez un petit voyage au mois d'août. La grand'maman ne le veut pas, et j'aime tant cette grand'maman que quand j'aurais le pouvoir de vous faire venir je ne le voudrais pas.

Garderez-vous longtemps le marquis? Jamais il ne vous a été plus nécessaire. Pour moi, l'abbé, je ne connais de bonheur et de plaisir que la société, celle des gens qui nous aiment, celle des gens d'esprit ou de bon sens. Voilà ce qu'il faudrait toujours avoir, et qui malheureusement est bien rare; mais, à son défaut, celle des bonnes gens qui ont un peu d'âme et de gaieté. Et puis je dirai encore, comme madame de Sévigné, on tire parti des ennuyeux; ils donnent du plaisir en partant! Je crois que la grand'maman en conviendra.

Que dites-vous de la lettre de Voltaire? Il me semble qu'elle est bien. Il a toujours haï le Parlement et toujours respecté et aimé M. de Choiseul!...

Avez-vous des nouvelles de la petite sainte? Je n'en ai point encore reçu.

[1] On ignorait encore alors que le comte de Broglie avait été le chef de ce ministère secret que Louis XV avait organisé pour épier et au besoin contrecarrer ses agents officiels.

Mon ami Pont de Veyle est guéri; il m'a causé bien de l'inquiétude.

L'inoculation de madame de Lauzun n'avait point encore hier produit d'effet. La maréchale est mieux, mais pas assez bien pour s'établir à Auteuil. Elle lui rend des visites tous les jours. Savez-vous, l'abbé, que s'il arrivait malheur à cette maréchale, c'en serait un très-grand pour moi, et qu'elle est peut-être de mes connaissances celle qui m'aime le mieux. C'est du moins celle dont je reçois le plus de marques d'attentions. Et n'est-ce pas ce qui prouve l'amitié?

Que dites-vous du testament de madame de Valentinois et du présent qu'elle fait à M. de Stainville? J'en suis fort aise, ainsi que de ce qu'elle laisse à madame de Cambise, qui, depuis six ans, ne l'avait pas vue. Ce testament était de 68.

Si vous êtes curieux des vers dont Voltaire me parle dans sa lettre, je vous les enverrai.

Adieu, l'abbé. Ne vous gênez point pour m'écrire; mais je voudrais que ce fût un amusement pour vous, parce que vos lettres sont un grand plaisir pour moi.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, le 26 juillet 1774.

Je voudrais savoir, chère grand'maman, exactement ce que vous pensez pour moi : si, en laissant de

côté tout compliment, toute politesse, toute reconnaissance en tant que devoirs, en tant que vertu, vous sentez que vous aimez votre petite-fille? Cette question vous paraîtra ridicule, et si le grand-papa (car il faut bien se réconcilier) en a connaissance, il dira : « Oh! la sotte créature! on voit bien quelle école elle fréquente!... » Il est vrai que je vois parfois de grandes métaphysiciennes, mais ce ne sont point elles qui dirigent mes sentiments, je vous prie de le croire, Tout ce que j'acquiers en leur société, c'est beaucoup de mépris de moi-même par la distance infinie que je trouve d'elles à moi, Ce sera matière à nos conversations.

La reine vint samedi tout à côté de Saint-Joseph, chez les Caraman, pour voir leur jardin[1]. Elle avait avec elle Madame, mesdames de Durfort et de Pons. Les princesses Clotilde, Elisabeth, et Mademoiselle l'accompagnèrent avec mesdames de Marsan, de Bourdeilles et de Bonac. Madame de Beauvau, qui lui avait inspiré cette curiosité, l'attendit dans la maison, avec son mari, pour la recevoir. M. de Caraman, étant averti dès le matin, vint tout préparer; et comme madame de Beauvau avait mandé que la reine ne voulait voir personne, madame de Caraman n'osait pas se rendre chez elle. Madame de La Vallière jugea qu'elle devait y venir et lui envoya un exprès pour l'y déterminer, Elle y arriva un quart d'heure avant la

[1] Aujourd'hui l'hôtel de La Rochefoucault d'Estissac, rue Saint-Dominique. Il était encore, il y a peu d'années, occupé par les Caraman.

reine, qui la traita à merveille, ainsi que trois de ses filles, dont la plus jeune, qui n'a que dix ans, était habillée en petite paysanne, comme fille du jardinier, et présenta des bouquets. La reine combla le père, la mère et les enfants de toutes les marques de bonté et de toutes les grâces imaginables. Elle y resta une heure et demie, y fit la collation, et charma tout le monde. Voilà des petits faits que vous ne pouvez savoir que par moi, et qu'il n'y a peut-être que moi assez puérile pour vous les raconter. Mais c'est causer avec vous; c'est le meilleur emploi que je puisse faire de mon temps, et je m'aperçois que je vous fais perdre le vôtre.

Dites, je vous prie, au grand-papa, que j'oublie ses torts; qu'il ne s'en souvienne plus lui-même, et qu'il se croie incapable d'en avoir jamais eu. Ce sera une sûreté pour l'avenir.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 3 août 1774.

Je connais votre bon cœur; je juge de l'état où vous êtes. L'abbé part ce soir. Ses affaires et sa santé auraient exigé un plus long séjour. Si vous persistez à ne vouloir revenir qu'à la fin de décembre, renvoyez-le-nous ici quand vous serez plus tranquille et que vous

aurez compagnie. Je laissai hier au soir mesdames de Boufflers et de Boisgelin, avec leur prince, dans la résolution de partir aujourd'hui si la poste ne leur apportait pas de meilleures nouvelles [1]. Madame de Beauvau partira demain. Tout cela sont vos proches parents et vos plus chers amis. Eh bien ! votre enfant adoptif vous ferait plus de plaisir, j'en suis sûre.

L'abbé vous dira toutes les nouvelles, toutes les conjectures, toutes les spéculations. J'en suis peu occupée ; mais je le suis beaucoup de la perte que je vais faire d'un ami de cinquante et tant d'années. Il n'y a plus rien à en espérer. Vous comprenez bien que c'est un grand malheur pour moi. Je me rappelle toutes les personnes qui composaient autrefois ma société journalière. De quatorze que nous étions, il n'en reste plus que deux en vie, dont l'une est madame de Rochefort et l'autre moi. Voilà à quelle condition on parvient à la vieillesse. Il faut bien, malgré qu'on en ait, faire de nouvelles connaissances, si l'on ne veut pas rester seule. L'abbé vous dira que j'en ai fait plusieurs, mais aucune qui n'ait de vous l'opinion qu'on doit en avoir, et à qui il ne manque pour vous être attachée que le bonheur de vous connaître. Mes liaisons avec elles, quand vous serez ici, éprouveront un grand relâchement, car certainement je quitterai tout pour vous. Demandez à l'abbé quels sont mes sentiments. Je le

[1] Le marquis de Boufflers, fils aîné de la marquise de Boufflers, frère du chevalier et de madame de Boisgelin, était tombé gravement malade à Chanteloup.

prie de m'écrire le plus souvent qu'il pourra. Trois ou quatre lignes suffiront. Je désire d'être informée de votre santé, de vos occupations, de vos amusements ; enfin d'être le moins séparée de vous qu'il peut être possible.

N'aurez-vous pas madame de Grammont la semaine prochaine ?

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi matin 26 août 1774.

Eh bien, chère grand'maman, que dites-vous de toutes les nouvelles que l'abbé vous écrivit hier matin[1] ? Je voulus lui en laisser tout l'honneur, et je me réservais de vous donner le plaisir de vous apprendre de ses nouvelles à lui. Je ne suis point mécontente de sa santé. Ah! ce n'est point des vapeurs qu'il a, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui maux de nerfs et que moi je qualifiais de mauvaise digestion. On ne l'a trouvé ni changé, ni maigri, il est de très-bonne humeur, et tout semblait avoir été arrangé pour lui faire une charmante réception. Il débarqua chez moi jeudi, à six heures, entra dans ma chambre sans se faire annon-

[1] Le renvoi du chancelier Maupou et de l'abbé Terray. « Le public, dit madame du Deffand à Walpole, fait paraître à cette occasion une joie immodérée... »

cer. « Je viens, dit-il, en contrefaisant sa voix, de la part de madame la maréchale. — De laquelle ? — Ah ! je ne sais pas son nom, je ne suis entré à elle que ce matin. — En qualité de quoi? de valet de chambre ou de laquais?—Non, d'aumônier. » Un petit éclat de rire qu'il fit, me fit crier : « Ah ! c'est l'abbé ! Eh, bonjour l'abbé ; comment se porte la grand'maman ? Que dit-elle, que fait-elle ? » Cent questions se succédèrent rapidement. Les visites arrivèrent. L'un disait une nouvelle, un autre la démentait ; enfin, l'abbé me quitta avant que nous fussions encore sûrs de rien. Je lui promis de l'informer de ce que j'apprendrais pour qu'il pût vous l'écrire le lendemain ; ce que j'ai exécuté fidèlement. Voilà une aurore qui promet, dit-on, de beaux jours. Je ne vois pas quel soleil elle annonce, mais c'est que je suis aveugle et pas toujours prophète. Vous pouvez compter que vous aurez madame de Beauvau de dimanche ou de lundi en huit, M. de Beauvau sept ou huit jours après, madame de Luxembourg le 2 ou le 3 de novembre ; elle en a donné sa parole d'honneur à votre époux. Savez-vous que le bruit a couru que vous vouliez rester encore cet hiver à Chanteloup ? Ce fut une des premières questions que je fis à l'abbé. Ah ! je vois, par ce qu'il m'a dit, qu'il n'y aura point de petit appartement, de petit comité. La superbe vous a monté à la tête. L'exil vous a affolée du grand monde. Que sais-je si vous ne deviendrez pas une marâtre, si vous ne renierez pas votre fille, si vous ne suivrez pas les mauvais exemples? Oh ! non, en vérité, je ne le crois pas.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 4 septembre 1774 à 6 heures du matin.

Je reçus hier après-midi, chère grand'maman, votre lettre de vendredi à l'abbé. Le bulletin qui y était joint est affreux [1]. Madame de Boufflers étant partie, je n'en ai point fait usage auprès de Bouvard. L'abbé vous aura dit que sur ce que je lui avais dit de la maladie il l'avait jugée bien grave. Les conseils qu'on pourrait lui demander ne serviraient à rien, chaque moment change les circonstances. Je crains de ne plus recevoir de nouvelles. Si je n'en ai que par l'abbé, je n'en dois attendre que jeudi, et elles seront du quinze de la maladie. Votre situation me fait une peine horrible, et s'il s'y joint de l'inquiétude pour M. de Choiseul, que deviendrez-vous? Je suis tellement occupée de cette pensée qu'elle fait diversion au chagrin que j'ai de la perte de Pont deVeyle. Il mourut avant-hier entre onze heures et minuit. Je l'avais quitté à huit heures. Je n'en espérais plus rien, mais je ne croyais pas sa fin si prochaine. C'était une connaissance de cinquante-cinq ans, et depuis plusieurs années il était devenu mon ami intime [2]. Votre situation présente me

[1] Le marquis de Boufflers mourut le 5 et le duc de Choiseul lui-même était tombé malade.

[2] « Lorsqu'il mourut, raconte La Harpe dans sa correspondance, » madame du Deffand vint souper en grande compagnie chez ma- » dame de Marchais où j'étais; et on lui parla de la perte qu'elle

détourne d'entrer dans aucun détail. Je ne puis penser à autre chose. Que l'abbé vous dise si je vous aime, et si rien peut entrer en comparaison avec vous. Ah! je dois compter du moins sur votre reconnaissance! Prouvez-la-moi en me faisant donner tous les jours de vos nouvelles. Heureusement l'abbé est avec vous. Rien ne lui échappera de votre état, il ne négligera rien de ce qu'il devra faire. C'est un ami, que celui-là! il vous était réservé d'en avoir un aussi parfait; vous seule en étiez digne. Je le prie d'être exact à la promesse qu'il m'a faite de m'écrire tous les jours.

Voulez-vous bien dire à M. de Choiseul l'inquiétude que m'a causée son indisposition? Voulez-vous bien aussi faire mes compliments à mesdames de Boufflers, de Beauvau, de Boisgelin et au prince de Beauffremont?

» venait de faire.—Hélas! il est mort ce soir à six heures; sans
» cela vous ne me verriez pas ici. Ce furent ses propres paroles;
» et elle soupa comme à son ordinaire, c'est-à-dire fort bien; car
» elle était très-gourmande. »

Il est permis de révoquer en doute l'exactitude de cette anecdote. Pont de Veyle mourut entre onze heures et minuit. Madame du Deffand précise l'heure. Elle l'avait quitté à huit heures. Elle le dit à madame de Choiseul; elle le redit à M. Walpole. Comment aurait-elle dit chez madame de Marchais qu'il était mort à six heures?

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 25 septembre 1774.

Voilà une lettre, chère grand'maman, qui vous apprendra des nouvelles intéressantes. M. de Saint-Omer me l'apporta hier et me recommanda d'ajouter, en vous l'envoyant, que les deux nominations avaient été faites et déclarées dans la matinée, et que le plus grand motif d'acceptation pour la seconde place était de devenir votre prélat [1]; mais je m'en rapporte à la lettre pour vous expliquer ce qu'il pense. Je suis prête à me rendre sa caution, et je me la ferai volontiers de tous ceux qui prétendent vous aimer positivement, parce que je sais que qui répond paye. Je vous félicite de la parfaite guérison [2]. J'ai partagé vos peines, vous n'en doutez pas; jugez si je partage votre joie; mais mettez-y le comble en venant nous retrouver. Je ne puis penser au moment où je pourrai vous embrasser sans que je ne sois hors de moi.

Je ne sais de quelle manière pouvoir marquer ma reconnaissance à notre grand abbé. Je crois que la meilleure est de donner relâche à mes éternelles écri-

[1] M. de Gouzié, évêque de Saint-Omer, frère de l'évêque d'Arras, passait à l'archevêché de Tours. Le duc de Lévis le représente comme un prélat tout rond au moral comme au physique, bon, simple et affable, qui n'avait ni les défauts de son frère, ni ses qualités.

[2] Du duc de Choiseul

tures, qui, à toutes sortes d'égards, sont bien différentes des siennes. Il me parle de vous et de tout ce qui m'intéresse, et moi je ne lui parle que de moi.

Vous voilà seule: vous n'avez plus qu'un évêque et deux abbés; ramenez-les incessamment. Je ne sais d'où vient, mais j'ai pris quelques espérances.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 18 octobre 1774.

M. de Stainville vous dira, mon cher abbé, que je me porte bien. Ma petite maladie s'était annoncée pour être plus considérable. J'en ai été quitte pour six jours de fièvre. Je sortirai ce soir pour la première fois, mais je n'irai pas loin. Je souperai chez madame de Caraman, qui arrive de la campagne. Paris, dans ce moment-ci, serait fort désert pour moi, toutes mes connaissances étant à Fontainebleau ou à Sainte-Assise; mais la Providence y a suppléé : il m'est arrivé de Londres une compagnie très-agréable, des amis et amies de M. Walpole [1], qu'il m'a fort recommandés, et je n'aurai pas de peine à le satisfaire.

Je suis fort en peine de M. Bertin. Les dernières

[1] Lady Aylesbury; sa fille, madame Damer, et lady Hariett Stanhope, qui vinrent rejoindre à Paris le général Conway.

nouvelles que j'en ai eues sont par une lettre de la grand'maman, du 12. Je comprends l'inquiétude et la crainte qu'on a de le perdre. On peut peut-être faire des pertes plus sensibles, mais on n'en saurait faire qui causent de plus longs regrets. Je trouve à la grand'-maman le courage d'un lion. Je ne comprends pas comment elle a résisté à tant de secousses. J'en conclus qu'elle a plus de force que nous ne croyons, et j'en suis bien aise ; mais qu'elle n'en fasse pas usage pour persister dans ses projets ; qu'elle ne résiste point à mes instances ; que l'amitié soit pour elle de quelque poids ; et qu'elle ne confonde pas, dans le cas qu'elle fait des gens, leur état et leurs sentiments. Vous n'entendrez peut-être pas bien cette phrase : c'est que je disais, en parlant du discernement de quelqu'un, qu'il confondait les qualités de son état avec celles de son caractère, et que ce dernier n'avait de valeur qu'en considération du premier. Vous croirez que je dois cette distinction à l'*accointance* de Necker, et vous vous tromperez : cette idée est de mon cru.

On m'a dit qu'on était charmé chez vous de notre nouveau contrôleur général[1]. Vous allez tous devenir des encyclopédistes ; il faut souhaiter que les gens des marchés et des halles le deviennent aussi.

Vous avez sans doute le plan d'imposition économique. On disait ces jours-ci qu'on y supprimerait la petite lettre de M. Turgot. Je voudrais bien causer

[1] Turgot. Il avait été fort lié avec madame du Deffand et avait cessé de la voir après la rupture avec mademoiselle de Lespinasse.

avec vous, l'abbé. Je suis curieuse de savoir ce que vous pensez.

Vous avez actuellement M. le duc de Chartres jusqu'à samedi, dit-on. Ce séjour n'est-il pas un peu long?

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, 18 novembre.

Vous nous avez rendu la maréchale, chère grand'-maman. Elle n'a pas tardé à me rendre votre lettre, et elle m'a confirmé les promesses que vous me faites. J'aurai donc le plaisir de célébrer l'anniversaire. Le passé sera effacé et je jouirai de l'instant présent avec transport. Vous ne penserez pas de même; vous regretterez les oignons d'Égypte!... Mais j'écarte toutes les idées qui pourraient troubler ma joie. Je veux me persuader que vous embrasserez de bon cœur votre petite-fille. Je vois par vos arrangements qu'il ne sera pas question de petit appartement, de petit comité. Mais que sait-on? Tous les projets s'exécutent-ils? Pour moi, qui n'en fais aucun, qui n'ai aucun devoir à remplir, je n'ai que des désirs, et ces désirs sont d'être auprès de la grand'maman dans tous les moments où elle voudra bien me souffrir. Que de choses j'aurai à lui dire! Et si elle a pour moi la même ouverture de cœur, la même sincérité, la même franchise, la conversation ne tarira pas, surtout si le grand abbé

y est admis. La politique n'y aura pas grand'part. Je n'ai jamais eu beaucoup d'attrait pour ce genre, et actuellement j'y sens une répugnance invincible. J'approuve tout, j'admire tout, à la condition que ce soit sans approfondir, ni raisonner. Nous parlerons de Chanteloup, de vos occupations champêtres, de vos arrangements domestiques. Moi je vous parlerai... Je cherche de quoi, et je ne trouve rien, si ce n'est de ce qui va sans dire. Je vous dirai pourtant un petit mot de mon chien, que j'aime beaucoup et avec qui je préfère d'être, à aller aux spectacles. Je crois que c'est où vous n'irez pas beaucoup non plus. *Iphigénie, Orphée, Adélaïde de Hongrie, les Amants généreux* ne valent pas la plus petite caresse, la plus petite folie de mon petit chien. Vous en avez deux d'Espagne dont vous ne vous souciez guère. Mais je n'ai point pensé à m'informer si vous aimiez toujours le piano-forte. Je devais aller chez Balbâtre, et je n'y ai point été. Vous le ferez venir chez vous, n'est-ce pas? Ah! je me propose bien des plaisirs. Je n'en puis avoir que par vous et avec vous. Vous serez ici d'aujourd'hui en un mois. Ne consentez-vous pas à me voir le lendemain 19. Ah! que j'aurai de joie! Et puis le 24? Que ce jour-là sera différent de celui d'il y a quatre ans! Vous souvenez-vous de mes pleurs! Je croyais bien, ce jour-là, que je ne vous reverrais jamais. Je me rappelle ces souvenirs. Ils augmentent ma joie et mon bonheur. Il est fort doux d'aimer. On ne regrette point les peines qu'on a éprouvées. On ne croit point avoir acheté trop cher les plaisirs dont elles sont suivies.

Je suis persuadée que le grand-papa me fera un très-bon accueil. Il est bien aise d'être aimé. Il démêle très-bien quand les démonstrations d'amitié sont sincères; il en recevra de bien des gens, et il distinguera les miennes, n'est-ce pas? Embrassez-le pour moi, je vous supplie, et dites à ce grand abbé qu'il sera toujours mon plus grand abbé et mon plus grand ami. Je serai toujours pour vous votre très-tendre et très-passionnée petite-fille.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 10 décembre 1774.

Quel plaisir j'aurai, chère grand'maman, de lundi en huit! Je n'espérais plus jamais vous revoir, et c'est ce qui me rendait ma vieillesse plus insupportable. Je ne pense plus à mon âge. Je ne serai plus privée du vrai bonheur de ma vie. J'irai vous attendre chez madame de Grammont, je vous embrasserai, je vous entendrai m'appeler votre petite-fille. Je ferai des projets pour vous revoir. Je n'ai pas la prétention que ce soit tous les jours, mais ce sera du moins plus d'une fois par semaine. Je disais l'autre jour à madame de Grammont que vous devriez établir chez vous une infirmerie comme il y en avait une au temple pour les personnes qui soupaient peu ou point. Je sais bien qu'il pourrait y avoir quelque inconvénient; qu'il y

aurait à craindre l'abus de deux tables; mais on peut aisément le prévenir. C'est sur quoi il faudra délibérer.

Je n'ai point le projet de souper avec vous le lendemain de votre arrivée chez madame de Grammont. Vous aurez la fine fleur de vos compagnies; ce n'est point ce que je recherche, c'est au contraire ce que je veux éviter. Il faut avoir l'esprit et le costume de son âge pour n'être point ridicule et pour être à sa place et à son aise. Mais de quoi m'embarrassé-je? n'êtes-vous pas ma grand'maman? n'avez-vous pas le soin de me conduire? et quand je ne ferai que ce que vous me dicterez, aurai-je à craindre de mal faire? Mais est-ce que l'abbé ne vous précédera pas de quelques jours? Je l'espère et je m'imagine qu'il veut me surprendre.

Vous voulez faire le voyage tout en un jour. C'est une fatigue énorme. La pourrez-vous soutenir? Je vous avoue que je suis fort inquiète. Pourquoi ne pas partir le dimanche et coucher à Orléans? Indépendamment des maisons de l'évêque, on est à merveille dans les hôtelleries. On se loue de la Poste et je dis des merveilles des Trois-Empereurs. J'ai bien de l'impatience de votre arrivée pour être délivrée de mes inquiétudes; mais je vous fatigue et vous ennuie.

Voici de tous les vers qui paraissent ceux que je trouve les plus jolis :

> Sortez d'ici, troupe éphémère,
> Ne profanez plus le palais;
> Vous n'emportez que les regrets
> De l'archevêque et de Voltaire.

Apparemment que l'abbé Billardi me fera l'honneur de souper chez moi le 24. Je ne vous envoie point ma liste. Il n'y a que le pur nécessaire et cependant nous serons dix-sept ou dix-huit. Voulez-vous bien avoir la complaisance d'embrasser pour moi le grand-papa, à qui je promets indulgence plénière pour le passé, le présent et l'avenir.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL [1]

Ce samedi 22 avril 1775.

Ma grand'maman, je ne me console point de votre départ. Ce n'est point une façon vague de s'exprimer, c'est un sentiment profond qui occupe entièrement mon âme. Je serai huit mois sans vous revoir. Je souscrirais de bon cœur que ma vie fût abrégée de ce long intervalle. J'attendais de vos nouvelles avec la plus grande impatience. Je comptais que le jeudi au soir l'abbé (venant souper avec moi) m'en apporterait. Il n'en avait point reçu. Il lui en était cependant arrivé; mais, par un malentendu, il ne reçut votre lettre qu'en rentrant chez lui. Il vint hier me le dire, et me lut les lignes qui me regardaient dans vos deux billets. Vous vous portez à merveille, assez bien pour aller à la

[1] Le 9 avril, le duc et la duchesse de Choiseul étaient retournés à Chanteloup.

chasse le surlendemain de votre arrivée. Ah! vous êtes gaie et contente. Le grand-papa vous tient lieu de tout. Personne n'en est moins surpris que moi. J'adore ce grand-papa. Vous savez que je suis un peu sorcière. Le présent n'est pas tout pour moi : je lis dans l'avenir; mais, malheureusement, ce livre a bien peu de feuillets pour moi.

Je vis hier madame de Grammont; elle allait souper à Saint-Cloud avec l'archevêque et madame du Châtelet. Elle passera peut-être la soirée chez moi lundi avec la maréchale. Je vous rendrai compte de tout cela, ou j'en chargerai l'abbé. Il vous dira aussi les agitations, la fermentation, tout ce qu'on désire, tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on craint. Toutes ces choses me semblent ineffables et fort au-dessus de mon génie.

Il paraît un livre de M. Necker, dont le titre est : *Sur la législation et sur le commerce des grains.* Il en a remis un exemplaire à votre suisse. Le style du début, c'est-à-dire l'introduction, m'a étonnée et découragée. J'ai cru que je ne pourrais pas continuer; mais je me suis fait effort : j'en suis au treizième chapitre, et peu à peu j'ai entendu ce que je lisais. Je m'y suis intéressée. Il me semble qu'il a raison, et je crois que j'irai jusqu'au bout. Vous qui avez une tête forte, un grand génie, entreprenez cette lecture, je vous en supplie, et prenez la peine, je vous le demande en grâce, de me faire part de toutes vos remarques, de vos observations; et que ce ne soit pas un mot, mais dissertez, discutez, comme si j'étais digne que vous me

parlassiez et capable de vous entendre. Vous avez du temps de reste, accordez-m'en une petite partie.

Madame de Grammont ira vous trouver le 6 du mois prochain. Elle passera quinze jours avec vous. Que ne puis-je l'accompagner! Mais je suis bien agitée; je ne jouis pas de l'abbé en pleine sécurité; j'ai des craintes qui me troublent, et ces craintes me causent des remords, parce que je dois préférer votre contentement au mien. Je n'ose l'interroger, j'apprendrai peut-être quelque matin qu'il aura fait une fugue. Ce sera pour moi une grande perte, car je n'ai point le talent d'aimer ce que j'ai quand je n'ai pas ce que j'aime.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 13 mai 1775.

Notre évêque est bien plus heureux que moi, il vous rendra cette lettre, et je préférerais sûrement le plaisir de vous voir à celui de vous écrire. Il vous dira toutes nos nouvelles[1]; elles sont encore plus singulières qu'effrayantes. On aperçoit des projets, mais on ne les entrevoit qu'obscurément. Il faut qu'il y ait des chefs. Quels sont-ils? Qui peuvent-ils être? Leurs mesures sont bien mal prises; ils affermiront ce qu'ils voulaient

[1] Il y avait eu à Paris et dans plusieurs provinces des émeutes assez graves auxquelles la cherté du pain servait de prétexte.

renverser. Le calme qui règne présentement laisse un libre cours aux spéculations. Tout le monde en fait à sa manière. Je m'en mêle comme les autres : je renvoie un dictateur, j'établis deux consuls, et tout cela en attendant mieux. Voilà assez de politique. Je la destinais à l'abbé ; mais comme je sacrifie mon sommeil pour écrire, j'ai voulu que ce fût à vous. Vous parler de mes regrets, c'est ne vous rien apprendre. Plus j'aime, moins je suis portée à le dire. Il me semble que les paroles ne sauraient rendre le sentiment. Toute expression en affaiblit la vivacité, et, pour se servir du terme à la mode, en refroidit l'*énergie*.

Vous savez sans doute que madame de Grammont se porte infiniment mieux. Ce dernier accident-ci a été violent ; il a causé beaucoup d'inquiétude. J'ai été près d'en écrire à l'abbé. Je m'applaudis de n'en avoir rien fait. J'écrirai à cet abbé incessamment. Je ne lui dirai pas que je l'aime autant que vous l'aimez ; il serait fâché que cela fût vrai ; mais, après vous, il n'a point de meilleure amie que moi. Je me flatte qu'il en est persuadé et qu'il en est bien aise.

Je fais un tour de force aujourd'hui : je vais souper à Versailles avec les deux maréchales. Il faudra partir à six heures du soir. Il est six heures du matin, et je n'ai point encore dormi.

Mille amours au grand-papa ; qu'il se souvienne qu'il doit être à côté de mon tonneau le deuxième jour du mois prochain [1].

[1] Il devait revenir pour assister au sacre qui eut lieu le 11 juin.

Le baron m'a fait promettre de vous parler de lui. Que ne le fait-il lui-même ! Il part mardi pour remplir son état de cosmopolite.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 5 juin 1775.

Non, ce n'est point ma lettre et mes œufs, ma chère petite-fille, qui ont adouci votre cœur : c'est la visite, c'est la présence du grand-papa. Cela est juste. Je lui envie ce bonheur sans en être jalouse. Vous avez raison de l'aimer, de l'aimer mieux que moi. Il est mille fois plus aimable ; mais vous êtes injuste quand vous m'accusez d'indifférence pour vous. Demandez plutôt à notre archevêque, qui vous remettra ma lettre. Il vous dira si je vous aime. Vous l'en croirez sans doute. Serment d'un prélat vaut parole d'Évangile. Mais ce qu'il ne vous dira point, cet archevêque, c'est combien j'ai à me louer de ses procédés, et c'est ce qu'il faut que vous lui disiez.

Vous demandez comment je passe mon temps toute seule? Hélas! je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il passe, que le soir est bien près du matin, que le matin commence pour moi à une heure, et que je n'ai pas seulement le temps de jouer du clavecin. Ce n'est pas cependant que je nage dans cette abondance d'idées

que vous me supposez. Ce n'est pas non plus que je sache bien employer mon temps, mais c'est que je sais bien le perdre; et, soit dit sans me vanter, c'est peut-être la première de toutes les sciences. Enfin, sans savoir ni pourquoi ni comment, je suis heureuse, très-heureuse, autant qu'on peut l'être séparée de ses amis; car les jouissances de l'amitié, je l'avoue, sont la véritable béatitude; mais on ne peut pas toujours être dans les cieux. Je rampe donc tout comme un autre, et je m'en tire tout comme un autre. En fait de bonheur, il ne faut pas rechercher le *pourquoi* ni regarder au *comment*. Le meilleur et le plus sûr est de le prendre comme il vient. Ce n'est que du mal dont il faut rechercher les causes et les moyens pour arracher l'épine qui nous blesse; et, quand on le veut bien, il est rare de ne le point pouvoir. Je le dis parce que je le crois, peut-être parce que je le sais. Loin d'inculper l'humanité, bénissons la nature, qui a donné au temps la cure des plaies du cœur. Le courage et la sagesse triomphent des autres maux. La plupart ne doivent leur existence qu'à la faiblesse ou à la folie. Il est juste de porter les chaînes que l'on s'est forgées. Croyez-moi, ma chère petite-fille, il n'est pas si difficile d'être heureux, et cette idée du moins est consolante si elle n'est pas neuve. Je ne sais ce qui m'a conduite à ces froides moralités. Pardonnez-les-moi. Je suis seule, et que faire en un gîte, dit Lafontaine, à moins que l'on n'y songe? Voilà mon excuse.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi au soir — juin 1775.

J'ai été ce soir, après souper, chez madame de Grammont. J'y ai trouvé le comte de Coigny, le chevalier de Chastelux, mesdames de Damas et d'Usson. Vous savez que madame de Grammont va à Bourbonne. Vous savez sa marche; elle doit souper lundi chez M. de Gontaut. Elle m'a offert de m'y faire prier; je l'ai accepté. Je ne sais si j'ai bien fait; je ne trouverai personne de bénévole. Avec ma grand'maman je ne crains rien; sans elle tout me fait peur. Mais aussi, comme l'ennui est ma plus forte crainte, je me hasarde à me mettre dans l'embarras.

Que dites-vous du jugement du procès[1]? « Qui est-ce qui l'a gagné? Qui est-ce qui l'a perdu? » Voilà la question que fait presque tout le monde. On en sera bien surpris en Angleterre. Si j'en crois un Anglais que j'ai vu ce soir, Fort aurait été, chez eux, condamné au pilori. Votre prudence ne vous permettra pas de me dire ce que vous en pensez.

Vous savez que c'est aujourd'hui que le grand-papa est allé à Reims. Il m'avait promis de venir me dire adieu hier. Il n'en a rien fait.

Votre archevêque est charmé de vous. Il m'en entretint hier pendant deux ou trois heures. Ce sont des

[1] Du comte de Guines contre Fort, son secrétaire.

exclamations continuelles sur l'heureuse situation où il se trouve. Je crois que vous serez contente de lui. Ce n'est point un homme désœuvré, une âme froide et sans mouvement; il aime l'occupation, il y est accoutumé, et l'attachement qu'il a pour son frère prouve qu'il est capable de sentiments. Il a le sens droit; ce n'est point un métaphysicien, ce n'est point un savant, ce n'est point un bel esprit; mais c'est un homme accoutumé à conduire des hommes, né avec du goût et des talents pour l'administration, ayant des vues et des projets moins étendus que son frère, mais il est pour lui un très-bon second. Il ne vous sera jamais à charge. Il n'y a point à craindre avec lui l'inconvénient de l'ennui. Il partagerait bientôt celui qu'il pourrait causer. Il lui faut de l'occupation, et dans sa situation il la trouvera sans peine.

On dit beaucoup de bien du sermon de M. d'Aix, mais qu'il ne sera pas imprimé. Je laisse le soin à l'abbé de vous rendre compte de toutes les nouvelles et de toutes les spéculations. Ce serait pour moi un embarras dont je me tirerais mal.

J'ai une commission à vous donner. Il ne faut pas que vous perdiez un moment à vous en acquitter. Écrivez au grand-papa que, pour réparer le tort qu'il a eu en manquant à la parole qu'il m'avait donnée, la veille de son départ, de me rendre visite, j'exige qu'il me donne une soirée de trois ou quatre jours qu'il doit passer ici, au retour de Cirey, avant de vous aller trouver, et qu'il vous marque quel quantième ce sera. Je vous prie aussi de faire savoir à

madame de Grammont que je vous demande de ses nouvelles, que je désire savoir comment elle a soutenu le voyage et comment elle se porte. Vous a-t-elle écrit la frayeur que la maréchale nous donna chez M. de Gontaut? Elle avait trop soupé et peut-être un peu trop bu; elle s'assoupit, et, voulant parler, elle avait la langue embarrassée et l'on crut qu'elle allait tomber en apoplexie. On envoya chercher Tronchin. On prit autant de précautions qu'il fut possible pour ne la point inquiéter, et elle ne parut pas inquiète dans le moment; mais hier et avant-hier je l'ai trouvée bien triste et l'air préoccupé. Elle m'a confié que Tronchin lui avait dit qu'il soupçonnait qu'elle avait le scorbut. Elle n'en est point fâchée parce qu'elle croit avec raison qu'il y a bien des remèdes pour ce mal, et que tout ce qui la détourne de l'idée de l'apoplexie la rassure et la satisfait.

Je passai hier une soirée fort agréable avec l'abbé et M. Necker. Nous lûmes une de vos très-anciennes lettres que j'avais copiée dans un recueil. Elle nous causa la plus grande admiration. M. Necker en fut enchanté. Je lui fais espérer que je le ferai vous rencontrer chez moi l'hiver prochain. Demandez à l'abbé si vous ne serez pas contente de lui. Il plaît beaucoup à l'abbé et l'abbé lui plaît infiniment. J'ai fort envie que vous fassiez connaissance avec lui. Aucun plaisir ne peut être parfait pour moi quand je ne le partage pas avec vous. Oh! rien n'est si vrai, votre petite-fille vous aime de tout son cœur.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 16 juillet 1775.

J'ai attendu l'abbé, ma chère petite-fille, pour vous donner de ses nouvelles et lui demander encore des vôtres. Je l'ai trouvé mieux qu'à son départ. Il est au moins guéri de la crainte de sa maladie, et c'est le meilleur moyen de se guérir de la maladie même. Il m'a dit beaucoup de bien de votre santé ; mais quand je lui ai dit que vous vous plaigniez de l'avoir fort peu vu, et que je lui ai fait des reproches de vous avoir négligée, il s'est emporté contre vous et m'a dit les dernières horreurs de votre caractère. Il prétend que vous êtes la plus ingrate de toutes les femmes et aussi la plus coureuse, que vous ne posez pas pied à terre, que ce sont tous les jours nouvelles parties de campagne, et qu'il ne pouvait pas s'établir sur les grands chemins pour vous y attendre, que d'ailleurs il n'a pas passé trois jours sans vous voir pendant son séjour à Paris. Le grand-papa, qui a toujours du faible pour vous, quoiqu'il prétende que vous lui avez refusé à souper à son retour de Reims, a pris votre parti en disant qu'il n'y avait que l'injustice d'aimable, parce qu'il n'y avait qu'elle de sensible. Il a presque été jusqu'à conclure que l'abbé était un fat de se vanter de votre injustice à son égard. Pour moi, contente de vous voir si bien défendue, je n'ai rien dit et me suis contentée du plaisir d'entendre parler de vous.

Vous avez fait une très-mauvaise spéculation politique de ne me point écrire par le grand-papa. Le plaisir que j'ai eu à le revoir n'aurait rien pris sur celui que j'aurais eu à lire votre lettre, et je vous assure qu'elle n'eût point été pochetée pour être gardée comme une vieille olive. Vous auriez bien pu m'écrire aussi par l'abbé ; mais vous avez été paresseuse, et vous viendrez me dire que vous êtes discrète. Je ne veux pourtant pas vous gronder. Je suis charmée de vous, je vous aime à la folie. Il y a un mot charmant dans votre lettre, le voici ce mot : *Vous voulez vous persuader que vous irez à Chanteloup, que vous y serez bien reçue, à bras ouverts.* Ah ! persuadez-vous-le bien ; mais ce dont vous ne pouvez pas juger, c'est du plaisir extrême avec lequel vous seriez reçue. Il est au-dessus de toute expression, et quand je pourrais vous l'exprimer, je ne l'oserais, parce que ce serait une véritable indiscrétion.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 20 août 1775.

Il est vrai, chère grand'maman, j'attendais l'arrivée de M. Walpole pour pouvoir joindre sa réponse à la mienne. A peine lui ai-je donné le temps de respirer que je lui ai fait lire vos deux dernières lettres. Elles

lui ont inspiré tant de reconnaissance, tant d'enthousiasme, que si, sur-le-champ, nous avions pu avoir des chevaux, nous serions partis pour aller vous trouver. Pourquoi faut-il passer sa vie en privations et en regrets? Pourquoi faut-il trouver des obstacles invincibles pour parvenir au bonheur? Ah! que de raisons Gros-Jean aurait-il pu dire à son curé s'il avait été à ma place! Pourquoi faut-il n'obtenir de vivre qu'à la cruelle condition d'éprouver la vieillesse avec toutes ses tenances et dépendances! Mais écartons ces tristes réflexions. J'aurai encore le plaisir, au moins je l'espère, de passer l'hiver avec vous et avec le grand-papa. En attendant, je vais employer les cinq semaines que M. Walpole passera ici à parler sans cesse de vous, et nous ferons mention aussi du grand abbé.

Il faut vous rendre compte de tous vos succès. L'ambassadeur s'écrie sur tous les tons du baragouinage qu'il n'y a rien de si charmant que la *douchesse* et que M. le *douc;* mais ce qui met le comble à votre gloire, ce sont les éloges que la princesse fait de vous. Je soupai avant-hier chez elle, et, jusqu'à trois heures du matin, vous fûtes le sujet de la conversation que nous eûmes tête à tête. Je crois, en vérité, que vous êtes après elle, celle à qui elle trouve le plus d'esprit et de mérite. C'est être placée bien haut. Gardez que la tête ne vous tourne. Vous louez très-bien l'ambassadeur. Je suis d'accord de tout ce que vous en dites.

Je désire une lettre par semaine. Je n'ose proférer que je vous en promets autant. Il me semble que c'est plutôt une menace qu'une promesse. Quand je vous

lis, le plaisir que je ressens est subitement suivi du désespoir d'avoir à y répondre. Je me trouve si superficielle, si bornée, que je n'ose l'entreprendre, et c'est avec la plus grande sincérité que je vous avoue qu'il me paraît inconcevable que mes lettres vous semblent supportables. Les vôtres sont d'une *énergie* et d'un agrément que rien n'égale, et celles de l'abbé sont d'une gaieté qui en inspirerait à un agonisant. Qu'il m'écrive donc, cet abbé. Une de vous, une de lui par semaine me donneraient le moyen d'empêcher M. Walpole de s'en tenir à ses cinq semaines. Je connais vos bontés, cette considération vous fera impression. Accordez-moi aussi la grâce d'empêcher le grand-papa de me mettre *in globo* dans le tas des soi-disant amies. Voilà toutes mes demandes.

Je n'attendais M. Walpole qu'aujourd'hui ou demain ; il me surprit en arrivant hier au soir.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 22 août 1775.

Et comment puis-je croire, ma chère petite-fille, que si vous eussiez trouvé des chevaux, M. Walpole et vous seriez partis tout de suite pour Chanteloup ? Est-ce qu'on ne trouve pas toujours des chevaux? « Rien, disais-je dans ma jeunesse, rien n'est impossible à la force de vouloir. » Je le sentais alors, je le

pense encore à présent; mais c'est là la grande affaire que d'avoir cette force du vouloir. Elle sait surmonter des obstacles un peu plus grands que celui de trouver des chevaux dans une ville comme Paris, et de voyager sur un grand chemin où il y a des postes réglées. Vous auriez donc pu suivre votre envie, et si vous l'eussiez suivie, nous aurions été trop heureux, oui trop heureux, je vous l'assure. Mon illusion va jusqu'à me persuader que M. de Walpole et vous, vous seriez trouvés à merveille ici dans ce monent, et cette illusion ajoute encore à mes regrets; mais quoique je ne profite pas du voyage de M. de Walpole, soyez sûre que je n'en jouis pas moins sensiblement du bonheur que sa présence vous procure. Je suis extrêmement flattée de tout ce que vous me dites de sa part. Remerciez-le de m'avoir pardonné le tort que M. Conway et milady Aylesbury m'ont fait l'honneur de croire que j'avais avec eux. Remerciez-le surtout de m'aimer encore. Assurez-le qu'il sera toujours mon Horace. Dites-lui que je le préfère au protégé de Mécène, au flatteur d'Auguste, parce qu'il n'est ni le protégé ni le flatteur de personne, et qu'il a autant d'agréments que l'ancien Horace, et plus de philosophie.

Je ne vous pardonne pas de calomnier vos lettres et de vanter les miennes. Mon Dieu, quelle injustice! Ce serait à vous à écrire tous les jours. Je suis et plus juste et plus franche quand je dis que je ne me trouve pas digne de vous répondre; mais en vous répondant, en vous écrivant, je ne fais que céder au sentiment, et alors tout est bien pourvu que mon sentiment

vous suffise, et je vois qu'il vous suffit. Je laisserai à l'abbé le soin de vous amuser. Il le peut : sa gaieté est inaltérable, son imagination est inépuisable. Il m'a promis d'être moins paresseux, et il prétend vous en avoir déjà donné des preuves. Pour moi, j'avoue qu'il est bien rare que j'aie quelque chose à dire, et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne me trouve jamais mieux que quand je n'ai rien à dire. Il me semble qu'on ne peut guère parler que de ses plaisirs, de ses affaires ou de ses malheurs. Les malheurs ne sont bons que dans les romans; il n'y a que les sots qui parlent de leurs affaires, et les enfants qui soient en droit de parler de leurs plaisirs. L'état d'apathie dans lequel je me trouve ordinairement me paraît, à tous égards, le plus désirable et le plus raisonnable. Il est vrai qu'il en résulte une nullité bien propre à rabattre l'orgueil que pourraient me donner les éloges de la princesse.

Puisque vous voyez l'ambassadeur de Naples, dites-lui de ne pas oublier qu'il nous a promis de faire nos remercîments à l'ambassadeur de Sardaigne du souper auquel il nous a invités, et nos excuses de ce que nous ne pouvons pas nous y rendre, et que je le prie d'y ajouter de nouveaux remercîments et de nouvelles excuses pour un billet de bal qu'il aura la bonté de rendre, puisqu'on veut le ravoir. Vous sentez bien que vous ne donnerez pas toutes ces commissions sans les larder de tous les compliments imaginables de notre part.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, le 31 août 1775.

J'ai voulu attendre, chère grand'maman, pour vous écrire, que j'eusse de quoi remplir ma lettre, non par des récits de gazettes, mais par des faits particuliers.

Je fus le samedi 26 à la représentation du *Connétable.* Je l'entendis dans l'œil-de-bœuf de l'appartement des Beauvau, ou pour vous dire la vérité, je ne l'entendis point. La distance du théâtre au bout de la salle, l'excessive élévation, la mauvaise prononciation des acteurs firent que je n'aurais eu nulle connaissance du sujet de la pièce si quelques vers que j'attrapais par intervalle ne m'avaient rappelé le souvenir de la lecture que j'en avais entendu faire à l'auteur. Cette pièce n'a pas eu le succès auquel on s'attendait; peut-être les acteurs y ont-ils contribué. La musique guerrière m'a extrêmement plu. Le spectacle était magnifique. Voilà enfin toutes les fêtes finies. Il n'est plus question aujourd'hui que des éloges de Catinat; celui de La Harpe, qui a remporté le prix; celui de M. de Guibert, qui a eu le premier accessit, et celui de l'abbé d'Espagnac, qui a eu le second. Il faut absolument que je sache ce que vous, le grand-papa, le grand abbé en aurez jugé; mais il me faut la vérité, toute la vérité. Je vous dirai après ce que j'en pense. Je voudrais savoir aussi ce que vous devinerez que j'aurai pensé.

Je vis hier madame d'Enville; elle part aujourd'hui pour Liancourt. C'est de là qu'elle vous écrira. Elle n'a pas eu un moment à elle dans la course qu'elle a faite à Paris. Elle y reviendra dans quinze jours. Elle a fort envie de l'hôtel du Maine; on en veut un million. On dit qu'on offre dix-huit cent mille livres de Sceaux. Je ne peux supporter l'idée de la destruction de ces beaux jardins. On ne fait que détruire [1]; c'est ce que les entrepreneurs *en tout genre* entendent le mieux. Ils ressemblent au tailleur de Sancho Pança, ils font un grand nombre de petits capuchons dans une aune de drap.

Je vois couler le temps avec beaucoup de chagrin. Il amènera bien plus promptement que je ne voudrais le départ de mon ami. L'idée de la séparation empoisonne le plaisir de la présence. Si, au moment du départ, je me trouvais transportée à Chanteloup, je ne me plaindrais pas; mais il faudra encore longtemps vous attendre, car c'est une illusion que le projet de vous aller trouver. Peut-on se dissimuler son âge et tous les inconvénients qui en sont la suite, tant par rapport à soi que par rapport aux autres?... Venez, venez à Paris! Venez de mes derniers jours écarter l'ennui. J'espère en madame de Grammont pour vous y déterminer. Elle arrive dimanche; elle soupera chez madame de Tessé. J'irai la chercher lundi.

Dites au grand abbé, je vous supplie, que je lui écrirai incessamment et que je lui demande en grâce

[1] Que dirait-elle aujourd'hui?

de m'écrire; que je le regrette tous les jours de la semaine, mais particulièrement les jeudis. Ils se soutiennent, mais tristement; ils ne battent plus que d'une aile. Je le prie de me mander tout ce qu'il pense des éloges.

Mon ami et moi nous nous mettons à vos pieds; nous embrassons le grand-papa et nous serrons tendrement les mains au grand abbé.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 5 septembre 1775.

Je ne crois pas que vous ayez beaucoup perdu à ne pas mieux entendre le *Connétable*, parce que la pièce est sans intérêt, que madame de Lautrec n'est qu'une raisonneuse et le connétable un visionnaire. Le véritable héros est Bayard, qui n'est qu'un personnage secondaire. Sa mort fait la catastrophe de la pièce; elle arrive au quatrième acte, et ce qui se passe depuis ne fait plus rien à personne. Ces défauts me font penser que, malgré la magnificence du spectacle, cette pièce ne doit pas réussir à la représentation; et en effet, on nous a mandé qu'elle n'avait pas eu un grand succès; mais comme en général elle est bien écrite, remplie de beaux détails et de sentiments sublimes,

je pense qu'elle doit continuer à réussir à la lecture. Cependant je vous prie de me garder le secret sur ce jugement de réminiscence porté sur une lecture que M. de Guibert nous a faite, il y a dix-huit mois, de sa pièce.

Je ne satisferai pas votre curiosité sur les jugements que vous me demandez des trois discours qui ont été couronnés à l'Académie, premièrement parce que je serais bien fâchée de les lire. C'est un genre qui m'ennuie. En second lieu, je ne les ai pas tous. M. de Guibert nous avait lu le sien il y a un an. Autant qu'il m'en souvient, il me semble que j'y ai trouvé des beautés, de la force et parfois un peu de bouffissure. On m'a lu ici quelques passages de celui de l'abbé d'Espagnac, remplis de *chicchoc* et d'antithèses, ce qui est un mauvais genre et m'a dégoûtée d'en lire davantage. Quant à celui de M. de La Harpe, c'est le seul qui ne nous ait point été envoyé. Apparemment que M. de Choiseul est dans sa disgrâce; mais l'abbé aura tout cela, lira tout cela, pensera sur tout cela tout ce qu'il faut penser, et vous le rendra beaucoup mieux que moi. J'ai vu la dernière lettre que vous lui avez écrite ; j'applaudis à tout ce que vous dites de lui, et je trouve que vous avez raison de me l'envier. Il est certainement un de mes plus grands bonheurs, mais il est aussi votre meilleur ami, et nous partageons son cœur sans que l'une perde sur ce qu'il accorde à l'autre. Dites, je vous prie, mille choses pour moi à M. de Walpole. Le grand-papa aurait été charmé de causer avec lui en liberté. Il prétend que la rigueur

que M. de Walpole lui a tenue fera qu'il n'osera, s'il va en Angleterre, prendre la liberté d'aller chez lui.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 4 novembre 1775.

Ce sera mon tuteur et neveu qui vous rendra cette lettre. Il compte passer huit jours avec vous. Jugez, chère grand'maman, si je lui porte envie.

Que dites-vous du nouveau ministre[1]? Je me souviens à son occasion que j'entendais dire souvent à feu madame de Staal : « Je suis charmée de faire de » nouvelles connaissances; j'espère toujours qu'elles » vaudront mieux que les anciennes. Je suis du moins » certaine qu'elles ne pourront être pires. »

Mon tuteur vous débitera toutes les nouvelles. Ah! mon Dieu! que j'aurai de joie quand je pourrai causer avec vous. Je suis persuadée que nous serons souvent d'accord. Bussi dit, dans une de ses lettres, que la vérité nuit quelquefois à la modestie. C'est le cas où je tombe actuellement en croyant que je me rencontrerai à penser comme vous.

[1] M. de Saint-Germain, ministre de la guerre.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 7 novembre 1775.

Votre tuteur et neveu est arrivé, ma chère petite-fille; il avait une lettre à la main. « Est-elle de ma petite-fille? — Oui. — Eh bien donc, vite, donnez. Comment se porte-t-elle? — Assez bien. — Dort-elle? — Pas trop bien; mais c'est son mal ordinaire. — Est-elle gaie? — Assez. — Enfin, en êtes-vous content? — Mais oui. Il me semble qu'elle n'est point mal. — Mais, monsieur, ce n'est point assez de n'être point mal, il faut être bien. Ce n'est point assez d'être assez bien, il faut être très-bien. » Voilà comme j'ai reçu M. de Brienne, puis je me suis mise à lire votre lettre, puis j'ai fait vos compliments à chacun, puis j'ai donné à l'abbé son paquet. Il convient de ses torts, il est honteux; mais il vous aime de tout son cœur: voilà de quoi lui faire tout pardonner, et avec quoi il réparera tout. Puis je me suis mise à vous écrire pour le chevalier de Batteville qui part demain matin, parce qu'il arrivera plus tôt que la petite sainte qui part aussi demain matin. Puis je vais vous donner des nouvelles de cette petite sainte. D'abord, elle est têtue comme une mule. J'ai fait l'impossible pour qu'elle me donnât seulement un jour de plus; il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison, et je ne conçois pas ce qui la presse tant, car, au fait, il n'y a que dix-huit mois qu'elle n'a vu sa maison, ses petits enfants, ses amis, ni entendu parler de ses affaires, et

vous m'avouerez qu'il n'y a pas là tant de quoi se presser. J'espère qu'on la trouvera mieux que quand elle est partie.

Votre citation de madame de Staal me fait horreur. Je suis bien éloignée de penser comme elle. Il me semble que je ne suis mécontente d'aucune de mes connaissances, et je suis enchantée de mes amis. Je pense surtout que rien n'égale ma chère petite-fille. Aussi je ne cherche rien, je ne désire rien, je ne puis que regretter, et je demande que les dieux ne m'ôtent rien. Hélas! ils m'ont ôté ma pauvre petite comtesse de Coigny. Vous ne voulez donc pas absolument me dire si Poissonnier vous a vue, et ce qu'il dit de vous.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 20 novembre 1775, à 6 heures du matin.

Vous aurez vu, chère grand'maman, par le petit billet que j'écrivis avant-hier à l'abbé, que mon projet était d'écrire plus longuement aujourd'hui. Vous jugez bien que les charmantes lettres que le vicomte de Noailles a apportées ne me laisseront pas manquer à ma parole.

Le souper d'hier s'est passé à merveille. Le prince arriva le premier et d'assez bonne heure. Madame de Grammont le suivit de près. Nous étions douze et il ne

s'en mit que sept à table : madame de Grammont, la princesse, la comédienne[1] et moi; trois prélats : de Toulouse, d'Aix et de Mirepoix. Le prince se mit à côté de moi, en qualité de *tirta fuera*, charge qu'il exerce avec une autorité et une célérité singulières. Quatre autres restèrent dans ma chambre à manger les petites cerises des corbeilles : la troupe italienne, autrement le Caraccioli, l'évêque de Rhodez, M. de Stainville et mon tuteur. Le souper fut à l'ordinaire, ni gai ni triste; personne ne mangea. Après le souper, la comédienne déclama; mon tuteur fut son interlocuteur. Elle dit une scène de *Tartufe*, celle du *Misanthrope*, d'Arsinoé et de Célimène; deux ou trois de la *Surprise de l'amour*, de Marivaux, qui me parurent bien plates et bien froides; celle de la femme et du mari dans le *Préjugé à la mode*, et ce fut celle que je trouvai qu'elle joua le mieux. Ce ne sera pas mal de la recevoir pour actrice. Elle n'annonce pas de grands talents, mais elle n'a point de défauts qui choquent.

On disait avant-hier au soir que la nouvelle du pain et de la viande, que je vous avais mandée, était fausse; hier elle est devenue vraie, elle est affichée partout. On me mande de Londres que le bruit est que les Américains se jettent dans nos bras et que nous les y recevons. J'espère que non. J'en serais au désespoir; mais il y a une grande désertion du parti royaliste. Bien des gens croient l'Amérique perdue sans res-

[1] Mademoiselle Suin, une des actrices les plus désagréables de la Comédie-Française.

source. Cela ne vous fait rien ni à moi non plus, si cela n'empêche pas mes amis de me venir voir. La vie est trop courte et la mienne trop avancée pour étendre mes intérêts au delà de mon atmosphère, c'est-à-dire de moi et de mes intimes amis. Vous savez quelle place vous y tenez. Mais revenons au souper d'hier. La compagnie défila un à un. Madame de Grammont partit la dernière, et elle resta seule environ trois quarts d'heure. Elle m'apprit une nouvelle charmante : votre arrivée le 8 ou le 10. Cela est-il vrai? Je me jette à vos genoux, ne vous y opposez pas! Suivez cette résolution. Joignez-vous à moi, mon grand abbé. Enfin, enfin, faites-vous une joie, tous tant que vous êtes, de rendre la petite-fille heureuse. Elle adoucira l'humeur de son Tonton; il léchera au lieu de mordre. Mon Dieu! que j'aurai de plaisir de vous revoir. Je vais tâcher de dormir dans cette douce idée; elle est cependant bien propre à m'éveiller.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 5 mai 1776.

Je ne vois partir personne pour Chanteloup sans lui porter grande envie. Il n'y a que moi qui sois véritablement affligée du séjour que vous vous obstinez à y faire, parce qu'il n'y a que moi qui sois dans l'impos-

sibilité de vous y aller trouver. Mais à quoi bon se plaindre des malheurs où il n'y a point de remède? Il faut travailler de bonne foi à ne se rendre rien nécessaire ; c'est la vraie philosophie. Surtout, il ne faut pas se permettre de confier ses peines. Rien n'est si faux que cette maxime :

A confier ses maux souvent on les soulage,

Cela n'est pas vrai. J'ai passé ma vie à en faire l'épreuve. Quelle folie de chercher de la sensibilité dans les autres ! Pourquoi la désirer ? Quel bien nous pourrait-elle faire? Oh ! non; ce qu'il y a de mieux, c'est de parvenir, si l'on peut, à n'en avoir pas soi-même, à ne pas s'écouter, à se moquer de soi quand on se surprend à faire dépendre son bonheur de la conduite et des sentiments d'autrui. Il ne faut pas non plus se livrer trop à la joie quand on a sujet d'être content. Enfin, moi qui n'aime pas saint Paul, je trouve pourtant qu'il a raison quand il dit : « Vivez dans le monde comme n'y étant point. » Si l'on avait la certitude de ne vivre qu'un mois, un an, dix ans même, s'intéresserait-on à beaucoup de choses? Je suis bien sûre que non. Quelle réflexion pour moi ! Mais je ne sais pourquoi je me suis permis ce verbiage, et comment je me suis laissée aller à l'enfiler. C'est M. du Bucq qui en est peut-être cause; une lettre qui passe par ses mains doit se ressentir... je ne sais pas de quoi. Trouvez le terme qui convient.

Ah ! mon Dieu, que je suis honteuse de tout ce que

je viens d'écrire!... Il vaudrait bien mieux vous parler de nouvelles, du remue-ménage qu'on nous annonce; mais M. du Bucq vous dira tout cela; il vous assurera que M. Turgot se *dissout; que c'est, entre les probabilités, celle qu'il veut croire.* Nous verrons s'il a raison. Je soupe ce soir chez madame d'Enville. Si je fais des remarques qui en valent la peine, je vous en instruirai.

Sans doute que l'abbé vous rend compte des soupers du vendredi; il n'y en aura pas cette semaine. Madame de Grammont va aujourd'hui à Chaville. Elle y restera jusqu'à mercredi, qu'elle partira pour la Ferté, d'où elle ne reviendra que samedi. Je souperai mardi chez la petite sainte; elle partira le 17 pour Heilly [1]. Le grand-papa n'arrivera-t-il pas ici le 20 ou le 21? Compte-t-il faire quelque usage de moi? Quel sera-t-il? Demandez-le-lui et faites-le-moi savoir.

La maréchale de Luxembourg se porte bien; le régime qu'elle a observé depuis sa petite maladie lui a fait un bien infini.

Je me flatte que vous vous portez à merveille, et qu'il ne manque rien à votre bonheur, si ce n'est la présence de l'abbé; mais les deux prélats vous sont une ressource.

Je soupai hier chez une femme qui vous a beaucoup vue, à ce qu'elle dit, chez le commandeur de Solar. C'est l'ambassadrice de Sardaigne, une femme fort aimable, et qui ne peut pas manquer de me paraître

[1] Magnifique château en Picardie qui avait passé des Gouffier aux Choiseul et qui a été récemment démoli.

telle par tout le cas qu'elle fait de vous; elle en dit tout ce que j'en pense. Il vous est permis plus qu'à personne d'avoir de l'amour-propre. Tout y concourt et vous y autorise; mais hors de vous, à qui cela est-il permis?

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 14 mai 1776.

Que d'événements, que de surprises, et je peux ajouter, que de joie et de plaisir[1]! Ce qui m'en a fait le plus, je l'avoue, c'est le triomphe de M. de Guignes. J'y vois non-seulement tout ce qu'il y a de brillant, de flatteur, de charmant, mais j'y vois mille autres choses qui s'étendent bien loin. Le renvoi du Turgot me plaît extrêmement. Tout me paraît en bon train; mais, assurément, nous n'en resterons pas là.

N'avez-vous donc pas tort avec votre petite-fille? Mais non; car l'abbé m'a dit que vous deviez m'écrire par l'évêque. J'apprendrai, par votre lettre ou par lui, ce que fera le grand-papa et quelle sera ma part. Je donnerais, en vérité, quelques mois de ma vie pour que vous vinssiez avec lui. Ne trouvez-vous point de

[1] M. Turgot venait d'être remplacé par M. de Clugny, ami du duc de Choiseul, et le duc de Choiseul lui-même paraissait avoir des chances de revenir au pouvoir.

la lésine quand je dis quelques mois? Mais songez-y bien, et vous verrez que je suis fort noble.

Hier, en apprenant la nouvelle du Turgot, je fis sur-le-champ une parodie, c'est-à-dire je la commençai. Je voulais l'envoyer au grand-papa. La voici ; achevez-la :

> Mortel chéri du ciel, viens combler notre joie,
> Au conseil Turgotin le roi n'est plus en proie,
> Ses yeux sont dessillés, les sots sont confondus
> Viens briller près de lui......

Je ne suis pas contente de ce qui suit.

En vérité, je serai bien aise de revoir le grand-papa. Il y a bien longtemps que je n'ai vu madame de Grammont. Le dernier vendredi se passa sans elle. Chaville, la Ferté, et puis encore Chaville, ont rempli quinze jours. Le dernier vendredi, la dominante fut plus dominante que jamais. Ah! c'est une grande princesse! Mais sa gloire, son brillant m'éblouissent et m'attèrent; et, malgré toute la disposition que j'ai à l'aimer, tout l'esprit et les bonnes qualités que je lui connais, il y a des moments où elle m'est (gardez-m'en le secret) insupportable. Il n'y a que vous qui, de quelque côté que je vous regarde, soyez parfaitement selon mon cœur et selon mon goût. Nous nous querellons quelquefois, l'abbé et moi. Réellement il se fâche. Je suis persuadée que vous trouveriez qu'il a tort. Il me dit de belles paroles toutes notées, des lieux communs où il n'entre ni confiance ni sincérité; il me parle comme il parlerait à madame de Châteaurenaud. A

propos! elle me vint voir l'autre jour; je ne sais d'où vient.

Mais bon! j'oublie de vous parler de l'ambassadeur de Naples. Il est bien confondu; il adorait le Turgot; il ne cessait de brailler ses éloges. Il dit hier chez moi : « On va oublier M. Turgot et, dans trois mois, on dira la rage de son successeur. » Je lui dis : « Vous donnez bien de la marge, on n'a pas attendu si longtemps pour M. Turgot! » Bien des gens croient que M. de Clugny n'acceptera pas. Je trouve que cette décoration présente en annonce une autre et la rend nécessaire. Enfin, je philosophe dans mon tonneau et je ne communique qu'à vous toutes mes pensées folles ou raisonnables, comme vous voudrez les trouver. Je ne les communiquerai plus à l'abbé; il m'assomme de gros lieux communs. Je m'en fâche, et il me dit qu'il n'a pas plus d'esprit que cela. N'allez pas imaginer que je l'en aime moins. Son esprit, son cœur me plaisent, et puis son attachement pour vous m'attache à lui. Vous me feriez plaisir de brûler cette lettre; j'aimerais assez qu'il n'y eût que vous qui la lussiez. Je me suis laissée aller à dire tout ce qui me passe par la tête; enfin, je me fie à vous. Adieu. Quelle joie aura le Necker en apprenant la nouvelle! Il a grand succès en Angleterre.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 18 mai 1776.

J'ai fait ce qu'il y avait à faire de votre lettre, ma chère petite-fille ; je l'ai montrée à M. de Choiseul, malgré votre défense, et ne vous en fâchez pas, il en a été charmé. S'il voulait aussi vous dire son secret, vous le trouveriez fort ressemblant au vôtre. Son caractère l'a toujours éloigné de la superbe, et la simplicité des mœurs campagnardes l'en éloigne encore plus.

J'ai été comme vous transportée de joie du triomphe de M. de Guignes[1] ; je trouve que la disgrâce des deux ministres, qui l'a accompagné, le fait ressembler aux triomphateurs romains qui traînaient leurs esclaves à leur suite.

Je n'imagine pas que M. de Clugny refuse. On le dit ambitieux, et il me semble que le propre de l'ambition est de toujours prendre sans examiner. A moins que le nouveau surintendant, auquel il ne s'attendait pas, ne lui fasse trouver le contrôle général de moins bonne prise. Il me semble que je parle comme M. du Bucq. Je ne le répète pourtant pas : cette sublime idée m'appartient en entier.

[1] Il venait de gagner son procès et d'être fait duc.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 24 mai 1776.

J'ai vu ce grand-papa avec la joie, le plaisir accoutumé. Ah! comment ne pas l'aimer à la folie, et que je vous trouve heureuse par les sentiments que vous avez pour lui, indépendamment de ceux qu'il a pour vous; mais comme je suis bien persuadée qu'il vous préfère à tout, qu'il n'aime véritablement que vous, jugez de l'opinion que j'ai de votre bonheur. Il soupera chez moi ce soir. Je crois que nous serons quinze. Peut-être êtes-vous comme M. Walpole, aimez-vous les noms propres? Rien ne lui plaît tant dans les lettres et les livres. Je vais vous les nommer: mesdames de Beauvau, de Poix, de Luxembourg, de Lauzun, d'Usson, de Grammont, Sanadon; MM. de Stainville, de Guignes, Barthélemy, Chabot, de Beauvau et peut-être l'ambassadeur de Naples. Vous voyez que cela fait treize. Eh bien! croiriez-vous que tout cela n'est que votre monnaie et ne fait pas encore votre valeur! Non! non! je ne trouve point que vous diriez des lieux communs; vous ne dites que ce que vous pensez, que ce que vous sentez, et par conséquent vous êtes toujours naturelle et véritable. Je ne prétends pas que l'abbé ne le soit pas; mais son extrême prudence et quelquefois sa distraction font qu'il écoute peu ou qu'il ne répond pas à ce qu'on lui dit. Il n'est pas dans le cas, avec moi, d'arrêter les écarts

de l'imagination : le peu que j'en avais est bien éteint; il ne m'en reste plus, pour ainsi dire, que la lie, et c'est bien à moi qu'il convient de s'en tenir aux lieux communs. Mais tout ce que le sentiment fait penser et dire ne peut jamais l'être ni le paraître.

Nous attendons encore quelques changements : la police, un intendant des finances et d'autres petits brinborions.

Votre évêque d'Arras, qui est aussi le mien, dit qu'il se porte mieux; mais je trouve quelque chose de languissant dans sa voix qui marque au moins de la faiblesse. Vous étiez reprise d'une petite grippe, à ce que m'a dit le grand-papa. J'attends de vos nouvelles avec inquiétude et impatience.

Je ne vous écrirai plus des choses tristes. Quand je n'aurai que de ces choses-là à dire, je me tairai. Supportez, pardonnez à votre petite-fille tous ses défauts, et dites ainsi que Notre-Seigneur : « Elle m'a beaucoup aimée; tous ses péchés sont effacés[1].

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

(Juillet 1776), ce vendredi à 6 heures du matin.

Je soupai hier chez M. Necker, chère grand'maman. Je lui dis ce que vous m'aviez écrit sur M. Taboureau.

[1] Mademoiselle de Lespinasse, dont le nom n'est pas prononcé dans cette lettre, était morte l'avant-veille.

Voici sa réponse : « *Serait-il possible que je fusse soupçonné de moins de désirs et d'empressement de faire tout ce qui serait agréable à madame la duchesse de Choiseul! Je serais affligé si elle ne me croyait pas encore plus d'attachement pour elle que n'en a M. Taboureau.* » Ce sont ses propres paroles. Ainsi, mandez-moi ce qu'il faut qu'il fasse. Vous avez sans doute lu les édits. Je ne sais rien de plus que ce qu'ils contiennent. Les trois personnes du comité ne sont pas encore nommées : le public dit que ce seront MM. de Villeneuve, Lambert et Tolozan. Je ne doute pas des bonnes intentions de M. Necker. La besogne est fort difficile. Il s'établira demain au contrôle général. Sera-ce pour longtemps? Je l'espère; mais peut-on en répondre? Ce n'est point à vous à être indifférente sur tous les événements; vous avez devant vous bien des années à en être pour le moins témoin. Mais pour moi le spectacle, que je ne vois que du parterre, sera bientôt fini.

J'ai été surprise agréablement par le retour de l'évêque d'Arras; vous ne me l'aviez pas annoncé. Il m'a voulu persuader que notre abbé me croyait refroidie pour lui. D'où vient ne pas vouloir vous rendre caution du contraire? Devez-vous hésiter à répondre de mes sentiments, moi qui n'en ai et n'en aurai jamais que de conformes aux vôtres?

M. et madame de Beauvau partent dimanche; ils ne reviendront que le 25 d'août. Ce sera à peu près l'époque du retour de madame de Grammont. Voilà deux mois qui me paraîtront bien longs. C'est peut-

être une Providence d'éprouver sur la fin de sa vie tant de privations. Que n'ai-je votre raison, votre courage! J'aurais bien d'autres souhaits à faire si j'avais la prétention de vous ressembler. Vous me faites sentir la dignité de la vraie vertu et la supériorité qu'elle prend sur tout ce qui l'environne; elle a l'air de procurer le bonheur; le procure-t-elle en effet? En maîtrisant les sentiments, ne les émousse-t-elle pas?... Que devient la sensibilité, cette source de peines et de plaisirs? Voilà ce que je serais curieuse de savoir. Je m'avise un peu tard de vouloir en être instruite.

La maréchale, qui est à Sainte-Assise, en reviendra dimanche. J'ai beaucoup vu mesdames de Boufflers; elles sont charmées de vous et parfaitement contentes de leur séjour à Chanteloup. Elles m'ont fort recommandé de vous le dire. Elles s'établiront lundi à Auteuil. Je compte les aller voir souvent.

Nous avons ici un M. Gibbon[1] dont l'abbé a pu vous parler. C'est un homme de beaucoup d'esprit. Nous le garderons jusqu'au mois de septembre. Il m'est d'une grande ressource.

[1] M. de Genlis raconte ainsi la première entrevue de M. Gibbon et de madame du Deffand :

« M. de Lauzun l'a mené chez madame du Deffand; cette dame, qui est aveugle, a l'habitude de tâter les visages des personnages célèbres qu'on lui présente, afin, dit-elle, de se former une idée de leurs traits. Elle n'a pas manqué de montrer à M. Gibbon cette espèce de curiosité flatteuse, et M. Gibbon s'est empressé de la satisfaire en lui tendant aussitôt son visage avec toute la bonhomie

Indépendamment de mes soupers du mercredi et vendredi, qui sont souvent trop nombreux, j'en fais quelquefois, les autres jours, entre cinq ou six personnes et où l'abbé est bien regretté. Peut-être cet hiver vous consentirez à en être. Mon Dieu! que ce temps est loin! Je n'aurais peut-être pas un an à vivre si j'étais maîtresse de retrancher tous les moments qui me séparent de vous.

Je me propose d'écrire à madame la duchesse de Grammont, mais ce ne sera pas à six heures du matin. Il n'y a qu'à vous à qui j'ose écrire quand je suis encore tout engourdie, soit par le sommeil ou par les insomnies. J'ai toute honte bue avec vous. Voilà ce que fait la confiance.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 10 juillet 1776.

Je suis moins empressé et j'ai peut-être moins de plaisir à vous écrire qu'autrefois. C'est que je vous

possible. Voilà madame du Deffand promenant ses mains sur ce large visage, cherchant vainement quelques traits, et ne rencontrant que ces deux joues si surprenantes... Durant cet examen on voyait se peindre successivement sur la physionomie de madame du Deffand l'étonnement, l'incertitude, et enfin tout à coup la plus violente indignation. Alors retirant brusquement ses mains : « Voilà, s'écria-t-elle, une infâme plaisanterie ! » (*Souvenirs de Félicie.*)

crains davantage et que peut-être je vous aime moins. Je vous crains parce que vous n'avez cessé de me reprocher, cet hiver, que je ne vous disais que des choses plates et communes. Et comme, depuis quelques jours, je cherche en vain quelque sublimité à vous envoyer, je deviens timide et embarrassé. Si je vous aime moins, ce n'est pas ma faute non plus. J'ai voulu, avant de partir, vous en dire la raison; vous n'avez pas voulu l'entendre. Je vous la redirai à mon retour, pour peu que vous soyez intéressée à la savoir. Ce retour dépend d'une affaire qui ne finit point; j'en attends tous les jours des nouvelles avec impatience. Elle m'arrêterait quelques semaines à Paris, et, malgré mon refroidissement, je ne pourrai guère me dispenser de vous voir souvent.

Nous avons lu le discours de M. de La Harpe. C'est là ce qui s'appelle un ouvrage achevé. Il s'est battu les flancs pour faire du génie. Pendant qu'on le lisait, je voyais la grenouille qui s'enflait et qui finissait par crever. Ah! mon Dieu! qu'il est difficile, pour certaines gens, d'être ce qu'ils sont! Tous ces beaux esprits ne cessent de parler de génie, de création, d'enthousiasme, d'énergie de pensées; mais la chaleur n'est que dans les mots; ce sont de ces pâtés de glace qu'on passe au four, excepté que ces pâtés sont fort bons. La Harpe m'a d'autant plus surpris qu'il a de l'esprit, du talent et de la critique. Mais on lui a reproché d'être froid, et il a cru qu'en frottant sa plume, elle serait brûlante.

La grand'maman a toujours quelques petites tracas-

series d'estomac. Le grand-papa se porte à merveille et rit de toutes ses forces. Je n'ose pas vous faire la peinture de la vie bienheureuse qu'on mène ici, pour ne pas vous donner des regrets, pour ne pas augmenter les nôtres; car nous pensons souvent à vous, nous en parlons souvent, non avec *l'énergie créatrice*, comme dit La Harpe, mais avec le sentiment le plus tendre et le plus sincère.

M. l'archevêque de Tours a passé ici neuf à dix jours; il est parti hier. C'est le meilleur de tous les hommes. Il est très-estimé et très-aimé dans son diocèse; il finira par en être adoré. Madame la comtesse de Choiseul se porte assez bien; mais elle est obligée de se ménager et ne sort point. Cette contrainte ne l'impatiente point : le ciel est dans son cœur. Pour nous, qui n'y avons que le purgatoire ou les limbes, nous courons toute la journée, et puis nous soupons avec l'appétit des hommes, et puis nous nous couchons, et puis je me lève pour vous écrire tout ce qui me passe par l'esprit, et puis j'oublie à la fin de ma lettre ce que je vous ai dit au commencement, et je finis par vous assurer que je ne vous crains point du tout et que je vous aime plus que jamais.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 9 août 1776.

Quelle abondance, quelle profusion, quels excellents fruits je reçus hier par *une Turgotine!* Ah! je conviens que M. Turgot était un grand ministre. Tout est arrivé dans le meilleur état, ce qui est une preuve que cette messagerie est plus diligente que n'étaient celles qui l'ont précédée. L'embarras a été de trouver des consommateurs. J'ai eu peine à trouver assez d'amis pour distribuer vos bienfaits, tant ils sont abondants; enfin j'en suis venue à bout. Pour les petites cerises, elles peuvent se conserver. Elles rempliront bien des fois les corbeilles de ma cheminée. Enfin, que vous dirai-je, chère grand'maman? Votre présent m'a fait beaucoup de plaisir, et je vous en fais mille tendres remercîments. Je ne vous demande point de me donner l'abbé; mais soyez assez généreuse pour me le prêter quelques semaines. J'en aurai bien soin et je vous le rendrai peut-être en meilleure santé. Il m'a fait une description de ses maux, de laquelle on peut dire :

Qu'on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

D'où est cette citation? N'est-ce pas des *Folies amoureuses?*

Je fis hier un drôle de souper; il ressemblait à la vallée de Josaphat : toutes les nations de l'univers y

étaient rassemblées. Il en résultait un baragouinage qui me fit regretter la partie carrée de mademoiselle Sanadon, de mon petit garçon Ponpon et de mon petit chien Tonton. Toute réflexion faite, ces sortes de parties sont bonnes quelquefois; elles servent à faire trouver du plaisir à rester chez soi. Mais il en résulte aussi qu'elles augmentent bien les regrets des délicieux petits comités. Nous ne sommes encore qu'à mi-terme de leur fin et de leur renouvellement. Garderez-vous longtemps la petite sainte? Je ne saurais former de désirs qui vous soient contraires; mais je ne puis m'empêcher de sentir que je serai bien aise de la revoir.

L'affliction de la divine comtesse[1] est toujours extrême. Je lui ai rendu deux visites à Auteuil, où elle est établie avec sa belle-fille et mesdames de Luxembourg, de Lauzun, de Virville et de Barbantane. J'irai y souper lundi. M. de Beauvau, qui est à Plombières et qui s'en retournera le 13 à sa division, avec sa princesse, me mande que madame de Grammont en doit partir le 10. Il ne me mande rien de plus sur ce qu'elle compte faire. J'ai l'idée et l'espérance qu'elle soupera chez moi le jeudi 15. On prétend qu'elle ne restera que huit jours à Paris et qu'elle ira vous trouver. Mais son appartement est-il prêt? J'ai ouï dire que non.

Vous êtes fort contente de votre archevêque. Je savais bien que vous le seriez. Je ne le suis pas trop

[1] De Boufflers. Le prince de Conti venait de mourir.

de M. son frère. Il ne me trouve pas assez *conséquencieuse*. Je ne lui parais qu'une caillette. Il a peut-être raison.

Adieu, c'est trop bavarder. Il faut pourtant que j'embrasse le grand-papa des deux côtés. Avez-vous encore madame de Blot? J'ai vu madame de Villeroi, qui dit des merveilles de Chanteloup. Madame de La Vallière ne se porte pas très-bien. J'en suis inquiète.

Il paraît un roman nouveau qui me plaît. Je vous l'enverrais si je ne craignais que vous ne me trouvassiez de mauvais goût. Car vous et le grand-papa vous êtes extrêmement difficiles.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 7 septembre 1776.

Vous voilà en pleine possession de l'abbé, chère grand'maman; il a été retrouver la meilleure partie de lui-même qu'il avait laissée auprès de vous. Son âme, ses pensées et toutes ses dimensions et facultés, nous n'en avions que l'enveloppe. Jamais il n'a fait de voyage ici où j'aie moins joui de lui. Il vous dira que ce n'a pas été sa faute, qu'il m'a souvent cherchée sans me trouver. Je conviens que cela est arrivé quelquefois, que d'ailleurs il avait beaucoup d'af-

faires; mais toutes ces raisons ne m'empêcheront pas de lui appliquer ce que dans *Isis* Hiérax dit d'Isis :

> L'inconstante n'a plus l'empressement extrême
> De cet amour naissant qui répondait au mien,
> Son changement paraît en dépit d'elle-même ;
> Sa bouche dit encor quelquefois qu'elle m'aime,
> Mais son cœur ni ses yeux ne m'en disent plus rien.

Que ceci soit dit sans reproches; je sais combien ils sont inutiles. Je ne le vis point hier; il vint me chercher un quart d'heure après que je fus sortie. Il était près de huit heures. Il dut être bien étonné quand Wiart lui donna à lire une lettre de M. de Beauvau et ma réponse. J'avais gardé cette réponse pour y ajouter les nouvelles que j'apprendrais par lui de madame Geoffrin, et Wiart comprit que je voulais lui montrer ces lettres, ce qui n'était point du tout mon intention. Je fus souper à Auteuil. Ce qui fut très-étonnant, c'est que dans le plus beau chemin du monde le cocher nous versa : il frisa des fossés qui sont le long du chemin, la roue entra dedans. Nous ne versâmes point à plat, parce que le carrosse fut soutenu par l'autre bord du fossé. Personne ne fut blessé et je n'eus point la moindre peur. J'en eus davantage en revenant, parce que j'avais perdu toute confiance dans le cocher. Nous revînmes à bon port, et cet accident, comme vous voyez, ne fut pas considérable. Paris se dépeuple tous les jours. Il faut que je fasse des voyages si je veux voir mes connaissances. Il est vrai qu'il ne faut pas faire bien du chemin, la campagne la plus éloignée est Saint-Ouen.

L'abbé vous aura dit les nouvelles qu'il pouvait savoir. Pour moi, je n'en sais point, sinon qu'il paraît un factum de madame de Mirabeau, qui vient de se séparer de son mari. On m'en lut hier les premières lignes. Elle se plaint de sa mauvaise santé qu'elle dit devoir à son mari et *qui ne sont pas des faits*, dit-elle, *du produit net*. Elle rapporte des lettres[1] de lui où il se donne des louanges telles que Socrate en recevait de ses sectateurs. Si vous êtes curieuse de cet ouvrage, je le ferai chercher pour vous l'envoyer.

Actuellement vous avez l'abbé, madame de Grammont, M. de Castellane. Garderez-vous encore la petite sainte? J'attends son retour avec impatience. Mille raisons me la font désirer : mon attachement pour elle, le besoin que j'ai d'être avec des personnes qui vous aiment et avec qui je puisse parler de vous. Mon cœur ne vieillit point. Ce n'est pas pour me vanter que je vous fais cette confidence, c'est l'aveu d'un grand ridicule, et comme j'ai commencé cette lettre par une citation, je la finirai de même :

Il faut aimer quand on sait plaire,
Iris, on ne plaît pas toujours!...

Et voilà ce que je me dis bien inutilement. Je ne puis m'empêcher d'aimer et de désirer de l'être. Cependant

[1] Dans ces fragments de lettres de l'ami des hommes on trouve, entre autres, cette déclaration naïve :

« Une longue habitude des hommes m'a rendu propre à ne pas » craindre de trop abonder dans mon sens; et Dieu ne me deman- » dera compte que de ce que j'aurai fait contre mes lumieres. »

comme vous êtes ce que j'aime le mieux au monde, et que je crois que vous m'aimez un peu, je ne rougis point d'avoir encore le cœur tendre. Je vous demande de vos nouvelles; j'en avais par l'abbé, je n'en puis plus avoir que par vous. Joignez-y, je vous supplie celles du grand-papa, de madame de Grammont, à qui vous voudrez bien dire combien je leur suis attachée. Ne m'oubliez pas auprès de M. de Castellane. Ne l'amènerez-vous pas avec vous? Il reste encore trois mois bien difficiles à passer.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 7 septembre 1776.

Le départ de l'ambassadeur de Naples est pour demain matin. Vous le garderez trois jours francs: il vous arrivera le mercredi et il nous reviendra le dimanche. Il vous apprendra tout ce que je ne saurais pas vous dire : ce que signifient les trente-cinq bataillons qu'on envoie en Bretagne, la place dans le conseil des dépêches donnée au prince de l'Europe que le grand-papa aime le mieux. Je trouve que tout ceci ressemble à une énigme où il n'y a point de mot. Vous avez dû recevoir par M. d'Arras le factum de madame de Mirabeau. Je n'en ai lu que le *produit net* et les fragments des lettres; je l'ai jugé aussi lourd que long et je me suis bien gardée de le lire.

On nous annonce les mémoires de la vie de Voltaire, faits par lui-même, avec des commentaires. On m'a dit qu'il y parlait plusieurs fois du grand-papa. J'ai pris des mesures pour en avoir plusieurs exemplaires dès qu'ils paraîtraient; vous serez la première dans ma distribution. Je n'entends plus parler de lui; on veut me persuader que je suis mal avec lui, parce que, parlant de plusieurs femmes dans cet ouvrage, je n'y suis pas nommée. J'en suis fort aise pour plus d'une raison[1].

J'ai relu ces jours-ci quelques-unes de vos anciennes lettres et j'ai été frappée de l'étendue et des lumières de votre esprit. Je confierai un jour au grand abbé le dépôt de ces lettres; il en fera bien plus de cas, j'en suis sûre, que de toutes ses médailles. Comment se porte-t-il ce grand, cet inconstant, cet indifférent abbé? Ne vous entretiendra-t-il point dans votre répugnance pour la ville? Vous lui rendez la campagne bien préférable; je penserais de même si j'étais à sa place. Je ne puis vous dire combien vous me faites sentir et combien vous augmentez le

[1] On lit dans la correspondance de Grimm : « Madame du Deffand, qui n'a pu pardonner à l'auteur de ne l'avoir pas nommée une seule fois dans tout l'ouvrage, dit que M. de Voltaire n'a jamais rien écrit de plus mauvais; que c'est tout platement l'inventaire de ses vieilles nippes. Quelque rarement que ce malheur puisse arriver à madame du Deffand, il y a lieu de croire qu'elle restera seule de son avis. »

Quand on connaît madame du Deffand comme on est à même de la connaître par ses lettres, on ne partage point l'opinion de Grimm sur le ressentiment que le silence de Voltaire a pu lui faire éprouver

dégoût et la tristesse de mon état de sempiternelle.

Donnez-moi de vos nouvelles, de celles du grand-papa, de madame de Grammont; entretenez-les dans leurs bonnes dispositions pour moi, et rendez-vous caution de mes sentiments pour eux.

La petite sainte, à son arrivée, recevra un billet dans lequel je lui demande à souper pour demain. Vous ne douterez pas du sujet de notre conversation.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 21 septembre 1776.

Je vous assure, ma chère petite-fille, que vous êtes fort en faveur dans votre famille; vous en êtes l'enfant chéri : premièrement, parce que nous avons eu deux lettres de vous en huit jours; ensuite, parce que vous nous avez envoyé le mémoire de madame de Mirabeau, qui est, comme vous dites, fort pesant et fort dégoûtant; mais dont nous étions fort curieux à cause des faits et des lettres de son mari qui y sont cités et qui sont, en effet, fort étranges pour le style, l'orgueil et même l'orthographe. Le ridicule de ces lettres dégrade un peu la dignité de l'ami des hommes, et les faits contenus dans le mémoire dégoûtent un peu d'un tel ami.

Le grand-papa n'avait point entendu parler des

mémoires de la vie de Voltaire; il vous remercie d'avoir pensé à lui en procurer un exemplaire dès qu'ils paraîtront. Et sa curiosité sur cet ouvrage n'est point fondée sur l'intérêt de ce que l'auteur peut dire de lui. Le grand-papa aimerait mieux être à la place de ceux dont il ne parle pas : vous êtes du nombre. On ne choisit pas ordinairement la dernière place et vous voyez que le grand-papa ambitionnerait toujours la vôtre.

J'ai peur que vous n'ayez pas encore la petite sainte; elle m'a écrit d'Orléans qu'elle y était arrêtée par un accident. Je n'ai point eu de ses nouvelles depuis, et j'en suis inquiète.

L'ambassadeur a été fort parlant ici; il a conté beaucoup d'histoires, de jolies histoires et les a bien contées. J'aime les histoires, elles me dispensent de penser et de parler. Il m'a été commode par là et il m'a divertie. L'abbé assure qu'il a été aussi assez content de son voyage; tant mieux. Le grand-papa et moi lui avons cependant peu fait les honneurs de Chanteloup, moi au dehors parce qu'il fait froid et que je ne suis pas sortie, le grand-papa au dedans parce qu'il n'a pas pu se mettre à table à cause d'une grosse fluxion qui lui a fait une grosse joue semblable aux deux de la princesse boursouflée et qui l'a obligé à se tenir au coin du feu, la tête emmaillottée d'un béguin sous lequel je trouvais qu'il vous ressemblait. Au béguin et à la grosse joue près, il n'y a eu aucun changement dans sa personne, il n'en était ni moins gai ni moins bien portant. Je parle au passé parce

que la fluxion est fort diminuée aujourd'hui, qu'il sera purgé demain, et que je compte qu'il ne sera plus question de tout cela après-demain.

Madame de Grammont a été débarrassée à la fois de sa colique et de son Langeac. Elle vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à ces deux accidents; elle est fort occupée de vous, me demande à tout moment de vos nouvelles et m'a peut-être répété dix fois aujourd'hui de vous parler d'elle. L'affaire de ses domaines s'est terminée très-simplement; on les a ôtés tout simplement à M. de Langeac et on a rendu tout simplement à madame de Grammont sa survivance. Ainsi l'injustice est réparée; mais le scandale n'est point effacé; car il restera toujours vrai que le don avait été fait au bâtard de M. de Saint-Florentin. Mais, en fait de scandale, je m'embarrasse fort peu de ceux que je ne donne pas. Ainsi ces messieurs se tireront de celui-là ou ne s'en tireront pas, tout comme ils voudront. A propos, où aviez-vous pris que M. de La Vrillière était mort ou mourant? Je le crois plus brillant et plus estimable que jamais.

Je laisse à l'abbé le soin de vider ses querelles avec vous. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que sa santé me paraît réellement beaucoup meilleure. Il m'a dit qu'il vous écrirait; il assure qu'il a avec vous, depuis son retour, des procédés capables d'effacer tous les torts qu'il n'a point eus et tous ceux qu'il pourrait avoir. Je ne vous fais point les compliments de l'archevêque parce qu'il est à Tours aujourd'hui, mais bien ceux de son frère, qui est ici, et que je suis

charmée qu'il y soit ; et j'embrasse ma chère petite-fille parce qu'il n'y a plus sur mon papier que la place d'un baiser.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi 23 octobre à 6 heures du matin.

Vous apprendrez de toute part le nouveau contrôleur et son associé. Le public paraît content du choix. Les effets royaux ont monté sur-le-champ très-considérablement ; les rescriptions qui, lundi matin, perdaient dix-sept par cent, ne perdaient hier que dix ; tous les autres effets dans la même proportion. Je suis très-contente de cette marque de confiance, et je ne doute nullement que M. Necker ne réponde à la bonne opinion que le public paraît avoir de lui. Il ne sera pas content qu'il ne sache que vous, le grand-papa et madame de Grammont approuviez ce qui vient d'être fait. Je voudrais être chargée de le lui dire.

Il faut que ce billet parte pour que vous puissiez le recevoir demain ; l'heure de la poste me presse. Je vous embrasse, chère grand'maman, de tout mon cœur.

Je dis tous les soirs : voilà un jour de passé, et c'est ainsi que le désir de vous revoir me cache le terme dont je m'approche.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 16 novembre 1776.

Madame de Grammont manque tout net à ses engagements; elle me promet des jeudis. Comme il n'y en aura qu'un entre son arrivée et votre retour, ce sera apparemment la semaine des trois jeudis qu'elle me destine. Mais pourquoi faut-il se fixer aux jeudis? Il n'y a point de jours dans la semaine qui ne puissent le devenir, c'est-à-dire où elle ne me trouve empressée à la recevoir et à passer des soirées avec elle. Je vois avec grand plaisir la fin de mes ennuis; j'en respire plus librement. Je suis contente de l'abbé. Enfin tout va bien et je suis dans la meilleure disposition du monde pour goûter beaucoup de plaisirs. Il n'y a que les alarmes que nous donnent ces bruits de guerre qui troublent mon bonheur. J'en serai fâchée par rapport à M. Necker; mais il se retirera s'il n'est pas en son pouvoir de faire de bonne besogne. Il se trouvera comme il était auparavant, et il ne sera pas tombé de bien haut. Je ne tire aucune conjecture de ce que dit l'ambassadeur d'Angleterre, ni des arrangements qu'il fait dans sa maison, ni de ce que son beau-frère vient être secrétaire d'ambassade. Tout cela peut n'être que des semblants. Mais ce qui pourrait faire douter que ces bruits soient mal fondés, c'est la situation des deux nations, dont les finances sont également en mauvais état. Enfin, quoi qu'il en soit, je n'en aurai pas moins

de joie de votre retour. Réellement, j'en suis ravie.

Vous savez l'histoire des courses; elles commencent à être ennuyeuses. Tout le monde arrive de toute part. La petite sainte est cependant encore à Petit-Bourg, mais elle ne tardera pas à revenir. Vous devriez bien amener M. de Castellane; il tiendrait bien sa place dans les petits comités des vendredis et samedis. Savez-vous que, si en effet vous êtes ici le 3, je vous reverrai dans dix-huit jours? Dieu le veuille! Dieu le veuille!

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 13 mai 1777.

Vos lettres seraient capables de tourner la tête à qui serait assez insensé pour se laisser aller à l'émulation. Je n'ai jamais rien lu d'aussi bien écrit que toutes vos lettres et surtout la dernière. J'aurais un grand désir que l'empereur[1] pût la lire. Il y trouverait les louanges dont il est digne et qui le flatteraient beaucoup, quelque exempt de vanité qu'il puisse être.

Je l'ai vu hier, cet empereur, et je le dois au hasard. Je le trouvai chez M. Necker; il avait été le chercher trois fois sans le rencontrer. Enfin, hier, il y fut au sortir de la comédie; il causa avec lui pendant deux

[1] Joseph II, alors à Paris.

heures. Il se fit présenter ensuite à madame Necker, où il rencontra plusieurs personnes entre lesquelles était notre bon ami M. Schouwaloff, qui, sachant que je devais venir souper, avait grand'peur que je n'arrivasse qu'après le départ. J'arrivai à neuf heures et demie. M. Necker vint me prendre dans l'antichambre. Quand j'entrai, l'empereur s'approcha de moi et dit à M. Necker de me le présenter. On me plaça dans mon fauteuil accoutumé. L'empereur voulant me dire quelque chose et ne sachant quoi, me dit : « Vous faites des nœuds. — Je ne puis faire autre chose. — Cela n'empêche pas de penser. — Non, et surtout aujourd'hui que vous donnez tant à penser. » Il parle beaucoup et fort bien. Il dit qu'il était ici voyageur et courtisan, que le temps de son séjour était bien court pour tout ce qu'il voulait voir et connaître. Il avait été avant-hier chez madame d'Enville, où il avait vu M. Turgot. Il y était resté deux heures. C'est, certainement, un souverain fort singulier par son extrême simplicité. Il s'exprime fort bien, il a le mot propre. Je ne doute nullement que vous ne le voyiez; il passera et repassera tout près de Chanteloup. Je serai bien curieuse d'apprendre le jugement que vous en aurez porté. C'est à vous qu'il est permis de juger et de peindre, et c'est à moi qu'il convient de se taire. Je deviens tous les jours plus inepte et plus sotte; j'en sais bien la raison, c'est que je ne vous vois pas.

L'âme est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Je vis hier la petite sainte ; je la trouvai très-contente, et, ce matin, elle l'était encore plus, parce que sa nuit et celle de sa belle-fille avaient été très-bonnes. Je trouvai chez elle le grand abbé. Vous me l'enlevez, cela est très-juste ; mais j'aurais voulu que vous me l'eussiez laissé trois jours de plus et qu'il eût soupé vendredi chez moi avec le grand-papa, qu'on me fait espérer.

Vous savez que madame de Grammont est actuellement à Saint-Cloud. La maréchale ira mercredi et y restera jusqu'à lundi après souper.

Vous êtes heureuse, vous ne connaissez point l'ennui ; vous vous êtes à vous-même la meilleure compagnie; votre esprit est pour vous un trésor inépuisable. Vous y trouverez toutes les richesses et les ressources imaginables. Le mien est, tout au contraire, un désert aride, couvert de sable, exposé à tous les vents. Mais n'en parlons pas. Si vous m'aimez, malgré le ciel, la terre et toute la nature, je serai heureuse.

P. S. Je viens de voir l'abbé qui m'apprend que son départ est retardé jusqu'au lendemain des fêtes. Je comptais qu'il vous porterait cette lettre. Je la fais mettre à la poste.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 5 juin 1777.

Je n'espérais de vos nouvelles, chère grand'maman, qu'après que vous auriez été débarrassée de l'illustre cohue, mais vos bontés passent toujours mon attente. Je reçus hier une lettre du comte de Broglie; il avait déjà eu à dîner M. le comte d'Artois, il l'attendait hier pour souper et coucher. Je juge qu'aujourd'hui il sera aux Ormes, qu'il y séjournera demain et que vous l'aurez samedi de bonne heure. Peut-être recevrez-vous cette lettre par M. d'Arras; je vais l'abréger pour qu'on ne le trouve pas parti; s'il l'est, elle partira par la poste et vous ne la recevrez que demain au soir.

J'ai impatience que vous ayez vu l'empereur; je crois que vous en aurez très-bonne opinion; vous le trouverez un homme raisonnable, d'un caractère décidé et en qui le titre d'empereur n'efface ni n'affaiblit les qualités ni les vertus d'un homme parfaitement honnête et sociable. Sa dignité est pour ainsi dire le vêtement très-distinct de sa personne. Enfin, il a été six semaines ici, allant partout, observant tout, parlant beaucoup, sans donner prise à la plus légère critique.

Je crains que M. d'Arras ne parte. Je vous quitte: je n'attends de vos nouvelles que le 12 ou le 13.

A M. WALPOLE (INÉDITE)

15 juin 1777.

Je me trouve bien ridicule, bien sotte et bien peu digne d'intéresser personne ; enfin, on ne peut avoir plus de dégoût de quoi que ce soit que je n'en ai de moi-même. J'admire votre complaisance d'entretenir une correspondance avec quelqu'un dont on est séparé pour la vie. Mais parlons d'autres choses.

Ce que vous me dites du petit Crawfort me fait plaisir. Je crois que je serai fort aise de le revoir. Ce *je crois* vous surprendra, je devrais en être sûre ; mais je ne le suis de rien, pas plus de mes sentiments que de ceux des autres.

Je persiste à trouver beaucoup d'esprit à M. Gibbon ; mais serez-vous surpris si je vous dis qu'il frise un peu le ridicule par un trop grand désir de plaire et par vouloir mettre un tour fin et léger à tout ce qu'il dit. Je ne sais pas si je fais bien de vous dire cela, mais, malgré ce petit défaut, il me plaît beaucoup ; il m'est d'une grande ressource, et je suis fort aise du projet qu'il a de rester encore ici deux ou trois mois. Madame de Luxembourg, qui est encore à Chanteloup, m'écrit aujourd'hui qu'elle sera à Paris mercredi de très-bonne heure et qu'elle soupera chez moi : c'est d'elle dont je reçois le plus de marques d'amitié.

Je suis actuellement dans la lecture des romans, je

fils *Tarsis et Zélie*[1]. Il y a cinquante ans que j'avais ce livre sans avoir pu me résoudre à le lire ; j'en suis assez contente. Je ne puis me livrer à l'histoire, si ce n'est celle de quelques particuliers, des mémoires écrits par ceux de qui ils sont, des lettres, des pièces de théâtre, mais jamais de morale ni de métaphysique ; ma vie n'est qu'une perte de temps continuelle, elle est celle d'un pauvre génie qui ne sait s'occuper de rien. Je vous trouve beaucoup d'esprit, vous m'avez répondu à merveille sur ma question des trois passions. Vous avez raison, la pire est toujours celle qui domine, il faudrait dire celle qui nous domine ; c'est toujours pour nous celle qui devient la pire; mais vous vous exprimez mieux que moi, parce que vos idées sont plus justes et plus approfondies. Vous avez beaucoup de bonté, elle fait le tourment et l'occupation de votre vie. Je ne doute nullement que vous ne voulussiez faire le bonheur de la mienne ; mais cela est impossible : il n'y faut pas songer. Toutes vos leçons sont bonnes, ne me les refusez jamais.

Milady Aylesbury a écrit pour moi des choses charmantes au duc ; elles m'ont fait un plaisir extrême. Elle dit qu'elle est dans l'intention de me revenir voir. Ces paroles n'eussent-elles que le son, elles seraient toujours très-agréables.

On débite ici mille fausses nouvelles; on disait, hier, que vous nous aviez pris une frégate près de la Caroline. Mon premier mouvement a été d'en être fâchée,

[1] Par le Vayer de Boutigny.

et puis je me suis dit : Qu'est-ce que cela me fait?

Madame de Beauvau vous fait mille remerciements des attentions que vous avez eues pour M. et madame de Jarnac [1] par rapport à elle; elle m'a fort recommandé de vous en marquer sa reconnaissance.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

18 juin 1777.

Madame la maréchale vous aura dit sans doute que M. le comte de Falkenstein devait arriver ici [2]. Vous vous attendez à des détails. Je n'en négligerai aucun; mais vous devez me savoir gré du sacrifice. Ma tête est tiraillée de tous les côtés, chaque mot me coûte un effort. Figurez-vous Bajazet écrivant à la princesse, ayant un nœud coulant autour du cou, que deux muets resserrent de toutes leurs forces à chaque mot qu'il écrit. Voilà ma position. Elle n'est plus si triste depuis que je me suis comparé à Bajazet.

Il faut prendre les choses de plus haut. M. le comte de Falkenstein arriva avant-hier à Saumur, excédé du

1 Son frère et sa belle-sœur. Le comte de Jarnac, veuf de mademoiselle de Pons, venait de se remarier avec mademoiselle Smith. Il avait eu de son mariage une fille mariée, en 1778, au comte de Castellane, père du maréchal Boni de Castellane, et il eut du deuxième le vicomte de Chabot.

2 Nom sous lequel voyageait l'empereur Joseph II.

monde qu'il avait trouvé sur la route, soit en Normandie, soit en Bretagne. Une foule incroyable était assemblée à chaque poste. Pour éviter cette importunité, il avait souvent pris des routes de traverse; mais, depuis Nantes jusqu'à Saumur, l'affluence avait tellement augmenté, qu'il ne lui était plus possible de garder l'incognito. Il arrive donc à Saumur, il y vit les carabiniers, les fit manœuvrer et parut très-content. Je vous épargne le récit de toutes les évolutions dont il fut témoin. Pour venir à ce qui vous intéresse le plus, le soir il alla coucher à Tours, dans une auberge du faubourg, où il ne loge que des charretiers. Il arriva à dix heures; hier matin, à cinq heures, il était sur le pont qu'on vient de construire et qui n'est pas encore achevé; mais il le sera bientôt, et quand il ne le serait pas, cela ne vous ferait rien ni à moi non plus.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est très-beau et très-solide, quoiqu'une des piles ait été sur le point de s'écrouler il y a deux ans. Rien n'étonne plus les étrangers que ces ponts qui décorent la capitale et les provinces. Va-t-on se promener du côté de Neuilly, on trouve un pont superbe. Du côté d'Orléans, autre pont; du côté de Tours, en voilà un autre; du côté de Moulins vous avez encore la commodité d'un pont. Jamais les Romains n'ont été si magnifiques. Les ponts qui sont à Rome ne valent pas les nôtres. Je n'ai pas vu celui que Trajan avait fait construire sur le Danube, d'abord parce que je n'y ai pas été, en second lieu parce qu'il ne subsiste plus; mais je parie

tout ce que vous voudrez qu'il n'égalait pas ceux qui se font en France. Quoi qu'il en soit, je viens à ce qui pique le plus votre curiosité. Je serais pourtant tenté de renvoyer le récit à une autre fois ; car il me fatigue cruellement ; je rougis, je pâlis à sa vue. Essayons néanmoins. J'ai laissé M. le comte de Falkenstein sur le pont de Tours. Après l'avoir examiné avec l'ingénieur en chef de la province, il se mit dans sa chaise de poste et partit pour Poitiers; il avait perdu quelques jours dans son voyage de Normandie et de Bretagne ; il renonça au projet de remonter la Loire jusqu'à Orléans, et puis voilà tout.

Votre grand'maman tousse encore un peu et a commencé à prendre du lait d'ânesse. Grande chasse aujourd'hui et grand dîner aux étangs jumeaux, à deux lieues d'ici. Samedi partiront M. et madame la baronne de Talleyrand, mesdames de Boufflers, madame d'Ossun. Vous voyez qu'après leur départ, il ne restera pas grand monde, dix-huit à dix-neuf personnes seulement. Les deux évêques, Castor et Pollux, sont ici ; deux autres frères, MM. de Coigny, sont arrivés avant-hier. On attend aujourd'hui M. l'évêque de Blois ; viendra ensuite M. l'évêque d'Orléans, sans compter ceux sur lesquels on ne compte pas. Quand ils seront tous réunis, ils s'assembleront en concile et ils décideront que mes sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être ; que personne n'est aussi aimable que vous, et que personne ne vous aime autant que moi.

Cette dernière proposition souffrira peut-être quel-

que difficulté ; car je vois des gens qui ont les mêmes prétentions. Nous aurons un petit schisme dont vous serez l'objet.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 20 juin 1777.

Voilà plusieurs jours qu'on parle beaucoup ici de nouveaux arrangements dans les finances. Je soupe ce soir chez les Necker. Si j'apprends quelque chose je l'ajouterai à cette lettre. Tout le monde dit que ce sera dimanche que M. Taboureau donnera sa démission. Ce sera ce même jour-là que l'on demandera l'agrément du roi pour le mariage du chevalier de Choiseul [1].

La petite sainte se porte mieux. Je prévois qu'elle et le nouveau ménage pourront bien vous aller trouver. J'en serais fort aise pour vous et pour la petite sainte, et comme mon amour pour vous est aussi généreux que tendre, je ne me permettrai pas d'en être fâchée.

Vous avez encore bien du monde ; il vous est moins

[1] M. de Choiseul d'Aillecourt, mort en Crimée en 1797. Il a laissé plusieurs enfants dont un seul est vivant, le comte Maxime de Choiseul, ancien préfet, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

nécessaire qu'à personne; vous ne craignez point la solitude. Oh! je ne suis pas de même. L'abbé m'abandonnera-t-il? me laissera-t-il sur la bonne bouche de sa dernière lettre? Les vôtres, les siennes et celles de madame de Grammont (s'il m'était permis d'en espérer) me sont de toute nécessité. Il n'y a pas de plus sûres recettes pour combattre mon ennui; les miennes vous feront l'effet contraire.

Voyez-vous souvent M. du Bucq? S'il n'était pas à Chanteloup, je désirerais qu'il fût ici.

Adieu, permettez-moi de vous embrasser mille fois, ainsi que le grand-papa. Madame de Grammont me permettrait-elle d'en user de même avec elle ?

Ce vendredi matin.

Rien n'est si vrai que la démission pour dimanche. On se tait sur la suite. Si j'apprends quelque chose dont on puisse s'assurer et qui ne court pas les rues, je vous le manderai.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 21 juillet 1777.

Quand vous recevrez cette lettre vous serez de retour de vos courses[1], et j'attends que vous voudrez

[1] Voir la lettre de l'abbé Barthélemy, du 30 juillet ci-après.

bien me mander comment vous aurez trouvé le magnifique château de ce grand ministre dont les successeurs sont d'étranges personnages, et dont « *celui par qui le sort règle nos destinées* » n'a pas, je crois, fait un mauvais choix cette fois-ci. J'ai été un peu fâchée, je vous l'avoue, de vos petites réprimandes. Je les ai trouvées injustes. J'ai montré votre lettre, parce que je la trouvais parfaite ; je n'aurais pas pu si bien dire. De quelle intrigue cela pourrait-il vous faire soupçonner ? Une lettre que je donne à lire et qu'on me rend sur-le-champ, et qui contient la plus petite des prétentions ! Ah ! chère grand'maman, vous avez poussé un peu loin la réserve et la discrétion. M. Necker n'en a point conclu que vous eussiez l'intention de l'honorer d'une liaison particulière.

En me la rendant, il m'a dit qu'il serait trop heureux s'il pouvait faire quelque chose qui vous fût agréable. Depuis ce jour, qui était le 10 de ce mois, je ne l'ai point vu. Je comptais passer la soirée chez lui jeudi dernier et tirer de lui une parole positive ; mais ma petite indisposition m'a empêchée de sortir. Si vous voulez nous en resterons là. Je vous le propose d'autant mieux qu'il ne sera, je crois, pas besoin de lui rappeler le souvenir d'exécuter ce qui peut vous plaire. Mais rendez un peu plus de justice à votre petite-fille ; elle a bien des défauts, mais vous devez savoir qu'elle n'est pas intrigante. Il n'y a que l'intérêt, l'ambition ou la vaine gloire qui le rendent, et elle ne connaît aucun de ces trois motifs.

Tout le monde vous aura parlé du mariage Monaco ;

il y a eu des scènes ineffables; mais il faudrait s'affecter plus vivement que je ne fais de tout ce qui se passe pour pouvoir le raconter. L'indifférence est la disposition habituelle des personnes de mon âge, et c'est sans doute la cause de leur manque de mémoire; toute leur chaleur est concentrée dans le petit nombre des objets qu'elles aiment, mais aussi, elles y sont bien attachées.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 30 juillet 1777.

Je voulais vous écrire au retour de Richelieu; mes muets m'en ont empêché, et puis je ne sais quelle idée vous donner d'un lieu si célèbre.

Nous partîmes le dimanche, à différentes heures, par différents chemins. On devait se réunir le soir aux Ormes, à vingt lieues de Chanteloup. Nous arrivâmes les premiers, l'abbé Beliardi et moi. Il était cinq heures. M. de Voyer nous montra ses travaux et ses projets. Il bâtit, il défriche, il améliore; il voit tout, il conduit tout; il anime les ouvriers, il éclaire les artistes; tout se fait chez lui avec lenteur, économie et intelligence. Je voudrais vous parler d'un petit escalier qui n'a pas de soutien; mais vous ne m'entendriez pas, ni moi non plus. Sur les neuf heures arriva votre grand-papa, avec madame de Brionne, madame la princesse Char-

lotte et madame de Chauvelin. Aussitôt illumination superbe dans l'avant-cour et dans le château; on va, on vient, on monte, on descend en attendant les deux autres voitures. Dans l'une était la grand'maman, madame de Grammont, M. le chevalier de Durfort et M. du Bucq; dans l'autre, notre archevêque et MM. de Castellane. Dix heures sonnent, ils ne sont point arrivés; il est dix heures et demie; il en est onze. Il est survenu quelque accident. On envoie un courrier au-devant : la voiture de la grand'maman avait doucement cassé à Montbazon, mais sans le moindre danger; enfin tout le monde est réuni. On soupe, on se couche, et, le lendemain, à onze heures, tout le monde est en voiture. Le temps était beau, le chemin vilain, le pays bon et mauvais, la conversation excellente; nous étions douze dans une voiture faite en Angleterre et très-légère. Trois heures après nous voilà à Richelieu. Le premier aspect est imposant, la façade du château est couverte de statues et de bustes apportés d'Italie. On servit un déjeuner que M. de Voyer avait ordonné. On parcourut ensuite les appartements. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la fortune et les arts n'ont rien épargné pour les embellir. On ne trouverait point sur les murs, sur les poutres, les plafonds, un espace d'un pouce d'étendue qui ne soit peint ou doré, ou sculpté par les plus habiles artistes du temps. La galerie est grande, superbe, mais un peu basse; l'appartement du roi n'a que trois pièces, dont l'une, qui est le cabinet, contient, entre autres beautés, deux excellents tableaux du Poussin. De là nous allâmes à la ville, com-

posée d'une grande rue traversée, à ses deux extrémités, par deux autres rues. La première présente vingt-huit grands pavillons, quatorze de chaque côté, où logent des cordonniers, maréchaux, etc. On nous fit entrer dans l'église; les bases des pilastres ont été apportées de Paris. Le curé nous mena voir, à la sacristie, un tableau qui fait l'admiration des étrangers. M. de Voyer lui ayant dit que c'était une copie de Rubens, le curé répondit finement : « Vous savez que la différence d'une copie à l'original n'est qu'une question de mots. »

On ne sait pas tout ce que cela a coûté; on prétend qu'on avait trouvé un à-compte des ouvrages exécutés par les peintres et qui montait à dix-huit cent mille livres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est impossible de n'être pas frappé de l'immense quantité de bâtiments, de l'immense profusion des ornements, de l'immense étendue du parc, de l'immense pouvoir du roi Richelieu; cependant, avec toutes ces immensités, je ne voudrais pas être condamné à vivre dans ce lieu : il est triste et la nature y est forcée partout. Le soir, nous revînmes aux Ormes; nous les quittâmes le mardi matin ; nous soupâmes le soir chez M. du Cluzel, dans un petit jardin qu'il a auprès de Tours et qui avait appartenu à Ronsard. On partit après souper, et à deux heures et demie, tout le monde était couché.

Voilà une relation bien longue et bien ennuyeuse ; mais je suis dans le bain, je grelotte, et je n'ai point d'idées; il me reste cependant assez de sentiments pour remercier M. Necker d'avoir pensé au président. Il ne pouvait certainement faire un meilleur choix; nous en

avons tous été enchantés. Madame la duchesse d'Enville et M. le duc de La Rochefoucauld arrivèrent avant-hier au soir et sont partis ce matin pour Verteuil. Je ne vous parle pas de mes sentiments, vous me feriez très-mal aux nerfs si vous en doutiez. Tous vos parents, amis et connaissances me chargent de parler d'eux. M. de Castellane me le réitère sans cesse.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 7 août 1777.

Vous serez bien surprise en apprenant la mort de M. de Trudaine, elle a été aussi imprévue et aussi prompte que celle de la maréchale de Fitz-James. Lundi 5, il se portait comme à son ordinaire; depuis quelque temps il se plaignait de sentir une barre dans son estomac, il prenait du lait de chèvre qui ne passait pas bien. Le mardi, il alla se promener en voiture, il en descendit voulant faire quelques tours à pied; se trouvant trop faible, il fit peu de chemin, il remonta en carrosse; à peine y fut-il entré qu'il tomba sans connaissance sur ceux qui étaient avec lui. On le ramena bien vite, on le fit saigner; le sang, dit-on, vint bien, et soudain il mourut. Je ne sais quelles gens étaient avec lui. L'ambassadeur d'Angleterre l'avait quitté la veille; celui de Naples, que vous avez

avec vous, sera surpris et je crois fâché de ce triste événement.

On a ouvert la maréchale de Fitz-James; c'est un abcès près du cœur, formé par le contre-coup de sa chute, qui s'est crevé; ce qui est surprenant, c'est qu'elle n'avait point eu de fièvre. Voilà deux personnes enlevées à la société qui étaient utiles à bien des gens, et ceux qui ne tiennent à rien, qui ne jouissent de rien, qui ne sont bons à rien, n'existent que trop longtemps.

Voulez-vous bien embrasser pour moi le grand-papa et madame de Grammont. Cette commission faite par vous ne me laisse aucun doute qu'elle ne soit agréable.

Vous me ferez grand plaisir si vous voulez bien dire quelque chose pour moi à mon grand abbé, me rappeler au souvenir de M. de Castellane et distribuer mes compliments à MM. de Naples, de Beauteville, du Bucq. Je ne dirai pas etc... Je sais que M. de Guines est avec vous, mais comme il est parti sans me dire adieu, je le boude.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 16 août 1777.

C'est du fond de l'eau que je vous écris, j'y suis plongée jusqu'au col; on ne l'a point chauffée, je gre-

lotte et n'en ai pas plus d'idées. Tout ce que je puis, c'est de me rappeler ce qui s'est passé dans notre monde en ces derniers jours. M. l'ambassadeur de Naples vous aura donné des nouvelles de vos parents, mais il ne vous aura pas dit combien ils ont été charmés de l'avoir et fâchés de le perdre. C'est un de ces hommes qui s'en vont toujours et ne viennent jamais. Votre grand'maman a été fort tourmentée de ses maux d'estomac, elle est beaucoup mieux depuis quelques jours. C'est l'effet des chaleurs excessives que nous éprouvons; elle s'occupe beaucoup de la récolte qui est superbe; elle sait déjà combien on a ramassé de grains de blé et de brins de foin. Tout cela fait venir l'eau à la bouche. M. de Castellane me demande tous les jours si je vous parle de lui ; vous le verrez souvent cet hiver, M. du Bucq cet automne; il compte partir dans les premiers jours de septembre, ainsi que le chevalier de Beauteville, qui est allé aux Ormes avec M. l'évêque d'Orléans. Ils reviennent ce soir. On a bien tort de s'éloigner d'ici dans le moment présent; il n'y règne plus qu'un sentiment, qu'une vertu : c'est une extrême paresse, et cette vie est sans doute celle du ciel, car elle est fort heureuse. Plus de chasse, plus de lecture, plus de promenade! Nos dames passent leur matinée dans leur lit ou dans leur baignoire; l'après-midi dans des fauteuils bien profonds, sans voir le soleil de toute la journée. Quand il est couché, on s'achemine paisiblement vers la pièce d'eau, on entre dans un grand bateau que nous appelons *frégate*. Un petit bateau dont les bords sont ornés de branches

d'arbres, de lampions et de lanternes, est rempli de musiciens qui exécutent sur leurs clarinettes, leurs cors, leurs bassons, les plus agréables symphonies. M. le duc de Guines, qui joue de la flûte mieux que Blavet, et madame sa fille [1], qui touche la harpe mieux que David, font entendre, à leur tour, des concerts ravissants. Quelquefois une partie de la compagnie se place dans un troisième bateau, que je conduis avec beaucoup d'habileté. Pendant que cette flottille parcourt la pièce d'eau, les rivages se remplissent de spectateurs; un petit vent du Nord, que nous autres poëtes appelons *zéphir*, rafraîchit les airs. La pagode qu'on vient d'élever, à l'une des extrémités de la pièce d'eau, se couvre de lampions, et, à l'autre extrémité, la lune, brillante de clarté, se lève pour jouir de ce spectacle et en augmenter la beauté. Il dure jusqu'à dix heures et demie, qui est l'heure du souper. Ces promenades ont commencé depuis deux ou trois jours; on les continuera tant que les chaleurs dureront. Je vous assure qu'elles sont charmantes. Hier, un petit incident nous fit beaucoup rire. Dans le moment où nous écoutions M. et madame de Guines avec beaucoup d'attention, nous entendîmes un grand bruit de sonnettes. On crut d'abord que c'étaient des mulets qui passaient aux environs : point du tout, c'étaient les sonnettes qu'on a placées, suivant l'usage des Chinois, à chaque étage de la pagode. Ali, le Turc de madame de Grammont, avait imaginé ce genre

[1] La duchesse de Castries, mère du duc actuel.

de divertissement; il avait placé un marmiton à chaque sonnette et leur donnait le signal pour les faire aller.

Mes nerfs vont un peu mieux. Si cela continue je serai plus exact à vous donner des nouvelles de Chanteloup. Je vous aime toujours infiniment....

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 22 septembre 1777.

Vous allez revoir incessamment le grand-papa; il sera avec vous mercredi au soir, et je répondrais qu'il se trouvera parfaitement heureux d'y être. Vous serez bien contente, mais vous ne le serez pas plus que lui, c'est de quoi je suis intimement convaincue. Y a-t-il un plus grand et un plus véritable bonheur que d'être auprès de ce qu'on aime et dont on sent qu'on est uniquement et parfaitement aimé? C'est le paradis, et la définition que M. de Cambrai en a faite dans une méditation qu'une de ses pénitentes me fit lire quand j'étais pensionnaire à la Magdeleine. Ce M. de Cambrai n'était point votre beau-frère; l'imagination de celui-ci ne lui produirait pas de semblables idées. Si celui dont je parle vivait encore, je serais fort aise de le voir; mais pour votre petit curé, je n'en suis pas tentée. J'ai assez entendu de lieux communs depuis

que je suis née, pour ne pas chercher à en entendre davantage. Mais soyez sûre que je serais incapable d'avoir la moindre honte de tout ce que je pourrais penser sur de telles matières. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que personne ne peut m'apprendre, ni vous ni qui que ce soit sur la terre; et de cette impossibilité à satisfaire ma curiosité, j'en conclus l'inutilité des recherches, et je reste tranquille.

Je ne tourmenterai point M. Necker de votre reconnaissance; il me répéterait ce qu'il m'a dit : que c'est lui qui vous en doit beaucoup de lui avoir donné une petite occasion de vous être agréable. Je lui ferai lire la lettre de M. Taboureau.

Le grand-papa vous rendra compte de l'opéra. Je fus avant-hier à la répétition; le récitatif est affreux ; mais tout ce qui est musique, c'est-à-dire les chœurs, les magies, etc., etc., me parut beau, et je ne doute pas qu'il ne réussisse. Les piccinistes sont alarmés; mais ils auront leur revanche après Fontainebleau.

Vous jugez, comme à votre ordinaire, parfaitement bien les deux éloges; il y en a un troisième de M. de Condorcet, dont je n'ai lu que trente pages; il en a plus de cent vingt. Il paraît un recueil sur toutes sortes de choses, de M. de Bachaumont; ce que j'en ai lu me paraît devoir être les manuscrits que l'on faisait tous les jours chez madame Doublet. C'est une lecture qui me convient fort, parce que j'aime les faits et les noms propres.

La petite sainte est à Petit-Bourg ; je ne sais quand elle en reviendra.

L'évêque de Noyon est mort.

Adieu, chère grand'maman.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 24 octobre 1777 à 5 heures du soir.

C'est pour la seconde fois de la journée que je vous écris. Je ne puis laisser partir les gens qui vont vous trouver sans profiter de l'occasion de vous faire souvenir de moi et de causer avec vous. M. de Stainville vous rendra compte du souper qu'il fera ce soir. Je ne prévois pas comment pourra s'arranger la quantité de monde que j'aurai; ce sont des adieux. Ainsi que l'obscurité succède aux feux d'artifice, ainsi la solitude succédera demain à la noble cohue. Six partiront pour Londres, trois ou quatre pour Sainte-Assise, presque autant pour Fontainebleau, et il me restera intrinsèquement deux personnes, mademoiselle Sanadon et mon neveu[1]. Ce neveu est un fort honnête homme, fort doux, fort poli, fort peu animé, d'une fort mauvaise santé; mais il est fort raisonnable, peu provincial; il dit qu'il m'aime et moi je crois l'aimer. En conséquence, je prends des mesures pour l'avoir ici cinq ou six mois de l'année, comme qui dirait de-

[1] Le marquis d'Aulan, fils de la sœur de madame du Deffand, morte à Avignon, où elle s'était retirée.

puis le mois de juin jusqu'à la fin de novembre, temps où tout le monde est dispersé.

Il faut encore vous rendre compte de ce que je ferai demain. Sedaine viendra passer la soirée avec moi et me lira son *Paris délivré*. Cela vaudra bien la question pour faire passer une heure ou deux.

Je ne sais si l'on a tort ou raison, mais on s'attend à des changements dans le ministère. Je n'ai pas besoin de vous dire le peu d'intérêt que j'y prends. On parle d'un M. d'Arnécourt, de former des conseils... que sais-je? de cent choses dont pas une n'aura peut-être lieu.

On prétend que le général Bourgoynes a été battu, qu'il a perdu deux mille cinq cents hommes; mais cela demande confirmation. D'une autre part, on dit Philadelphie prise. M. Walpole ne me mande pas de nouvelles; mais il me parle de vous avec un amour et un respect infinis; il n'ose se flatter que vous vous souveniez de lui. Je l'ai rassuré sur cette crainte, rassurez-moi à votre tour sur celle que j'ai de l'oubli du grand-papa et de madame de Grammont. Quand vous êtes tous les trois réunis et que vous avez le grand abbé, M. de Castellane et M. de Stainville, il n'y a point de rat dans un fromage de Hollande plus heureux que chacune de ces six personnes. Quelle différence de moi qui suis presque toujours seule ou dans des fagots d'épines, qui crois avoir trouvé monts et merveilles, en acquérant le journal de Bachaumont et qui n'y trouve qu'un recueil d'infâmes, de fausses et de sottes gazettes, entre autres la copie d'une lettre de Vol-

taire qu'il ne m'a jamais écrite, où il m'appelle *ma chère*. Cela a renouvelé toute la colère que j'eus quand on en fit courir le bruit, il y a quelques années. Dans quel siècle sommes-nous, chère grand'maman! Si nous n'avions pour ressource le siècle passé, on pourrait dire qu'on voudrait ne pas savoir lire.

Ah! je m'avise que cette lettre pourra bien vous le faire penser; ainsi je me hâte de la finir.

A M. WALPOLE (INÉDITE)

Paris, 12 novembre 1777.

Vos leçons ne me fâchent jamais, et je conviens que j'ai souvent des torts; mais je ne crois pas avoir été dans ce cas avec le petit Crawfort; si je vous faisais le récit de sa conduite et de la mienne, vous verriez qu'en effet il a souvent soupé chez moi; mais où aurait-il été? Il n'y avait personne de sa connaissance à Paris. Quant à ses visites après dîner, il n'y est pas venu plus de trois fois; je ne lui en ai point fait de reproches, non point par effort de conduite, mais parce que devant le voir le soir, je me passais facilement de lui dans la journée. Croyez-moi, il a moins d'amitié pour moi que je n'en ai pour lui. Il fut tout déconcerté quand il se vit réduit à moi seule; il voulut aller à Fontainebleau dans le temps que les Spencer y

furent, et il changea d'avis parce que les Spencer l'en détournèrent; enfin, il a eu tout l'air de s'ennuyer et de regretter beaucoup d'avoir fait ce voyage. Je conviens que je n'ai pas paru convaincue quand il m'assurait que j'en étais l'unique objet; mais je ne lui ai fait aucun reproche. Ses adieux furent fort tendres; il avait même, me dit-on, les larmes aux yeux. J'en fus touchée. Cependant je suis persuadée qu'il ne reviendra jamais ici s'il n'y a que moi qui l'attire. Je ne lui en crois pas moins un bon cœur et qu'il ne fût prêt à me rendre toutes sortes de services; mais le goût est usé et la reconnaissance ne saurait le remplacer.

Venons à M. Gibbon; c'est un homme d'une très-aimable conversation. On serait trop heureux de vivre avec des gens comme lui; il n'y en a point ici, je puis vous l'assurer, et sans me flatter de l'avoir pour ami, je le regrette infiniment. Tous ceux qui le connaissent pensent de même, mais moi certainement plus que personne, non point que je prétende avoir plus de goût et de connaissances qu'un autre, mais parce que je ne puis avoir d'autres plaisirs que celui de la conversation. Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir trop d'estime pour les beaux esprits; nous avons eu souvent sur cela des disputes; nous nous sommes accusés mutuellement de prévention. Il reviendra ici en 79. M'y retrouvera-t-il? J'en doute, et s'il me retrouve, dans quel état serai-je?

Vous ne me dites pas un mot de votre santé; vous ne m'en parlez ordinairement que pour m'en dire du mal. Ainsi je me flatte que vous n'avez pas à en dire.

J'aurais voulu quelques détails sur Leurs Altesses[1], de la réception qu'ils vous ont faite, de votre contentement à les revoir. Voilà matière pour vos lettres à venir. Vous trouvez les miennes, dites-vous, fort courtes; vous n'aimez pas que je vous parle de moi. Je vous ennuie quand je vous communique mes pensées, mes réflexions; vous avez raison, elles sont toujours fort tristes. Vous entretenir de tel et telle, quelle part y pouvez-vous prendre?... Malheureusement je ne ressemble en rien à madame de Sévigné; je ne suis point affectée des choses qui ne me font rien; tout l'intéressait, tout réchauffait son *imagination*. La mienne est à la glace. Je suis quelquefois animée, mais c'est pour un moment. Ce moment passé, tout ce qui m'avait animée est effacé au point d'en perdre le souvenir.

Tout le monde va revenir de Fontainebleau; les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix sont à Sainte-Assise, et je ne sais point encore quand elles en reviendront. Je vis au jour le jour; si je pouvais me séparer de moi-même, je ferais une bien bonne affaire. Je comprends aisément pourquoi l'on ne m'aime pas; je me connais trop bien pour en ignorer la cause. Vous me direz : Que n'y remédiez-vous? Le puis-je? change-t-on de caractère? le naturel ne prévaut-il pas toujours, quelque effort qu'on fasse?... Il n'y a peut-être que vous au monde qui soyez capable de démêler en moi quelques qualités qui puissent faire tolérer mes défauts. Cette sagacité produit en vous l'indul-

[1] Les Glocester.

gence[1], et c'est tout ce que je puis espérer de qui que ce soit au monde. Pourquoi, me direz-vous, êtes-vous donc si exigeante et avez-vous tant de vanité, de jalousie etc., etc. ? C'est que je vois que ceux qui ne valent pas mieux que moi sont mille fois plus heureux, et que l'injustice me révolte. Voilà comme on s'excuse, et vous y répliquerez facilement.

Je n'entends rien à vos Américains. Je me suis dite royaliste; je ne sais pas pourquoi! Peut-être par politesse pour l'ambassadeur; peut-être pour le plaisir de contredire; mais je ne pérore pas sur cette matière, j'avoue que je n'y entends rien.

Ne vous occupez point du thé, j'en ai trouvé ici, de beaucoup moins bon que celui d'Angleterre, mais qui est passable.

J'ai lu le premier volume de M. Gibbon. Son style est très-académique. Il me semble qu'il a été content de la traduction. Je lui dois une réponse, cela m'embarrasse assez.

J'ai reçu une très-longue lettre de M. Schouwaloff; il me fait le récit de son voyage, de sa visite au roi de Prusse, dont il dit des merveilles, de son arrivée à Pétersbourg, de l'étonnement où il a été de ne rien reconnaître; des dehors et des dedans de la ville, de la réception que lui a faite l'impératrice, de celle du grand-duc et de sa femme. Elles ont surpassé son attente. Il est charmé de leurs personnes, enchanté et

[1] Il n'en avait guère pour elle et la traitait souvent bien durement.

étonné de l'excès de magnificence et de bon goût de leurs palais. Si vous voulez, je vous enverrai sa lettre; mais ce qui me fâche, c'est qu'il faut y répondre ; excepté à vous, c'est une fatigue pour moi que d'écrire.

Je suis fort inquiète de la santé de M. de Beauvau; il se plaint d'une barre dans l'estomac et de maux de reins. Il paraît que, depuis trois ans, il a une humeur vague qui produit différentes incommodités. Il est la personne de qui je reçois le plus de marques d'amitié. M. Gibbon vous dira que je le vois tous les jours, il vous aura dit aussi que j'avais auprès de moi un neveu. Il me quitte ces jours-ci. Je le regrette parce qu'il a des attentions et peut-être un peu d'amitié pour moi. Il me promet de revenir quand j'aurai besoin de lui. Je m'arrange pour lui faciliter l'exécution de cette promesse. Croyez que je fais de mon mieux pour pouvoir supporter la vie.

Je ne sais pas l'adresse de M. Gibbon. Je vous prie de lui faire tenir cette lettre.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 3 décembre 1777.

Vous avez dû recevoir, chère grand'maman, le petit billet de M. Necker au même moment où je recevais le grand chevalier. Voilà nos désirs satisfaits. Il m'en

reste cependant bien d'autres. Je vous les laisse à deviner.

Il y a près de trois semaines que je n'ai vu M. Necker; je le verrai demain. Je lui ferai grand plaisir en lui apprenant que vous êtes contente de lui. Je ne suis sortie que deux fois depuis trois semaines, l'une pour aller chez la petite sainte, l'autre pour aller chez les Caraman. J'ai trouvé qu'il était fort doux de rester chez soi. La paresse n'évertue pas l'esprit; mais ce n'est pas un malheur que d'être bête.

J'ai commencé à lire aujourd'hui le portrait de madame Geoffrin, par l'abbé Morellet. L'intitulé est *Portrait.* Ce que j'en ai lu me paraît moins fastidieux que l'éloge de Thomas. Mais tout cela est bien du bruit pour une omelette au lard. C'est de mademoiselle la Chevalière d'Éon dont je voudrais qu'on écrivît l'histoire et non des éloges ou des portraits de caillettes quelconques.

Dites, chère grand'maman, serez-vous ici le 20 de ce mois? C'est le terme que je puis donner à mon impatience; ne la poussez pas à bout, et venez trouver votre petite-fille qui, sans exagération, ne peut plus supporter l'ennui de ne vous point voir.

Je vous prie de dire à l'abbé que je réserve à lui dire tout ce que je pense quand je le reverrai. Je lui tiendrai lieu de sa pie qu'il a perdue; mais pour écrire, cela ne m'est pas possible. Je peux dire comme mademoiselle Le Maure.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 7 juin 1778.

Vous êtes la bonté même, chère grand'maman. Quand on est aimé et protégé par vous, on ne doit plus rien désirer. Votre dernière lettre m'a rendue heureuse; il ne me reste plus de chagrin. J'ai seulement du regret de vous avoir attristée par mes doléances. Tout va mieux pour le moment dans mon domestique. C'était Conti dont j'étais fort en peine; elle avait une colique si violente qu'on craignait l'inflammation. Elle est guérie. Madame Wiart fait le remède de Vèze. Jusqu'à présent, il ne produit pas grand effet; mais il y a tant de personnes qui s'en sont bien trouvées, que j'espère qu'elle sera du nombre. J'ai réparé la perte de mon cuisinier en en prenant un qui est meilleur; enfin, mon petit ménage ne va pas mal. J'ai fait la découverte que nos nouveaux bâtiments sont occupés par des personnes assez sociables et avec qui je peux faire quelquefois un petit loto. C'est un jeu qui me plaît assez. Je sais par cœur les chiffres de plusieurs tableaux; ce sont ceux que je choisis, et ma mémoire supplée à ma vue. Il est vrai que je deviens sourde, mais pas au point de ne pas entendre ceux qui parlent posément et distinctement, sans qu'il soit besoin d'élever la voix. Enfin, je me dis qu'on ne saurait vieillir impunément, et que, loin de se plaindre de son sort,

on ne peut trop s'en applaudir quand on est protégé et aimé par vous.

J'attendais avec impatience des nouvelles d'Angleterre. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Walpole; il ne me mande rien qui ne soit dans les gazettes. Il me dit seulement que tant que la guerre ne sera pas déclarée il espérera. On pense ici de même. On prétend que l'Espagne fait son accord avec l'Angleterre; que celle-ci reconnaîtra l'indépendance de l'Amérique et que tout se pacifiera. On ne savait point encore hier quand le maréchal de Broglie devait partir. On dit même tout bas qu'il se pourrait bien qu'il ne partît pas. Dieu le veuille!

Enfin Voltaire a été enterré dans une terre aussi sainte qu'on pouvait le désirer, dans un couvent de Bernardins, dont l'abbé Mignot, neveu de Voltaire, est prieur ou abbé. Madame Denis est sa légataire universelle[1]. Il laisse cent mille francs à l'abbé Mignot et

[1] La fortune considérable dont hérita madame Denis lui fit trouver un second mari, M. du Vivier, commissaire des guerres. Elle avait alors soixante-dix ans. Grimm raconte que fier d'une aussi terrible conquête, M. du Vivier affectait de donner le matin des audiences dans le lit nuptial. D'Alembert s'enquérant de la vérité du fait à un domestique qui venait de porter une lettre à la nouvelle mariée, et lui demandant s'il avait trouvé le mari avec la dame, il répondit naïvement : « Pour le mari, si ça l'était, je ne puis l'assurer ; mais c'était toujours un quelqu'un. » La statue de Voltaire, qu'on voit aujourd'hui encore dans le péristyle du Théâtre-Français, avait d'abord été destinée à l'Académie; mais madame Denis, choquée des plaisanteries que se permirent quelques-uns de MM. les quarante, et surtout d'Alembert, lors de son second mariage, en fit don à la Comédie-Française.

autant à M. d'Hornoy, son petit-neveu, conseiller au Parlement.

Je ne soupai point jeudi, comme je vous l'avais mandé, avec madame de Grammont, chez mesdames de Boufflers. Je fus fort incommodée ce jour-là, et je me couchai sans souper. Vous savez que madame de Grammont reviendra à Paris; peut-être passera-t-elle la soirée chez moi vendredi, mais je ne le crois pas.

La fête de vendredi, à Marly, a été trouvée très-jolie. C'était la troupe de Nicolet. Je suis persuadée que nos meilleurs théâtres aujourd'hui sont Nicolet et Audinot; les autres ne sont que des rapetasseries et des bigarrures du plus méchant goût. Le bon goût est perdu, et généralement sur tout. Qui est-ce qui succédera à Voltaire? Lemière, Chabanon ou Champfort? L'abbé de Radonvilliers, qui est chancelier, devait faire le discours de réception; il ne le fera pas. On dit que ce sera d'Alembert. On dit qu'il faudrait laisser un fauteuil vacant à l'Académie et que ce serait l'éloge convenable, personne ne pouvant le remplacer. L'Académie, en corps, a été complimenter madame Denis. Voilà tout ce que je sais. J'écrirai incessamment à l'abbé.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 22 juillet 1778.

Comment pouvez-vous croire, ma chère petite-fille, que les inscriptions de la pagode aient été une surprise pour moi, et que ce soit la galanterie de l'abbé qui nous ait ménagé cette surprise? M. de Choiseul n'a jamais eu d'autre idée, en faisant élever cet édifice, que d'en faire un monument de sa reconnaissance en y inscrivant le nom de tous ses amis et de tous ceux qui, pendant son exil, lui avaient donné des marques de tendresse, de bonté et d'attention, chacun selon les différents rapports qui leur conviennent. C'est ce que porte précisément l'inscription. Je vous en envoie la copie pour que vous n'en puissiez pas douter. C'est l'abbé qui l'a faite; Nous ne pouvions nous adresser qu'à lui pour bien exprimer nos sentiments. Il nous fallait un chancelier qui eût assez d'esprit pour ne dire que le fait. Les phrases eussent été de fort mauvais goût dans ce genre, et j'espère que vous serez frappée de la noblesse que lui donne son extrême simplicité. Il y en a une autre qui est un petit compliment que M. de Choiseul a voulu faire à madame de Grammont et à moi. Il était fort juste qu'il rendît un hommage à madame sa sœur; mais j'ai trouvé fort ridicule qu'on allât fourrer mon nom là, et j'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu pour l'empêcher. Je ne vous envoie pas cette seconde inscription, parce que je ne m'en souviens plus. Tous les

autres trumeaux du salon sont recouverts de tablettes de marbre sur lesquels sont inscrits, par ordre alphabétique, les noms de toutes les personnes qui sont venues ici pendant l'exil. On a eu raison de vous dire que le vôtre y était ; il y est même d'une façon très-distinguée, et c'est le seul auquel nous nous soyons permis des distinctions, parce que la marque d'amitié que vous nous avez donnée était très-distinguée et que notre cœur l'a fort distinguée. J'ai passé mon été dernier à faire graver ici tous ces noms sous mes yeux. Les marbres ont été posés la veille de mon départ, et j'ai eu, dès l'année passée, le plaisir de les voir en place; mais je n'en ai point parlé, parce que la surprise devait être pour ceux qui, ne sachant pas l'objet de la pagode, y trouveraient leurs noms en la visitant, et par cette raison, personne ne devait le savoir avant que nos amis eussent lu leur nom. C'est parce qu'on l'ignorait que, jusqu'à ce moment, tant de gens disaient : A quoi bon un si superbe édifice pour décorer un jardin? En effet, un bâtiment de quarante mille écus, qui n'aurait eu d'autre objet que de décorer un jardin, eût été un monument de la folie. Je désire qu'on l'approuve, aujourd'hui que c'en est un de l'amitié, afin qu'on ne croie pas M. de Choiseul fou, mais que l'on sache qu'il est sensible. Des caractères chinois, aussi gravés sur les marbres, et qui sont sur le péristyle, expriment encore le sentiment dans lequel il a été élevé. L'un est le mot *reconnaissance* et l'autre *amitié*. Ils courent l'un après l'autre dans toute la partie circulaire du bâtiment. Je laisse à l'abbé le soin de faire la description du reste,

il vous peindra, comme dit Boileau, les corniches, les festons et les astragales. Il doit, je crois, vous écrire demain, s'il ne souffre pas trop, car ses nerfs le tourmentent toujours; mais il souffre plus courageusement les maux qu'ils lui font.

Le chevalier de Beauteville m'a rassurée sur votre santé et par votre lettre qu'il m'a remise, et par ce qu'il m'en a dit. Je suis bien aise de n'avoir point à m'en prendre à elle de votre silence. Je serais fâchée cependant d'en devoir accuser votre oubli; mais vous me dites que vous m'aimez, et j'ai trop d'intérêt à vous croire pour ne pas m'en donner le plaisir. Croyez aussi que le grand-papa et moi vous aimons de tout notre cœur, car rien au monde n'est plus vrai.

INSCRIPTION DE LA PAGODE

« Étienne-François, duc de Choiseul, pénétré des
» témoignages d'amitié, de bonté, d'attentions dont
» il fut honoré pendant son exil, par un grand nombre
» de personnes empressées à se rendre en ces lieux, a
» fait élever ce monument pour éterniser sa recon-
» naissance. »

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 30 juillet 1778.

Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre, vous aimez mieux jouer au loto. Je ne pourrais pas en faire autant; ma tête n'est pas assez forte, mon imbécillité se perfectionne et mes ennemis augmentent tous les jours. Outre les maux de nerfs, on prétend que j'ai trois humeurs : humeur de dartres, humeur de rhumatisme, humeur de goutte; ces trois humeurs n'en font qu'une. Je ne sais où je les ai prises. Je les attaque par les bains et par le régime. Mais c'est assez vous parler de mes misères; il fallait en dire quelque chose pour justifier mon silence.

Vos parents se portent bien; votre grand'maman passe sa journée à faire des plans d'architecture. Elle vient de finir le projet d'une maison qui serait aussi superbe que commode. Sa main a tout dessiné avec la plus parfaite élégance et la plus grande exactitude.

A propos d'architecture, j'apprends que vous vous plaignez de moi. Je ne vous ai pas dit que votre nom est gravé sur un marbre conservé dans la pagode. On me l'avait confié sous le secret. Je fus souvent tenté de vous le révéler l'hiver dernier, et il me fallut du courage pour résister à la tentation. A mon retour, je vous marquai de demander à M. Poissonnier, qui avait fait un voyage ici, des détails sur l'intérieur de la pagode, et je vous en croyais parfaitement instruite.

Le projet de consacrer ce monument à la reconnaissance, et d'y conserver les noms de tous ceux qui sont venus ici pendant l'exil est entièrement de votre grand-papa. Ce n'est que dans cette vue qu'il a fait construire cet édifice, le plus beau, le plus extraordinaire que jamais particulier ait élevé. Il est tout construit en pierre de taille et sa hauteur est de plus de cent vingt pieds. Sa forme est celle d'un obélisque et rien ne peut égaler son élégance et sa légèreté. Le rez-de-chaussée est entouré d'un péristyle composé de seize colonnes; il est voûté, ainsi que les six étages supérieurs, qui forment autant de salons, dont la plupart sont ornés de balcons en fer. Le premier de ces salons est éclairé par huit grandes croisées, et c'est dans les trumeaux qui les séparent que sont appliquées les tables de marbre, dont la hauteur est de six pieds et la largeur de trois pieds et demi. La première de ces tables contient le profil du monument, le jour qu'il a été commencé et celui où il a été fini, le nom de l'architecte; la seconde contient la dédicace; c'est l'inscription que votre grand'maman vous a envoyée. Cinq autres tables contiennent les noms, rangés par ordre alphabétique, de toutes les personnes qui sont venues ici pendant l'exil; tout cela est gravé encore sur un marbre blanc. L'escalier, qui cache le huitième trumeau, est en bois d'acajou, ainsi que les sofas qui sont au-dessous des tables de marbre. Ces sofas, les tables, les tabourets et les fauteuils distribués dans les différents étages, tout est dans le goût chinois. Vos parents, pour donner un nouveau prix au témoi-

gnage d'amitié que vous leur donnâtes alors, ont fait ajouter à votre nom une note qui indique votre âge et votre malheureuse position. Ce monument sera célèbre dans la suite; on sera encore moins frappé de sa beauté que touché de son objet. C'est l'effet qu'il produit sur tous ceux qui montent à ce premier salon. Vous voyez d'ailleurs qu'on a évité toute espèce d'ostentation. Les tables des noms sont posées depuis le mois de novembre et on n'en a pas parlé pendant tout l'hiver; elles sont dans l'intérieur de cet édifice qui est fermé à clef; enfin rien n'est si simple et si modeste que l'inscription principale.

Je n'ai pas d'autres nouvelles à vous mander; nous en attendons de l'Amérique et de la Bohême, de notre flotte. Que faites-vous de M. d'Arras? Il devrait être ici depuis plusieurs jours.

Du 31.

M. d'Arras arriva hier au soir; il avait une lettre de vous pour la grand'maman et pas pour moi.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 16 août 1778.

Je reçois dans cet instant votre lettre du 13[1]. Je ne perds pas un instant pour y répondre.

En acquiesçant à l'opinion que vous avez de mon indiscrétion, pouvez-vous l'avoir assez forte pour penser que je ferais imprimer vos lettres sans votre aveu. Je ne me pique pas d'avoir une connaissance bien délicate sur beaucoup d'usages, mais il faudrait être du pays des Hottentots pour être capable d'un procédé tel que celui que vous avez craint, ou du moins qui vous est venu dans l'idée. Non, non, chère grand'maman, je ne ferai point imprimer vos lettres à Voltaire; je ne les ferai même lire à personne; mais je ne vous les renverrai point. Je vous les ai toutes rendues à mesure que j'en ai eu tiré copie. Elles sont dans un volume in-folio, et je crois que celles que vous m'offrez y sont inscrites. Je ne compte point du tout faire imprimer ma correspondance particulière, et je projetais ces jours-ci, en la relisant, de vous en laisser le manuscrit par mon testament. Je n'admets personne à la lecture que j'en fais. On ne peut pas, je crois, être moins entichée de sotte vanité que je ne le suis; et c'en serait une bien sotte que de pen-

[1] Cette lettre n'a pas été conservée.

ser tirer honneur de mes lettres. Je suis toujours étonnée quand on en dit du bien.

Voilà pour aujourd'hui tout ce que vous aurez de moi.

Je finis par vous prier, chère grand'maman, d'être persuadée que mon attachement pour vous supplée à tout ce qui peut me manquer de connaissances, de lumières, de principes même, et que je ne puis jamais me rendre coupable d'aucune faute envers vous.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, 19 août 1778.

Vous aviez mal dormi, ma chère petite-fille, et votre réveil n'était pas complet quand vous avez répondu à ma dernière lettre, puisque vous me reprochez d'avoir craint votre imprudence précisément quand je vous disais que je n'avais pas douté de votre prudence. Soyez sûre que je n'aurai jamais sur vous un sentiment qui puisse vous offenser, et que, par conséquent, je n'en aurai jamais à vous cacher. Je suis fâchée que vous ne fassiez pas imprimer les lettres de Voltaire ; je ne vois pas la vanité que vous pouvez trouver à cela : vos réponses ne seraient pas la partie la moins piquante du recueil, et si vous vouliez mettre votre modestie à couvert, il n'y aurait qu'à ne point mettre

votre nom à celles de Voltaire, ni à vos réponses. Vous rendriez un grand service au public en les lui donnant. Il attend ce recueil avec impatience ; et les lettres de Voltaire sont, en effet, une des parties les plus intéressantes de sa littérature. Je n'ai plus qu'une chose à ajouter sur ce que vous me dites à ce sujet : c'est que je vous prie de ne jamais joindre mon idée à une idée affligeante pour vous, parce que cela me fait mal.

Nous avons été bien malheureux depuis que je ne vous ai écrit : la princesse Charlotte est tombée malade d'une manière si vive que, pendant quatre jours, nous avons été dans le plus grand effroi. Elle est parfaitement bien à présent. Nous sommes tous heureux, et je profite du premier moment de mon bonheur pour embrasser bien tendrement ma chère petite-fille. Le grand-papa l'embrasse aussi. L'abbé lui écrira demain ; il a mal aux nerfs aujourd'hui.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 20 août 1778.

Nous avons été dans de cruelles alarmes pendant quelques jours ; vous en aurez su le sujet : madame la princesse Charlotte était menacée de la petite vérole ou d'une fièvre maligne, et peut-être de toutes les

deux ensemble : fièvre violente avec plusieurs redoublements dans une même journée, oppression dans la poitrine, douleur dans les reins, mal de tête avec des élancements insupportables, éruption de boutons sur tout le corps. Tout cela s'est heureusement terminé par une fièvre rouge, dont il ne reste que quelques faibles traces. Nous étions extrêmement inquiets, excepté la malade, qui a toujours montré beaucoup de courage, de douceur et de gaieté.

Outre madame la comtesse de Brionne, nous avons encore ici M. de Blot, les deux prélats, M. le chevalier de Beauteville et M. du Bucq, qui, je crois, va bientôt à Paris. Tous tant que nous sommes nous brûlons, non d'amour, mais de chaud. Il n'a pas plu depuis trois mois : les sources tarissent, les gazons se flétrissent, les animaux languissent ; le soleil a tout dévoré, excepté le blé, dont la récolte a été superbe, excepté l'avoine, qui a été abondante, le foin, qu'on ne sait plus où placer, les pêches, qui sont en quantité et excellentes ; excepté encore les perdreaux et les faisandeaux, qui n'ont jamais mieux réussi ; excepté encore les raisins, dont les vignes sont surchargées.

La grand'maman n'a jamais pensé un seul instant que vous pussiez faire imprimer ses réponses à Voltaire. Je vous assure qu'elle était parfaitement tranquille à cet égard, et que vous l'accusez à tort de vous avoir soupçonnée.

Voyez-vous quelquefois le président ? Je vous prie de lui dire que je le déteste. Je lui ai écrit deux fois sans avoir pu obtenir deux lignes de réponse.

M. l'ambassadeur de Naples devait venir dans ce mois-ci; s'il ne se presse pas, le mois ne se donnera pas la peine de l'attendre; heureusement il en viendra un autre.

Nous avons lu *les Barmécides*. Je vous avais toujours entendu dire du bien de cette pièce. Vous aviez raison : beaucoup d'endroits nous ont frappés; la scène du père et du fils nous a enlevés : ce furent des cris. Celle d'Amorassan et du calife fit aussi un grand effet.

M. Bouvard ne veut donc pas que madame la comtesse de Choiseul vienne à Chanteloup. Il peut avoir raison, mais cela n'est pas moins cruel pour tous ceux qui sont ici. Ce qui l'est beaucoup pour vous, c'est que vous n'ayez pas fait autrefois de bonnes études, et que vous n'ayez pas puisé de bonne heure dans les auteurs grecs et latins le goût de la saine antiquité; alors vous ne demanderiez pas ce que nous font les navigations des Carthaginois et des Romains, et l'histoire de Robertson ne vous aurait pas ennuyée.

Les entreprises de ces peuples sont paisibles, mais présentent de grands mouvements, et c'est le mouvement qui fixe l'attention et qui intéresse. Il est vrai que cet intérêt est tranquille, et tant mieux, car M. du Bucq prétend que le bonheur n'est autre chose que l'intérêt dans le calme. J'aime mieux voir les Romains et les Carthaginois, les Espagnols et les Portugais traverser les mers pour découvrir de nouveaux pays, que de voir la faction des Guelfes et des Gibelins, et celle des roses rouge et blanche mettre tout à feu et à

sang pour gouverner des peuples qui se seraient bien passés d'elles.

Mais comme je ne sais peut-être pas ce que je dis, je prends le parti de finir et de vous renouveler l'hommage de mes sentiments.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 2 septembre 1778.

Je me suis avisée, chère grand'maman, de me donner une indigestion qui a été suivie d'une apparence de rhume. J'avais perdu la voix, ce qui m'a rendu à peu de chose près comme l'*In exitu Israël.* La voix est presque revenue, et j'en ai assez du moins pour pouvoir dicter. Voilà le premier usage que j'en fais.

J'admire la justesse de votre goût. Vous croirez que c'est vanité si je vous dis que j'ai pensé sur l'éloge de La Motte tout ce que vous en dites. Pourquoi ne l'ai-je pas dit? me direz-vous. C'est que je n'ai pas la même facilité que vous à exprimer mes pensées, et puis que je ne pousse pas mes pensées ni mes réflexions jusqu'au bout. L'application me fatigue ; j'entrevois assez bien, mais je pénètre rarement.

Pour le discours de l'abbé Morelet, je ne le trouve ni instructif ni agréable; il ne me semble pas plus

sublime que les réflexions ou remarques du *Bourgeois Gentilhomme* sur l'a, e, i, o, u. Tous ces messieurs les beaux esprits me semblent n'en point avoir; mais, en récompense, la nature leur a donné une dose de vanité qu'elle n'aurait jamais pu égaler en leur accordant tous les talents et le génie du siècle de Louis XIV. Ils croient tous que ce siècle-ci sera nommé le leur et qu'il aura toute supériorité. A la bonne heure, pourvu que je ne lise pas leurs ouvrages.

Je chante la palinodie sur l'Amérique de Robertson. De toutes les choses qui ne me font rien, c'est celle que je trouve la plus agréable; elle est du meilleur style et presque intéressante.

Je crois vous avoir dit que, indépendamment du plaisir que j'aurais à vous revoir, j'en ai un véritable besoin; vous seule pouvez me donner une vraie satisfaction. Il faut que j'estime, il faut que j'aime; ce n'est pas vivre que de n'être affecté par rien. Je trouve que le plus grand bonheur de votre vie, c'est votre passion pour le grand-papa. Vous avez une grande capacité d'aimer; l'âge la fait perdre. Un des plus grands inconvénients de la vieillesse, c'est qu'elle détache de tout; on devient aussi indifférent pour les autres que les autres le sont pour nous. Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Beauvau. J'interromps celle-ci pour la lire.

Eh bien! il n'y a rien de nouveau. Il ne me parle pas de M. de Guines. Il dit que le camp finira vers le 1er d'octobre, qu'il passera par Paris et qu'il sera rendu avant le 6 à Chanteloup.

J'ai eu des nouvelles de la petite sainte; elle est à Heilly; elle ne reviendra que le mois prochain. J'espère que ce sera au commencement.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 14 avril 1779.

C'est parce que je vous aime et que je veux être aimée de vous que je n'ai pu me résoudre à vous écrire du sein de la bêtise, de la stupidité, enfin de l'ennui où je me trouve abîmée depuis votre départ; je ne puis avoir recours qu'à des lieux communs d'attachement, de constance, etc., etc. Il y a cent mille phrases notées qui servent à tout le monde; je ne puis les souffrir. C'est en me désespérant de ne vous point voir, en ne trouvant rien qui vous remplace, enfin en mourant de chagrin, que mon amour pour vous s'exprime. Plaignez-moi donc, et quand vous pensez à moi, dites-vous à vous-même : Elle me regrette, elle végète dans son tonneau, elle calcule les mois, les semaines, les jours, les heures, les minutes qu'elle sera sans me revoir; elle s'imagine qu'elle ne me verra plus, elle passe ses jours et presque toutes ses nuits à faire les calculs dont je viens de vous parler; et cela est vrai, car je n'ai de science que celle de l'arithmé-

tique; c'est le seul fruit qui me reste de mon éducation.

M. Selwyn arriva hier, il vient pour attendre cette petite fille[1] dont je vous ai raconté l'histoire. Il ne la mettra pas à Panthemond, comme il en avait le dessein. Les parents de cette enfant consentiront à ce qu'il l'emmène en Angleterre; elle doit arriver la semaine prochaine, conduite par son père, qui apparemment aura assez de bon sens pour la confier à cet Anglais, qui veut lui donner tout son bien. Elle n'a pas encore huit ans; il en a soixante et désire ne vivre que le temps qu'il faudra pour qu'il puisse la bien établir. S'il reste quelque temps à Paris, je ne doute pas qu'il ne profite de la permission que vous m'avez chargée de lui donner de vous aller faire sa cour.

J'appris hier tous les projets d'établissement et d'alliance des Praslin avec le baron de Choiseul[2]. Je vois avec plaisir que la race de mes parents deviendra aussi nombreuse que celle de Jacob.

Adieu, chère grand'maman, ayez non pas la foi, mais une persuasion imperturbable que je vous aime.

[1] Mademoiselle Fagnioni, qui fut depuis la marquise d'Hertford.

[2] Le comte Hippolyte de Choiseul-Praslin, petit-fils de l'ancien ministre, épousa sa cousine, fille du baron de Choiseul-Chevigné, dont il a eu le comte Albéric de Choiseul et madame la duchesse de Périgord. La baronne de Choiseul et ses deux filles habitaient alors Saint-Joseph. (Voir la lettre du 12 avril 1778.)

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 20 juin 1779.

Vous voyez, ma chère petite-fille, que mon illustre et brillante compagnie ne m'empêche pas de m'occuper de vous et de vous marquer le plaisir que j'ai à m'en occuper; mais votre opinion sur ce que vous croyez que je pense de cette illustre compagnie m'a empêchée de montrer votre lettre à madame de Grammont. Je ne lui ai cependant pas laissé ignorer ce que vous me dites pour elle ; elle y est très-sensible et me charge de vous assurer qu'elle ne connaît à rien le droit de vous faire oublier. Pour le grand-papa, je me suis bien gardée de lui dire que vous taxiez son amour de coquetterie : rien n'est plus injurieux pour un amant, et c'est ce qu'il paraît être pour vous; mais, malgré vos défenses, je ne lui ai point caché que vous le trouviez ce qu'il y a de plus aimable au monde. Ce sont vos expressions que j'emploie. Il m'a répondu qu'apparemment vous vous oubliiez. Vous pouvez juger par ma fidélité à vous rendre l'un à l'autre vos sentiments réciproques combien je suis propre à entretenir vos feux, et vous devez me savoir gré de ma générosité.

Je suis fort contente de mon gros prince; il est très-bon homme [1]. Je ne le vois que pour faire sa partie

[1] M. le duc d'Orléans.

de trictrac ou le voir jouer au biribi, tandis que je joue au pharaon : le reste du temps il chasse ou se promène. Il paraît content de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il fait. Il a le mérite de laisser l'âme en paix. Sa chaste et modeste épouse[1] est douce, polie, réservée jusqu'à la contrainte ; elle remplit son cœur et il remplit sa tête ; cela leur suffit à l'un et à l'autre et à moi aussi.

Ce que j'aime le mieux de tout ce qui est ici, sans nulle comparaison, c'est l'archevêque de Toulouse : il est bon, indulgent, doux, gai, facile ; aimable enfin autant qu'on le peut être. Je le crois dans le fond assez insouciant, mais cependant avec tous les procédés de l'amitié. Il invite à l'aimer, et c'est un sentiment auquel je me livre pour lui avec le plus grand plaisir, sans en attendre aucun retour.

J'imagine que vous êtes bien ennuyée de tous les bruits d'expéditions, de descentes, des dits et redits sur les généraux ; tout cela ne m'amuse guère plus que vous ; mais j'ai de plus d'être effrayée pour mes amis qui doivent être de l'embarquement, quoique nos fins politiques disent que toutes ces démonstrations ne sont qu'un *écoute s'il pleut!..*

Vous voulez savoir si je prendrai l'appartement de ma mère : M. de Choiseul me le propose ; mais j'aime

[1] Madame de Montesson : Caraccioli disait avec sa bonhomie, qui n'était pas exempte de malice, que M. le duc d'Orléans ne pouvant faire madame de Montesson duchesse d'Orléans, s'était fait M. de Montesson.

mieux garder le mien, qui communique par l'intérieur avec le sien. Mon marché n'est point encore fini, parce que je ne trouve pas d'argent et que je ne peux pas revendre sans avoir préalablement acheté. Vous en savez à présent autant que moi, ma chère petite-fille, sur toute cette affaire; mais ce que vous ne saurez jamais, c'est à quel point je vous aime.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 13 août 1779.

Je ne doute pas, chère grand'maman, que vous ne receviez par beaucoup de personnes la sentence qui vient d'être prononcée contre le comte de Broglie. La séance a duré cinq ou six heures pour le moins. L'avocat général a rapporté avec une véhémence, une animosité et avec une partialité scandaleuse; il s'est fait, dit-on, l'avocat particulier de l'abbé Georgel[1]. Je n'ai jamais compris comment le comte de Broglie avait pu se déterminer à intenter un tel procès; mais le juge-

[1] Cet abbé Georgel dont on a des mémoires, avant d'être grand vicaire de Strasbourg, avait été employé dans la diplomatie sous le prince Louis de Rohan, et pendant quelque temps, chargé d'affaires à Vienne. Le comte de Broglie l'accusait d'avoir supposé et montré au ministre deux lettres de lui comte de Broglie à son frère le maréchal, compromettantes pour l'un et pour l'autre.

ment n'est-il pas extrêmement rigoureux? Des tracasseries de coquins, de faquins, doivent-elles être traitées avec la gravité d'une procédure? Le comte de Broglie aurait dû se contenter du mépris que l'on a pour son adversaire. Ce M. de Sainte-Foix mérite bien qu'on ait pour lui le même sentiment. Je suis toute triste de l'événement de ce maudit procès. S'il m'avait jugé digne de me consulter, je l'aurais bien détourné de l'entreprendre; j'aurais cru qu'il se moquait de moi en me disant qu'il en avait le dessein.

Adieu, chère grand'maman, je ne puis aujourd'hui parler d'autre chose.

CONCLUSION DE M. L'AVOCAT-GÉNÉRAL

Donner acte à l'abbé Georgel de la déclaration qu'il a faite, avant toutes procédures, qu'il n'avait ni vu, ni lu, ni eu, ni porté, ni communiqué les prétendues lettres de M. le comte de Broglie à qui que ce soit; en conséquence, le décharger de l'accusation contre lui intentée, condamner le comte de Broglie à tel dommage qu'il plaira à la Cour de fixer, applicable, du consentement de l'abbé Georgel, au pain des pauvres; ordonner que l'arrêt sera imprimé et affiché aux dépens du comte de Broglie, en tel nombre qu'il plaira à la Cour de fixer; rayer et supprimer, dans les Mémoires du comte de Broglie, les mots injurieux contre l'abbé. Sur le surplus des demandes faites, etc., les parties hors de Cour.

Le prononcé de l'arrêt n'est autre que les conclusions de l'avocat général; il fixe seulement les dommages à 20 livres pour les pauvres et donne à l'abbé la permission d'afficher autant d'arrêts qu'il voudra, mais à ses frais.

Les dépens aux frais du comte de Broglie.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 17 septembre 1779.

Je ne puis rien vous apprendre, vous êtes bien plus au fait des nouvelles que je ne le suis. Je ne les ai jamais de la première main, et puis quand elles m'arrivent, le plus souvent je n'y comprends rien. Vous ressouvenez-vous d'un jour où le mot *émigrant* me surprit si fort. Vous prîtes la peine de me l'expliquer, et c'est une connaissance que je vous dois. Je ne sais pas un mot de géographie. Les cartes seraient un moyen de me faire entendre de certaines choses. Cette ressource me manque; je suis donc très-ignorante; tout ce que je sais, c'est que la guerre me fait bien de la peine, et je sais bien mauvais gré à ceux qui nous l'ont procurée.

Je vis hier M. du Bucq, qui prétend que la paix est impossible d'ici à deux ans. Il prononce toutes ses assertions avec une autorité assommante. Cependant, M. de Creutz (celui qui vous trouve un *anche* transformé en femme) prétend qu'elle sera faite cet hiver.

Ma grand'maman, ce M. du Bucq a beaucoup d'esprit sans doute, mais, cependant, je lui trouve un peu de prestige : il éblouit plus qu'il n'éclaire. Il prétend que l'esprit de Voltaire n'était que superficiel. Je suis bien éloignée de le penser. Si son caractère avait été aussi bon que ses lumières étaient profondes, justes et étendues, il me semble qu'il aurait été un grand philosophe. Je ne sais pas si vous êtes de mon sentiment, mais je trouve qu'où il a le moins réussi c'est à son théâtre où il n'a jamais donné à ses personnages d'autres idées que les siennes et d'autre caractère que le sien. Mais dans ses ouvrages de philosophie et d'agrément, je trouve que personne n'a plus que lui de justesse, de clarté et d'énergie. Je vois l'abbé (si vous lui lisez ma lettre) qui se moque de moi. Je me souviens qu'il me tourna en ridicule une fois que, par hasard, je prononçai ce mot *énergie*. Eh bien! qu'il sache qu'aujourd'hui il est devenu à la mode, et qu'on n'écrit plus rien qu'on ne le place. J'ai bien fait peur à ce grand abbé en lui mandant que sa lettre passerait les mers; il n'en est rien.

Je reçois assez exactement des lettres d'Angleterre. M. Walpole me parle souvent de vous et me dit que, le lendemain du jour où la paix sera publiée, il s'embarquera pour la France; mais cet embarquement n'arrivera pas plus que les autres.

Mon abbé, que vous appelez Fanfan [1], a eu une me-

[1] L'abbé l'Enfant, prédicateur estimé, massacré aux Carmes, le 2 septembre 1792.

nace d'apoplexie; il y a près de six semaines que je ne l'ai vu; cela cause relâche au théâtre.

J'ai écrit ce matin deux lignes au grand-papa, pour remplir mon devoir, lui ai-je dit, et pour lui apprendre le sien; en conséquence, il me rendra visite, a-t-il dit, cette après-dînée.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

21 septembre 1779.

Je ne sais pas mieux les nouvelles que vous; je ne m'y intéresse pas davantage, et je ne suis pas plus forte en géographie. J'ai pris tout cela en aversion depuis que ma mère m'a fait lire les gazettes sur des cartes. Je suis seulement bien aise que M. d'Orvilliers soit rentré, parce qu'il ne se battra pas dans le port de Brest; que je n'aime pas qu'on se batte et que je ne veux pas, sur toutes choses, que mes amis se battent. On dit qu'on va ôter à M. d'Orvilliers son commandement, parce qu'il n'a rien fait. Si j'avais voix au chapitre, je le lui rendrais pour qu'il ne fît rien.

Je désire la paix comme M. de Creutz, mais je n'y crois pas plus que M. du Bucq. Je ne crois pas que la lumière de M. du Bucq soit du prestige; la preuve qu'elle ne l'est pas, c'est que personne ne donne plus à

penser que lui, non pas quand il est obscur, mais quand il est clair; il a souvent le mérite de dire des choses évidentes qui n'ont jamais été dites, et je crois que ce mérite n'est pas commun. Je suis assez de son avis sur Voltaire, qu'il accuse d'être un peu superficiel. Voulez-vous opposer le superficiel au profond, comparez Voltaire à Montesquieu, et vous verrez si Voltaire est profond. Je prends la liberté de n'être pas tout à fait de votre avis sur ses tragédies; j'en aime le style, le coloris et la chaleur; peut-être y met-il trop de philosophie; la philosophie n'est point le langage de la passion, et c'est sans doute pour cela que vous trouvez que ses personnages manquent de vérité et d'énergie. Cependant, malgré les défauts qu'on peut reprocher à Voltaire, il sera toujours l'écrivain que je lirai et relirai avec le plus de plaisir, à cause de son goût et de son universalité. Que m'importe qu'il ne me dise rien de neuf, s'il développe ce que j'ai pensé et s'il me dit mieux que personne ce que d'autres m'ont déjà dit. Je n'ai pas besoin qu'il m'en apprenne plus que ce que tout le monde sait, et quel autre auteur pourra me dire comme lui ce que tout le monde sait[1]?

Vous me demandez si je connais le mot *énergie?* Assurément je le connais, et je peux même fixer l'époque de sa naissance. C'est depuis qu'on a des convulsions en entendant la musique. L'enthousiasme,

[1] Ce jugement entre assez dans celui que Montesquieu fait de Voltaire : c'est l'homme qui a le plus de l'esprit que tout le monde a.

ma chère petite-fille, est partout substitué au bon goût, ou plutôt au simple goût; on n'exprime que depuis qu'on ne sent plus. La langue est comme l'histoire au passé : nous avions autrefois de grands hommes qui avaient des admirateurs et point d'enthousiastes ; aujourd'hui, nous n'avons ni grandes choses ni grands hommes, mais nous avons de l'enthousiasme et nous parlons d'énergie. Ce mot n'était peut-être pas connu du temps des Romains, et les Spartiates, qui répondaient à Philippe *si énergiquement*, ne savaient peut-être pas qu'ils étaient *énergiques*. Il n'y a que vous qui ayez conservé le dépôt de la vérité et du bon goût. Je crois la lettre de l'abbé fort digne de passer les mers ; mais je la défie d'être plus jolie que votre mot sur l'inondation de vers en l'honneur de Voltaire : *Il subit le sort commun, il sert de pâture aux vers.*

Est-ce votre abbé Fanfan qui vous a inspiré cette pieuse réflexion? J'espère que Dieu vous le rendra rétabli de son apoplexie, plus brillant que jamais.

La petite sainte a toujours la goutte, et sa belle-fille aînée est accouchée d'un garçon qui la comble de joie[1].

Je ne sais point encore si le grand-papa a eu le bonheur de vous voir; si j'avais été à sa place, comme je vous aurais embrassée, comme je vous aurais dit que je vous aimais, et comme j'aurais dit vrai !...

[1] Le comte Octave de Choiseul-Gouffier.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 12 août 1780.

J'aime madame de Grammont à la folie. Ah! je n'en suis point surprise, direz-vous; mais ce n'est point pour ceci, pour cela, qui sont les raisons de tout le monde, c'est pour une toute particulière. Elle vint passer la soirée hier chez moi; elle se fit un plaisir de m'apprendre que vous viendriez l'hiver prochain à Paris, comme à l'ordinaire. Si vous aviez vu ma joie, vous connaîtriez à quel point je suis sensible. Si vous n'étiez pas l'objet de cette sensibilité, j'en serais honteuse. N'est-elle pas déplacée et ridicule à un tel âge que le mien? Aussi ne s'étend-elle pas plus loin que pour vous. Vous êtes une personne si singulière, si rare, que tout ce que vous inspirez doit être du même genre.

Je ne suis pas si bien avec l'abbé, et j'ai peut-être tort; il me débite souvent des lieux communs. J'exige qu'ils soient bannis dans l'amitié. Il faut bien les tolérer dans l'usage du monde; mais, avec son amie, il faut se taire ou parler à cœur ouvert.

Que vous a-t-il donc dit? me demandez-vous. Je lui ai parlé de l'Académie: il y a deux places vacantes, il y en aura bientôt quatre.... « Ah! je n'en suis pas digne, je ne le désire point, et pourquoi moi? qu'ai-je fait?.... » Cela n'est-il pas insupportable? Voilà

notre querelle. Je lui trouvai l'air de se bien porter.

Vous ne voulez donc jamais me parler de votre santé ; en vérité, cela n'est pas bien ; y a-t-il quelque chose au monde qui m'intéresse autant? Et cette règle de ne point parler de soi est encore un lieu commun bien désagréable dans l'amitié.

M. de Beauvau va tant soit peu mieux ; il est entouré de tout ce qu'il aime : femme, fille, sœurs ; par-ci, par-là, quelques académiciens.

Nous verrons, je crois, la semaine prochaine, la nouvelle opération de M. Necker, c'est-à-dire sur la bouche. Vous savez les nouveaux établissements sur les prisons. Ceux-ci, vraisemblablement, seront durables. Il serait à souhaiter que les autres le fussent aussi ; mais tout est sujet au changement dans ce monde, excepté les vertus de la grand'maman et les sentiments de la petite-fille.

C'est par effort que je ne parle pas du grand-papa.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 20 août 1780.

Vous êtes charmante, chère grand'maman, et il faudrait une méfiance invincible pour s'obstiner à dou-

ter de votre amitié et à interpréter les témoignages que vous en donnez à de simples marques de bonté; mais votre caractère, qui est la bonté même, fait que quelquefois on peut s'y méprendre.

Vous avez donc fait la recrue du chevalier de Beauteville et de M. du Bucq? Trouvez-vous ces deux personnes bien assorties? L'une de *l'hippocras ferait du pitre-pite* [1] (je ne sais si c'est le mot, je veux dire ce qui est de plus subtil), et l'autre du *pitre-pite ferait de l'hippocras.*

Je vis hier un moment le prince de Beaufremont; il voulut me donner le plaisir de me rendre votre lettre et me parler de vous; il me dit du bien de votre santé. L'abbé ne me laisse point ignorer de vos nouvelles. Je suis fort contente de lui. Je me plais à supposer qu'il vous a pour objet dans les attentions qu'il a pour moi. Ah! j'ai bien du contentement à sentir que je ne suis pas orpheline et que j'ai de grands-parents qui s'intéressent à moi. Malheur à qui n'est aimé de personne, et plus malheureux encore ceux qui n'aiment rien.

Je ne sais point faire de transitions heureuses; ainsi je passe tout subitement aux nouvelles du jour. Vous avez apparemment l'édit de la suppression des receveurs généraux et la liste des nouveaux colonels. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Angleterre du 13; les actions du ministère sont remontées dans la dernière séance du Parlement; ils ont eu pour eux la pluralité de vingt-six voix. Tout le monde disait hier que notre

[1] Liqueur très-forte.

flotte devait partir le 14. Je n'ai encore vu personne aujourd'hui, ainsi je ne sais pas si cette nouvelle est confirmée.

Adieu, entretenez pour moi les bontés du grand-papa [1].

[1] Madame du Deffand mourut peu de semaines après cette lettre, le 24 septembre suivant.

FIN

Paris.— Imprimerie de A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

